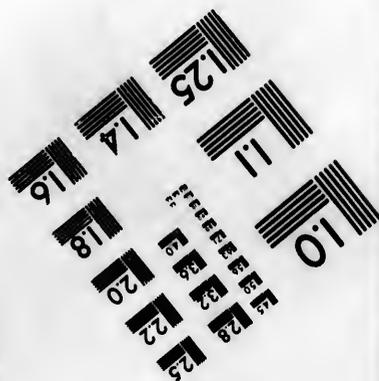
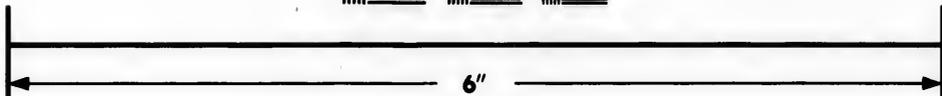
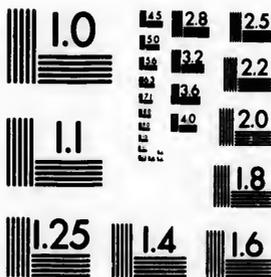


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1984**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

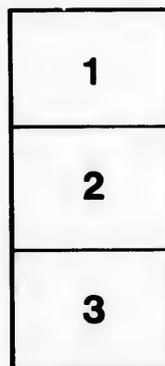
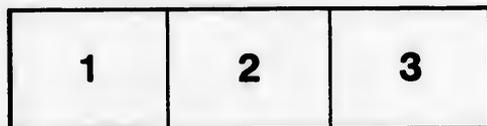
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata  
l to  
t  
e pelure,  
on à



V

Conte  
au C

A

Chez

RECUEIL  
D E  
VOYAGES  
A U  
NORD.

*Contenant divers Memoires très-utiles  
au Commerce & à la Navigation.*

T O M E V I I .



A A M S T E R D A M ;  
Chez JEAN FREDERIC BERNARD.

M. DCC. XXV.

RECEIVED  
VOYAGES

... ..  
... ..

BY E. M. O. P.



... ..

... ..

R

REC

I. A

Per

II. R

gay

gien

III. A

pla

Relati

Lan

IV. A

lie

V. B

pon

Cap

Ta

VI. A

pin

T A B L E  
D E S  
RELATIONS

contenues dans le Tome VII. du  
RECUEIL DE VOYAGES AU NORD

- I. *H*istoire des deux Conquerans Tartares  
qui ont subjugué la Chine, par le  
Pere d'Orleans. Page 1
- II. *R*elation des Tartares Percopites & No-  
gaves, des Circassiens, Mingreliens & Geor-  
giens; par Jean de Luca. 89
- III. *A*ddition à cette Relation tirée de Beau-  
plan. 118.  
*R*elation de la Colchide ou Mingrelie; par le P.  
Lamberti. 136
- IV. *R*elation de la Colchide & de la Mingre-  
lie; par le P. Dom Joseph Marie Zampi.  
198
- V. *E*xtrait des Ecrits du S. Perry Anglois,  
pour l'intelligence de la Carte de la Mer  
Caspienne & des Relations qui traitent des  
Tartares voisins de cette mer. 303
- VI. *R*elation du Voyage de Jean Duplan Car-  
pin en Tartarie. 330

**AVIS AU RELIEUR.**

La Carte de la Colchide doit  
être placée à la page 136

La Carte de la Mer Caspienne  
levée suivant les ordres de  
S. M. Cz. doit être placée  
entre les pages 302 & 303



H

DE

T

L



plus a  
que no  
des aÉ  
le cou  
dinaire  
j'en di  
Tom



# HISTOIRE

DES

DEUX CONQUERANS

TARTARES

qui ont subjugué

LA CHINE.

**I**l y a quelque chose de si singulier dans les deux fameux Conquerans qui viennent de subjuguier la Chine, qu'on ne peut rien donner au public de plus agréable & de plus curieux, que ce que nos relations nous apprennent des grandes actions de ces Monarques. L'esprit, le courage, la conduite, tout est extraordinaire en eux; & l'on verra par ce que j'en dirai que la politesse de ces Rois Tar-

*Tome VII.*

A

ca.

R.

doit

136

enne

s de

acée

303

## 5 HISTOIRE DES DEUX

tares auroit son prix en France comme à la Chine.

Pour mieux faire connoître tout ce qui les regarde, je commence leur histoire par celle de leurs Ancêtres, qui ont entrepris la belle conquête que ceux-ci ont si heureusement achevée, & dont nous apprenons que celui qui regne aujourd'hui jouit dans une profonde paix.

Dans ces vastes espaces de terre qui portent le nom de Tartarie, il y a au Septentrion de la Chine un grand pays divisé en deux Etats, qui par la situation où ils sont l'un à l'égard de l'autre ont été nommez l'un Tartarie Orientale, & l'autre Tartarie Occidentale. Le premier s'appelle autrement le Royaume de Niuché, le second le Royaume de Tanyu. Entre ces deux peuples & ceux de la Chine il y a eû de tout tems une extrême émulation; & la fameuse muraille, élevée il y a près de deux mille ans pour servir de rempart aux uns contre les autres, n'a pas empêché qu'ils n'ayent eu de continueiles & sanglantes guerres. La fortune a souvent favorisé les Chinois: mais voici déjà la seconde fois que les Tartares leur imposent le joug. Ces deux événemens ont quelque chose de si semblable, & le premier est même si nécessaire pour mettre en son jour le second, que je déroberois au Lecteur un des plus grands agrémens de cette Histoire, si je ne lui en faisois le recit.

Au commencement du douzième siècle, sous le regne d'un Empereur de la Chine  
nom-

nom  
vinc  
xem  
fins,  
l'Em  
goier  
mais  
firent  
& po  
l'Emp  
même  
guerr  
Le se  
mettre  
qu'il  
contro  
tre eu  
tre cõ  
devoir  
On  
y fut b  
mercin  
les Ta  
Empire  
nu sur  
voit pa  
gens qu  
aux arr  
nois ne  
trempe  
là furen  
obligez  
voient p  
Tartares  
& des Pr

## CONQUERANS TARTARES. 5

nommé Hoïsson, les habitans de la Province de Leauton s'étant aguerris par l'exemple des Tartares Orientaux leurs voisins, devinrent incommodés au reste de l'Empire par les brigandages qu'ils exerçoient. L'Empereur les voulut reprimer: mais il ne les trouva pas dociles. Ils désirèrent les troupes qu'ils envoya contre eux, & poussèrent si loin leurs conquêtes, que l'Empereur fut obligé d'avoir recours à ces mêmes voisins qui leur avoient inspiré la guerre, pour les obliger à vivre en paix. Le secours fut prompt: car les Tartares ne mettent à leurs préparatifs, que le tems qu'il faut pour s'armer. Ils marcherent contre les rebelles, & les renfermèrent entre eux & les Chinois, qui venoient de l'autre côté, ils les eurent bien tôt rangez au devoir.

On chantoit victoire à Péquin: mais on y fut bien surpris, quand au lieu d'un remerciement & des récompences ordinaires, les Tartares demanderent à partager un Empire, qu'ils se vantoient d'avoir soutenu sur le penchant de sa ruine. Il n'y avoit pas deux partis à prendre avec des gens qui parloient ainsi. Il falut en venir aux armes, mais les armes dorées des Chinois ne se trouverent pas d'aussi bonne trempe que les coûtelas des Tartares. Ceux-là furent batus en plusieurs rencontres, & obligez de céder par force ce qu'ils n'avoient pas voulu accorder de bon gré. Les Tartares se rendirent maîtres de Péquin & des Provinces d'alentour. L'Empereur fut

pris par trahison & envoyé dans un désert de Tartarie, où il mourut. Son Successeur fut aussi pris dans un Siege, & eut le même sort: ce qui obligea le troisième de se retirer dans les Provinces du midi, & d'y aller tenir la Cour.

Toute la Chine Septentrionale demeura cent cinquante ans sous cette nouvelle domination, sans que tous les efforts que firent les Chinois pour en secouer le joug eussent aucun succès. Dans ce desespoir, les enfans oubliant la faute de leurs peres, appellerent comme eux à leurs secours un puissant ennemi pour en chasser un foible. Il y avoit long-tems que les Tartares Occidentaux laissoient en repos les Chinois: les grands avantages qu'avoient eu contre eux un Empereur de la Chine nommé Vuti les avoient tellement affoiblis, qu'ils sembloient avoir perdu l'envie de repasser la muraille. Les Chinois la leur firent renaître, lorsqu'ils y pensoient le moins, par le secours qu'ils leur demanderent, & par l'alliance qu'ils firent avec eux pour chasser les Tartares Orientaux. Ceux-cy furent avertis assez à tems de la négociation, pour la rompre, si les Chinois eussent voulu entendre à un accommodement qu'ils leur proposèrent: mais l'Empereur & ses Ministres n'ayant rien voulu écouter, il en salut venir aux mains.

Les attaquez se défendirent long-tems, & il y eût telle Ville, où ils soutinrent le siège jusqu'à manger de la chair humaine; de sorte qu'on peut dire, qu'on les exter-

mina

mina  
nier  
na lu  
se fa  
tiren  
que  
de la  
paro  
cours  
m'av  
L'év  
trop  
chass  
place  
ils av  
conté  
rent  
leur  
suivin  
leur  
Capit  
nées  
reurs  
re.  
Tipin  
oblig  
mée  
ce, a  
res, l  
ses br  
lui.

Ch  
comm  
quoi  
moins

## CONQUERANS TARTARES. §

mina plutôt qu'on ne les chassa. Le dernier de leur Roi, nommé Negayti, se donna lui-même la mort. Ceux qui restèrent se sauverent comme ils peurent, & se retirèrent dans leur ancien Pays. On dit que lorsque leur Roi sollicitoit l'Empereur de la Chine à la paix, il lui avoit écrit ces paroles : *ceux que vous appelez à votre secours m'ôteront mon Royaume ; mais après m'avoir été le mien, ils vous ôteront le vôtre.* L'événement fit voir qu'il n'avoit dit que trop vrai : les Tartares Occidentaux ne chassèrent les autres que pour prendre leur place ; & comme avec une égale ambition ils avoient beaucoup plus de forces, ne se contentant pas de leur partage, ils voulurent avoir ce qui restoit aux Chinois. Ils leur déclarèrent donc la guerre, & la poursuivirent si chaudement sous la conduite de leur Roi Chisu, & celle d'un autre grand Capitaine nommé Peyen, qu'en vingt années de tems ils eurent poussé les Empereurs Chinois à l'extrémité de leur Empire. Le dernier de ces Monarques nommé Tipin, qui n'avoit que huit à dix ans, fut obligé de se retirer sur la Mer, où son Armée Navale, qui étoit sa dernière ressource, ayant été défaite par celle des Tartares, l'an 1281. son Général le prit entre ses bras, & se précipita dans la Mer avec lui.

Chisu devenu par là maître de l'Empire, commença cette famille d'Yven, laquelle, quoi qu'étrangère & Tartare, leur fut néanmoins si agréable, qu'ils la nomment en-

core aujourd'hui la domination sainte , & en conservent chèrement la mémoire.

Quelque doux que soit un joug , il se trouve toujours des gens qui par orgueil ou par inquiétude ne le portent pas volontiers. Il n'y avoit guères que soixante ans , que la famille d'Yven régnoit dans la Chine , lorsqu'il se forma un parti pour l'en chasser. Le Chef de cette entreprise fut un homme de fortune nommé Taisu. Il avoit été Valet d'un Bouze , & l'avoit quité pour se faire Chef d'une troupe de déterminés qui couroient la campagne pour voler. Le succès qu'il eut dans cette petite guerre lui persuada insensiblement , qu'il étoit capable d'en faire une plus grande. Malheureusement pour les Tartares , Chunti qui étoit alors sur le trône , quoi que bon Prince , n'avoit pas hérité avec la bonté tout le mérite & toute l'habileté de ses ancêtres. Il étoit homme superstitieux , aimant ses plaisirs , négligant ses affaires , dont il abandonnoit la conduite à un Ministre aussi peu entendu que lui. Taisu , qui avoit autant d'esprit que de résolution & de cœur , ayant reconnu cette situation des affaires du Tartare dans la Chine , prit ses mesures pour en profiter , & ne se proposa rien moins que de le chasser , & de prendre sa place. Dans ce dessein ayant sondé le courage de ses compagnons , & le trouvant d'humeur à le suivre , il commença par attaquer des Villes dans les Provinces du Midi , qui étant les plus éloignées de la Cour , étoient aussi plus loin  
du

du  
mie  
vit  
ce:  
ses  
pre  
neur  
bliq  
coup  
& C  
Le  
gran  
ce fu  
té de  
Capi  
assez  
ces a  
prem  
fortu  
la fui  
le Pa  
mour  
maîtr  
puta  
conq  
mérit  
Hum  
le Ch  
a dur  
né à  
Just  
ces ,  
re eut  
aux C  
sur eu

du secours. Il fut si heureux dans ses premières attaques, qu'en peu de tems il se vit en état de ne plus trouver de résistance: & ce qu'il y eut de meilleur pour lui, ses troupes augmentoient à mesure qu'il prenoit des villes, chacun se faisant honneur de suivre l'étendard de la liberté publique: de sorte qu'il se trouva tout d'un coup maître d'un grand nombre de places, & Général d'une grosse armée.

Le bruit que firent ses armes étoit trop grand pour ne pas éveiller Chunti: mais ce fut trop tard. Taisu n'étant plus arrêté de rien, marcha si rapidement vers la Capitale, qu'il ne laissa pas à son ennemi assez de terrain pour pratiquer des ressources après la perte d'une bataille: ainsi la première qu'il gagna sur lui décida de la fortune de l'un & de l'autre. Chunti prit la fuite, & ne trouvant de sûreté que dans le Pays de ses Ancêtres, il s'y retira, & y mourut deux ans après: Taisu se trouva maître de l'Empire que personne ne lui disputa, non seulement parce qu'il l'avoit conquis par les armes; mais parce qu'il le méritoit par ses vertus. Il prit le nom de Humvu, qui signifie grand guerrier, & fut le Chef de la famille royale de Taimin, qui a duré près de trois cens ans, & qui a donné à la Chine seize Empereurs.

Jusqu'aux quatre derniers de ces Princes, quoi que les Tartares à leur ordinaire eussent de tems en tems fait la guerre aux Chinois, & souvent même remporté sur eux des avantages considérables, les

## 8 HISTOIRE DES DEUX

Chinois néanmoins les avoient toujours repoussés au delà de la grande muraille, continuellement gardée, même en tems de paix, par un million d'hommes. On dit que l'Empereur Vanlié n'avoit point fait de difficulté d'y employer son argent avec ses armes, & qu'il n'avoit pas crû deshonorer la Majesté de l'Empire Chinois, d'acheter par une espece de pension, qu'il payoit aux Tartares de Tanyu, la tranquillité de ses Etats & le repos de son peuple.

Malgré ces précautions pour avoir la paix, ce fut sous le regne de ce Prince, que s'alluma la sanglante guerre, qui a produit tant de révolutions. Il avoit été jusqu'à là le plus heureux Monarque, qui eut porté la Couronne de la Chine, comme il en étoit un des plus grands. Aimé de ses sujets, craint de ses ennemis, respecté de tous les Rois de l'Orient, dont plusieurs lui payoient tribut, il étoit comblé de prosperitez. On ne peut douter que l'accueil favorable, qu'il avoit fait aux Ministres de l'Evangile, ne lui eût attiré la plus grande partie de ces benédictiones. Car ce fut au commencement de son regne, que le célèbre Jesuite Mathieu Ricci porta la foy dans ce grand Empire. On peut dire que les conquêtes qu'il y fit à JESUS-CHRIST lui couterent plus, que celles qu'y firent les Tartares pour leur Monarque. Car il n'y avança pas d'un pas, sans trouver des oppositions, qui lui auroient été insurmontables, si avec un courage hé-

her  
tre.  
par  
nes  
reu  
étab  
y fi  
fion  
Egl  
tion  
Chr  
Rel.  
A  
Van  
ses  
l'En  
dica  
le d  
com  
étra  
le jo  
L  
men  
aux  
des  
leur  
que  
velle  
dont  
long  
à ce  
Gou  
ne m  
voien  
s'ima

## CONQUERANS TARTARES. 9

heroïque, il n'eut eu une patience d'Apôtre. Sa constance vint à bout de tout, & il parvint enfin jusqu'à s'insinuer dans les bonnes grâces de l'Empereur. Il se servit heureusement de son crédit à la Cour, pour établir le Christianisme dans l'Empire; il y fit entrer un nombre considérable de Missionnaires de sa compagnie; il y forma des Eglises nombreuses; & il eut la consolation en mourant d'y voir des Mandarins Chrétiens. Il mourut l'an 1610. laissant la Religion déjà florissante à la Chine.

Avec la Religion florissoit l'Empire: mais Vanlié, à la suggestion de quelques-uns de ses Officiers, tarit la source du bonheur de l'Empire, en troublant par l'exil des Prédicateurs les progrès de la Religion, & eut le déplaisir de voir flétrir son regne par le commencement des guerres, qui mirent les étrangers sur son Trône, & sa Nation sous le joug.

L'origine de cette révolution, qui commença l'an 1616. fut la vexation que firent aux Tartares de Niuché les Gouverneurs des Villes Chinoises, qui sont voisines de leur Pays. Il n'y avoit que peu d'années que ces Tartares avoient formé une nouvelle Monarchie de six ou sept petits Etats, dont les Maîtres s'étant fait la guerre assez long-tems les uns aux autres, avoient obéi à celui qui s'étoit trouvé le plus fort. Les Gouverneurs Chinois, qui selon l'ancienne maniere de gouverner de la Chine, avoient un pouvoir absolu, & qui d'ailleurs s'imaginoient, qu'il étoit de leur politique

d'abaissèr cette puissance naissante, n'avoient rien obmis pour traverser leur commerce & leurs alliances, & ayant même trouvé moyen de se saisir par artifice de la personne de leur Roi, ils l'avoient fait cruellement mourir.

Ce Prince, par bonheur pour ses Etats, avoit un fils en âge de lui succeder, qui, pour montrer qu'il en étoit digne, commença son regne par entreprendre de vanger la mort de son pere. Dans ce dessein il leve une armée, & faisant irruption dans la Province de Leauton, prend Cayven, qui en est la première place & jette l'épouvante dans tous le Pays. Il eut pû faire plus de chemin, si un reste de respect pour l'Empire Chinois ne lui eut fait chercher un moyen plus doux de tirer raison de la mort de son pere, en s'en plaignant à l'Empereur même, qui étoit un Prince équitable, & sans l'aveu duquel il savoit bien, que les Gouverneurs exerçoient souvent de semblables violences. Ayant pris cette resolution, il envoie un Ambassadeur à Peking avec une lettre respectueuse, dans laquelle exposant à l'Empereur l'injure qu'il avoit reçue de ses Ministres, il lui rend raison de son procédé, excusant sur le transport d'une juste douleur l'irruption faite dans ses Etats, & l'assurant au reste, qu'il étoit prêt de rendre ce qu'il avoit pris, & de faire repasser la muraille à ses troupes, s'il étoit écouté favorablement, & si l'Empereur vouloit bien, par l'équité dont il faisoit profession, punir lui-même

l'at-

l'at-  
pas  
avo  
que  
men  
sât c  
ses  
voir  
rent  
se de  
L  
pris  
Min  
Chin  
bare  
de d  
dispo  
mis  
à la  
l'assie  
terna  
parm  
de P  
du si  
les q  
feu d  
sister  
siège  
ne v  
fortu  
te fo  
les tr  
semb  
retira  
les de

l'attentat de les sujets. Cette Lettre ne fut pas reçue de Vanlié, comme le Tartare avoit eu sujet de se le promettre. Car soit que ce Prince, qui étoit déjà vieux, commencât à fuir les affaires, soit qu'il méprisât celle-ci, il en renvoya la connoissance à ses Ministres: qui loin de se mettre en devoir de satisfaire ce Roi offensé, trouverent fort mauvais, qu'il eut eu la hardiesse de se plaindre d'eux à leur Maître.

Le Tartare irrité avec raison & du mépris de l'Empereur, & de l'insolence des Ministres, jure la ruine de l'Empire de la Chine, & par un mouvement de pieté barbare, vouë aux Mane de son pere le sang de deux cens mille Chinois. Dans cette disposition il monte à cheval, & s'étant mis à la tête de ses troupes, il marche droit à la Capitale de la Province de Leauton, l'assiége, la prend, & se servant de la consternation que ces conquêtes avoient jettée parmi ces peuples, passe dans la Province de Pekin, & s'avance jusqu'à sept lieues du siège de l'Empire, épargnant les Villes qui se soumettoient, & mettant tout à feu & à sang en celles qui osoient lui résister. Il auroit peu dès lors hazarder le siège de Pekin: mais ce sage Conquerant ne voulant pas que le hazard décidât de sa fortune, crût que c'en étoit assez pour cette fois, & craignant d'être enveloppé par les troupes nombreuses que les Chinois assembloient contre lui de toutes parts, il se retira dans le Leauton chargé des dépouilles de deux riches Provinces, & comme

s'il se fut tenu assuré que ses succès égalleroient son ambition, il prit le titre d'Empereur de la Chine avec le nom Chinois de Thiënmin.

La victoire qu'il gagna peu de tems après, le confirma beaucoup dans ses espérances. Car les Chinois ayant assemblé une armée de six cens mille hommes, il la défit en bataille rangée, & après en avoir laissé sur la place plus de cinquante mille, il poursuivit le reste, qui avoit pris la fuite, jusques sous les murailles de Pekin. Il y seroit entré, s'il l'eut attaquée, car l'épouvante y étoit si grande, que l'Empereur même en fût sorti pour se retirer dans les Provinces méridionales de ses Etats, si son Conseil ne lui eut représenté que cette action alloit le deshonnorer, enfler le courage à ses ennemis, & l'abatre à tous ses sujets. La Providence n'avoit pas voulu que cet Empereur fût humilié, jusqu'à finir son regne & sa vie dans une si honteuse fuite; car il ne survéquit pas long tems à ce commencement de la décadence de son Empire, qu'il avoit méritée à la vérité, par la mauvaise complaisance qu'il avoit eue pour ses Ministres, en chassant les Prédicateurs de l'Evangile; mais dont il y a apparence que Dieu lui épargna de voir la continuation, parce qu'il avoit toujours favorisé la Foi Chrétienne, & qu'il étoit le premier Empereur Chinois, qui en avoit permis la prédication.

Ce fut l'an 1620. que Vanlié cessa de vivre, après avoir regné 47. ans. Taichan  
son

son  
aussi  
il n  
Cou  
enk  
eut  
qu'i  
fens  
seul  
mêr  
env  
des  
fiens  
poir  
Cett  
trao  
pay  
cou  
honn  
pou  
te d  
maz  
D  
que  
re r  
con  
Por  
qui  
que  
rans  
seme  
l'Ed  
gran  
qu'il  
Mai

son fils lui succéda, & le suivit presque aussi-tôt au tombeau que sur le trône: car il ne régna que quatre mois, laissant la Couronne à un de ses enfans nommé Thienki, capable d'en réparer les pertes, s'il eut gouverné plus long tems. L'ardeur qu'il inspira à tout le monde pour la défense de la commune patrie, remua non seulement toute la Chine, mais les peuples même d'alentour. Le Roi de Corée lui envoya de bonnes troupes, & une Reine des montagnes de Suchüen lui amena les siennes elle-même, le Roi son fils n'étant point encore en âge de porter les armes. Cette Princesse montra que les vertus extraordinaires sont de tout sexe & de tout pays, ayant fait des choses durant tous le cours de cette guerre, qui auroient fait honneur aux plus grands Capitaines, & pour lesquelles l'antiquité lui eut sans doute donné rang parmi les plus fameuses Amazones.

Deux Mandarins Chrétiens ayant jugé que cette occasion étoit favorable pour faire rappeler les Prédicateurs de l'Évangile, conseillèrent à l'Empereur de s'adresser aux Portugais de Macao, pour avoir des gens, qui fussent mieux le service de l'Artillerie que les Chinois, qui y étoient fort ignorans. Leur dessein réussit pour le rétablissement des Prédicateurs, l'Empereur cassa l'Édit de leur banissement porté par son grand pere, les rappella, & permit même qu'il en vint de nouveaux pour les aider. Mais il n'eut pas besoin d'attendre le se-

cours que lui envoyèrent les Portugais, pour attaquer les ennemis. Car heureusement le Roi Tartare se trouvant occupé dans son propre Pays, Thienki profita si bien de cette conjoncture & de la disposition des Chinois, que les cruautés des Tartares avoient d'ailleurs fort aliéné, qu'il reprit d'abord une grande partie de ce qu'ils avoient usurpé sur lui. Ce succès ne fut pas continu: car le Roi Tartare ayant terminé les affaires qu'il avoit en son pays, repassa la muraille avec une nombreuse armée, & eut bien-tôt repris les places que le Chinois lui avoit enlevées.

Quelques mois que soient les Chinois, on vit parmi eux dans cette guerre de fréquens exemples de cette constance, qu'on admiroit dans l'ancienne Rome. En voici un des plus remarquables. Un Grand de la Chine ayant été pris à un siège, fut mené devant le Roi Tartare, & on le voulut obliger de reconnoître ce Prince pour son Souverain. Le Chinois devoit bien juger, que le refus de cet hommage ne pouvoit être suivi d'un moins mauvais traitement que de la mort, & que toute la grâce qu'il pouvoit attendre, étoit qu'on n'éprouvât pas sa constance par la cruauté d'un long supplice. Les Tartares, qui avoient trouvé beaucoup de foiblesse parmi les Chinois, & assez peu d'attachement pour leur Prince, ne s'attendoient pas de rencontrer plus de résistance dans celui-ci. Mais ils furent tous bien surpris, quand lui ayant fait la proposition, le Mandarin  
leur

leur  
fait  
fav  
neu  
que  
dre  
avo  
men  
ped  
cell  
nir  
liber  
voye  
delit  
ges  
de la  
nes  
com  
quen  
d'en  
Patri  
se do  
eut d  
main  
Ce  
à un  
d'hon  
de fid  
Il co  
ton,  
il y é  
de gr  
rien p  
son te

CONQUERANS TARTARES. 15

leur répondit avec une fierté, qui auroit fait honneur à un Consul Romain, qu'il ne favoit point rendre à un étranger l'honneur qu'il ne devoit qu'à son Prince, & que si le sort des armes avoit bien pû rendre le Tartare maître de sa vie, il ne lui avoit donné aucun pouvoir sur les sentimens de son cœur. La vertu se fait respecter par tout: les Tartares admirerent celle cy, & se faisant un scrupule de la tenir plus long-tems captive, donnerent la liberté au courageux Mandarin, & le renvoyèrent à son Empereur. Une pareille fidelité avoit droit d'en attendre des louanges & des récompenses: mais la coutume de la Chine étant alors, que les Capitaines malheureux à la guerre fussent traitez comme s'ils eussent été coupables, les fréquentes infidelitez des Mandarins obligent d'en user ainsi; celui-ci crut devoir à sa Patrie de lui faire justice de lui-même, en se donnant la mort, dans la crainte qu'il eut de mourir moins honorablement par les mains d'autrui.

Cette severe discipline donna occasion à un Seigneur Chrétien, nommé Sun, d'honorer sa Religion par un rare exemple de fidelité envers son Prince & sa patrie. Il commandoit une armée dans le Leauton, qui étoit le théâtre de la guerre, & il y étoit Vice-Roi. Il y avoit remporté de grandes victoires, & il ne lui manquoit rien pour être le plus heureux Capitaine de son tems, que d'être mieux secouru de la Cour,

leur.

Cour, d'où on ne lui envoyoit point d'argent pour payer ses Troupes.

La severité de sa vertu lui avoit attiré ce traitement des Ministres, desquels il ne savoit point comme les autres acheter la faveur par des bassesses, & corrompre l'intégrité par des presens. Ainsi il avoit eu beau écrire l'état où se trouvoit son armée faute de paye: on ne lui avoit point fait de réponse. Comme il étoit aimé de ses Soldats, il empêcha long-tems par son autorité les mauvais effets de leurs murmures: mais voyant que leur patience étoit poussée à bout, ils se mutinerent de telle manière, qu'ayant surpris le Général, qui ne s'attendoit à rien moins, ils s'emparèrent d'une Ville & la pillèrent. Après cette action violente, étant revenus à eux ils virent bien, que leur Général étoit perdu, & qu'il n'y avoit de salut pour lui, qu'en levant l'étendart de la revolte, & secouant tout-à-fait le joug. Ils n'omirent rien pour lui persuader de le faire, lui promettant de le suivre par tout, & l'assurant qu'ils ne quitteroient point les armes, qu'ils ne l'eussent porté sur le Trône de la Chine. Le Général voyoit sa perte inévitable aussi bien que ses Soldats, & il savoit bien que pour sauver sa tête il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que celui qu'ils lui offroient. Loin néanmoins de l'accepter, il leur remontra fortement l'horreur du crime auquel ils le vouloient engager, & ayant repris l'ascendant sur eux, il eut le courage de punir les auteurs de la sédition.

Une

U  
teur  
trou  
n'eu  
d'ar  
pou  
con  
fit p  
sa p  
La  
à ce  
perfi  
Ne n  
sauro  
c'est  
dant  
Tart  
voya  
seure  
ser so  
tation  
que  
troup  
tre le  
mains  
d'une  
pitoy  
gne d  
La  
se fair  
duran  
tateur  
merce  
mes.  
venlon

## CONQUERANS TARTARES. 17

Une telle vertu, qui trouva des admirateurs dans tout le reste de l'Empire, ne trouva que des censeurs à la Cour, où l'on n'eut pas plutôt été averti de ce qui venoit d'arriver, qu'on dépêcha un Courier à Sun, pour le citer de venir rendre compte de sa conduite à l'Empereur, en même tems qu'on fit partir un successeur pour aller prendre sa place.

La consternation de l'armée fut extrême à cette nouvelle, & on n'y omit rien pour persuader au Général de ne point obéir. *Ne nous quittez point*, lui disoient-ils, *nous saurons bien vous défendre contre vos envieux : c'est notre affaire ; laissez nous en le soin.* Pendant que ses soldats lui parloient ainsi, le Tartare averti de ce qui se passoit, lui envoya offrir un azile auprès de lui, & l'assesseur de sa protection, s'il vouloit embrasser son parti. Au milieu de toutes ces tentations si delicates, le Général n'écoula que sa conscience, & ayant persuadé à ses troupes d'imiter sa fidelité, il s'arracha d'entre leurs bras, pour s'aller mettre entre les mains de ses ennemis, qui, sans être touchez d'une action si heroïque, condamnerent impitoyablement à la mort un homme si digne de vivre.

La Religion chrétienne eut la gloire de se faire remarquer par de semblables endroits durant toute cette guerre, ou dans ses sectateurs, ou dans ceux qui ayant eu commerce avec eux, avoient pris leurs maximes. Un grand Capitaine nommé Mauvenlon fut du nombre de ces derniers. Il

Une

étoit

étoit de la Province de Canton, où il avoit pratiqué les Portugais. Il en avoit appris la guerre, & en même tems la fidélité, qu'inspire la vraie Religion pour le Prince & pour la patrie. Aussi personne ne résista-t-il plus fortement & plus long tems aux sollicitations des Tartares, qui le presèrent jusqu'à lui promettre de partager avec lui l'Empire de la Chine, s'il vouloit se joindre à eux pour le conquérir. Les efforts qu'il fit pour arrêter leurs progrès montrèrent qu'il n'étoit pas susceptible d'une pareille tentation. Il ne fut pas toujours heureux: mais dans les malheurs il trouvoit des ressources, qui firent que s'il ne fut pas toujours vainqueur, ses ennemis ne purent jamais se vanter de l'avoir vaincu. Ce fut ainsi qu'il conserva dans le parti de l'Empereur le Roi & le Royaume de Corée, où il batit souvent les Tartares, & où ils n'eurent gueres contre lui que des avantages équivoques. Il perit par la perfidie d'un nommé Yven, qui l'empoisonna pour n'avoir pas en lui un obstacle aux trahisons qu'il fit à son Prince, qui lui avoit confié le Gouvernement de la Province de Leauton. Les liaisons secretes que ce scelerat prit ensuite avec les Tartares pensèrent deslors ruiner l'Empire: car il les laissa faire tout ce qu'ils voulurent: ils passerent dans le Pequeli, assiègerent Pequin, & l'auroient pris, si la trahison d'Yven ayant été découverte, ils n'eussent été épouvantés par son supplice, & obligés de se retirer dans leurs premières conquêtes.

Depuis

## CONQUERANS TARTARES. 19

Depuis ce tems-là toutes les fois qu'ils s'efforcèrent de les pousser plus avant, ils furent toujours vigoureusement repoussés soit sous le regne de Thienmin leur premier Conquerant, soit sous celui de Thienfon, qui lui succéda. Ils commençoient à se tenir en repos, sur tout depuis qu'un nommé Usanguéy eut été fait Général de l'Armée, que l'Empereur tenoit sur la frontière pour empêcher leurs irruptions, lorsque les divisions des Chinois leur ouvrirent de nouveau les portes de la Chine.

Ce fut l'an 1636. sous l'Empire de Zunchin à la Chine, qui avoit succédé à Thienki, & sous le regne de Zunthé en Tartarie, qui avoit pris la place de Thienfon, qu'une troupe de voleurs s'étant assemblez dans les montagnes de Suchüen, commencerent à désoler cette Province. L'Amazone dont nous avons parlé les défit: mais elle ne les extermina pas. Le mécontentement d'un Mandarin, contre lequel on avoit porté un jugement injuste, augmenta leur nombre de tous ses amis, & l'avarice de l'Empereur, qui dans une grande famine n'avoit rien voulu relacher des tributs qu'il levoit sur le peuple, les multiplia à un point, que s'étant partagez sous deux chefs, ils devinrent maîtres de la campagne, & bien-tôt des plus grandes Villes.

Le plus considerable, qui s'appelloit Licou, après avoir éprouvé ses armes en diverses rencontres, où la fortune s'étoit toujours déclarée pour lui, eut enfin l'audace d'aller assiéger l'Empereur dans la Capitale.

Depuis

tale. Malheureusement pour ce Prince, la Cour étoit fort divisée. Il s'étoit défait d'un Eunuque nommé Guey, dont la puissance faisoit ombre à la sienne, tant son predecesseur l'avoit élevé, & lui avoit donné de part dans le gouvernement. Cet Eunuque avoit la faction, qui devenue ennemie de l'Empereur & trouvant dans l'approche des rebelles l'occasion de s'en venger, favorisa les desseins de Licon, & lui facilita la prise de la Ville & du Palais.

L'infortuné Zonchin y perit, non par les mains des revoltez, auxquels il épargna ce crime, en se pendant lui-même à un arbre avec l'attache de ses souliers. L'Impératrice sa femme, & ce qui se trouva autour de lui de ses fidelles serviteurs, suivirent son exemple & sa destinée.

Il avoit trois fils & une fille. Quelques-uns disent qu'avant que de mourir il avoit tué sa fille de sa propre main. Il ne la tua pas: mais il vouloit la tuer, & elle ayant décliné le coup en s'enfuyant, il ne lui fit que couper le bras: ce qui n'empêcha pas que l'amour de la vie ne fit chercher à la jeune Princesse un azile contre la mort. Les trois Princes en firent autant: mais il ne furent pas si heureux que leur sœurs. Les deux cadets cherchant une retraite, tombèrent entre les mains du Tyran, ou comme d'autres disent, en celles d'un parent aussi cruel que le Tyran. Quoi qu'il en soit, ils y perirent. L'ainé scût mieux conserver sa vie: mais la suite de cette Histoire apprendra, qu'il ne vécut un peu plus que

que  
mal

L  
pital  
pere  
nelle  
des  
qua  
qu'il  
s'y te  
me

Il av  
mir  
se se  
rêts

U  
front  
mouv  
d'hu  
Lico  
armé  
faiso  
avan  
mettr  
de l'  
gez  
lard  
dont  
ler f  
de le  
ti à  
re;  
& su  
loit  
arriv

que les autres, que pour être beaucoup plus malheureux.

Licon ne fut pas plutôt maître de la Capitale & du Palais, qu'il prit le titre d'Empereur. Pour le prendre même plus solennellement, il voulut s'asseoir sur le trône des Monarques Chinois: mais l'on remarqua comme un augure du peu de stabilité qu'il y trouveroit, qu'il eut de la peine à s'y tenir, & qu'il y fut toujours inquiet, comme sur un siège qui n'étoit pas fait pour lui. Il avoit pris de bonnes mesures pour s'affermir dans cette place, si le moyen dont il se servit pour mettre Usanguey dans ses intérêts lui eut réussi comme il se l'étoit promis.

Usanguey étoit dans une Ville sur les frontieres de Tartarie, où il observoit les mouvemens des Tartares, qu'il connoissoit d'humeur à n'être pas long-tems en repos: Licon résolut de l'y aller attaquer avec une armée de deux cens mille hommes, qui ne faisoit qu'une partie de ses troupes: mais avant que d'employer la force, il voulut mettre l'artifice en usage. Parmi les Grands de l'Empire que le sort des armes avoit rangés sous sa puissance, il y avoit un vieillard nommé Us, pere de cet Usanguey dont nous parlons: Licon partant pour aller faire la guerre au fils, ordonna au pere de le suivre. Il n'y avoit point d'autre parti à prendre avec un homme de ce caractère, que celui de l'obéissance. Us obéit, & suivit l'armée, sans savoir ce qu'on vouloit faire de lui. Il l'apprit quand on fut arrivé devant la place, où le brave Usan-  
guey

guey s'étoit renfermé pour arrester le tyran, devant qui il n'avoit pas assez de trouppes pour tenir la campagne. Le pere fut la premiere machine dont on se servit pour attaquer le fils. Car Licon l'ayant fait conduire devant les murailles de la ville, & avertir le Gouverneur qu'on l'y conduisoit pour lui parler, ils ne furent pas plûtôt en presence l'un de l'autre, qu'on déclara au fils de la part de Licon, que l'unique moyen de sauver la vie à son pere, étoit de se rendre au Vainqueur. On ajouta les remonstrances aux menaces, & on exhorta Usanguéy à prendre de bonne grace un joug, que tot ou tard il faudroit subir.

Jamais un bon cœur ne fut combattu d'une tentation plus violente, que le fut Usanguéy dans cette occasion, se trouvant entre son pere & sa patrie, dans la necessité de sacrifier l'un à l'autre, & ne pouvant plus vanger le sang de son Roi, qu'en laissant répandre celui de son pere. Il ne balança pas néanmoins, & ne prenant conseil que de sa vertu, il se jetta à genoux, & les larmes aux yeux, protesta d'un air qui marquoit la sincerité de ses sentimens, que c'étoit avec la derniere douleur, qu'il consentoit à voir perir celui dont il tenoit la vie, pour sauver leur patrie commune: mais que c'étoit-là son premier devoir, & qu'après tout il valloit mieux pour l'un & pour l'autre, que l'un des deux mourût honorablement, que de vivre tous deux infames. Si le courage d'Usanguéy parut grand en cette rencontre, celui d'Us don-

na de  
dre d  
ment  
fidel  
te la  
plus  
venab  
C'e  
Lettr  
ment  
ni n'e  
quand  
& sol  
Le P  
dans  
ble qu  
Il e  
d'Usa  
pour l  
jamais  
où ils  
mée.  
portio  
guey t  
tendan  
une ne  
les Etr  
de plu  
Niuch  
tems e  
ne. S  
à user  
peril p  
Il dep  
avoit f

na de l'admiration. Car au lieu de se plaindre de son fils, il ne se plaignit pas seulement de sa mauvaise fortune, & louant la fidelité d'Usanguéy, il s'abandonna à toute la cruauté du Tyran avec une résolution plus digne de la fermeté Romaine, què convenable à la mollesse Chinoise.

C'est ainsi que l'histoire écrite sur les Lettres du pere Adam raconte cette événement, par où l'on voit que le Pere Martini n'en avoit pas d'assez bons memoires; quand il a écrit qu'Us eût de la foiblesse, & sollicita son fils à se soumettre au Tyran. Le Pere Adam, qui étoit sur les lieux, & dans la Capitale même, en est plus croyable que lui.

Il est aisé de concevoir combien l'action d'Usanguéy inspira d'ardeur à ses soldats pour la défense de leur Pays. Lycon n'eut jamais soutenu leur effort dans la disposition où ils étoient, s'il n'eut eu une si grosse armée. Mais le nombre étoit trop disproportionné, & tout ce que put faire Usanguéy fut de bien défendre sa place, en attendant qu'il lui vint du secours. Ce fut une nécessité pour lui d'en chercher chez les Etrangers, & il n'en voyoit point alors de plus présent que celui des Tartares de Niuché, qui paroissoient depuis quelque tems en assez bonne intelligence avec la Chine. Si Usanguéy vit le peril qu'il y avoit à user d'un tel secours, la consideration du peril present l'emporta sur celle du futur. Il dépêcha donc un Envoyé à Zunté, qui avoit succédé à Thienfon dans le gouver-

nement des Tartares, & qui regnoit avec beaucoup de reputation, & lui fit exposer le besoin que l'Empire Chinois avoit d'être secouru contre ses propres sujets.

L'Envoyé ne fut pas en peine d'employer l'éloquence, pour obtenir ce qu'il étoit venu demander: Zunté trouva dans sa propre ambition des raisons encore plus pressantes pour marcher contre les rebelles, que celles dont avoit usé le Chinois pour piquer sa generosité. Il monte à cheval, & s'étant mis à la tête d'une belle armée, qu'il tenoit toujours près de lui, il arriva assez à tems pour secourir Usanguéy, qui soutenoit le siège avec une resolution de Heros.

Les rebelles ne soutinrent pas long-tems les attraques de deux si grands Capitaines. Licon leur donna l'exemple de fuir, & se retira precipitamment & en desordre dans la Capitale.

Le Roi & le General Chinois les poursuivoient, en taillant en pieces tout ce qui osoit les attendre, ou qui n'alloit pas assez vite pour les devancer, lorsqu'une maladie subite, qui surprit le Roi à l'entrée de la province de Pequin, arresta le cours de leur victoire. Sa mort, qui suivit bien-tôt après, sembloit devoir déconcerter l'entreprise: mais les bons ordres qu'il donna en mourant suppléerent à sa presence. Il avoit neuf freres, tous grands Capitaines, particulièrement l'aîné nommé Amavan. Se sentant près de mourir il les appella, & leur ayant recommandé l'éducation de

Chun-

Chun-  
leur  
poussa  
Natio

Les  
que e  
vec u  
passé  
min d  
duisoi  
sémén

Ula  
té à e  
ils s'e  
d'une  
me du

ses lib  
chant  
Maître  
fit Usa

Il mit  
fut inu  
bord d  
assez gr  
ment le

guy,  
res de  
sez bien  
sans sec

Ils ne  
tement.  
lever d  
nuës, i  
clamer  
Chine a

Tome

Chunchi son fils, qu'il déclara son successeur à l'âge de six ans, il les exhorta à pousser à bout un dessein si glorieux à la Nation.

Les Princes tuteurs de ce jeune Monarque executerent les ordres de leur Roi avec une fidelité & une concorde, qui a passé pour un miracle, & ayant pris le chemin de Pequin avec Usanguéy qui les conduisoit, ils en firent sortir Licon aussi aisément qu'il y étoit entré.

Usanguéy ne trouva pas la même facilité à en faire retirer les Tartares, quand ils s'en furent une fois emparez. L'éclat d'une si belle Couronne, & la faveur même du peuple, qui les regardant comme ses libérateurs, témoignoit un grand penchant à reconnoître Chunchi pour leur Maître, les arresta malgré les efforts que fit Usanguéy pour leur persuader le retour. Il mit tout en œuvre pour cela : mais ce fut inutilement. Les Tartares userent d'abord d'artifice, parcequ'ils n'étoient pas en assez grand nombre pour declarer ouvertement leurs intentions; répondant à Usanguéy, lorsqu'il les pressoit, que les affaires de la Chine n'étoient point encore assez bien rétablies pour laisser les Chinois sans secours.

Ils ne tarderent gueres à parler plus nettement. Les troupes qu'ils avoient envoyé lever dans toute la Tartarie leur étant venues, ils leverent le masque, & firent proclamer le jeune Chunchi Empereur de la Chine avec d'autant plus de facilité, que

le pere & l'ayeul de ce Roi , qui avoient toujours eu en teste la conquête de ce grand Empire , avoient eu plus de soin de gagner les Mandarins , par l'azyle qu'ils leur donnoient dans leur Cour , quand ils étoient ou mécontents , ou maltraités dans celle de leur Prince. Ainsi Usanguéy n'étant plus soutenu de personne, se trouva enfin obligé de suivre la destinée des autres & de consentir de bonne grace à ce qu'il ne pouvoit empêcher.

Ce fut l'an 1644. que Chunchi monta sur le trône , dont , tout enfant qu'il étoit encore , il fit paroître qu'il étoit digne , par les sentimens nobles & élevés qu'on remarqua dès lors en lui. Une petite harangue , qu'il fit de son chef à ses oncles & à son armée , lui attira l'amour des peuples , & l'admiration de tout le monde ; & personne ne donta plus que sa fortune ne fut l'ouvrage du Ciel. Par une prudence fort au dessus de son âge , il conçût bien qu'il n'étoit encore Conquerant qu'à demi , & que pour être maître de la Capitale , il n'étoit pas possesseur de l'Empire. Il le dit à ses oncles , qui le pensoient comme lui , mais qui furent bien aise que ses prevoyances eussent paru dévancer les leurs.

En effet Licon vivoit encore , & s'étoit retiré à Sigan , Capitale de la Province de Chenfi , avec ses troupes & des richesses immenses. Chamienchon , l'autre Chef des rebelles , regnoit dans la Province de Suchüen , plusieurs Princes de la Maison Taimingienne , qui auroient fait eux seuls une grosse armée , si parmi les personnes de ce

rang

rang  
de la  
Rois  
qui a  
la Na  
dre.  
sonne  
loit g  
tares  
de la  
La  
duite  
premi  
ces di  
& sce  
vit sa  
con ,  
vainq  
ques  
succès  
les ru  
laisa  
encor  
Ce  
donna  
ce fut  
avons  
voit p  
& s'é  
un Ta  
un ho  
ficilem  
disgra  
mauva  
parut

rang il y pouvoit avoir de la concorde & de la subordination; avoient été déclarez Rois par divers partis de ceux des Chinois, qui avoient conservé la fierté naturelle de la Nation. Usanguéy même étoit à craindre. Car quoi qu'on fut maîtres de sa personne, pour s'asseurer del'avenir, il le falloit gagner, ou le perdre, à quoy les Tartares, qui respectoient sa valeur, avoient de la peine à se refoudre.

La fortune du jeune Prince, & la conduite d'Amavan, l'aîné de ses oncles & son premier Ministre, vint à bout de toutes ces difficultez. Amavan gagna Usanguéy, & sceut si bien se l'attacher, qu'il s'en servit sans défiance pour défaire le Tyran Liccon, dont il lui donna la dépouille. Il vainquit celui de Suchuën, & après quelques alternatives de bons & de mauvais succès contre les Princes Taimingiens, il les ruina les uns après les autres, & n'en laissa qu'un quand il mourut, qui ne fut pas encore soumis.

Ce fut un de ces mêmes Princes, qui donna occasion à la défaite des autres, & ce fut ce fils aîné de Zonchin, dont nous avons déjà parlé. Son malheur ne lui avoit pû faire haïr la vie. Il s'en étoit fui, & s'étoit si bien déguisé, qu'il se loua à un Tartare sans que personne le reconnût: un homme né pour commander souffre difficilement la servitude, & pour comble de disgrâce le jeune Prince avoit trouvé un mauvais Maître. Un état si violent ne lui parut pas soutenable. Il quitta son mai-

tre, & se retira chez un ancien domestique de l'Empereur son pere, croyant que la memoire de ce Prince seroit assez chere à ce serviteur autrefois comblé de bien-faits, pour en pouvoir esperer du secours. Il s'apperçût bien-tôt qu'il s'étoit trompé, & il apprit par une triste experience, qu'on ne doit plus attendre de reconnoissance, quand on n'est plus en état de faire du bien. L'ingrat serviteur oubliant tout ce qu'il devoit à un si grand maitre, obligea le Prince à quitter sa maison presque aussi-tôt qu'il y fut entré, dans la crainte qu'il n'y fut découvert, & que le Vainqueur n'enveloppast dans la ruine du refugié celui qui lui auroit donné retraite.

Dans cette extremité, le Prince ne sachant plus où trouver azyle, se résolut de s'aller jeter entre les bras de son ayeul maternel, que les Tartares avoient épargné, & qu'ils laissoient vivre en repos, comme les autres Mandarins qui ne leur faisoient point d'ombrage. Il ne le trouva pas dans sa maison: mais il fut bien surpris d'y trouver une autre personne, qu'il ne croyoit plus en vie. C'étoit cette sœur, que par une tendresse barbare, l'Empereur leur pere avoit voulu tuer avant que de mourir, & à qui il n'avoit fait que couper le bras. Ils ne se furent pas plutôt vûs, qu'ils se reconnurent, & que cette reconnoissance, qui prévint leurs reflexions, reveillant toute la vivacité des sentimens de la nature, ils accoururent l'un à l'autre, & s'embrasèrent avec la tendresse qu'il est aisé de si-

C  
magin  
arme  
tié leu  
Ce  
grand  
cœur  
reté.  
son fil  
lui.  
que c  
vert,  
Nang  
de la  
Vanli  
la Chi  
mille  
de lui  
lui fai  
les pla  
ne à v  
n'en a  
rant.  
& do  
qui le  
voient  
On  
pas le  
avoit  
ce s'éc  
ner le  
état de  
& le f  
rir. C  
sonnier  
de la s

maginer. Ils ne se parlerent que par leurs larmes, dont la joye, la douleur & l'amitié leur firent verser des torrens.

Ce spectacle si capable de toucher le grand pere, qui y servit, trouva dans son cœur quelque chose de plus que de la dureté. Car ce denaturé politique méconneut son fils, & le chassa honteusement de chez lui. L'infortuné Prince ne sachant plus que devenir, & craignant d'être découvert, sortit de la Capitale, & s'en alla à Nankin. Là il trouva qu'un autre Prince de sa maison nommé Hunquan, pereveu de Vanlié, avoit été couronné Empereur de la Chine, & que les principaux de la famille de Taimin étoient tombés d'accord de lui obeir. Cette nouvelle injustice que lui faisoit la fortune, renouvela toutes les playes de son cœur. Il eut plus de peine à voir son sujet assis sur son trône, qu'il n'en avoit eu à y voir monter un Conquerant. Il ne le pût souffrir: il se déclara, & donna des marques de ce qu'il étoit, qui le firent reconnoître de ceux qui n'avoient pas interest à l'ignorer.

On peut bien juger que Hunquan ne fut pas le plus facile à persuader. Comme il avoit le pouvoir en main, & que le Prince s'étoit fait connoître trop tôt, pour donner le tems à ses Partisans de se mettre en état de le soutenir, il le traita d'imposteur, & le fit mettre en prison pour le faire mourir. Ceux qui favorisoient le parti du prisonnier ne purent souffrir de voir traiter de la sorte celui qu'ils regardoient comme

leur legitime maître. Les esprits s'échauffèrent, & ils en vinrent à une division, dont personne ne profita, que leurs communs ennemis. Car Amavan, qui s'étoit rendu maître de la Province de Chanton, arrivant sur ces entrefaites aux frontieres de celle de Nanquin, y entra, & passa le fleuve jaune, sans que personne s'y opposât. Après quoi ayant occupé toutes les places qui sont sur la rive Septentrionale du grand fleuve Kian, que les Chinois appellent le fils de la Mer, il trouva une forte résistance au passage de cette Riviere: mais le brave Hanchouan, qui le gardoit, ayant été tué par un des siens, Amavan ne trouvant plus d'obstacle, prit Nanquin, & bientôt après par une trahison du même homme qui avoit tué Hanchouan, Hunquan, qui s'en étoit fui, lui fut mis entre les mains. On le conduisit à Pequim avec le fils de Zonchin son compétiteur, & là leur procès fut décidé par la mort de l'un & de l'autre, & de tout ce qu'on pût découvrir des Princes de cette malheureuse Maison.

Le pere Adam dit que d'abord on épargna le fils de Zonchin, soit que son malheur touchat plus que celui des autres, soit que l'ambiguité de la naissance persuada qu'il étoit moins à craindre. La fierté qu'il fit paroître jusques dans ses fers ne convainquit que trop de ce qu'il étoit. A mesure qu'il avançoit en âge, le sang de tant d'Empereurs, qui couloit dans ses veines, se faisoit sentir à lui & aux autres, & fut cause qu'il se perdit en voulant se faire craindre.

Pen-

Penc  
ailloit  
turelles  
nistres  
faire c  
Amava  
trouvo  
fit pub  
Chinois  
se vesti  
veau r  
domina  
rur plu  
servitue  
dre leu  
conserv  
ne se fu  
Princes  
égalem  
fent cou  
tes au l  
sions do  
uns par  
fin tous  
il n'y p  
velir. C  
en l'ann  
avoit qu  
à la fille  
verner  
souhaito  
La Ré  
dans la  
dans cel  
encore q

Pendent que cette sanglante execution se faisoit à Pequín contre les inclinations naturelles du jeune Empereur, que ses Ministres l'obligeoient en ces rencontres de faire ceder aux maximes de la politique, Amavan poursuivit ses victoires. Il ne trouvoit plus de resistance, si un Edit qu'il fit publier, par lequel il étoit ordonné aux Chinois de couper leurs cheveux, & de se vestir comme les Tartares, n'eut de nouveau revolté les esprits contre la nouvelle domination. Cette marque de servitude parut plus insupportable à ces peuples que la servitude même. Mous & lâches à défendre leurs têtes, ils devinrent braves pour conserver leurs cheveux, & si la division ne se fut point mise parmi ce qui restoit de Princes du sang, qui prétendoient presque également à l'Empire, les Tartares eussent couru risque de perdre leurs conquêtes au lieu de les avancer. Mais ces divisions donnerent lieu à Amavan de ruiner les uns par les autres, & il les extermina enfin tous. Après quoi retournant à Pequín, il n'y porta ses lauriers que pour s'y ensevelir. Car il mourut peu après son retour, en l'année 1651. laissant l'Empereur, qui avoit quatorze ans, & qui étoit déjà marié à la fille du Roi de Tanyu, en état de gouverner lui-même, comme les peuples le souhaitoient.

La Religion Chrétienne perdit beaucoup dans la ruine des Princes Chinois, sur tout dans celle d'un nommé Yunlié, qui vécut encore quelques années après qu'Amavan

lui eut enlevé Canton Capitale de la Province, où on l'avoit fait Roi, mais dont le parti ne s'étant pû relever, fut obligé enfin de l'abandonner à la destinée de sa maison. Les services que lui avoient rendus deux Mandarins Chrétiens, & son premier Ministre qui l'étoit aussi, l'avoient affectionné au Christianisme: de sorte qu'un Jésuite nommé le Pere Cosser, qui suivoit cette Cour, y avoit aquis bien du monde à la foi. Le Prince étoit lui-même fort proche du Royaume de Dieu: sa femme & son fils étoient batisez sous les beaux noms d'Helene & de Constantin, & avoient envoyé un autre Jésuite à Rome, pour rendre obéissance de leur part au Vicaire de JESUS-CHRIST. La défaite d'Yunlié dissipa tout cela. Constantin suivit le sort de son Pere: la Reine fut menée à Pequín, où elle vit encore, & où l'on dit que la perte de sa liberté n'a rien diminué de sa foi: tout le reste se dispersa, & laissa cette pauvre Eglise dans une désolation extrême.

Pendant que la Religion faisoit ces pertes, la Providence l'en recompensoit abondamment, par le bon accueil qu'elle faisoient par tout les Vainqueurs aux Ministres de l'Évangile. Les Jésuites étoient alors répandus dans toute la Chine, & ils y avoient des Eglises. Quelques-uns à la vérité avoient été enveloppez dans les ruines des Villes où ils demeuroient, aucun n'ayant abandonné son troupeau: mais la plus part furent traitéz très-favorablement par les

Tar-

Tartares  
Le  
meille  
toire  
tant v  
vince  
proche  
que le  
bruit  
logé d  
nouve  
ferme  
enlem  
rir. I  
rita qu  
vit po  
que le  
trer da  
te de s  
paroles  
vine, z  
tribule  
vres,  
ardent  
fait gra  
lieu de  
l'image  
ele eut  
Tartar  
du mal  
rir le  
lant pa  
ment d  
s'il tre

Tartares. Deux ou trois eurent des aventures, qui méritent d'être rapportées.

Le Pere Martini, à qui l'Europe doit la meilleure partie de ce qu'elle sait de l'Histoire Chinoise, raconte de lui-même, qu'étant venu de Hanchen, Capitale de la Province de Chekian, à Venchui, qui en est proche, il s'y éleva tout à coup un bruit, que les Tartares en approchoient, & ce bruit n'étoit què trop vrai. Le Pere étoit logé dans une grande Maison, où à cette nouvelle plusieurs personnes vinrent se renfermer avec lui, pour s'y conserver tous ensemble, ou pour s'y encourager à mourir. Il les reçût avec une charité, qui mérita que Dieu bénit l'industrie dont il se servit pour les sauver. Dès qu'il eut appris que les Tartares étoient sur le point d'entrer dans la Ville, il mit sur la grande porte de sa maison un écriteau ou étoient ces paroles: *ici habite un Docteur de la Loi Divine, venu du Grand Occident.* Sous le vestibule il disposa des tables chargées de livres, de lunettes d'approche, de miroirs ardents, & de semblables choses, dont on fait grand cas dans ces Pays-là. Au milieu de tout cela il éleva un Autel, & y mit l'image de JESUS-CHRIST. Ce spectacle eut tout l'effet qu'il en prétendoit. Les Tartares en furent frappez, & loin de faire du mal à personne, leur Chef envoya querir le Pere, le reçût fort bien, & ne voulant pas lui faire violence pour le changement d'habit, il lui demanda honnestement, s'il trouveroit bon qu'on lui coupast les

cheveux. Comme le Pere y consentit sans peine, le Capitaine les lui fit couper devant lui; & le Pere lui ayant dit en riant, que l'habit Chinois, qu'il portoit encore, ne convenoit gueres avec une teste sans cheveux, le Tartare s'osta lui-même & ses bottines, & son bonnet, les lui fit prendre, & après l'avoir fait manger à sa table, le renvoya à son Eglise avec des patientes & des sauvegardes, qui le mettoient lui & les Chrétiens à couvert des insultes de la guerre.

Il y a quelque chose de bien plus singulier en ce qui arriva au Pere de Magalhans, l'auteur des belles & curieuses remarques, que le savant M. l'Abbé Bernou a encore embellies en les donnant au public. Ils étoient lui & le Pere Buglio dans l'armée de Chamiençon, qui les avoit pris en amitié, & qui leur promettoit que la guerre finie, il feroit bâtir un superbe Temple à l'honneur du Dieu des Chrétiens. Ce fut pour eux une mission qui ne leur déplut pas d'abord, y trouvant & beaucoup à faire, & encore plus à esperer pour l'établissement de la foi. Mais avec le tems néanmoins la partie ne parut pas tenable. Chamienchon étoit l'homme le plus cruel, & le plus sanguinaire qui fut jamais. On ne croiroit pas jusqu'à quel point d'inhumanité se porta cette ame barbare, si de pareils témoins ne l'avoient rapporté. Il ne lui falloit que trouver dans une rue une personne en faute, pour faire mourir tous ceux qui y demeuroient. Pour celle d'un

Bon-

Bonze  
celle  
jour i  
bitans  
fix ce  
donna  
mes,  
de tro  
va qu  
crime  
être c  
teurs.  
tems:  
ou de  
Ils c  
montr  
suite p  
vant d  
tenir l  
verfoit  
rent h  
retirer  
irriter  
ger en  
eux.  
alloit,  
qui les  
pour c  
tion.  
il avoi  
ce pou  
on le  
dont il  
ber su  
cheval

x  
 sentit sans  
 couper de  
 t en riant,  
 it encore,  
 reste sans  
 même & ses  
 ni fit pren-  
 er à sa ta-  
 ec des pa-  
 et mettoient  
 es insultes

plus singu-  
 le Magal-  
 rieuses re-  
 é Bernou  
 nt au pu-  
 uoglio dans  
 avoit pris  
 oit que la  
 erbe Tem-  
 étiens. Ce  
 eur déplut  
 coup à fai-  
 l'établif-  
 ems nean-  
 ble. Cha-  
 cruel, &  
 ais. On  
 nt d'inhu-  
 are, si de  
 porté. Il  
 e ruë une  
 ourir tous  
 celle d'un  
 Bon-

Bonze il en fit égorger vingt milles, pour celle d'un soldat toute une Legion. Un jour il fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une Ville, où l'on comptoit bien six cent mille ames. Une autre fois il ordonna à tous les soldats de tuer leurs femmes, & pour leur en donner l'exemple, de trois cent qu'il avoit, il ne s'en reserva que vingt. Si on a horreur de lire ces crimes, il est aisé de juger quelle devoit être celle de ceux qui en étoient spectateurs. Aussi ne les pûrent-ils soutenir longtems: ils résolurent de quitter ce barbare, ou de le rendre plus humain.

Ils commencerent par lui faire des remontrances respectueuses: ils parlerent ensuite plus fortement: mais tout cela ne servant de rien, enfin ne pouvant plus soutenir la vûe de tant de sang humain que versoit cet homme impitoyable, ils le prièrent honnêtement de leur permettre de se retirer. Il n'en falut pas davantage pour irriter cette bête feroce, & lui faire changer en haine toute l'amitié qu'il avoit pour eux. Il les condamna à la mort, & on les alloit hacher en pieces, si le fils du Tyran, qui les aimoit, ne l'eut obligé de suspendre pour quelque tems cette sanglante execution. Il y étoit pourtant resolu, & un jour il avoit fait appeller les Peres en sa presence pour y présider, lorsque tout d'un coup on le vint avertir que l'armée Tartare, dont il ne se défioit point, lui venoit tomber sur les bras. En effet étant monté à cheval sans avoir le tems de s'armer, il

trouva au sortir de son Camp les avant-cou-  
reurs de cette armée, dont l'un tira une  
fleche si à propos, qu'elle delivra le gen-  
re humain du plus grand ennemi qu'il eut  
jamais. Le Tyran mort, son armée prit  
la fuite, & ce que les Tartares n'en tue-  
rent pas, fut incontinent dissipé.

Les Peres avoient évité ce danger: mais  
ils tomberent dans un autre. Car ayant  
pris resolution après la déroute de s'aller  
présenter au Général des Tartares, com-  
me ils approchoient de son camp, quelques  
troupes avancées, qui n'entendoient pas  
leur langue, les ayant pris pour des espions,  
les chargerent, les percerent de flèches,  
& les laisserent tous deux pour morts. Il  
s'en falloit peu qu'ils ne le fussent: car ils  
étoient tous deux fort blesez; & le pere  
Buglio avoit dans le corps le fer d'un ja-  
velot, que ni lui ni son compagnon ne  
peurent arracher. Par le plus grand bon-  
heur du monde, lorsque le Pere de Ma-  
galhans cherchoit autour de lui quelque  
chose qui le pût aider à tirer le fer, il  
trouva une espece de tenaille; dont il se  
servit fort heureusement. Pendant que  
les deux Peres étoient occupez à se sou-  
lager ainsi l'un l'autre, leurs playes étant  
déjà bandées, comme ils déliberoient du  
parti qu'ils devoient prendre dans la con-  
joncture où ils se trouvoient, ils virent  
venir à eux un autre escadron de Tartares  
beaucoup plus nombreux que le premier.

Le traitement qu'ils venoient de rece-  
voir ne leur put faire que mal augurer de  
celui

celu  
agea  
trou  
appr  
qui i  
tém  
vant  
On  
Il po  
tous  
éran  
quin  
dam  
pere  
de to  
qu'on

Le  
lema  
à la  
ayan  
dre l  
confi  
chin  
ques  
de c  
l'Em  
toute  
frent  
narch  
il fut  
geme  
que t  
Tarta  
Amav  
vent

celui qu'on leur alloit faire : mais ils furent  
 ageablement surpris, quand le Chef de la  
 troupe, qui étoit le Général Tartare, ayant  
 appris leur accident, & ayant bien deviné  
 qui ils étoient, les aborda civilement, leur  
 témoigna le déplaisir qu'il avoit de leur a-  
 vanture, & les fit porter dans son camp.  
 On ne peut dire les soins qu'il prit d'eux.  
 Il pourvut à tous leurs besoins, & les vit  
 tous les jours panser, jusqu'à ce qu'enfin  
 étant guéris, il les mena avec lui à Pe-  
 quin, où ils trouverent le celebre Pere A-  
 dam Schall dans une faveur auprès de l'Em-  
 pereur, qu'ils jugerent bien être la cause  
 de toutes celles qu'on leur avoit faites, &  
 qu'on faisoit par tout à leurs Freres.

Le Pere Adam Schall étoit un Jesuite Al-  
 lemand, natif de Cologne, qui étant entré  
 à la Chine en qualité de Millionnaire, &  
 ayant été envoyé à Pequin pour y appren-  
 dre les sciences Chinoises, s'étoit rendu si  
 considerable à la Cour de l'Empereur Zon-  
 chin par son habileté dans les Mathemati-  
 ques, qu'il y étoit regardé de tout le mon-  
 de comme un des premiers hommes de  
 l'Empire. Etant demeuré à Pequin pendant  
 toutes les revolutions qui en si peu de tems  
 firent changer tant de fois de face à la Mo-  
 narchie. Il y courut mille dangers : mais  
 il fut enfin si heureux, que dans le chan-  
 gement de domination, il se trouva pres-  
 que tout d'un coup aussi considéré à la Cour  
 Tartare, qu'il l'avoit été à la Chinoise.  
 Amavan le prit en amitié, & lui alloit sou-  
 vent rendre visite : ce qui fit que trouvant

en lui non seulement beaucoup de science, mais beaucoup de mérite & de vertu, il le fit connoître au jeune Empereur.

La jeunesse de ce Prince ne l'empescha pas de prendre goust à l'entretien du Pere, & il y trouva tant de plaisir, qu'il lui ordonna de le voir souvent. On ne peut dire combien cette conversation forma l'esprit & le cœur de Chunchi: il avoit l'un & l'autre naturellement bon: mais ce qu'il avoit reçu de bon de la nature devint excellent par l'éducation. Aussi tous les Grands de l'Empire témoignèrent tant d'impatience de le voir regner par lui-même, qu'un de ses Oncles ayant intrigué après la mort d'Amavan pour en prendre la place, & tenir encore quelque tems en tutéle le jeune Roi, ils s'y opposerent d'un commun consentement, & ayant porté à la porte du Palais les marques de leurs dignitez, protesterent qu'ils ne les reprendroient, que quand l'Empereur prendroit lui même le gouvernement de ses peuples.

Le Prince n'ayant osé pouffer plus loin ses prétentions, ni ses menées, l'Empereur prit les resnes de la Monarchie, & parut tout d'un coup si savant dans l'art de regner qu'il s'attira l'applaudissement, & gagna les cœurs de tous ses sujets. Il avoit non seulement du génie, mais del'habileté pour tout. Il donnoit les ordres pour la guerre, comme s'il eut blanchi sous le harnois. Il avoit une attention sur les Magistrats & les Officiers de la Couronne, qui faisoit que rien ne lui échappoit, & quoi qu'il

C  
qu'il  
peup  
quan  
perso  
que c  
préte  
fiton  
venir  
risé l'i  
ils avo  
ces de  
conda  
présur  
ce, et  
politiq  
l'émo  
de lier  
les Ta  
même  
en éga  
& que  
se servi  
quand  
me it a  
des Ta  
la Polic  
mieux  
re les p  
loix de  
tions po  
esprits  
fait sous  
Philosop  
la valeur  
à il term

qu'il usat assez de clemence à l'égard du peuple, il penchoit du côté de la verité, quand il s'agissoit de punir les fautes des personnes publiques. Ayant un jour appris que ceux qui présidoient à l'examen des prétendans au Doctorat, qui est une disposition chez les Chinois nécessaire pour parvenir aux grandes Charges, avoient favorisé l'ignorance de quelques-uns, auxquels ils avoient vendu leur suffrages, il obligea ces derniers à subir un nouvel examen, & condamna à la mort trente-six des autres, présumant que ceux qui vendoient la justice, étoient capables de vendre l'Etat. Sa politique pour pacifier son Royaume, après l'émotion qu'y avoit causé sa conquête, fut de lier tellement ensemble les Chinois & les Tartares, qu'ils ne fissent plus qu'une même Nation. C'est pour cela qu'il les mit en égal nombre dans tous les Tribunaux, & que dans l'administration des charges il se servit également des uns & des autres, quand il en étoit également assuré. Comme il avoit fait prendre aux Chinois l'habit des Tartares, il fit prendre aux Tartares la Police des Chinois, comme plus sage & mieux entendue. Il conserva à la literature les prérogatives que lui donnoient les loix de la Chine: mais il prit des précautions pour empêcher qu'elle n'amollit les esprits pour la guerre, comme elle avoit fait sous les regnes passez, voulant que la Philosophie Chinoise devint guerriere par la valeur & par la discipline Tartare. Ainsi il termina heureusement ce qu'Amavan  
lui

lui avoit laissé de guerre, dont la plus considerable fut celle que lui fit un nommé Icoan, où pour mieux dire ses enfans:

Icoan, autrement Chinchilon, né dans la Province de Fokien, avoit été chassé de son Pays dès ses jeunes ans par la pauvreté. Il vint à Macao, & s'y mit en condition, & ayant eü connoissance de la Religion Chrestienne, il se fit baptizer. Son parrain, qui étoit un riche Portuguais, & qui l'aimoit, le fit heritier en mourant d'une partie de son bien. Avec cette avance il se mit dans le commerce, où il fut si heureux, & se rendit si habile, qu'en peu de tems ils devint le plus celebre & le plus riche Negotiant des Indes. Il eut bien tôt des Vaisseaux à lui, & étant devenu ambitieux à mesure qu'il étoit devenu riche, il commença à mener la vie d'un grand Seigneur. Son opulence lui fit des amis: mais elle lui fit aussi des envieux, qui s'efforcèrent de le perdre auprès de l'Empereur Zonchin. Ce Prince commençoit en ce tems-là à avoir trop d'ennemis sur les bras, pour s'attirer encore celui-ci: ainsi au lieu de déferer aux plaintes qu'on lui en avoit faites, il se résolut au contraire de se l'attacher en le faisant Amiral sur les mers de la Chine. Icoan ne fut pas ingrat de cette grace. Car ayant appris que le Tyran Licon faisoit la guerre à l'Empereur, il leva des troupes pour aller au secours. Sa reconnaissance fut inutile au malheureux Zonchin: Il apprit sa perte, comme il étoit en chemin pour l'aller secourir. Ne voyant

donc

donc  
son  
ses  
vaill  
ruin  
cher  
étoit  
En  
rent  
depu  
mêm  
secon  
un d  
gienn  
Ils le  
ils l'y  
dé lui  
sans l  
donne  
deven  
guerre  
que le  
& leu  
voul  
consta  
& con  
demm  
Le  
quand  
douta  
tout e  
si dan  
Icoan  
bon p  
duite,

## CONQUÉRANS TARTARES. 41

donc plus rien à faire pour le service de son Prince & de sa patrie, il tourna sur ses pas d'où il étoit venu, résolu de travailler pour lui-même & de profiter de la ruine publique, qu'il ne pouvoit empêcher, pour son propre établissement, qu'il étoit en passe de pousser bien loin.

En effet les troubles de l'Etat le rendirent plus considérable que jamais, sur tout depuis que Quesin son fils, à peu près de même humeur que lui, fut en âge de le féconder. Ils s'attachèrent tous deux à un de ces Princes de la maison Taimingienne, qui s'étoient fait déclarer Rois. Ils le soutinrent long-tems sur le trône, & ils l'y auroient maintenu, s'il se fut un peu aidé lui-même. Pour eux, comme ils subsistoient sans lui, ils n'eurent pas de peine à l'abandonner, quand ils virent que son parti étoit devenu insoutenable, & ayant continué la guerre, ils sceurent si bien se faire craindre, que les Tartares rechercherent leur amitié, & leur firent de grandes promesses, s'ils vouloient subir le joug. Quesin le refusa constamment: mais Icoan fut plus facile, & contre l'avis de son fils se livra imprudemment aux Vainqueurs.

Les Ministres crurent tenir le fils, quand ils se furent assurez du pere, ne doutant nullement que le pere ne mit tout en œuvre pour gagner son fils. Ainsi dans les commencemens ils traiterent Icoan avec honneur, & lui firent un fort bon parti: mais ils changerent de conduite, quand ils virent qu'ils perdoient  
leur

leur peine, & que Quesin ne plioit point. Ils lui osterent d'abord les appointemens, & le reduisirent à une si grande pauvreté, qu'il subsista long-tems par les secours que lui donnerent les Jesuites de Pequin, qu'il avoit toujours favorisez, quoique tout occupé de son ambition, il fut assez mauvais Chretien. L'exil & la prison suivirent la pauvreté, & enfin une mort violente finit ses malheurs avec sa vie.

Quesin, qui avoit pour son pere les sentimens que la morale Chinoise inspire aux enfans pour leurs parens, chercha à vanger sa mort par toutes sortes de voyes; & ce fut la guerre qu'il fit pour cela, que le Prince, devenu majeur, eut à soutenir contre lui. Jusques-là Quesin s'étoit tenu sur ses Vaisseaux, & s'étoit contenté de l'empire de la Mer, où par les grosses armées qu'il entretenoit, il s'étoit établi une domination qui faisoit trembler tous les voisins.

Il eut tant de confiance en ses forces, que dès le moment qu'il eut appris qu'on avoit fait mourir son pere, il résolut d'en tirer raison. L'Empereur s'y attendoit bien, & fit ses diligences pour envoyer des troupes dans les Provinces maritimes, & pour mettre de bons Officiers dans les Places. Heureusement il avoit pourveu Nanquin de deux Chefs nécessaires l'un à l'autre, pour faire un juste temperament de douceur & de severité. Car Quesin ayant eu la hardiesse de venir attaquer cette grande Ville, le Capitaine Tartare, qui y com-

man-

mand  
gorge  
bre e  
à mai  
le fie  
nois r  
ce, e  
s'oppo  
re det  
sez, c  
faut q  
role fi  
violen  
près i  
plus g  
eruaut  
que le  
pressée  
de fair  
naissan  
porta t  
tout le  
somme  
gez, c  
l'ordre.  
ce, &  
leurs V  
- Ques  
pour p  
le. Il  
sieurs r  
perialle  
trois mi  
nez; &  
reur, to

mandoit les troupes, proposa d'en faire égorger tous les bourgeois, dont le nombre excessif, disoit-il, seroit trop difficile à maintenir dans le devoir, pour peu que le siege fut de durée. Le Magistrat Chinois nommé Lam, qui presidoit à la justice, eut horreur de cette proposition, & s'opposant de toute sa force à un si barbare dessein: *pour excuter ce que vous proposez*, dit-il couragement au Tartare, *il faut que vous commenciez par moi*. Cette parole fit rentrer en lui-même cet homme violent & sanguinaire, & peu de tems après il reconnut, qu'il pouvoit vaincre plus glorieusement son ennemi, que par la cruauté. Il y avoit près de trois semaines que le siege duroit, & la Ville se trouvoit pressée, lorsque les assiegeans s'aviserent de faire une feste pour cebrer le jour de la naissance de leur General. La joye les emporta tellement, que s'étant abandonnez tout le jour au vin, & la nuit suivante au sommeil, ils furent attaquez par les assiegez, qui avoient été avertis de leur desordre. Trois mille furent tuez sur la place, & le reste fut obligé de se retirer dans leurs Vaisseaux.

— Quesin sceut profiter de cette disgrace pour prendre mieux son champ de bataille. Il se tint sur la Mer, & en plusieurs rencontres, il y battit les Flotes Imperiales, dans l'une desquelles ayant pris trois mille Tartares, il leur fit couper le nez, & les renvoya à Pequin, où l'Empereur, toujours severe à punir les fautes publi-

bliques, les condamna tous à la mort, disant qu'ils l'avoient deu chercher dans le combat, & la préférer à un opprobre, qui retomboit sur la Nation.

Si Quesin se soutint sur la Mer, l'Empereur de son côté se rendit inaccessible sur la terre; & fit si bien que son ennemi fut obligé de porter ses armes ailleurs. Quesin méditoit depuis fort long-tems la conquête de l'Isle Formose, oocupée par les Hollandois. Il resolut de les attaquer, & en quoi il fut plus hardi, il les attaqua dans un tems, où ils avoient fait alliance avec les Tartares contre lui. Malgré deux si formidables Puissances, il prit l'Isle, & son ambition ne s'en tenant pas là, il osa bien pretendre de se faire payer tribut par les Espagnols des Philippines; & envoya un Ambassadeur à Manille pour les sommer. Sa puissance étoit assez bien établie pour les y obliger, si la division ne se fut point mise dans sa famille. Dans une Isle de la Province de Fokien, où son pere avoit fait bastir une Forteresse, il avoit laissé un fils qu'il avoit, nommé Chin, avec ses femmes. Ce fils s'étoit si fort oublié du respect qu'il devoit à son pere, qu'il en avoit osé aimer une, & par malheur il ne l'avoit pas trouvée insensible à sa passion. Cette injure piqua si vivement Quesin, qui en fut averti, qu'il resolut de s'en venger; & sa colere le porta jusqu'à vouloir faire mourir son fils. Le jeune homme fut averti aussi, & avec l'aide de sa mere, qui demeuroit dans la même Forteresse, & qui étoit

étoit  
- en di  
après  
envoy  
quel  
la rev  
Cet é  
ductio  
te en  
dans l  
jourda  
La g  
seulem  
queste  
où il t  
vec un  
tres So  
de rec  
Pequin  
un par  
vit, &  
Ambat  
& ce  
grande  
trouve  
& de v  
nor a  
y en e  
pas de  
honneu  
être de  
Chun  
mestiqu  
neur de  
en publ

## CONQUERANS TARTARES. 45

Étoit une femme de teste , il s'étoit mis en disposition de traiter avec le Tartare, après avoir prévenu celui que son pere envoyoit pour le tuer , lorsqu'il apprit que le dépit, que Quésin avoit conçu de la revolte, l'avoit lui-même fait mourir. Cet événement retarda long-tems la réduction de l'Isle Formose, & la conquête en fut réservée, comme nous verrons dans la suite, à l'Empereur qui regne aujourd'hui.

La grandeur de Chunchi n'éclatoit pas seulement dans les armes & dans les conquêtes : elle brilloit encore à la Cour, où il soutenoit la majesté de l'Empire avec un air de superiorité sur tous les autres Souverains, que peu se défendoient de reconnoître. Le Roi de Corée étoit à Pequín, qui lui faisoit sa Cour comme un particulier: le pere Adam dit qu'il l'y vit, & qu'il l'y entretint bien des fois. Les Ambassadeurs y venoient de toutes parts, & ce fut sous son regne que se fit cette grande ambassade des Hollandois, qui se trouve dans le beau recueil de relations & de voyages curieux, que M. Thevenot a donné au public. Les Moscovites y en envoyerent une, dont ils n'eurent pas de satisfaction, y ayant prétendu des honneurs, que l'Empereur ne crut pas être de sa dignité de leur accorder.

Chunchi étoit autant aimable dans le domestique, & avec ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, qu'il étoit admirable en public. La maniere dont nos relations  
rapor-

raportent qu'il vivoit avec le Pere Adam, depuis même qu'il fut majeur, en font d'illustres témoignages. Il l'appelloit Mafa, nom qui répond dans notre langue à peu près à celui de Pere, & il avoit en effet pour lui une véritable tendresse de fils. Il ne la lui témoigna que trop, en l'obligeant malgré lui d'accepter la charge de Président des Mathematiques, qui est une des premieres de l'Etat. Ce fut l'unique occasion, où le Pere se vit en danger de perdre les bonnes graces de ce Prince pour lui & pour les autres Ministres de la Religion. Car en toute autre rencontre Chunchi lui parut toujours le plus aisé à vivre de tous les hommes. Il ne falloit point craindre avec lui ces crimes qu'on fait envers les Grands, ou par des contre-tems imprévûs, ou par des rencontres malheureuses. Le Pere n'eut jamais besoin ni d'étudier son humeur, ni de choyer ses delicatesses. L'Empereur trouvoit bon tout ce qui venoit de lui, & l'on remarqua avec admiration, que quoiqu'il fût naturellement colere, il eut toujours à son égard un procedé égal & uniforme.

Il avoit une confiance entiere en sa probité, & il étoit si persuadé qu'il l'aimoit, qu'il souffrit toujours patiemment les fortes & frequentes remonstrances, que lui faisoit ce serviteur fidelle, quoique contraires à ses plaisirs; & s'il n'y défera pas toujours, il eut la droiture d'avouer, qu'il avoit tort de n'y pas deferer. Les Grands, qui voyoient cet ascendant du Pere Adam

sur

sur l  
vent  
soien

Il  
defav  
reur,  
pour  
bonne  
seul c  
Il l'a  
vant l  
il lui  
lequel  
que l'  
le lut  
moign  
ment  
plus q

Une  
une de  
le dép  
un tel  
nir sa  
fares.  
lui par  
la déci  
mandor  
quel p  
délivra  
l'Empe  
respect  
combie  
traire à  
fares,  
qu'il en

sur l'esprit du Prince, l'employèrent souvent pour lui faire sçavoir ce qu'ils n'osoient lui dire eux-mêmes.

Il s'étoit répandu un bruit extrêmement désavantageux à la réputation de l'Empereur, que les Courtisans faisoient passer pour avoir de grands déreglemens. Personne ne l'en osant avertir, le Pere fut le seul qui eut le courage de l'entreprendre. Il l'alla trouver, & s'étant prosterné devant lui les yeux tout baignez de larmes, il lui mit un papier entre les mains, par lequel il lui apprenoit les bruits facheux que l'on faisoit courir de lui. L'Empereur le lut & rougit en le lisant: mais il ne témoigna point en être offensé, & dit seulement en relevant le Pere, qu'on en disoit plus qu'il n'y en avoit.

Une autre fois l'Empereur ayant perdu une de ses femmes, qu'il aimoit beaucoup, le déplaisir de cette mort l'avoit mis dans un tel état, que ne pensant qu'à entretenir sa douleur, il avoit abandonné ses affaires. Personne ne vouloit se charger de lui parler, & les Ministres embarassez sur la décision de beaucoup de choses qui demandoient les soins du Prince ne sçavoient quel parti prendre. Le Pere Adam les délivra de cet embarras. Il alla trouver l'Empereur, & lui ayant remontré avec un respect mêlé de beaucoup de tendresse, combien la conduite qu'il tenoit étoit contraire à sa réputation & au bien de ses affaires, il sçeut si bien manier son esprit, qu'il en fit changer la disposition. L'Empereur

Adam,  
ont d'il-  
Mafa,  
e à peu  
en effet  
e fils. Il  
bligéant  
e Presi-  
une des  
que oc-  
de per-  
ce pour  
e la Re-  
re Chun-  
à vivre  
oit point  
n fait en-  
ntre-tems  
malheu-  
in ni d'é-  
ses deli-  
bon tout  
rqua avec  
naturelle-  
on. égard  
en sa pro-  
l'aimoit,  
t les for-  
que lui  
e contrai-  
a pas tou-  
er, qu'il  
s Grands,  
ere Adam  
sur

pereur lui sceut si bon gré de l'interêt qu'il prenoit à sa gloire, qu'il lui écrivit le lendemain une Lettre pleine de témoignages d'une très sincere amitié, par laquelle il le conjuroit de continuer d'avoir pour lui une affection si utile à sa personne & à son Etat.

Un jour le Pere creut l'avoir faché par une semblable liberté de lui parler, à la verité un peu forte; car l'Empereur lui demandant, d'où venoit que ceux dont il se servoit pour l'administration des affaires publiques les faisoient quelquefois si negligemment, veu qu'il agissoit bonnement avec eux, & qu'il ne leur étoit point incommode. *Il ne faut pas trop vous en étonner, Sire, lui repartit le Pere, il est des tems, où Votre Majesté leur en donne un peu l'exemple.* L'Empereur ne dit mot à cette réponse, & le Pere ne douta point qu'il ne fût faché: mais un moment après il fut tout étonné, de voir qu'il lui parloit sans alteration, & agissoit avec lui comme à l'ordinaire.

Un autre jour après avoir été long-tems dans la chambre du même Pere, il descendit avec lui au jardin, pour voir une forge, où l'on fabriquoit des instrumens de Mathematique. Les Ouvriers se retirerent dès qu'ils eurent apperceu l'Empereur: mais il leur commanda de continuer, & s'approcha d'eux pour les voir travailler. Il s'en approcha de si près, que quand ils vinrent à battre le fer, les étincelles volerent jusqu'à lui. Il se retira: mais en se retirant il trouva une fosse cou-

verte

verte  
venu  
ne to  
te,  
ne pr  
gure,  
sa nai  
trog  
nemer  
manda  
son in  
la con  
pronot  
L'Emp  
& rele  
lui dit  
ne fasse

Il pa  
ie souv  
anciens  
miliarie  
un étra  
donné  
il lui a  
soit plu  
tume de  
reurs se  
sonne n  
vre d'un  
imperial  
tout sur  
le Pere  
votre M  
soye ? Pa

verte de perches , l'une desquelles étant venu à manquer , il s'en fallut peu qu'il ne tombast. Le Pere Adam fremit de crainte , apprehendant sur tout que ce Prince ne prit cet accident pour un mauvais augure , parce qu'il lui arrivoit la veille de sa naissance , jour dont la superstitieuse Astrologie de la Chine observe fort les evenemens. Il se jetta à genoux , & demanda pardon à l'Empereur du peril où son imprudence avoit engagé sa Majesté , la conjurant de ne point tirer de mauvais pronostique d'un accident purement fortuit. L'Empereur sourit entendant ces paroles , & relevant doucement le Pere Adam , il lui dit : *allez Mafa , il est peu d'hommes qui ne fassent quelquefois un faux pas.*

Il paroissoit admirable à tous ceux qui se souvenoient des manieres fastueuses des anciens Empereurs Chinois , de voir la familiarité avec laquelle celui-ci vivoit avec un étranger. Non seulement il lui avoit donné l'entrée librée dans son Palais : mais il lui alloit souvent rendre visite , & passoit plusieurs heures avec lui. C'est la coutume de la Chine , que quand les Empereurs se sont assis sur quelque siege , personne ne s'y assoye plus , & qu'on le couvre d'une étoffe jaune , qui est la couleur imperialle. Comme Chunchi s'assoyoit par tout sur le premier siege qu'il rencontroit , le Pere lui dit un jour en riant : *Mais où votre Majesté veut-elle que dorenavant je m'assoye ? Par tout où vous voudrez ,* lui répon-

dit l'Empereur, *nous n'en sommes pas là vous & moi.*

Les entretiens qu'ils avoient ensemble étoient ou de Mathématique, ou de Morale, ou de Religion. Car le Pere avoit eu l'adresse de faire passer peu à peu le Prince des discours agréables aux utiles, & autant qu'il le put à ceux qui étoient propres à lui ouvrir les yeux sur les veritez du salut. Je trouve une de ces conversations écrite tout au long dans les Memoires qui nous sont restez du Pere Adam: Je ne puis mieux faire comprendre la pénétration & la droiture du Monarque dont j'écris l'Histoire, qu'en la rapportant ici.

Ce fut l'an 1656. que l'Empereur ayant mandé au Pere de le venir trouver dans un Parc, où il chassoit en l'attendant, le Pere s'y rendit, & la chasse finie il eut avec lui l'entretien dont je parle à l'occasion d'un livre d'Astronomie, qu'il lui avoit présenté.

J'ai ouï dire, commença le Prince, que certaines conjonctions des astres marquent certains événemens. Si cela est, comme le cours des astres est réglé, nos destinées le sont aussi, & c'est en vain que nous prenons des mesures pour éviter ce qui nous est inévitable. Le Pere Adam, qui se servoit quelquefois de la curiosité de l'Empereur à observer les astres, pour lui faire craindre celui qui les gouverne, répondit: Sire, au dessus des astres habite celui qui les a créez, lequel s'en sert comme de signes pour avertir souvent les hommes, & par-

C  
 iculie  
 mes qu  
 timens  
 Dieu,  
 sert de  
 vertisse  
 homme  
 leur am  
 menace  
 diriez-y  
 que c'est  
 lez si so  
 répondit  
 noître p  
 le Ciel,  
 vemens  
 corps; &  
 lent du r  
 Je vou  
 qua l'En  
 point; m  
 vez assez  
 dont nou  
 gardoient  
 moi plutôt  
 Majesté,  
 presence  
 celui de fi  
 tonner qu  
 soin d'elle  
 corrigeois  
 que vous  
 assez pour  
 m'avez me  
 Sire, répo  
 ti-

## CONQUERANS TARTARES. 51

iculièrement les grands Princes des crimes qui lui déplaisent en eux, par les châtimens dont il les menace. Mais ce même Dieu, qui gouverne les astres, & qui se sert des constellations pour donner ces avertissemens aux hommes, a donné aux hommes le franc arbitre pour éviter par leur amendement les châtimens dont il les menace par ces diverses constellations. Me diriez-vous bien, repartit l'Empereur, ce que c'est que ce Dieu dont vous me parlez si souvent? Ce Dieu ne se voit pas, répondit le Pere: mais il se donne à connoître par ce qu'il fait. C'est lui qui a créé le Ciel, & qui a réglé tant de divers mouvemens que nous admirons dans ce grand corps; & pour cela les Chrétiens l'appellent du nom de Createur, ou de Seigneur.

Je vous passe aisément cet article, repliqua l'Empereur, qui retournoit à son point; mais il me souvient que vous m'avez assez souvent dit, que les pronostiques dont nous parlions tout à l'heure me regardoient moi en particulier: pourquoi moi plutôt que les autres Rois? Votre Majesté, repartit le Pere avec beaucoup de présence d'esprit, prend parmi ses titres celui de fils du Ciel: elle ne doit pas s'étonner que le Dieu du Ciel prenne plus de soin d'elle que des autres. Mais si je me corrigeois, reprit l'Empereur, des fautes que vous m'avez fait remarquer, seroit-ce assez pour éviter les châtimens dont vous m'avez menacé? Il n'en faut pas douter, Sire, répondit le Pere, vous ne change-

riez pas pour cela le cours, & les rencontres des étoiles, mais nous avons un proverbe en Europe, qui dit, que le Sage domine les astres. Je vous prie, Mafa, repartit l'Empereur, enseignez moi un moyen efficace de me corriger de mes défauts ? J'ai souvent usé de la liberté que votre Majesté m'a donnée, répondit le Pere, pour lui dire mes sentimens sur sa conduite. Elle aura beaucoup avancé, quand elle aura relaché quelque chose d'une justice qui penche un peu trop du côté de la severité, quand elle s'étudiera un peu plus à distinguer ceux qui l'aprochent, par des effets de son estime & de sa liberalité, quand elle s'appliquera davantage à mettre son peuple à son aise, & à rendre tout le monde heureux, en un mot, quand aimant par dessus toutes choses Dieu qui est le pere commun, elle aura pour les hommes, que la nature a rendus ses freres, la même compassion dans leurs maux, qu'elle voudroit qu'ils eussent pour elle, si elle se trouvoit en leur place, selon cet autre maxime de la droite raison, qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse.

Ici l'Empereur montra bien que les Princes, qui voyent toujours le reste des hommes au dessous d'eux, n'admettent pas aisément cette regle d'égalité: il avoua même qu'il ne la concevoit pas, & de là le Pere prit occasion de lui expliquer le Decalogue.

L'Empereur écouta son discours qui fut

assez

C  
assez  
d'adm  
fa, re  
des l  
vous  
assez  
quelq  
fois, d  
ici co  
gistra  
tre lo  
les R  
server  
coup  
car les  
leurs p  
l'Emp  
tien ?  
est con  
tous o  
châtim  
de la f  
ment l  
le Pere  
avec c  
n'y a q  
dez, c  
que je  
bien ta  
solu.  
Aprè  
pereur  
chin so  
re, que  
caulé fa

assez long, sans l'interrompre, & plein d'admiration pour une loi si parfaite: Mafsa, reprit-il, en ce Pays-ci avez-vous bien des Disciples qui observent tout ce que vous me venez de dire? Nous en avons un assez bon nombre, répondit le Pere, & si quelques-uns d'eux le démentent quelquefois, c'est que nous ne sommes pas soutenus ici comme en Europe de l'autorité des Magistrats, pour punir ceux qui violent notre loi. Mais quoi, repliqua l'Empereur, les Rois sont-ils obligés parmi vous à observer cette loi comme les autres? Beaucoup plus que les autres, repartit le Pere, car les Rois doivent être les exemples de leurs peuples. Quoi? moi aussi, repliqua l'Empereur, qui ne suis point encore Chrétien? Cette loi, Sire, répondit le Pere, est commune à tous les hommes, & ils sont tous obligés de l'observer sous peine d'un châtement éternel. Il faut pour cela bien de la force, reprit l'Empereur, & comment l'acquiescer? Dieu la donne, repartit le Pere, & elle ne manque pas au besoin: avec ce secours rien n'est difficile, & il n'y a qu'à bien vouloir. Vous me persuadez, conclut l'Empereur, & il me semble que je puis espérer de faire ce que font bien tant d'autres, je le veux, j'y suis résolu.

Après une conclusion si heureuse, l'Empereur fit tourner la conversation sur Zonchin son prédécesseur, & demanda au Pere, quel homme c'étoit, & ce qui avoit causé sa perte. Le Pere répondit que c'é-

toit un Prince d'un très bon esprit, chaste, plein d'amour pour son peuple, mais que trop de confiance en lui-même, trop d'attache à son propre sens, des Magistrats & des Soldats infideles avoient jetté dans le dernier malheur. A quoi il ajoûta, pour piquer l'Empereur par un exemple illustre, que ce Prince estimoit la loi de Dieu, & que s'il n'eût été surpris par le coup impréveu qui l'avoit accablé, il l'auroit peut-être suivie.

Par de semblables conférences le Pere Adam avoit tellement affectionné le jeune Conquerant à la Religion Chrétienne, qu'il la favorisa toujours & laissa à ceux qui la prêchoient, une pleine liberté de l'étendre. Il donnoit tout lieu d'espérer que bientôt il en feroit profession lui-même, si la passion qui fit adorer à Salomon de faux Dieux, qu'il ne connoissoit pas, n'eut empêché Chunchi d'adorer le vrai Dieu, qu'il avoit connu.

Parmi les femmes de qualité qui alloient chez l'Imperatrice, il y en avoit une dont ce Prince devint éperduëment amoureux. La passion étoit trop violente pour tarder beaucoup à la déclarer: il s'en expliqua à celle qui la causoit, un jour qu'elle sortoit de chez la Princesse, & n'obmit rien pour la fléchir. Il y trouva de la résistance, comme il s'y étoit bien attendu, mais à la maniere dont elle lui parla, il jugea que sa severité n'étoit pas invincible. Cette Dame étoit mariée à un jeune Tartar de fort bonne maison, auquel, ou par artifice

Co  
fice ou  
la passio  
entra m  
tion qu  
tare ne  
dont el  
qu'elle  
que, lu  
re renc  
aussi ma  
mari.  
gon qu  
entendr  
resistanc  
par fide  
L'Em  
noit plu  
racle à  
cher le  
querelle  
gence c  
Charge  
qu'il lu  
survêqu  
ceut un  
après il  
Cet  
& n'affi  
que l'Em  
& décl  
il en eû  
nier fru  
neste.  
qu'il fu  
fant.

fice ou par simplicité elle fit confidence de la passion que l'Empereur avoit pour elle, entra même dans le détail de la conversation qu'elle avoit eüe avec lui. Le Tartare ne fut point content de la maniere dont elle avoit parlé, & ne trouvant pas qu'elle eût assez vivement repoussé l'attaque, lui donna des leçons pour la premiere rencontre. La Dame fut aussi simple ou aussi maligne avec l'Empereur qu'avec son mari. Car elle déclara à ce Prince la leçon qu'on lui avoit faite, & lui donna à entendre, qu'elle faisoit par obéissance la résistance quelle eût deu faire par vertu & par fidelité.

L'Empereur, que la raison ne gouvernoit plus, fût si irrité de trouver cét obstacle à ses desirs, qu'ayant envoyé chercher le malheureux époux, il lui fit une querelle, sous pretexte de quelque negligence commise dans l'administration de sa Charge, & s'échauffa si fort en lui parlant, qu'il lui donna un soufflet. Le Tartare ne survêquit gueres à cet affront, dont il conceut un si grand déplaisir, que trois jours après il en mourut.

Cette mort fit grand plaisir à son rival, & n'affligea pas apparemment la Dame, que l'Empereur épousa incontinent après, & déclara Reine. Pour comble de joye il en eût un fils: mais ce fut aussi le dernier fruit, que lui produisit ce mariage funeste. L'enfant mourut presqu'aussi tôt qu'il fut né, & la mere suivit de près l'enfant.

Il est aisé de concevoir combien Chnchi sentit cette perte: mais on ne s'imagineroit jamais à quels excès le porta sa douleur. On eut toutes les peines du monde à l'empêcher de se tuer lui-même, car il étoit résolu de mourir, & il fallut que l'Impératrice mere se jettât sur lui, pour lui arracher des mains l'épée dont il s'alloit percer. Il s'oublia si fort en cette rencontre non seulement de sa vertu, mais même de l'humanité, qu'il renouvela en faveur de cette Reine la barbare coutume des Tartares, que la politesse Chinoise avoit abolie, d'obliger des Officiers & des Esclaves à suivre au tombeau les morts de qualité, comme pour leur rendre en l'autre monde les mêmes services, qu'ils leur ont rendus en celui-ci. Plus de trente personnes suivant cet ordre se donnerent à eux-mêmes la mort.

Le plus grand mal fut, que cette Princesse étant extrêmement addonnée au culte des Idoles, & aux superstitions des Bonzes, avoit gâté sur cela l'esprit de l'Empereur, sur tout depuis qu'elle l'eut prié par un testament solennel, de faire faire à ces Prêtres idolâtres certaines ceremonies à son intention. Car le malheureux Prince: yant executé trop fidèlement ce testament impie, s'accoutuma tellement aux superstitions payennes, qu'il ne fut plus possible au Pere Adam de faire revivre en lui les bons sentimens qu'il avoit eus pour la Loi de Dieu. Cet homme Apostolique n'obmit rien pour guerir l'aveuglement de  
ce

Ce Prin  
force &  
à leurs  
donnez  
il lui é  
l'amour  
temens  
les fait  
affaires,  
l'insensib  
de l'Etat  
te passio  
mauvais  
qu'il reg  
attachem  
n'en pro  
lui disoit  
au zele q  
les invect  
conduite  
toit-il, la  
Comment  
vez-vous  
me fait fa  
vais, si je  
votre ? P  
que je ne  
Contre  
bien qu'il  
les larmes  
neanmoins  
rolle, do  
quatre jou  
un derra  
naire, &

ce Prince: il lui representa souvent avec force & avec chaleur le tort qu'avoient fait à leurs Etats les Rois qui s'étoient abandonnez à la superstition & à leurs passions: il lui étalla sur tout les maux infinis, que l'amour des femmes leur attire, les emportemens où il les précipite, le mépris où il les fait tomber par la negligence de leurs affaires, l'indifference pour le bien public, l'insensibilité pour la gloire & les interêts de l'Etat, que produit naturellement cette passion. L'Empereur ne trouvoit pas mauvais ces remontrances du Pere Adam, qu'il regardoit comme les effets du tendre attachement qu'il avoit pour lui: mais il n'en profitoit pas pour cela. Je pardonne, lui disoit-il quelquefois en se défendant, au zele que vous avez pour ma personne, les invectives que vous faites contre ma conduite: mais après tout, Mafa, ajoutoit-il, la trouvez-vous donc si mauvaise? Comment, vous qui êtes Religieux, pouvez-vous improuver ce que ma Religion me fait faire? Ne trouveriez-vous pas mauvais, si je vous empêchois l'exercice de la votre? Pourquoi voulez-vous empêcher que je ne pratique la mienne?

Contre un tel endurcissement le Pere vit bien qu'il n'avoit plus d'autres armes, que les larmes & la priere. L'Empereur étant néanmoins tombé malade de la petite vérole, dont il mourut, & qui l'emporta en quatre jours, il alla au Palais pour faire un dernier effort. Il y fut reçu à l'ordinaire, & avec les mêmes démonstrations.

de bienveillance : mais il en sortit avec aussi peu d'esperance de la conversion du Prince. Toutefois quelque tems après que le Pere se fut retiré il parut rentrer dans lui-même, & on l'entendit repasser dans sa memoire les choses que ce fidelle serviteur lui avoit si souvent dites. Il témoigna du repentir de ses desordres, & les condamna devant ceux qui étoient autour de lui: il mit ordre aux affaires de son Etat, ayant déclaré Camhi son fils, qui n'étoit âgé que de huit ans, son successeur à l'Empire, & nommé quatre des principaux Officiers de la Couronne pour tuteurs du jeune Prince. Après quoi s'étant fait revêtir de ses habits imperiaux, il dit adieu à ceux qui l'environnoient, & expira âgé de 24. ans. Monarque digne d'un meilleur sort, si on regarde les bonnes qualitez qu'il avoit reçues de la nature, mais digne aussi d'un tel chatiment, si on considere le mauvais usage qu'il avoit fait des graces de Dieu.

La Reine sa mere à son exemple renouvela encore à sa mort la cruelle coutume d'obliger les vivants à suivre malgré eux les morts. Chunchi avoit eû un favori, qui étoit un jeune Prince Tartare, le mieux fait, & le mieux né de la Cour. Aussi-tôt que l'Empereur fut mort, la Reine le fit appeller & le regardant d'un œil de colere, est-il possible, lui dit elle, que vous soyez encore en vie? Le Prince entendit bien ce langage, & la Reine ne fut pas long tems sans le lui expliquer. Allez, lui dit-elle, en se radoucissant, tenir compagnie

pagni  
crois  
l'hon  
allez  
par v  
de l'  
Vous  
davan  
mais  
lité à  
tre an  
causa  
nouve  
Prince  
n'ayan  
ment a  
lui con  
sourd  
vint,  
dre de  
une bo  
person  
leurs n  
ne n'au  
perit c  
s'il eût  
de la f  
La I  
teurs s  
Chunc  
tems le  
qu'elle  
quatre  
re Ada  
Emper

pagnie à mon fils. Il vous a aimé, & je crois que vous avez dû correspondre à l'honneur de son amitié: il vous attend, allez le rejoindre, & montrez vous digne, par votre promptitude à l'aller trouver, de l'impatience qu'il a de vous revoir. Vous l'aimez, il ne vous en faut pas dire davantage: allez dire adieu à vos parens, mais hâtez vous de témoigner votre fidélité à votre Roi, & votre tendresse à votre ami. On ne peut dire la douleur que causa dans la famille du jeune Prince une nouvelle si triste, & si peu attendue: le Prince lui même quittoit la vie à regret, n'ayant point pour son Maître un attachement assez fort pour la lui faire haïr. On lui conseilloit de s'enfuir, & il n'étoit pas sourd à ces conseils: mais la Reine le prévint, & ne lui donna pas le tems de prendre des mesures, lui ayant envoyé dans une boîte dorée une corde d'arc, par deux personnes, qui avoient ordre de lui prêter leurs mains, pour executer ce que la sienne n'auroit pas le courage de faire, & ainsi perit ce Prince, qui auroit été heureux, s'il eût été moins favorisé de la nature & de la fortune.

La Religion Chrétienne & les Prédicateurs semblerent tout perdre à la mort de Chunchi. Car quoi que durant quelque tems les choses demeurassent dans l'état qu'elles étoient auparavant, & que les quatre Regens même eussent donné au jeune Adam le titre de Précepteur du jeune Empereur, une caballe de Bonzes & de

Mahometans animée par un nommé Yam-quamsien, homme aussi barbare que son nom, excita une telle tempête contre le Christianisme, qu'on creut le devoir exterminer. Tous les Prédicateurs ayant été appelés à Pequin, y furent chargez de chaînes, & à la reserve de deux ou trois, que le petit Empereur voulut retenir, ils furent tous exilés à Canton, les Chrétiens furent persecutez en diverses façons, & cinq Mandarins y couronnerent leur confession par un glorieux Martyre.

Ce fut là que le Pere Adam montra qu'il étoit cet homme apostolique de Saint Paul, qui sçait user des richesses & de la pauvreté, de la bonne & de la mauvaise fortune, de la reputation & de l'infamie pour avancer la gloire de Dieu. Décheu de sa faveur, privé de ses dignitez, chargé d'opprobres & de calomnies, il souffrit la prison & les fers, & fut enfin condamné à la mort, pour avoir prêché la foi de J. C. témoignant par sa constance, qu'il s'estimoit encore plus heureux de confesser son Nom dans un cachot, que de l'avoir prêché avec honneur dans le Palais d'un grand Monarque. Sa sentence ne fut pas exécutée: mais l'âge & les souffrances firent bientôt ce que les bourreaux n'avoient pas fait. Car peu de tems après qu'il fut sorti de prison, Dieu acheva sa délivrance en rompant les liens de son corps, pour le mettre dans la parfaite liberté des enfans de Dieu.

La Chine doit au zele prudent de ce grand

C  
grand  
croisse  
peuple  
charge  
queme  
it qu'a  
Il avoi  
de la m  
noises,  
ce qu'i  
der son  
recueil  
Aussi le  
minuer  
postolique  
homme  
un des  
fût touj  
pauvres  
quand i  
courage  
sister un  
parut p  
taché de  
n'en éch  
servoit  
couronn  
des souf  
rieuse de  
Dieu  
élevant  
qui l'occ  
donner  
voient fa  
esprit son

## CONQUERANS TARTARES. 65

grand personnage la conservation & l'accroissement de la vraye Religion parmi les peuples. Comme il n'avoit accepté la charge dont l'Empereur l'avoit honoré uniquement qu'en cette vuë, aussi n'en jouit-il qu'autant qu'il la crut utile à cette fin. Il avoit retranché tout ce qu'il avoit pu de la magnificence & des ceremonies Chinoises, & n'en avoit tenu précisément, que ce qu'il n'en eût pu supprimer sans dégrader son emploi : & perdre le fruit qu'il en recueilloit pour l'avancement de la foi. Aussi les honneurs du Mandarinat ne diminuèrent-ils rien en lui de la charité apostolique. Toute la Cour admiroit, qu'un homme qui conversoit si familièrement avec un des plus grands Monarques du monde, fût toujours prêt à converser avec les plus pauvres, & à visiter les plus misérables, quand ils avoient besoin de lui. Il eut le courage de s'exposer à la peste, pour assister une famille de pestiferez, & ce qui parut plus admirable, de gens qui avoient taché de lui nuire. Il prit le mal, & il n'en échappa, que parce que Dieu le reservoit à la belle mort, dans laquelle il couronna de grands travaux par de grandes souffrances, & par une confession glorieuse de l'Evangile qu'il annonçoit.

Dieu avoit de trop grands desseins, en élevant sur le troine de la Chine Camhi, qui l'occupe aujourd'hui, pour ne lui pas donner toutes les qualitez, qui en pouvoient faire un grand Empereur. C'est un esprit solide & plein de raison, une intel-

ligence vive & penetrante ; encore plus propre & plus porté aux Lettres que le feu Empereur son pere. Il est avec cela courageux , sage & politique , & d'une droiture, qui feroit honneur à un Prince Chrétien.

Il fit paroître son bon cœur dès qu'il eut été mis sur le trone. Il avoit été élevé dans une maison particuliere avec sa mere, qui avoit soin de lui. Il n'eut pas plutôt été conduit au Palais , qu'il y fit appeller ceux de son âge, qui lui avoient tenu compagnie dans la maison maternelle, & s'en composa une petite Cour.

Quand il eut quatorze ans, il prit en main les resnes de la Monarchie, & fit bien-tôt voir, que pour être digne de regner, les Princes n'ont pas toujours besoin du secours de l'experience & des années. On raconte de lui dès cet âge des choses qui ressentent tout à-fait le Heros. En voici deux par lesquelles on peut juger des autres. Un jour passant auprès d'un sepulchre, qu'il trouva en desordre & mal orné, il s'informa de qui il étoit, ceux qui étoient auprès de lui, lui ayant répondu que c'étoit celui de Zonchin dernier Roi de la Chine de la famille Taimingienne, il se mit à genoux, & battant du front contre terre, pour marquer le respect qu'il portoit à cet Empereur malheureux, il éleva sa voix en pleurant, & dit ces mots entre-coupez des sanglots que lui faisoit pousser une sincere compassion : *Pardonne-moi tes malheurs, Zonchin, après tout je n'en suis pas cause. Ce sont tes sujets qui t'ont tra-*

*bi,*

*bi,*  
*obli*  
*cour*  
*des*  
*na*  
*un*  
*mes*  
 U  
 tant  
 un p  
 men  
 que  
 de l  
 & sa  
 qu'il  
 vieill  
 l'aur  
 porte  
 bon-l  
 vous  
 ne pe  
 vous  
 répor  
 neur  
 l'Em  
 auprès  
 seanc  
 la me  
 fait :  
 tien d  
 en a f  
 jet de  
 ché d  
 vange  
 son au

*bi, & les violences de tes Ministres, qui ont obligé tes serviteurs à nous appeller à leur secours.* Après ces paroles ayant fait bruler des parfums sur cette sepulture, il ordonna que dès le lendemain on y commençât un superbe Mausolée, & assigna les sommes nécessaires pour en faire les frais.

Une autrefois étant à la chasse, & s'étant écarté de ceux de sa suite, il trouva un pauvre vieillard, qui pleuroit amèrement, & paroissoit être affligé de quelque disgrâce extraordinaire. Il s'approche de lui, touché de l'état où il le voyoit, & sans se faire connoître lui demanda ce qu'il avoit. Ce que j'ai, lui repliqua le vieillard, hélas! Seigneur, quand je vous l'aurois dit, c'est un mal auquel vous n'apporteriez pas de remede. Peut-être, mon bon-homme, répartit l'Empereur, que je vous serai de plus grand secours que vous ne pensez, faites-moi confidence de ce qui vous afflige. Puisque vous le voulez savoir, répondit le veillard, c'est qu'un Gouverneur d'une des Maisons de plaisance de l'Empereur, trouvant mon bien, qui est auprès de cette Maison Royale, à sa bienveillance, s'en est emparé, & m'a réduit à la mendicité où vous me voyez. Il a plus fait: je n'avois qu'un fils, qui étoit le soutien de ma vieillesse: il me l'a enlevé, & en a fait son esclave. Voilà Seigneur le sujet de mes pleurs. L'Empereur fut si touché de ce discours, que ne pensant qu'à vanger un crime, qu'on commettoit sous son autorité, il demanda d'abord au vieillard

l'Empereur, le vieillard s'il y avoit loin du lieu, où ils étoient à la Maison dont il parloit, & le vieillard lui ayant répondu qu'il n'y avoit gueres qu'une demie lieuë, il lui dit qu'il y vouloit aller avec lui, pour exhorter le Gouverneur à lui rendre son bien & son fils, & qu'il ne desespéroit pas de le persuader. Le persuader, reprit le vieillard, ah Seigneur, souvenez-vous s'il vous plaît, que je viens de vous dire que cet homme appartient à l'Empereur. Il n'est seur ni pour vous, ni pour moi, de lui aller faire une pareille proposition, il ne m'en traitera que plus mal, & vous en recevrez quelque insulte, que je vous prie de vous épargner. Que cela ne vous inquiete pas, reprit l'Empereur, je suis resolu à tout: mais j'y veux aller, & j'espere que nous aurons meilleure issue de notre negociation, que vous ne pensez. Le vieillard, qui voyoit briller dans cet homme inconnu quelque chose de ce que la naissance imprime sur le front aux gens de ce rang, crut ne devoir plus faire de resistance. Il objecta seulement, qu'étant cassé de vieillesse & à pied, il ne pourroit pas suivre le train du cheval sur lequel l'Empereur étoit monté. Je suis jeune, répondit le Prince, montez sur mon cheval, & j'irai à pied. Le vieillard ne voulant point accepter l'offre, l'Empereur trouva l'expedient de le prendre en croupe derriere lui, & le vieillard s'en excusant encore, sur ce que sa pauvreté lui ayant ôté le moyen de changer de lin-

Ce  
ge & d  
commu  
pouvoir  
tit l'Em  
derriere  
ger d'ha  
fin, &  
à la ma  
n'y fut  
le Gouv  
surpris,  
lui déco  
Dragon  
mac, qu  
semble q  
action m  
des Gran  
la Chasse  
comme s  
Car ce f  
qu'il fit  
cuteur d  
obligé de  
lui fit sur  
plus: il n  
vertit de  
geant les  
jour de se  
profiter d  
Ce fut  
dès que c  
de ses Min  
autorité d  
siderable

CONQUERANS TARTARES. 65

ge & d'habits, il seroit en danger de lui communiquer une vermine, dont il ne se pouvoit défendre: allez mon ami, reparait l'Empereur, ne laissez pas de monter derriere moi, j'en serai quitte pour changer d'habits. Le vieillard monta donc enfin, & ils furent bien-tôt rendus tous deux à la maison où ils alloient. L'Empereur n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il demanda le Gouverneur, lequel étant venu fut bien surpris, lors que le Prince en l'abordant, lui découvrit pour se faire connoître, le Dragon en broderie qu'il portoit sur l'estomac, que son habit de chasse cachoit. Il semble que pour rendre plus celebre cette action memorable de justice, la plûpart des Grands, qui suivoient l'Empereur à la Chasse, se retrouvèrent là autour de lui, comme si on leur eut donné rendez-vous. Car ce fut devant cette grande assemblée qu'il fit mille reproches sanglans au persecuteur du bon vieillard, & qu'après l'avoir obligé de lui rendre son bien & son fils, il lui fit sur le champ trancher la tête. Il fit plus: il mit le vieillard en sa place, & l'avertit de prendre garde que la fortune changeant ses mœurs, un autre ne profitât un jour de ses injustices, comme il venoit de profiter de celles d'autrui.

Ce fut par le même principe d'équité que dès que ce Prince fut majeur, il punit ceux de ses Ministres, qui avoient abusé de son autorité durant son bas âge. Le plus considerable des quatre Regens, nommé Su-

ca-

cama, grand persecuteur des Chrétiens, fut le premier qui éprouva sa justice, ayant été dépouillé de ses richesses, & condamné ensuite à perdre la tête.

C'étoit à un Prince si-juste, que Dieu, comme à un Cyrus, avoit réservé la gloire de rétablir son Culte & ses Autels à la Chine. Voici quelle en fut l'occasion. C'est une coutume des Chinois de faire faire tous les ans le Calendrier, à peu près comme on fait ici l'Almanach: mais ce Calendrier en ce Pays-là est regardé comme une affaire de grande importance dans l'Etat, qui se fait par autorité publique, & dont le Prince ne dédaigne pas de se mêler. Depuis qu'on avoit oté ce soin au P. Adam avec la charge de Président des Mathématiques, l'ignorance de celui qui avoit été mis en sa place y laissoit glisser tant de fautes, que l'Empereur ne ies pouvant plus souffrir voulut qu'on travaillat à les reformer.

Comme on ne craignoit plus à la Cour de donner de bons conseils au Prince, qui en paroissoit très-susceptible, il se trouva des gens équitables. qui lui représentèrent, que les Mathématiciens d'Europe exilés pendant sa minorité, & dont il en étoit resté trois à Pequim, étoient d'une habileté si connuë dans toute la Chine, qu'on ne pouvoit faire plus prudemment, que de les consulter sur ce sujet. L'Empereur trouva cet avis fort bon, & envoya sur le champ chercher les Peres Ferdinand Verbiest, Louïs Buglio, & Gabriel

de

C  
de Mag  
avoit re  
moins q  
pereur  
donna a  
l'endrier  
quam-si  
suivante  
emporté  
fautes co  
me si gr  
surpris.  
reur, do  
conceut  
grand M  
puis en d  
très-haut  
rité.

Le pre  
crut devo  
tablir la  
donner à  
dre le cu  
me il mé  
de cette  
casion fav  
pereur, p  
souffert q  
norité, s  
justice.  
lut de lui  
injustice  
là, avoit  
du vrai L  
tion aux C

de Magalhans, qui étoient les trois qu'on avoit retenus, & qui ne pensoient à rien moins qu'à une si heureuse nouvelle. L'Empereur les ayant reçûs fort honnêtement, donna au Pere Verbiest à examiner le Calendrier, que l'ennemi des Chrétiens Yamquam-sien avoit déjà dressé pour l'année suivante. Le Pere l'ayant pris, & l'ayant emporté chez lui, y trouva plus de vingt fautes considerables, & quelques-unes même si grossieres, que tout le monde en fut surpris. Il en fit son rapport à l'Empereur, dont ce Prince fut si content, qu'il conçut dès lors une amitié pour ce grand Missionnaire, qui a toujours été depuis en croissant, & est montée enfin à un très-haut point de faveur & de familiarité.

Le premier usage que ce nouvel Esdras crut devoir faire de son credit, fut de rétablir la loi du vrai Dieu, & de faire redonner à son peuple la liberté de lui rendre le culte public qui lui est due. Comme il méditoit les moyens de venir à bout de cette entreprise, il en trouva une occasion favorable dans un Edit que fit l'Empereur, portant que tous ceux qui avoient souffert quelque oppression durant sa minorité, s'adressassent à lui, pour en avoir justice. Sur cela le Pere Ferdinand résolut de lui représenter, que la plus grande injustice qui eût été faite durant ce tems-là, avoit été de bannir de la Chine la loi du vrai Dieu, & d'en défendre l'observation aux Chinois: L'Empereur reçut cet

re requête avec sa bonté ordinaire : mais ne se voulant point dispenser des formes , il la renvoya à examiner à un Tribunal, qui la rejetta. Le serviteur de Dieu ne perdit point courage. Il pria l'Empereur de lui nommer d'autres Juges moins prévenus contre la bonne cause , à laquelle on sçavoit que ceux-là avoient toujours été contraires. L'Empereur par une condescendance , que toute la Cour admira , renvoya l'affaire aux Etats de l'Empire , qui l'ayant examinée avec beaucoup d'attention , décidèrent que la Religion Chrétienne avoit été mal condamnée , qu'elle étoit bonne , & quelle ne contenoit rien de contraire au bien de l'Etat ; qu'ainsi la mémoire du Pere Adam , qui avoit été flétrie pour l'avoir prêchée , devoit être réhabilitée ; les Grands , dépouillez de leurs Charges pour l'avoir suivie , rétablis ; les Prêtres Europeens rappelez , Yam-kam sien condamné à mort , & sa femme envoyée en exil.

Ce jugement fut d'un grand poids , pour affermer le jeune Prince contre les remontrances importunes des ennemis de la Religion. Car quoique pour garder des mesures , il balançât encore quelque tems , ne pouvant néanmoins plus tenir contre les prieres du Pere Ferdinand , il rappella enfin de leur exil les Predicateurs Evangeliques , leur permit de retourner à leur Eglises , & d'y exercer leurs fonctions , condamna leur persecuteur au bannissement , où il est mort. Il ajouta une défense que per-

C  
person  
l'évenc  
ré cett  
ques M  
traires  
miere  
nerent  
au com  
vingt r  
que pe  
vante u  
& un d  
commar  
baptém  
a fait d  
qu'on y  
cens m

Dieu  
mais va  
narque  
sement  
en sout  
volte de  
casion d  
res par

Ce fu  
commen  
avoit p  
une for  
ne laiss  
pulence  
deré.  
de Roi  
des plu  
vernoit

personne à l'avenir ne se fit Chrétien : mais l'événement a fait voir, qu'il n'avoit inféré cette clause, que pour contenter quelques Mandarins puissants, qui étoient contraires au Christianisme. Car dès la première année que les Prédicateurs retournerent dans leurs Eglises ; qui fut l'an 1671. au commencement de Septembre, plus de vingt mille ames embrassèrent la foi, sans que personne s'y opposât. L'année suivante un oncle maternel de l'Empereur, & un des huit Generaux perpetuels qui commandent la milice Tartare reçurent le baptême ; & depuis ce tems-là l'Evangile a fait de si grands progrès dans la Chine, qu'on y compte aujourd'hui près de trois cens mille Chrétiens.

Dieu, dont la liberalité ne se laisse jamais vaincre, a bien recompensé ce Monarque de ce qu'il a fait pour le rétablissement de la vraye Religion dans ses Etats, en soutenant son Trône ébranlé par la revolte de ses sujets, & en lui donnant occasion d'augmenter la conquête de ses Peres par ce qui la lui devoit faire perdre.

Ce fut l'an 1672. que cette rebellion commença par Usanguay. Ce Seigneur avoit paru jusques-là assez paisible dans une fortune, qui l'éloignant des affaires, ne laissoit pas d'avoir assez d'éclat & d'opulence, pour contenter un homme modéré. L'Empereur l'avoit honoré du titre de Roi dans la Province d'Ynnan, une des plus riches de la Chine. Il ne la gouvernoit pas pour y être Roi. Car ces for-  
tes

tes de Rois n'en ont que le titre, les appanages & les honneurs: mais ils ne se mêlent point du gouvernement, les Mandarins que l'Empereur envoie ayant toute l'autorité. Les Empereurs de la famille Taimingienne, dont la politique ne souffroit pas que leurs parens eussent aucune part à l'administration de l'Etat, & demeurassent même à la Cour, avoient honoré leur sang de ces titres specieux, devenus trop communs par le grand nombre qu'il y avoit de ces Princes dans l'Empire, pour être fort considerables. Les Empereurs Tartares, qui ne les avoient donnez qu'à peu de gens, & à des gens de merite, les avoient beaucoup relevez & ceux qu'ils en avoient gratifié avoient tellement fait par leur habileté, que sans avoir de caractère pour l'administration des affaires de leurs Provinces, ils s'en étoient rendu les maîtres.

Usanguey acquit un credit & une reputation dans la sienne, qui le rendit redoutable à la Cour, où il n'alloit point, & de laquelle les Ministres ne trouvoient pas qu'il eût assez de dépendance. On avoit dissimulé l'inquietude qu'on en avoit, tandis qu'on n'avoit pas crû qu'il fût seur de vouloir se mettre plus en repos. Les affaires de l'Empereur se trouvoient dans un état, où il sembloit qu'on le peût tenter sans crainte. Tout avoit plié dans la Chine sous la nouvelle domination: la race des Princes Taimingiens étoit éteinte: les Chinois, qui commençoient à goûter les dou-

douceurs  
d'humeu  
nouvelle  
Cour des  
car il n'a  
un fils un  
mené ave

Les M  
croyant p  
de puissan  
sein de le  
seurement  
faire hon  
de plus p  
ment & c  
Usanguey  
se défiât c  
cusa de fa  
bien, qu'  
des gens c  
eut soin d  
ressentime  
bien servi  
troupes su  
danger d'  
fent que  
parti par  
bruit, qu  
son Palais  
la Chine.  
trouvant  
Tartares,  
est à croi  
combattu  
presentoit

douceurs de la paix, ne paroissent pas d'humeur assez martiale pour vouloir renouveler la guerre. On avoit même à la Cour des ostages de la fidélité d'Usanguéy: car il n'avoit peu se défendre d'y envoyer un fils unique qu'il avoit, lequel y avoit mené avec lui deux de ses enfans.

Les Ministres munis de ces gages, & ne croyant plus devoir souffrir la trop grande puissance d'Usanguéy, formerent le dessein de le détruire; & pour en venir plus sûrement à bout, sous prétexte de lui faire honneur, l'inviterent à venir jouir de plus près de la douceur du Gouvernement & des faveurs du jeune Monarque. Usanguéy, soit qu'il fût averti, soit qu'il se défiât du piège qu'on lui tendoit, s'excusa de faire ce voyage: mais prévoyant bien, qu'une excuse seroit mal receüe chez des gens qui vouloient de l'obéissance, il eut soin de se précautionner contre leur ressentiment. Il avertit ses amis, & fut si bien servi, qu'en peu de tems il eut des troupes suffisantes, pour se mettre hors de danger d'être insulté. Quelques uns dirent que pour accréditer d'avantage son parti parmi les Chinois, il fit courir le bruit, qu'il avoit élevé secrètement dans son Palais un fils du dernier Empereur de la Chine. Quoiqu'il en soit Usanguéy se trouvant en état de ne pas craindre les Tartares, leva l'étendart de la revolte. Il est à croire que ce ne fut pas sans être combattu par l'amour paternel, qui lui représentoit la perte inévitable des trois enfans

fans qu'il avoit à la Cour, mais il se creut dans la necessité de faire ce fâcheux sacrifice à sa propre conservation, & ce qui lui servoit d'un prétexte honnête pour preferer sa vie à celle de ses enfans, à la liberté de sa Patrie. Pour mieux faire valoir ce dernier motif de sa rebellion, il fit un manifeste, que voici tel que je le trouve dans la relation manuscrite du Pere Greslon, d'où j'ai pris ceci.

*Quand j'appellai les Tartares, disoit-il, pour secourir l'Empereur mon maître contre les rebelles qui l'attaquoient, & qui vouloient usurper la Monarchie, je donnai occasion, sans le vouloir, à ces peuples de s'en emparer. J'en ai une extrême douleur aujourd'hui, & ma conscience me reproche continuellement le mal que j'ai fait à ma patrie, en la soumettant à ce joug tyrannique. Je crains que le ciel n'en soit irrité contre moi, & ne m'en punisse rigoureusement, si je ne fais mes efforts pour le reparer. Il y a long-tems que j'en médite les moyens, & que je fais les preparatifs necessaires à cette entreprise. Pour peu que mes compatriotes veillent bien seconder mon dessein, il nous sera facile de l'exécuter. J'ai quatre cens milles hommes à ma devotion, sans compter les troupes auxiliaires qu'on me promet de divers Royaumes, & je ne manque pas d'argent pour les faire subsister. J'invite donc tous les braves Chinois de se joindre à moi, pour chasser du sein de notre patrie cet ennemi commun qui l'opprime.*

Ce manifeste fut le signal de la guerre. Les Tartares en virent les commencemens,

sans

CON

sans s'étonner assez bien  
soulèvement  
voir, que  
conquis un  
des revolt  
des disposi  
des grands  
tout l'Em  
Fokien &  
à tous les  
mé Kenva  
reur, qui  
nonobstan  
le livres p  
te. Celui  
parti malg  
nommé Ga

Les arme  
bord tant  
quin en fu  
les Provinc  
rent à eux  
faisant des  
autour de  
sé de si prè  
n'abandonn  
en Tartarie  
qu'il se pre  
tant point  
emmener a

Usanguen  
intelligence  
chemin au  
été decouve

Tome VII

ans s'étonner, croyant leur domination assez bien affermie pour ne pas craindre les soulèvemens : mais la suite leur fit bien voir, que parmi des sujets nouvellement conquis un Prince n'est jamais à couvert des révoltes. Celle-ci trouva tout d'abord des dispositions si favorables dans l'esprit des grands de la Chine, qu'en un moment tout l'Empire fut en feu. Les Rois de Fokien & de Canton donnerent l'exemple à tous les autres. Celui de Fokien, nommé Kenvan, étoit mécontent de l'Empereur, qui le transféroit dans le Leauton, nonobstant qu'il eut financé seize cens mille livres pour être conservé dans son poste. Celui de Canton fut engagé dans le parti malgré qu'il en eut, par son fils, nommé Gantacum.

Les armes des Princes liguez firent d'abord tant de progrès, que la Cour de Pequin en fut consternée. Non seulement les Provinces où ils demeuroient se rendirent à eux sans résistance : mais chacun faisant des conquêtes en celles qui étoient autour de soi, l'Empereur se trouva pressé de si près, que personne ne douta qu'il n'abandonnât Pekin, & qu'il ne se retirât en Tartarie. Le Pere Ferdinand assure, qu'il se preparoit déjà au voyage, ne doutant point que l'Empereur ne le voulut emmener avec lui.

Usanguy se servant de tout, avoit des intelligences à la Cour, qui eussent coupé chemin au Tartare, si elles n'eussent point été découvertes. Car il avoit dans Pequin

même plus de cinquante mille hommes à sa solde, gagnez à son parti par ses emissaires. Dans quatre jours ils devoient bruler le Palais, & faire main basse sur tout ce qui s'y rencontreroit, lorsqu'un des conjurez ayant trop pressé un Armurier à qui il avoit commandé des armes, de les lui rendre au jour marqué, donna du soupçon à cet artisan, qui en avertit les Magistrats. Les Tartares avoient trop de raisons de se défier alors des Chinois, pour negliger un tel avis. On saisit l'homme indiqué par l'Armurier, on l'applique à la question, & on lui fait tout avouer. On sçeut par là & l'auteur & les principaux acteurs de la conjuration. On punit ceux qui n'eurent pas le tems de s'enfuir, & ne pouvant punir Usanguéy dans sa personne, on le punit en celle de ses enfans, que la bonté de l'Empereur avoit épargnez jusques-là, nonobstant la rebellion de leur Pere. Il choisit même le genre de mort, qui parmi ces peuples passe pour le plus honorable, en leur envoyant une piece d'étoffe de soye blanche, qui devoit servir de lacer pour les étrangler, & leur permettant de finir leur vie par leurs propres mains. Il ne parut pas que cet honneur fût aux trois Princes malheureux d'une grande consolation dans leur disgrâce. Ils quitterent avec beaucoup de regret la vie, qui jusques-là leur avoit été fort agréable. Car comme ils étoient bienfaits & bien nez, ils étoient tendrement aimez de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à la Cour, même de

COY  
de l'Emp  
ment à c  
pour oter  
qu'il en d  
parti. L  
affermit le  
frere, qu  
batus, &  
se la donn  
d'esperance  
heure & d  
nécessité.  
dans le la  
deux autre  
tous trois  
Usanguéy  
ce qu'on  
vanger son  
la liberté,  
Tartares,  
ceux, que  
ber entre  
à tout son  
avec eux,  
dre le no  
qu'il étoit  
tune, il le  
étoit l'unic  
L'Empe  
dant point  
où les pré  
jetté la pl  
conduite e  
constance  
fin les plu

de l'Empereur, qui ne se porta apparemment à cette extrémité contre eux, que pour oter à leur pere rebelle l'avantage qu'il en eut pû tirer pour accrediter son parti. Le cadet, qui n'avoit que dix ans, affermit le courage de son pere & de son frere, que l'appareil de la mort avoit abatus, & qui ne pouvoient se refoudre à se la donner eux-mêmes: *Puisqu'il n'y a plus d'esperance*, leur dit-il, *faisons de bonne heure & de bonne grace ce qu'il faut faire par necessité.* En disant ces mots, il mit le cou dans le lacet qu'il s'étoit préparé, & les deux autres l'ayant suivi, ils finirent ainsi tous trois leur vie.

Usanguéy sentit cette perte au delà de ce qu'on se peut figurer, & le desir de vanger son sang se joignant à l'amour de la liberté, l'anima d'une haine contre les Tartares, qui lui fit jurer la mort de tous ceux, que le sort de la guerre seroit tomber entre ses mains. Pour montrer même à tout son parti, qu'il étoit irreconciliable avec eux, ne voulant pas lui-même prendre le nom d'Empereur, parce disoit-il qu'il étoit trop vieux pour changer de fortune, il le fit prendre à son petit-fils, qui étoit l'unique qui lui restoit.

L'Empereur Tartare de son côté ne perdant point courage pour la consternation où les premiers succès d'Usanguéy avoient jetté la plupart des siens, montra par sa conduite en cette occasion, que l'art & la constance d'un sage Pilote surmonte à la fin les plus grands orages. Sa resolution

en donna aux autres; & l'heureuse découverte de la conspiration ayant fait voir que la fortune ne l'avoit pas abandonné, les Tartares reprirent courage, & rappellerent leur ancienne vigueur. Ce nouveau feu ayant passé de la Cour dans les troupes, qui étoient divisées en divers corps, selon les besoins qu'on en avoit eû en divers endroits où les rebelles avoient porté la guerre, on arrêta le torrent des conquêtes qu'avoit déjà fait Usanguéy, & on gagna une bataille sur le Roi de Fokien, qui lui fit perdre beaucoup des siennes. Ce Prince avoit déjà presque joint à la province qu'il habitoit celle de Kiamsi, qui en est proche. Il s'étoit rendu maître de trois grandes villes, & ayant une armée de cent cinquante mille hommes, il ne doutoit pas que le reste ne dût bien-tôt plier devant lui. Lors qu'à cinq ou six lieues au dessus de Kienchamp, qu'il venoit de réduire à son obéissance, il trouva une armée Tartare commandée par Sumvan oncle de l'Empereur, qui s'opposa à son passage. Le Chinois regarda cette armée beaucoup inférieure en nombre à la sienne, & qu'il croyoit composée de gens étonnez, comme un médiocre obstacle à ses conquêtes: mais l'événement lui fit voir qu'il s'étoit trompé. Car le Prince Tartare lui ayant présenté la bataille, le défit à plate-couture, & fit un si grand carnage de son armée toute composée de nouvelles troupes, & trop ignorantes dans l'Art-militaire pour profiter des ressources de la guerre,

re,

C  
re, qu  
campag  
corps r  
que per  
ne de l  
infecté  
près la  
pays.  
lieu où  
pleine e  
meurere  
bruit de  
Général  
prit l'Ép  
habitans  
où il pu  
taille s'é  
yant l'at  
ver une  
en y arr  
tes ouve  
stratagém  
mée s'é  
qu'il n'y  
le Gener  
na au pi  
tenta pas  
le, il all  
tans cach  
contre e  
ral fut b  
main à c  
tion que  
ne lui pe  
punie :

re, que tout le champ de bataille & les campagnes voisines demeurent jonchées de corps morts. Le nombre en fut si grand, que personne n'ayant voulu prendre la peine de leur donner la sepulture, l'air en fut infecté de maniere, que la peste suivit de près la guerre, & acheva de desoler le pays. Une riviere, qui étoit proche du lieu où l'on avoit combattu, se trouva si pleine de corps morts, que les eaux en demeurèrent long-tems corrompues. Au bruit de cette défaite la garnison, que le Général Chinois avoit laissé dans Kiencham, prit l'épouvante, & sortit de la ville. Les habitans la suivirent, & chacun se sauva où il put. Le vainqueur, qui après la bataille s'étoit avancé vers cette ville, croyant l'assiéger, & ne doutant pas d'y trouver une forte résistance, fut bien étonné en y arrivant d'en trouver toutes les portes ouvertes. Il craignit d'abord quelque stratagème: mais des aventuriers de son armée s'étant avancés, & ayant reconnu qu'il n'y avoit personne dans les maisons, le General permit d'y entrer, & l'abandonna au pillage. Le soldat Tartare ne se contenta pas du butin qu'il trouva dans la ville, il alla chercher aux environs les habitans cachez en divers endroits, & exerça contre eux mille cruautés. Le General fut blâmé à la Cour d'avoir lâché la main à ces violences; & quelque obligation que lui eût l'Empereur, son équité ne lui permit pas de laisser cette action impunie: car il le disgracia pour quelque

tems, & le priva de ses pensions, quand la guerre fut terminée, la prudence & le besoin qu'il en avoit ne permettant pas qu'il le fit plutôt. Le Pere Greflon dit qu'il vint à Nancham au tems de cette desolation, l'armée Tartare y étant encore, & il assure que cette ville perdit durant toute cette guerre jusqu'à cent six mille habitans, sans compter soixante & quinze mille, que les Tartares emmenerent captifs. Les Jesuites y avoient une belle Eglise, & une florissante Chrétienté, que cette tempête dispersa. Le General aimoit pourtant les Chrétiens, & les Peres en particulier. A l'action près dont je viens de parler, à laquelle l'ardeur de la guerre l'emporta, c'est un grand homme, plein d'honnêteté, & à qui la Religion Chrétienne doit son rétablissement à la Chine, comme les Tartares lui doivent une bonne partie de la conservation de leur conquête. Il donna encore en cette occasion mille marques de bonté au Pere Greflon, qui lui alla rendre visite. Car il vint deux ou trois fois à son Eglise, en fit sortir un Officier & quarante soldats qui s'en étoient emparez, & donna au Pere des Sauvages non seulement pour celle-là, mais pour toutes celles de la Province. De sorte qu'on peut dire qu'il fit plus pour conserver les Eglises Chrétiennes, que pour les temples de ses Idoles.

Le General Tartare ayant crû devoir faire quelque séjour dans ses conquêtes, pour y raffermir la domination de l'Empe-

reur

reur, env  
où Kenva  
amnistie  
rentrer en  
de l'allian  
ce qu'il pu  
pas, & pa  
n'en pût v  
gotioit av  
l'Empereu  
ce fils de  
fait Roi d  
la rebellio  
mieux, qu  
dans la Ch  
Il vint tro  
troupes,  
cause con  
eussent ét  
vant fort  
nombre &  
son allié  
fusa de le  
que pour  
re Icoan,  
de Kenva  
tenter à s  
reuse fit p  
béissance  
reur, auc  
chasser C  
L'Emper  
ennemi p  
ses troupe  
de de Ke

reur, envoya durant ce tems-là à Fokien, où Kenvan s'étoit retiré, lui offrir une amnistie de la part du Prince, s'il vouloit rentrer en son devoir. Comme il y avoit de l'alliance entre eux, Sumyan fit tout ce qu'il pût pour le tirer de ce mauvais pas, & par là abreger la guerre; mais il n'en pût venir à bout. Pendant qu'il negotioit avec Kenvan pour le soumettre à l'Empereur, Kenvan negotioit avec Chin, ce fils de Quesin que nous avons dit s'être fait Roi de l'Isle Formose, pour soutenir la rebellion. Chin, qui ne demandoit pas mieux, que d'avoir cette occasion d'entrer dans la Chine, ne se fit pas long tems prier. Il vint trouver Kenvan, & lui amena des troupes, qui eussent été plus utiles à la cause commune des Confederez, si elles eussent été moins fortes. Car Chin se trouvant fort supérieur à Kenvan, & par le nombre & par la qualité de ses soldats, de son allié voulut devenir son maître. Il refusa de le traiter de Roi. On dit même, que pour vanger la mort de son grand pere Icoan, à laquelle on disoit que le pere de Kenvan avoit contribué, il voulut attenter à sa vie. Une alliance si malheureuse fit penser Kenvan à rentrer dans l'obéissance. Il fit son traité avec l'Empereur, auquel il demanda des troupes pour chasser Chin de la Province de Fokien. L'Empereur sceut habilement se servir d'un ennemi pour détruire l'autre. Il envoya ses troupes en Fokien, lesquelles avec l'aide de Kenvan ayant fait repasser la mer à

Chin, s'emparerent de cette Province, & otant à ce Roi le commandement qu'il avoit eu dans l'armée, ne lui laisserent que quatre cens hommes pour la seureté de sa personne, avec lesquels ils le releguerent dans une place maritime, pour la défendre contre Chin, l'Empereur remettant à un autre tems de faire un plus terrible exemple d'un homme, dont la penitence contrainte n'avoit pas effacé le crime trop volontaire.

La mauvaise fortune du Roi de Fokien fit apprehender à celui de Canton, que la sienne ne fût pas toujours bonne. Jusques-là elle l'avoit été: mais il avoit sujet de craindre qu'elle ne continuât pas à l'être. Usanguy ne le traitoit pas bien: il lui refusoit le titre de Roi, & prenoit sur lui un air de superiorité, qui lui déplaisoit. D'ailleurs il voyoit le parti de la Ligue fort affoibli par les avantages que les Tartares avoient remportez sur Kenvan. Toutes ces considerations le firent résoudre à negotier sa paix avec l'Empereur. Il y fit même condescendre Gantacum son fils, qui bien qu'il n'aimât pas les Tartares, & ne les ait jamais aimez, comme il s'en est déclaré depuis à des personnes à qui il parloit confidemment, ne laissa pas par la nécessité de ses affaires de les servir fort utilement. Car le Roi son pere ayant fait la paix avec l'Empereur, il écrivit à Pequim pour avoir des troupes, & reduire à l'obéissance quelques villes de sa Province, qui tenoient encore pour Usanguy. On lui en envoya,

&

& il s'en  
il prit se  
né batai  
troupes  
scent si l  
pere étan  
pereur lu  
appanage

Le nou  
ces grace  
mis la Pr  
tion Tart  
le de Qua  
se prépar  
trahison d  
victoires  
n'avoit pu  
deux ou t  
Province  
l'Intendan  
de cette a  
apparemm  
pouilles,  
y employe  
dont on ai  
sa mere, &  
au nom  
l'Empereur  
euse, par  
nouveau d  
l'Etat par  
ce Prince  
ceux qui a  
hâter la p  
L'intrig

## CONQUERANS TARTARES. 81

& il s'en servit si bien, que non seulement il prit ses villes: mais qu'ayant même donné bataille à un corps considerable des troupes rebelles, il le défit. La Cour lui sceut si bon gré de cette action, que son pere étant mort sur ces entrefaites, l'Empereur lui en confirma & la dignité & les appanages.

Le nouveau Roi parut reconnoissant de ces graces. Car non content d'avoir remis la Province de Canton sous la domination Tartare, il y remit une partie de celle de Quamsi, qu'il prit sur Usanguy. Il se préparoit à y remettre l'autre: mais une trahison domestique arrêta le cours de ses victoires; & celui que le brave Usanguy n'avoit pû vaincre, perit par la perfidie de deux ou trois lâches. Le Viceroi de sa Province, un Officier de son armée, & l'Intendant de sa maison furent les auteurs de cette action infame. Ces scelerats, qui apparemment vouloient profiter de ses dépouilles, ayant fait complot de le perdre, y employerent, par le crime le plus noir dont on ait jamais oüï parler, le nom de sa mere, & son propre argent. Car ce fut au nom de sa mere qu'ils écrivirent à l'Empereur une lettre maligne & artificieuse, par laquelle elle donnoit avis d'un nouveau dessein de rebellion tramé contre l'Etat par son fils; & ce fut de l'argent de ce Prince, que son Intendant corrompit ceux qui approchoient de l'Empereur, pour hâter la perte de son Maître.

L'intrigue réussit comme ils l'avoient desiré.

firé. Leur lettre & leurs partisans surprirent la justice de l'Empereur, qui craignant tout dans une conjoncture où Usanguéy étoit encore armé, donna ordre à des Officiers Tartares de s'aller saisir incessamment du malheureux Roi de Canton. Quand les Officiers furent arrivez sur les lieux, ils ne trouverent pas que leur ordre fût aussi aisé à executer, qu'on l'avoit supposé à la Cour. Ce Roi étoit à la tête d'une armée victorieuse, & dont il étoit adoré. Aussi furent ils plus de six mois sans pouvoir rien entreprendre contre lui, & s'ils n'eussent usé d'artifice, ils n'en seroient pas venus à bout. Il fut pris par son faible. Il aimoit à boire: Ils l'inviterent à un repas, où étant allé mal accompagné, il fut saisi, & conduit à Canton avec tant de diligence, que ses soldats, trop tard avertis de la détention de leur General, desespererent de l'atteindre.

Ils se reservoient à le servir plus utilement dans la suite: mais par malheur pour eux l'Empereur se trouva le plus fort dans Canton. Ceux d'entre eux qui avoient pû s'y étoient glissez, & attendoient, pour se déclarer quelle seroit l'issue de l'affaire, qui sembloit tirer en longueur: ne voulant pas par un éclat à contre tems, d'une affaire douteuse en faire une mauvaise. Lors qu'ils étoient dans cette attente, il s'éleva un bruit dans la ville, que le Roi étoit condamné à la mort. Cette nouvelle obligea ses amis de lever le masque, & de prendre les armes. Ils coururent à la pri-

son où on  
voir de la  
des freres  
à leur tête  
étoient tou  
taquerent  
& ceux-ci  
nison Tart  
couru pou  
sanglant &  
gens tuez  
les Tartar  
prise des C  
Roi plus c

Comme  
la mere de  
contre-tem  
encore bea  
Officier do  
cert avec l  
dre Ganta  
d'une de s  
plus grand  
sion l'aveu  
chercher j  
Reine, po  
La Dame re  
un homme  
n'avoit pou  
touché lui  
il lui dit qu  
ne se repen  
tre, & une  
dre un m  
Ces promet

son où on le gardoit, & se mirent en devoir de la forcer. Ils étoient conduits par des freres de ce Prince, qui s'étoient mis à leur tête pour le delivrer. Comme ils étoient tous braves, & bien armez ils attaquèrent fort vigoureusement les gardes & ceux-ci n'auroient pas résisté, si la garnison Tartare, qui étoit grosse, n'eût accouru pour les secourir. Le combat fut sanglant & opiniâtre, & il y eut bien des gens tuez de l'un & de l'autre parti; mais les Tartares vainquirent enfin, & l'entreprise des Chinois ne servit qu'à rendre leur Roi plus coupable.

Comme un malheur en attire un autre, la mere de ce Prince, par un zele, aussi à contre-tems que celui de ses amis, agrava encore beaucoup son crime. Le perfide Officier dont nous avons parlé, qui de concert avec le Viceroi avoit travaillé à perdre Gantacum, étoit devenu amoureux d'une de ses femmes, qui passoit pour la plus grande beauté de la Chine. Sa passion l'aveugla si fort, qu'il osa bien l'aller chercher jusques dans l'appartement de la Reine, pour l'emmener dans sa maison. La Dame résista tant qu'elle pût: mais contre un homme qui avoit la force en main, elle n'avoit pour armes que ses cris. Il en fut touché lui-même, & la voulant consoler, il lui dit qu'il la feroit Reine, & qu'elle ne se repentiroit pas d'avoir quitté un Maître, & une condition d'esclave, pour prendre un mari dont elle seroit Maîtresse. Ces promesses, loin de consoler la Dame,

irriterent sa colere: de forte que prenant un ton hautain, elle lui dit d'un air méprisant: *Vous me ferez Reine! hé sur quoi fondez-vous vous flatter de devenir Roi? Allez, contentez-vous de ce que vous êtes, & prenez garde que votre ambition, au lieu de vous élever un trône, ne vous creuse quelque precipice.* L'orgueilleux Mandarin ne put souffrir ces paroles, & son dépit fut si violent, que passant d'une extrémité à l'autre, il tire son cimeterre, & aux yeux de la Reine tuë cette femme. qu'on estima bien plus heureuse d'avoir sceu attirer sa haine, que d'avoir mérité son amour. Une action si extraordinaire fit horreur à tous les honnêtes gens, & la Reine mere du Roi prisonnier, à qui l'Empereur, qui la croyoit dans ses intérêts contre ceux de son fils, laissoit encore beaucoup de pouvoir, resolut d'en tirer vengeance. Pour le faire plus seurement, elle eut l'adresse d'engager le meurtrier à venir chez elle, sous prétexte de traiter avec lui une affaire qui regardoit la Cour. Il y vint, & il y trouva le châtement dû à tant de crimes, ayant été poignardé en entrant dans la chambre de cette Princesse.

Le prisonnier, qui jusques-là n'avoit rien sceu de ce qui se passoit, apprit par hazard cette nouvelle. Car la chambre où on l'avoit mis étant assez proche de sa cuisine, il entendit les Cuisiniers, qui raisonnaient sur cette affaire, & qui en dirent tant de circonstances, qu'il en comprit toute l'histoire. Il esperoit encore: mais cet

incident l'  
suis perdu,  
propos exer  
me sera im

En effe  
avancé se  
près on v  
tares ven  
sept jours  
le présent  
que font  
minels de  
nent à la  
deux Bour  
fusa l'hon  
pre main  
qu'il ne lu  
ainsi toi-m  
avec les C  
riment. C  
vangile, &  
avoir touj  
H disoit so  
étoit l'unic  
cevoir le  
mestiques  
heureux d  
fitions nec  
manda un  
vroit à la  
cevoir de  
pourroit p  
les Chrétie  
mort, que  
parce qu'a

incident lui fit perdre toute esperance. Je suis perdu, s'écria-t-il, cette violence, si mal à propos exercée contre un Officier de l'Empereur, me sera imputée, & on ne me la pardonnera pas.

En effet on a erû que par là on avoit avancé son supplice. Car peu de tems après on vit paroître deux Mandarins Tartares venus de Pequin en l'espace de dix-sept jours, qui apporterent au prisonnier le present fatal de la piece de taffetas blanc, que font les Empereurs Chinois aux criminels de quaticé, quand ils les condamnent à la mort. Quelques uns disent, que deux Bourreaux l'étranglerent, & qu'il refusa l'honneur impie de mourir de sa propre main; alleguant pour s'en excuser, qu'il ne lui étoit pas permis de se défaire ainsi soi-même. L'habitude qu'il avoit eue avec les Chrétiens lui avoit inspiré ce sentiment. Car il aimoit les Ministres de l'Evangile, & pendant leur exil à Canton, il avoit toujours eu deux Jesuites avec lui. Il disoit souvent, que l'amour des femmes étoit l'unique chose, qui l'empêchât de recevoir le Baptême. Il y exhortoit ses domestiques, & il disoit qu'il s'estimoit malheureux de n'avoir pas encore les dispositions nécessaires à ce Sacrement. Il demanda un jour, si un homme qui le recevrait à la mort, ou qui ne le pouvant recevoir demanderoit pardon à Dieu, ne pourroit pas être sauvé. Ses liaisons avec les Chrétiens leur firent craindre après sa mort, que son amitié ne leur fût funeste, parce qu'au sortir de la prison où il venoit

d'être executé, les Mandarins crierent qu'on les menât à l'Eglise. Le P. Coupler, qui y étoit alors, m'a dit que cette visite si subite, & dans une conjoncture pareille leur avoit fait grande peur: mais ils furent bien-tôt rassurez, quand les Mandarins les ayant saluez avec beaucoup de civilité, leur donnerent une lettre du Pere Ferdinand, qu'ils accompagnerent de tous les témoignages possibles de consideration & d'amitié. Le même Pere les accompagna à Macao, où ils allerent de la part de l'Empereur, remercier cette ville d'un lion dont elle lui avoit fait present, & dont il lui sçavoit d'autant meilleur gré, qu'elle l'avoit refusé à Usanguy.

Aussi étoit-ce risquer beaucoup, que de choquer ce General, qui fut toujours fort considerable, & qui malgré le mauvais succès de ses Alliez, soutint pendant tout le tems qu'il vécut sa dignité & sa réputation contre tous les efforts de la puissance Tartare. Bien leur en prit qu'il fût âgé. Car quoi que son parti fût affoibli, & qu'il eût même perdu de ses conquêtes, il étoit encore assez puissant pour donner beaucoup d'affaires à l'Empereur. Sa mort arrivée l'an mil six cens soixante dix-neuf, fut un effet de la bonne fortune de ce Prince, laquelle après quelques inconstances est toujours revenuë à lui. La guerre continua encore deux ans depuis la mort du grand Usanguy, son parti ayant refusé l'amnistie, que l'Empereur leur avoit offerte. Ce General avoit confié la conduite de son

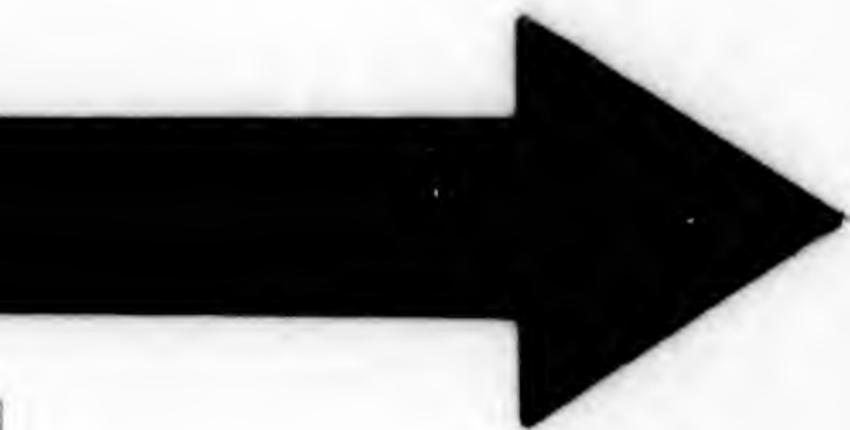
suc-

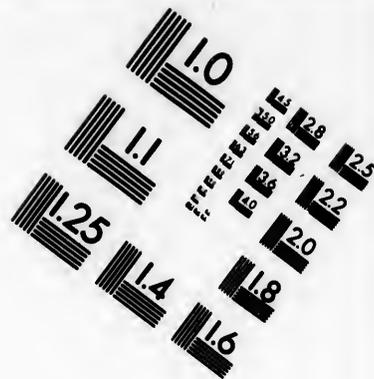
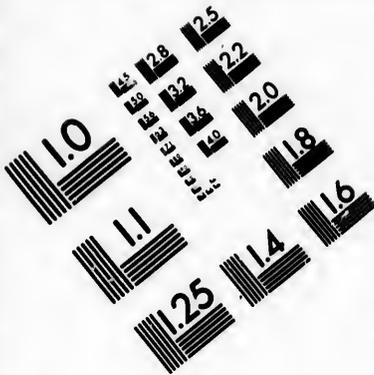
succes  
tenir l  
à un C  
donné  
les tro  
ou son  
mée T  
chaude  
grande  
d'Usan  
qu'il se  
fa l'Em  
parti lu  
Il n'y  
n'avoit  
possedo  
par le r  
neanmo  
soumett  
à bout,  
leur ren  
cette Isl  
qu'ils lu  
sister de  
quête. C  
qui étoit  
pas à ce  
Prince a  
pouvoit  
ordres e  
tendre  
l'Emper  
remettre  
la Cour  
diversité

successeur, encore trop jeune pour soutenir le poids des affaires qu'il lui laissa, à un Capitaine de ses amis, auquel il avoit donné en mourant le commandement de ses troupes: mais il ne lui avoit pas donné ou son habileté ou son bonheur. Car l'armée Tartare l'ayant toujours poursuivi chaudement, le défit l'an 1681. dans une grande bataille, après laquelle l'heritier d'Usanguey fut réduit à telle extremité, qu'il se donna la mort à lui-même, & laissa l'Empereur possesseur de tout ce que ce parti lui avoit fait perdre de sa conquête.

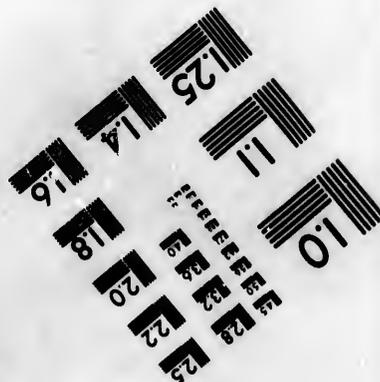
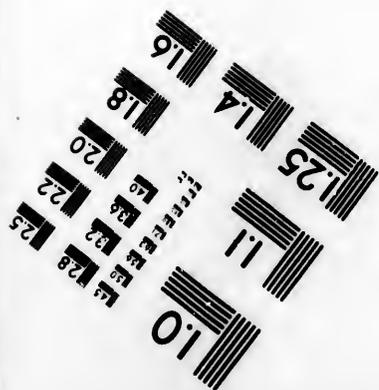
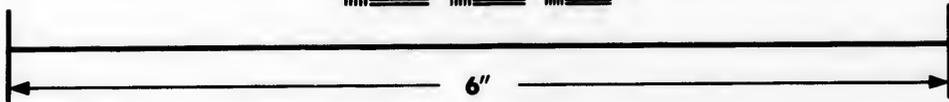
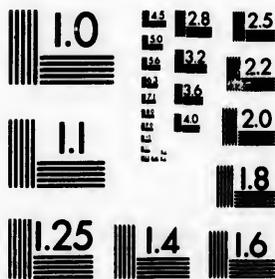
Il n'y avoit plus que l'Isle Formosé, qui n'avoit point subi le joug. Chin, qui la possédoit, sembloit être devenu invincible par le nombre de ses vaisseaux, & il étoit néanmoins important à l'Empereur de le soumettre. Pour en venir plus seurement à bout, il envoya offrir aux Hollandois de leur rendre ce qu'ils avoient possédé dans cette Isle, avec le titre de Roi pour celui qu'ils lui nommeroient, s'ils vouloient l'assister de leur flotte pour en faire la conquête. Quelques-uns écrivent que Riclof, qui étoit General de Batavie, ne répondit pas à ces offres de l'Empereur, comme ce Prince auroit souhaité, alleguant qu'il ne pouvoit rien entreprendre de pareil sans les ordres de la Compagnie, qu'il falloit attendre de Hollande. Quoi qu'il en soit l'Empereur résolut d'attaquer Chin, & de remettre la Formosé sous l'obéissance de la Couronne de la Chine. Je trouve de la diversité dans la maniere dont on a écrit  
la







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40

1.0  
1.1

la reduction de cette grande Ile. Ce qui est de constant, & ce qu'on peut dire en attendant que ce point s'éclaircisse, c'est que l'Empereur en est le maître, & qu'ainsi ce Prince est aujourd'hui paisible possesseur de trois grandes Monarchies, de la Chine, de Niuché, & de Tanyu: à quoi si'on ajoute les Royaumes tributaires de Corée, de la Cochinchine, de Tonquin & beaucoup d'autres, on verra que ce Monarque se peut vanter, d'avoir l'Empire le plus étendu & le plus peuplé qui soit au monde, comme il en est un des plus beaux, des plus florissans & des mieux reglez.

La magnificence du Prince répond à la grandeur de l'Empire. Son train, ses maisons, ses armées en portent par tout le caractère. Depuis quatre ou cinq ans il a fait des voyages en divers endroits de ses Royaumes, où sa marche & sa suite ont fait voir tout ce qu'on peut imaginer de plus pompeux & de plus royal. Le premier fut dans la Tartarie Orientale, après qu'il eut puni Kenvan Roi de Fokien, l'un des rebelles, qu'il avoit menagé jusques-là.

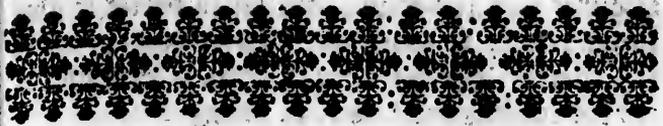
R E L A-

R  
D E  
P E R  
I  
M

Religi

\* J E f  
que  
sion  
j'ai été e  
te de m  
faire cert  
re que je

\* Les a  
ons des re  
Pays.



**RELATION**  
**DES TARTARES,**  
**PERCOPITES & NOGAIES,**  
**DES CIRCASSIENS,**  
**MINGRELIENS,**  
**ET**  
**GEORGIENS.**

*PAR JEAN DE LUCA*

*Religieux de l'Ordre de Saint Dominique.*

\* JE fais ici une Relation succincte des pays que j'ai parcouru à l'occasion d'une Mission en Tartarie, & aux Circassiens, où j'ai été employé. Le peu de tems qui me reste de mes occupations ne me permet pas de faire cette Relation aussi étendue & particulière que je l'aurois souhaité : mais on se peut assen-

\* Les apostilles & ce qui est en caractère italique, sont des remarques d'un Polonois qui a été long-tems dans le pays.

asseurer que la verité, qui est la partie la plus importante, se trouvera dans celle-ci; car je n'y mettrai que les choses dont je serai assureé par le témoignage de mes yeux.

On appelle Tartares Percopites ceux qui habitent cette presqu'Isle, que la mer Majenre ou la mer Noire fait d'un coté, & le Limen ou marais Meotide de l'autre. Ils la nomment Crim, elle tient à la terre ferme par un Isthme ou gorge de demie lieuë de largeur, à 700. milles de circuit; & contient 80. milles Coi: Coi signifie un Village; ou plutôt un Puits, car chaque Village a le sien. Il y a sept Villes dont la principale est Cassa, les autres sont Criminda, Carafu, Bachasarai, Giusleue, Baluchelava, Chirche, \* *Maucop*, qui obeissent toutes au grand Can des Tartares; on appelle son Fils Deule-cehere Sultan; *Deule est son nom propre, Zirei celui de la famille très-ancienne, & qui regne depuis long-tems dans ce pays;* Sa mere s'appelle Anna Bei, sa femme Bani-bichise. Le grand Turc met un Bacha dans la Ville de Cassa, mais il n'a que voir hors des murailles; le Can de Tartarie étant reconnu dans toute la campagne. Ce Prince prend entre ses titres celui de Roi des Tartares, des Nogayes, de la Circassie, de Malibase, & de la grande Tartarie. Les bornes de la Tartarie † mineure sont d'un côté partie de la Russie, où le Danube entre dans la Mer: de l'autre

\* *Perekop en langage des Russes signifie une Ville: Or Mankop en langage Tartare signifie la même chose, c'est aussi de là que l'on tire l'Étymologie de leurs hodes.*

† Les Geographes appellent cette partie de la Tartarie, *Tartaria Precopensis.*

la mer N  
men ou  
le Nort.

C'est u  
se des ver  
ayant rien  
res, mais  
l'on comp  
qui est ho  
de Percop  
tre de Ter  
n'a point  
on les peu  
non pas a  
ces petites  
Cabarte, l  
quatrième  
passe dans  
puis peu d'  
bordement  
labourer le  
ceuilent d  
quantité;  
peuvent tire  
Escus. Il y  
betail, Vad  
Chameaux  
lailles; les  
qu'on donn  
deux liards,  
eaux y font  
prés de la M  
che une me

\* Les Tartares  
atins Borispen,

la mer Noire, & du côté du Levant, le Limen ou marais-Meoride & la Moscovie vers le Nort.

C'est un pays de Plaines fort froides, à cause des vents auxquels elles sont exposées, n'y ayant rien qui les couvre; Il y a quatre rivières, mais elles ne sont pas fort considerables, l'on compte au nombre de ces riviere l'Exi, \* qui est hors de la presqu'Isle, & passe au delà de Percope ou de la Ville par laquelle on entre de Terre ferme dans la presqu'Isle. L'Exi n'a point de Ponts; pour les autres Rivieres on les peut passer à gué fort aisément, mais non pas au tems des grandes eaux. L'une de ces petites rivieres se nomme Alma, l'autre Cabarte, la troisième Beiesula, ou *Kacia*: la quatrième *Carasu*, qui a un Pont de bois, & passe dans la Ville de Carasu, laquelle, depuis peu d'années, a été endommagée du débordement de cette Riviere. Les Tartares font labourer les champs par leurs Esclaves, recueillent du froment & du millet en grande quantité; la charretée de bled, autant qu'en peuvent tirer deux Bœufs, n'y vaut que deux Escus. Il y a de fort beaux pasturages, force betail, Vaches, Brebis, Chevaux, grands Chameaux à deux bossés, & quantité de Voilailles; les vivres y sont à si grand marché, qu'on donne quinze œufs pour un aspre ou deux liards, & une Poule pour deux sols. Les eaux y sont bonnes, mais encore meilleures près de la Mer que dans la Plaine. Il se pêche une merveilleuse quantité de poisson le long

\* Les Tartares le nomment *Osu*; les Russes *Nieper*; les Latins *Boristhenes*.

long de la côté de la Mer, & dans le Marets : si bien qu'il est encore à meilleur marché que la viande. Le Cavial ne vaut que deux sols la livre; & l'on a l'Esturgeon, qu'ils nomment Morona, & qui pesera quelquefois plus de 80. livres, pour un Sequin.

\* Ils ont aussi des fruits, comme des Poires, des Pommes, des Prunes, des Cerises, & des Noix; mais c'est près de la Mer, car il ne croit point d'arbres dans la Plaine, si ce n'est le long des Rivieres.

*Le Sel dont ils se servent se congole dans les Marets, & on l'amasse sans aucun travail, chacun ayant la liberté d'en prendre ce qu'il lui en faut.* On y fait grande quantité d'Huile de terre, que nous appellons Huile de Caillou. Les Tulippes, qu'ils nomment Lale, sont les fleurs les plus communes de leurs prés. Il n'y a point de bestes feroces, mais bien grande quantité de Lièvres, qu'ils prennent avec de fort bons Levriers, qu'ils eslevent dans le pays; Ils les prennent aussi avec des Faucons, ils les nomment *Dogan*, qui leur viennent du pays des Abassa. Le vin à la verité y est fort cher, aussi-bien que l'Huile d'Olive.

Les Tartares Percopites mangent peu de pain, mais beaucoup de chair, principalement de celle de Cheval; si un Mirse ou Seigneur du pays fait un festin, la chere ne seroit pas entiere, si l'on n'y seroit un ieune Poulain;

ect-

\* Il y a encore des Pêches & d'autres fortes de fruits près des Rivieres & de Bachifarai.

† Ils estiment principalement, pour leurs Ecuries, les Chevaux sauvages dont il y a beaucoup dans le pays.

cette ch  
le Breu  
breuvag  
nomme  
vage fai  
cuivre.c  
za se pr

† Apr  
tetter son  
tems ils

pointes c  
la cavalle  
frir: cep  
dans un v

en peuve  
tant dans  
gneuseme

d'Orge a  
vache, o

tre le Vain  
feu, ou a

qu'il s'esc  
de deux o

tez un peu  
greable. L

le ferez pa  
que d'en  
tems, est

l'année. O  
Komis  
† La manie  
tions du Gen  
lave en Tart  
& d'un grand

cette chair étant aussi ordinaire parmi eux, que le Breuf & le Mouton le sont ailleurs. Leur breuvage est fait du lait de Cavalle, qu'ils nomment Chimus & Boza, \* qui est un breuvage fait avec farine de Millet; l'un & l'autre cuivre comme notre vin: le Chimus, ou Boza se prepare de la maniere suivante.

† Après que la Cavalle a mis bas, ils laissent tetter son Poulain un mois durant, & après ce tems ils attachent sur le nez du Poulain des pointes de bois, afin que lorsqu'il veut tetter la cavalle en soit piquée, & ne le puisse souffrir: cependant ils tirent le lait, le mettent dans un vaisseau où il y a eu du vin (lorsqu'ils en peuvent avoir) on passe le lait en le mettant dans ce Vaisseau, & on le bouche soigneusement; on y met après 20. ou 30. grains d'Orge avec une cueillerée de lait aigre de vache, ou bien un pen de levain. Il faut mettre le Vaisseau, durant ce tems, proche du feu, ou au Soleil, afin que le lait boiille & qu'il s'esclaircisse: ce qui arrive dans l'espace de deux ou trois semaines; & si vous y ajoutez un peu de vin, la boisson en sera plus agreable. Le lait étant épuré de la sorte, vous le ferez passer par une toille fine auparavant que d'en boire; Celui que l'on fait au printemps, est meilleur qu'en quelqu'autre tems de l'année. Cette boisson vous durera long-tems,

car

\* Komlis Boza en langue Tartare, Braha en Russienne.  
 † La maniere de preparer le Chomus est une des additions du Gentil-homme Polonois qui a été long-tems Esclave en Tartarie: il tenoit cette boisson pour fortaine & d'un grand secours pour les personnes impuissantes.

car à mesure que vous en tirez, vous pouvez toujours ajouter du lait nouveau. Remarquez aussi, que si le lait de lui-même vous semble assez aigre, il ne sera pas nécessaire d'y ajouter du lait aigre de vache, ou du levain, mais seulement des grains d'orge; pour le plus seur il en faut faire en differens Vaisseaux. Vous pourrez même dans quelques-uns mettre un nouët de racines de violette, ou de feuilles de coriande. \* L'on peut traire la Cavalle dix fois par jour, mais il la faut nourrir cependant de bonnes herbes.

Dans leurs festins, ils choisissent une personne de la troupe pour donner à boire; ils nomment celui qui a ce soin Cadak. Il commence par le principal de la compagnie, faisant après la ronde, avec la tasse également plaine, afin que tous s'enivrent également. \* Ils mangent à terre arrangez en rond sur des Tapits, ou Nattes: leurs Tables sont rondes, couvertes de cuir. Entr'autres plats, on leur sert des potages faits de farine de millet & de lait aigre, qu'ils nomment Chachiche ou Katuk, sans herbes, car l'herbe, disent-ils, est pour les chevaux. Quoi qu'ils ayent beaucoup de lait ils font mal leurs fromages: \* & les gardent dans des outres. Ils recoivent bien les Etrangers; quand quelqu'un arrive dans un Village, il va droit à la Mosquée, où on lui porte des vivres: & si c'est une personne de leur connoissance, ils le logent chez eux,

*Les Nogsais font des fromages de lait de jument, mais fort peu.*

\* La graine de Coriande a meilleur gout que la feuille.

† Les Nogsais font des fromages de lait de jument, mais fort peu.

y ayant  
destiné p

\* Quo

mariage.

la fille c

son doia

lui donne

gia écrit

ner, &

jouissance

Ils les ac

que, qu'

blent affe

tant de fe

avec cela

ma, c'est

de basse c

des enfans

ou concu

Ils sont

Polonois,

Circassies,

font beauc

ne connoi

de la guer

ont leur a

Ils ont

voux & fo

gage, touj

vent tout l

s'enfuit de

marches,

\* Leur mari

† Coggia De

y ayant en toutes leurs maisons quelque lieu destiné pour recevoir les étrangères.

\* Quand ils prennent une fille en chapin, ou mariage, le Coggia y assiste avec trois témoins: la fille choisit & demande ce qu'elle veut pour son douaire, le mari & ses parens tâchent de lui donner le moins qu'ils peuvent: le † Coggia écrit les choses qu'ils ont promis de donner, & prend le nom des témoins: les réjouissances de ces mariages durent trois jours. Ils les accompagnent d'instruments de Musique, qu'ils nomment Ciongur, & qui ressemblent assez à nos Guitaires. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, & avec cela leurs Esclaves, qu'ils appellent *Cuma*, c'est-à-dire, concubines; les personnes de basse condition trafiquent mêmes souvent des enfans qu'ils ont de ces secondes femmes ou concubines.

Ils sont ordinairement en guerre avec les Polonois, les Russes, les Moscovites, les Circassies, les Moldaves & les Hongrois, & font beaucoup d'Esclaves sur ces Nations: ils ne connoissent point d'autre métier que celui de la guerre, la longue experience qu'ils en ont leur a appris tous les secrets de cet art.

Ils ont quelquefois plus de cent mille chevaux & font des marches de 4. mois sans bagage, toujours dans les deserts, car ils trouvent tout le pays abandonné, tout le monde s'enfuit devant eux; avec cela, ils font ces marches, ou courtes avec grande facilité, cha-

\* Leur mariages.

† Coggia Docteur ou Prêtre de leur Loi.

chacun portant sur son cheval de la farine d'orge, ou de millet, qu'ils nomment *Tolcan*; \* ils le mettent premierement au four, & puis en font de la farine qu'ils gardent dans un sac de cuir: ils s'en servent pour faire leur breuvage, y meslant un peu de sel avec de l'eau: ce breuvage ressemble à une pannade, & dans la necessité, il leur sert aussi de nourriture. Ils portent encore leur provision de biscuit avec du Cuscum, qui est une paste en forme de petit biscuit, fritte dans du beurre; ils prennent garde, sur tout, à ne point trop charger leurs chevaux, dont ils ont plus de soin que de leur propre personne; c'est un proverbe entr'eux, que perdre son cheval c'est perdre sa tête. Leurs chevaux sont fort accoutumés à la fatigue, petits & maigres, pour la plupart, si ce n'est ceux des Mirsa ou Seigneurs du pays, qui en ont de très-beaux & de grande vigueur; ils ne les tiennent jamais dans les écuries, mais les laissent toujours à la campagne, même l'Hiver, quand tout est couvert de neige & de glace, car les chevaux la détournent avec leurs pieds, & paissent l'herbe, ou les racines qu'ils trouvent dessous. Leurs selles sont fort legeres & leur servent à divers usages; le dessous, qu'ils nomment *Turghicio*, est d'une étoffe de laine pressée ou feutrée qui leur sert de matelas, ou de lit; le fond de la selle leur sert d'oreiller, & leur manteau, qu'ils nomment *Capuzi* ou *Tapuzi*, de pavillon ou tente; car chaque cavalier porte des piquets, qui étant dressés, & le

\* Ils la nomment *Iekfinet*.

Manteau  
& de mai

Ils son  
ne a un c  
petit \* T  
la selle c  
dans les  
de bois  
est assez  
cheval da  
teau, une  
des éguille  
soin, s'il f  
le ou à leu  
préparé en f  
difficilemen  
font. Ils so  
court, afin  
dessus les é  
val. Leurs  
ils se serven  
font fort est  
de de leur c  
che, leur  
droite ils tir  
vant & derrie  
es se font en  
es rivieres d  
eschent poir  
e les passer  
e bateaux,  
e mettent de  
se font tir  
Tome VII.  
\* Ils s'appelle

Manteau étendu dessus, leu. sert de couverture & de maison.

Ils sont divisez par dizaines, chaque dizaine a un chaudron pour bouillir la viande, un petit \* Tambour, qu'ils portent à l'arçon de la selle chacun un siflet pour se rassembler dans les occasions, & une jatte ou écuelle de bois ou de cuivre pour boire, & qui est assez grande pour faire boire aussi son cheval dans la nécessité; un foïet, un couteau, une alaine, avec de la fisselle, du fil, des éguillettes de cuir pour s'en servir au besoin, s'il se rompoit quelque chose à leur selle ou à leurs étriers, & des cordeiettes de cuir préparé en sorte qu'elles ne se rompent que très-difficilement, pour lier les Esclaves qu'ils font. Ils sont fort bien à cheval, chevauchent court, afin, disent-ils, qu'en appuyant mieux dessus les étriers, ils soient plus fermes à cheval. Leurs armes sont l'arc & le cimenterre; ils se servent de casques faits de mailles, qui sont fort estimez en Tartarie; tiennent la bride de leur cheval avec un doigt de la main gauche, leur arc de la même main, & de la droite ils tirent les fleches; ce qu'ils font devant & derriere fort promptement. Leurs courtes se font en Hyver, parce que dans ce tems, les rivieres étant glacées, elles ne les empêchent point de s'étendre; ils ne laissent pas de les passer en été, car ne pouvant trouver de bateaux, ils lient des faisceaux de paille, & y mettent dessus avec leur selle & leur hardes, & se font tirer à nage de l'autre côté de la ri-

Tome VII.

E

viere

\* ils l'appellent Tolumbas.

viere par leurs chevaux, ausquels ils les attachent: la veille du jour qu'ils commencent leurs course, ils ne donnent point à manger à leurs chevaux, étant persuadez qu'ils en supporteront mieux la fatigue. Ils ne vont pas tous en même tems à la petite guerre, mais de dix, par exemple, il n'y en va que cinq, les autres demeurent à la garde du Chan, ou du General. Ils partagent également le butin au retour, & en donnent la dixième partie au Chan, le Chan n'a point de troupes entretenues, si ce n'est 300. *Semeni* ou Arquebustiers, qui lui servent de Gardes: les personnes de condition portent une tente. Ils sont vestus comme les Polonois, & portent des bonnets d'écarlatte doublez de quelque fourure, qu'ils nomment *Barchi* ou *Bark*. Les riches en ont de renard noir, & de martre, les Princes en ont de martres zibelines, chacun selon ses facultez. Leur plus grand trafic est d'Esclaves des Nations avec qui ils ont la guerre, de beurre, & de suif, & près de la mer, de beaucoup de poisson & de Caval.

Les Villes des Porcopites les plus marchandes, & de plus grand anord, sont *Cassa*, *Corasu*, *Turlerie*, *Roxlou* & *Bachaserai*: il y a toujours en ces lieux des Esclaves à vendre; les Turcs, les Arabes, les Juifs, les Armeniens, & les Grecs les achètent; car il y a de toutes ces Nations en ce pays, qui payent tribut au Roi Tartare, & au Bacha. Ils empalent les assassins, l'on pend les larrons. Leurs procez, en matieres civiles, se décident par témoins, & par les Sentences de leurs *Cadiflers* c'est à dire, Juges generaux; ces Sentences

tentes  
 y a cela  
 l'on emp  
 Les P  
 teurs de  
 mas ou M  
 d'obliger  
 tans, leu  
 dition, &  
 Ils font ba  
 Ils en seve  
 Bieres de  
 ne sorte de  
 quand ils le  
 accompa  
 les metten  
 assistans jett  
 la rabame  
 donne: &  
 sur la tête d  
 & par deslu  
 peut que les  
 ils mettent a  
 d'arbres avec  
 des bouquets  
 des Aspres,  
 de cuivre  
 Thalers de  
 monnoye de  
 Hongres, de  
 noies d'Or qu  
 Leurs Balf  
 e, les meill  
 terres & de m  
 qui sont couve

tences, s'exécutent sur le champ sans appel: il y a cela de bon dans la Justice militaire, que l'on empâle sans remission les faux-témoins.

Les Percopites sont fort grands observateurs de leur Religion, & vont à leur *Namas* ou *Mosquées* cinq fois le jour: ils tâchent d'obliger leurs Esclaves à se faire Mahométans, leur promettant la liberté à cette condition, & par ce moyen ils en attirent plusieurs. Ils sont très-bon de charitez aux Voyageurs. Ils ensevelissent leurs morts dans des *Triabs* ou *Bierres* de bois, leur couvrant le visage d'une sorte de toille, qu'ils nomment *Chefs*: & quand ils les portent en terre, le *Coggia* les accompagne avec les parents, après cela ils les mettent dans une fosse profonde. Les assistants jettent dessus un peu de terre, disant *Alla rabameo bila*, c'est à dire, que Dieu lui pardonne: & puis ils mettent une grande pierre sur la tête du mort, & une autre à ses pieds, & par dessus des épines & des pierres, de peur que les bestes ne le déterrent. Aux filles, ils mettent aux pieds & sur la tête des branches d'arbres avec des rubans de diverses couleur, ou des bouquets de fleurs. Pour monnoye ils ont des Aspres, qui sont moitié d'argent, & moitié de cuivre, des Reales d'Espagne, & des Thalers de l'Empire. Ils se servent aussi de monnoye de Pologne & de Moscovie, de Hongres, de Sequins de Venise, & des monnoies d'Or qui ont cours en Turquie.

Leurs Bâtimens ne valent pas grand chose, les meilleurs sont faits ordinairement de terres & de mortier: il y en a beaucoup de bois & qui sont couverts de planches, d'autres de pieux

fichez en terre, auxquels on entrelasse des branches d'arbres, & qu'on couvre de paille: mais ils ont de plus une espace de maisons pour l'été, qui se vendent au marché. Ce sont des Cabanes d'osier rondes, qui se mettent sur des rouës, car l'été ils n'ont point de demeure fixe, & charient ces \* maisons où ils trouvent de l'herbe. Ils parlent Turc, il est vrai qu'ils ont quelques mots particuliers, & qu'ils parlent plus vite que les Turcs. Le Roi a cinq Serrails, & le Sultan deux; l'un en la Ville où il fait sa residence, qui est *Bacchafari*, l'autre à *Tuilada*, un autre à *Sipirenda*, un dans *Alma*, & un autre à *Beieplads*. Chacun de ces Serrails a environ un mille de circuit, & est entouré d'une haute muraille, mais peu forte: les portes en sont de fer, les appartements qu'elles ferment sont dorez & peints au dedans de belles couleurs. Les Serrails du Sultan sont à *Achemaciate*.

Les plus beaux Villages sont près de la mer; les Canculi, qui sont les domestiques du Roi, demeurent dans les creux ou cavernes des montagnes; là est une Ville imprenable, nommée *Mancop* bâtie sur une montagne qui est habitée de Juifs: le Gouverneur est Tartare. C'est là où sont toutes les richesses des Chans, & où ils se retirent, quand il se fait quelque revolution dans le pays; ce qui arrive

\* Il les appellent en leur langue *Cantazes*. Ces *Cantazes* ont deux toises de diametre, & au haut une ouverture & un lambeau de feutre qu'ils tournent du côté du vent pour faciliter la sortie de la fumée, par le grand froid ils le couvrent d'un feutre & conservent ainsi plus long-tems la chaleur.

assez se  
telliger  
envahi  
ainsi il  
Lors  
est la fi  
Turc fi  
comme  
une cer  
entretien  
pas ober  
de ces P  
terre, c  
me: &  
que tem  
Turc de  
ainsi ces  
ce qu'il v  
point de  
gneur leu  
cassetan,  
à demeur  
pas de le  
compense  
principale  
Tartare, q  
aisément d  
troit pas: à  
de que M  
gneurie d  
Mer-Noir  
*Chirce*; i  
fortis, su  
porte de C  
bonnes m

assez souvent, car le grand Turc, par les intelligences qu'il a dans le pays, leur a souvent enlevé par là une grande partie de ce pays, & ainsi il les tient à sa disposition.

Lorsque quelque Prince du sang royal, qui est la famille de Zierie, vient à mourir, le Turc fait venir tous ses enfans, & les tient comme prisonniers à Rhode, leur donnant une certaine pension par mois, pour leur entretien : & quand le Roi Tartare ne veut pas obeir à ses commandemens, il envoie un de ces Princes avec des troupes par mer & par terre, qui despoille le pere de son Royaume : & encore qu'il se puisse deffendre quelque tems, neantmoins à la fin le grand Turc demeure toujours le Maître. Il tient ainsi ces Rois en subjection, leur faisant faire ce qu'il veut; avec tout cela ils ne lui payent point de tribut, au contraire le grand Seigneur leur envoie tous les ans le chilcicc & caffetan, pour les obliger, par cetinterêt, à demeurer à son service, mais il ne laisse pas de leur demander des Esclaves en recompense. Si le Turc ne possedoit point la principale Ville de cet Etat, qui est Caffa, le Tartare, qui ne le craindroit guere, se deliveroit aisément de cette subjection, & ne se soumettroit pas à de si dures loix. Caffa est plus grande que Messine, & a été hatie par la Seigneurie de Genes, lorsqu'elle possedoit la Mer-Noire, comme aussi *Baleuchelana* & *Chirce*; il y a plus de 150. ans qu'ils en sont sortis, suivant l'inscription qu'on voit sur la porte de Caffa: elle est forte, enceinte de bonnes murailles, & bien garnie d'artillerie.

avec une bonne garnison de Turcs, savoir de Spahis, & de Janniffaires, & de deux autres fortes de milices que le grand Turc tient en garnison dans les Fortereſſes. Les habitans Grecs, Armeñiens, & Juifs payent tribut.

\* Les Tartares Nogayes habitent hors de cette preſqu'Ifle, & confinient avec la Ruſſie, la Moſcovie, & la Circaſſie. Leur pays eſt grand: une partie de ce pays eſt en l'Europe, & l'autre dans l'Asie; car les uns ſont en deçà du marais-Meotide, & ceux d'Asie ſont au de-là des mêmes marais-Meotides.

Ces Tartares n'ont point de Villes, mais grand nombre de maiſons, ou de cabannes qu'ils mettent ſur des Chariots. Ils obeiffent à des Princes particuliers qu'ils nomment *Cautenicr*, *Columbei*, *Chanache-mirſa*. Les Nogayes peuvent faire en tout cinquante mille hommes de Cheval, ils ſont Mahometans, mais ils n'obſervent pas religieusement les Loix de cette Religion. Ils ne ſont ni jeunes ni oraiſons; les *Coggia* & les *Treviggi*, qui ſont les Docteurs de cette Loi, ne vont point parmi eux, parce qu'ils

\* Des Tartares Nogayes. Il comprend ſous le nom des Tartares Nogayes, ceux de *Orzakou* & de *Budziak*. Selon le Gentlehomme Polonois les Tartares Nogayes étoient diviſés en 2. hordes la grande & petite Nogaye. La grande Nogaye n'eſt plus, parce qu'elle a été ſcagée par le Chan de Crimée; ſes peuples ſuyant pourſuivis de ſe rendre dans la preſqu'Ifle: la petite Nogaye ſubſiſte encore & reconnoit le Chan. Ces Peuples ſont vagabons ſans retraite aſſeurée entre le *Fereop*, & l'*Ockou*, & ſurtout du marais-Meotide; ſurtout *Donciuk*, c'eſt à dire, petit Tapis. Ils ne ſont gueres plus de 12. mille, mais ce ſont les meilleurs ſoldats d'entre les Tartares: leur chef eſt *Orbei*, c'eſt à dire Gouverneur de *Fereop*. Il juge de leurs diſſerends, & les mène à la guerre.

D  
qu'ils ne  
de vivre  
qu'ils on  
ſe ſerven  
let cuit,  
gardent a  
employen  
ger la tête  
bouche c  
ran, qui  
lent avec  
Aux jour  
vale, qu'  
bien bouc  
comme le  
lait caillé:  
au lieu de  
dans leurs  
de millet,  
ils donner  
ce millet  
*Scorba*,  
mangent  
& ont for  
j'étois à B  
pellé par  
dois comb  
tail en un  
de ſa Caba  
de quatre  
ne ſont jar  
vont con  
veaux paſſ  
entre le T  
l'un ou d

qu'ils ne se peuvent accoutumer à leurs façon de vivre ; ils se nourrissent de chair & de lait, qu'ils ont en grande abondance , mais ils ne se servent point de pain , non plus que de millet cuit , comme font les Circassiens. Ils ne gardent aucune politesse dans leur manger , y employent leurs cinq doigts , levent pour manger la tête en haut , & jettent la viande dans leur bouche comme des bêtes ; ils boivent de l'Iran, qui est du lait aigre de Vache, qu'ils mêlent avec de l'eau , ce grain desaltère & nourrit. Aux jours de fêtes ils boivent du lait de cavale, qu'ils nomment (*Kamiisz*) ils le laissent bien bouché pendant dix jours. Ce lait enivre comme le vin ; avec cela ils font aussi secher du lait caillé au Soleil , le mangent avec la viande au lieu de pain , & s'en servent principalement dans leurs débauches. Ils ont aussi quelque peu de millet, qu'ils prennent des Circasses , à qui ils donnent du bétail en échange. Ils font de ce millet une sorte de potage qu'ils nomment Scorba, avec du beurre & du lait aigre ; ils mangent de la chair de cheval demie cuite ; & ont fort grande quantité de bétail. Lorsque j'étois à Balutre-Coy en Circassie, je fus appelé par Demir-Mirsa, & comme je demandois combien il pouvoit y avoir de têtes de bétail en une horde que je voyois paitre autour de sa Cabane, on me dit, qu'il y avoit plus de quatre cens mille bêtes, & de-là vient qu'ils ne sont jamais arrêtés en un seul lieu , & qu'ils vont continuellement cherchant de nouveaux pasturages. Ils campent ordinairement entre le Tanais & le Nieper, sur les rives de l'un ou de l'autre de ces fleuves : ils se forti-

fient sur leurs bords : quand ils sont près de quelque forêt, ils retranchent leur camp de pallissades, de peur que leurs troupeaux ne souffrent quelque dommage, & ne soient enlevés par les bêtes sauvages ou par les Circassiens. \* Ils font bonne garde de peur d'être surpris par ces ennemis, ou par les Tartares Percopites, ou par les Malibases, qui sont des peuples de la grande Tartarie avec lesquels ils continuent. Ils combattent vaillamment, ne laissent point approcher l'ennemi de leurs maisons, mais vont loin au devant de lui. Ils se font esclaves les uns les autres, & se rachètent après pour un certain nombre d'esclaves ou de pièces de bétail. On ne punit point de mort le larcin, mais on met à la chaîne celui qui y est surpris, jusques à ce qu'il se rachète, & s'il ne le peut faire, il demeure Esclave, & on le vend.

Il n'y a point de pauvres parmi eux ; si quel qu'un n'a rien à manger, il va où l'on mange, & s'affied librement sans rien dire, puis se leve, & se retire sans autre ceremonie : ils n'ont aucune civilité, ils sont gens tout à fait champêtres & sauvages.

Ils ont quantité de bons paturages dans leurs Plaines & grande abondance de bétail, chevaux sauvages, loups, ours, renards, cerfs, loups-cerviers & elans. Les Nogayes en tuent quantité & vendent leur peaux, qui sont

leur

\* Le Gentilhomme Polonois dit . que lorsqu'ils dorment en campagne, ils fichent en terre un piquet auquel ils attachent la bride de leur Cheval, & qu'ils dorment s'appuyant la tête sur leurs mains sur le même piquet pour être plus prompts à sauter en selle en cas de surprise.

D  
leur plus  
les Escla  
rité. Les  
viennent f  
tantinople  
Pour le p  
leur point  
des draps,  
& autres m  
n'est pas a  
coup de pe  
n'y a point  
de peaux d  
maises, & c  
vent avoir  
ton, & por  
ses de drap  
peaux: les  
tres de rena  
lines, qu'o  
Nogayes so  
large & plei  
le nez enfo  
sans voir cla  
yeux petits,  
ses: ils n'ob  
riage, que de  
avec leurs pa  
& la Tante:  
leurs femme  
à leur pere &  
trouveroient  
les mêmes  
morts, que  
te difference

leur plus ordinaire marchandise, commeaussi les Esclaves, du beurre en très grande quantité. Les Marchands Turcs & Armeniens y en viennent faire provision, & en fournissent Constantinople, leur en donnant le retour en troc: Pour le prix de leurs marchandises ils ne veulent point d'argent, mais de la toille de cotondes draps, des peaux de maroquin, des couteaux, & autres merceries: mais la pratique de ce pais, n'est pas aisée aux Marchands qui ont beaucoup de peine à passer les Rivieres, parce qu'il n'y a point de ponts. Ces Tartares s'habillent de peaux de bêtes, & ne portent point de chemises, & c'est beaucoup pour eux, s'ils peuvent avoir des haut-de-chausses de toille de cotton, & pour les plus riches des haut-de-chausses de drap. Ils se servent de bonnets faits de peaux: les uns en ont de peaux de brebis, d'autres de renard, & les Mirles de martes zibellines, qu'on leur apporte de Circassie. Les Nogaies sont difformes à voir, ils ont la face large & pleine, la tête grosse, les yeux petits & le nez enfoncé; leurs enfans sont long-tems sans voir clair en naissant, à cause qu'ils ont les yeux petits, enfoncez, & les jouës fort grosses: ils n'observent autre cérémonie en leur mariage, que de prendre des témoins; ils se marient avec leurs parents, ils n'en exceptent que la Sœur & la Tante: ils ne donnent point de douaire à leurs femmes, mais les maris font des presens à leur pere & à leur frere, sans lesquels ils ne trouveroient point de femmes. Ils observent les mêmes cérémonies pour ensevelir leurs morts, que les Tartares-Percopites, avec cette difference seulement, qu'ils amassent beau-

E s. coup

coup de terre par dessus pour empêcher que les bêtes ne les déterrent. Ils n'ont point d'écriture, ni aucune sorte de caractère; la justice est administrée par leur Chef, ils ne font mourir personne, si ce n'est pour avoir tué de sang froid, ce qui n'arrive que fort rarement.

Leurs femmes sont passablement belles, quand elles sont jeunes, mais les vieilles sont fort laides: ils ont ordinairement deux petites huttes; la plus petite est pour le mari & la femme; leurs enfans occupent la plus grande: & pour ce qui est de leurs valets, ils dorment toujours à l'air, quelque froid qu'il fasse, lors même que la terre est couverte de neige.

Il faut observer que dans la division que ce Religieux fait des Tartares, il ne parle que des Tartares du Crim & des Nogaies. Le Gentilhomme Polonois la donne plus exactement en ces termes. Les peuples de la Tartarie mineure se divisent en Tartares du Crim, Tartares Nogaies, que l'on appelle aussi Percopites, Tartares d'Oczakou, autrement Dziankirmen, & ceux qui habitent le pays de Akkirmen, autrement appelez les Tartares de Bilogrod, Budziaks ou Dobrus.

Les Tartares du Crim occupent toute la Peninsule Taurique, dont la Ville principale est Bachasarai, residence ordonnaire de leur Chan: ils sont bien soixante mille hommes.

Les Nogaies tiennent le pais qui est entre leur principale Ville nommée Percop, & la Ville d'Oczakou: ce pays est fermé d'un côté par le Pont Euxin, & des autres par

le

le fleu  
 „ Mafai  
 „ point  
 „ errans  
 „ vent la  
 „ pour l  
 „ bien i  
 „ \* Ce  
 „ porte c  
 „ reur de  
 „ tirent c  
 „ comme  
 „ viron 2  
 „ On a  
 „ demeur  
 „ rabiarn  
 „ de la V  
 „ du Dan  
 „ principa  
 „ trement  
 „ vent fair

\* Ils ont du  
 ne, au coucha  
 erro, qui les se  
 les Landes de

le fleuve Nieper ou Boristhene, & par le  
 Malais ou Palus Meotide. Ceux-ci n'ont  
 point de demeure arrêtée & sont toujours  
 errans & vagabons, s'arrêtant où ils trou-  
 vent la commodité de l'eau & des herbes  
 pour leur betail. On fait état qu'ils sont  
 bien 12000.

\* Ceux d'Oczakou habitent la Ville qui  
 porte ce nom, ils sont à la solde de l'Empe-  
 reur des Turcs: ils appellent la solde qu'ils  
 tirent de lui Vlasé, & on les appelle Beslei,  
 comme qui diroit gens payez: ils sont en-  
 viron 2000.

On appelle Tartares de Budziaik ceux qui  
 demeurent aux environs de la Ville de Bifa-  
 rabiam ou Bilogrod située sur les Frontières  
 de la Valachie entre les rivieres du Tir &  
 du Danube, & les côtes du Pont Euxin: leur  
 principale Ville est celle de Bilogrod, au-  
 trement Akkiernen: ces derniers-là peu-  
 vent faire environ quinze mille hommes.

\* Ils ont du côté du Levant pour bornes la mer Caspien-  
 ne, au couchant le Mont-Caucase, au midy le Fleuve Sof-  
 ro, qui les separe des Tartares du Dagistan, & au Nord  
 les Landes & Bruyeres d'Astracan.



## R E L A T I O N

D E S

## C I R C A S S E S.

**L**Es Circasses ressemblent fort aux Tartares Nogaies que je viens de décrire, avec cette différence néanmoins, que les Circasses n'habitent que dans les endroits les plus forts des bois, où ils se retranchent; ils confinent avec les Tartares Nogaies du côté du Nord: vers le levant ils ont les Cornuchi, aussi Tartares, quoique d'une autre Religion & d'autres façons de vivre; vers le midi les Abbassa, & du côté du couchant, des Montagnes fort hautes, qui les separent de la Mingrellie. Ainsi la plus grande estendue de leur pais est depuis Taman jusqu'à Demir-capi, \* autrement Derbent Ville située sur le bord de la mer Caspienne. Ce pays a bien 26. journées de chemin. Entre Taman & Tomeruchi, il y a une langue de terre, sur les bords de laquelle il y a plusieurs Villages. Ils parlent la langue Circassienne & la Turque. Ils sont meslez, les uns sont Mahometans, les autres Chrétiens du Rit Grec,

\* Capi signifie en Turc une porte, Temir-da fer. Derbent est un mot Persan qui signifie la même chose.

Grec, mais  
tan; \* ca  
Terki leur  
crement d  
les choses.  
Furcs tou  
rien de la  
de porter d  
& l'observ  
lages obéi  
& à quelq  
de sa Cour  
compense d  
gues, qu'il  
descio: le p  
siens ont. l  
milles, mai  
que très-f  
cent quaran  
Abbassa. L  
tagnes se di  
qui habitent  
ils obeissent  
mention de  
distance des  
De Tomeru  
journées: l  
la dominatio  
autres journ  
tant de Giar  
tecoi quatre  
de ce pays,

\* Il y a un Pr  
Tzaar ou grand  
ou plutot C

Grec, mais le plus grand nombre est Mahometan ; \* car encore que le Prêtre , qui est à Terki leur aille quelquefois administrer le Sacrement du Batême , il les instruit peu dans les choses de la Religion , si bien qu'ils se font Fures tous les jours , & il ne leur reste plus rien de la Religion Grecque que la coutume de porter des vivres sur les fosses de leurs morts , & l'observation de quelques jeunes. Ces Villages obéissent au Czaar des Moscovites , & à quelques † Mirzas ou Seigneurs particuliers, de sa Cour , auxquels ils les a donnez pour recompense de leurs services. Depuis les Mongnes , qu'ils nomment Varrada , jusqu'à Cudescio le premier des Villages que les Circassiens ont le long de la Mer , il y a 300. milles , mais toute cette étendue de pays , quoi que très-fertile , est inhabitée , l'on compte cent quarante mille depuis Cudescio jusqu'aux Abbassa. Les Peuples qui sont dans ces Montagnes se disent Chrétiens , comme aussi ceux qui habitent les Forêts qui sont dans la Plaine : ils obeissent à des Princes particuliers. Je ferai mention des principaux de ces Princes & de la distance des lieux qui sont sous leur obeissance. De Tomeruchi jusques à Carbatei il y a dix-huit journées : le pays est fort peuplé , & est sous la domination de Schaban Ogoli ; il y a deux autres journées de Tomeruchi à Giaua , & autant de Giana à Codicoï , de Giana à Bolet-tecoï quatre autres. Giancosobey est Seigneur de ce pays , de-là à Besfinada huit journées , de

E 7

Bes-

\* Il y a un Prêtre Grec à Terki , qui est maintenant au Tzaar ou grand Duc de Moscovie.

† ou plutot Grec.

Besnadà à Carbatà huit autres, & de-là à Derbent dix journées. Les Princes Scaence Temircas, Parens du Can des Tartares, sont maîtres de ce pays. Les Princes Casibeï & Sancalcobeï freres, commandent à tous les Villages qui sont le long de la mer. Ces pays sont fort agreables, quoi qu'ils soient peu habitez, car il n'y a point d'habitation aux lieux où les Forêts ne sont pas épaisses.

Ils n'ont point de Loix écrites ni d'exercice de Religion, ils se contentent de la profession qu'ils font d'être Chrétiens: ils font trafic d'esclaves, de peaux de cerfs, de bœufs, de tigres, & de cire qu'ils trouvent en abondance dans les Forêts: ils labourent à la houë leurs terres labourables; ils n'ont point de monnoye, les marchandises se vendent par échange, leur habillement n'est pas fort different du notre. Ils portent des chemises de toile de coton teinte en rouge, & un manteau de laine pressée, ou de feutre, qu'ils tournent du côté d'où vient le vent, car il ne leur couvre que la moitié du corps.

Il n'y a point au monde de plus beau peuple que celui-là, \* ni qui recoive mieux les Etrangers: ils servent eux-mêmes ceux qu'ils ont logez chez eux pendant trois jours; les garçons & les filles les servent tête nuë, & leur lavent les pieds, pendant que les femmes prennent le soin de leur faire blanchir leur linge. Pour leurs maisons, elles sont faites de

\* Lintenani adjouste, Laltiano maneggiare le loro fanciulle vergini dal capo ai piedi, salvo l'atto venereo massime in presentia de parenti.

D  
de deux  
lesquels  
ils rempli  
couvrent  
ties de me  
hautes, le  
plus épaiss  
lassez les  
l'entrée p  
Tartares.  
car il ne f  
leurs voisi  
pays pour  
lement pa  
Les Nogai  
te même ra  
quel ces en  
& rendu le  
tons ces qu  
ches devant  
meterre à la  
jaque de m  
pour armes  
lançes & l'o  
Circassien  
font point d  
les autres,  
ne châtie p  
même quel  
savent faire  
les plus co  
point à boir

\* Depuis qu  
ils sont plus p

de deux rangs de pieux fichés en terre, entre lesquels on entrelasse des branches d'arbres; ils remplissent l'entre-deux de mortier, & les couvrent de paille; celles du Prince sont bâties de même matière, mais plus grandes & plus hautes, leurs Villages sont dans les Forêts les plus épaisses; ils les entourent d'Arbres entrelassés les uns avec les autres, afin d'en rendre l'entrée plus difficile à la Cavalerie des autres Tartares. Ils sont souvent aux mains avec eux; car il ne se passe guère d'année que les Tartares leurs voisins ne fassent quelque course en leur pays pour y faire des Esclaves, attirez principalement par la beauté de ceux de cette Nation. Les Nogaies y font souvent des courses par cette même raison, & l'exercice continuél dans lequel ces ennemis les tiennent, les a fort aguerris & rendu les meilleurs hommes de Cheval de tous ces quartiers: ils se servent de leurs flèches devant & derrière, & sont braves le cimeterre à la main: ils s'arment la tête d'une jaque de maille, qui leur couvre le visage, & pour armes offensives, outre l'arc, ils ont des lances & des javalots. \* Dans les bois un Circassien fera tête à vingt Tartares; ils ne font point de conscience de se dérober les uns les autres, & le vol y est si ordinaire, qu'on ne châtie point ceux qui y sont surpris, ayant même quelque sorte d'estime pour ceux qui le savent faire avec adresse. Les vieillards & les plus considérables du pays ne présentent point à boire aux jeunes gens dans leurs festins.

\* Depuis qu'ils sont sous la domination des Moscovites ils sont plus praticables.

tins s'ils n'ont fait quelque larcin avec adresse ou quelque meurtre de consideration. Le breuvage le plus ordinaire de cette Nation est de l'eau qu'on fait bouillir avec du miel & un peu de millet : ils laissent cette matiere mêlée l'espace de dix jours, & la font bouillir après. Cette boisson a la même force d'enivrer que le vin, mais ces Peuples ne sont pas fort sujets à l'ivrognerie. Au lieu de verre, ils se servent de cornes de buffes sauvages ou d'autres animaux : ils boivent ordinairement tout debout. Il y a dans le pays des *Cudosci*, c'est à dire, lieux sacrez, où l'on voit quantité de têtes de Belier restées des Curbans ou Sacrifices qui y ont été faits. \* On voit pendus aux Arbres qui sont dans ces lieux, des Arcs, des Fleches, des Cimeterres, qui marquent les vœux dont ils se sont acquittez ; & la veneration du lieu est si grande, que les plus grands Voleurs n'y touchent point. La parole que se donne le mari & la femme & l'affirmation de quelque témoin sont toute la forme de leurs mariages ; ils ne prennent jamais d'autre femme si la premiere ne meurt, ou qu'ils y soient obligez par quelque raison pressante. Le pere qui donne sa fille en mariage, en reçoit en reconnoissance quelque present, & les hommes ne trouvent point de femmes s'ils n'ont de quoi faire ces presens.

Ceux qui doivent accompagner les morts à la sepulture commencent leurs cris & leurs gemissemens avant que d'arriver en la maison.

\* Ils piquent la tête du Belier ou Mouton au haut d'une Croix & étendent la peau sur les autres branches,

D  
son du de  
femmes :  
le Prêtre :  
qu'il fait  
sepulture  
manger &  
re sur la se  
le lieu de la  
sent point  
qui les oc  
Nation se  
bien plus  
se de leur  
font ordin  
les emplo  
fort spiritue  
plus estime  
cause qu'ils  
ves confide  
Pfi, qui se  
tre nommé  
il y a encore  
renommez,  
à gué.

son du deffunt : les Parens se fouettent, les femmes se déchirent le visage, pendant que le Prêtre chante sur le corps certaines paroles qu'il fait par cœur, l'encense, & met sur la sepulture du *pastâ* & du *bozza*, c'est-à-dire, à manger & à boire. Ils amassent après de la terre sur la fosse, & l'éminence qui reste ; marque le lieu de la sepulture. Ces Peuples ne connoissent point d'autre art que celui de la guerre, qui les occupe tous. Les Esclaves de cette Nation se vendent, comme nous l'avons dit, bien plus cherement que les autres, à cause de leur beauté, & de la reussite qu'ils font ordinairement dans les choses où on les employe, car naturellement ils sont fort spirituels. Les Chevaux de Circassie sont plus estimez que les Chevaux Tartares, à cause qu'ils sont plus vifs. Ils ont deux fleuves considerables, l'un desquels se nomme Pfi, qui se rend dans la mer . . . , & l'autre nommé Sil, qui passe proche de Cabarta : il y a encores beaucoup de petits ruisseaux peu renommez, à cause qu'on les passe facilement à gué.



# R E L A T I O N

DES

\* A B B A S S A.

Les Abbassa habitent les Montagnes qui tiennent à la Circassie. Ils ont à main droite le rivage de la mer-Noire, & au levant la Mingrellie. Ce pays est sous l'obeissance de deux Princes, l'un se nomme Puso & l'autre Carabei: il a cent cinquante milles d'étendue: il n'y a point de Villes, mais beaucoup d'habitations sur ces Montagnes, qui sont les plus hautes que j'aye jamais vëu, elles s'étendent jusques sur le bord de la mer. Les *Abassa* ont les mêmes façons de faire que les Circassiens, avec cette différence seulement qu'ils mangent la chair presque toute cruë. On fait beaucoup de vin en ce pays-là; leur langue est fort différente de celle de leurs voisins; ils n'ont point de Loix escrites & ne connoissent pas même l'usage de l'Escriture; ils sont Chrétiens de nom sans faire aucun exercice du Christianisme. J'ai vëu beaucoup de Croix dans ce pays, mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient grands larrons & sujets à mentir. Ils ont deux rivières, Southesu & Subasu. Ce pays est

• Abassa, Abazze.

DE

très-agreable  
bois leur servent  
quand ils ont  
ils ne le quierent  
ou marchent  
cire, du miel  
ordinaire de  
en échange  
monoye n'a  
un fort beau  
vaisseaux de  
tantinople &  
sent l'Hiver.  
muni, les  
sent point à  
sic se fait au  
prennent même  
ne se feront  
des otages. Ils  
Mingrelliens  
de cheval, sa  
portent le cuir  
habitent de  
mais ils portent  
Ces Nations  
& se rasent le  
traire se laissent  
pelle ainsi ceux  
morts & qui  
les mettent dans  
qui leur servent  
près attachés  
ils n'ont d'autre

\* Dans un autre  
ent ces troncs d'arb

très-agreable & l'air y est fort sain ; leurs bois leur servent de retraite & de Villes, mais quand ils ont choisi leur demeure en un lieu, ils ne le quittent point. Ils ont pour richesses ou marchandises, toute sorte de peaux, de la cire, du miel, & des esclaves, & il leur est ordinaire de vendre leurs sujets aux Turcs en échange d'autres marchandises, car la monoye n'a point de cours parmi eux : ils ont un fort beau port : il y vient tous les ans des vaisseaux de l'Asie, de Trebizonde, de Constantinople & de Caffa, qui quelquefois y passent l'Hiver. Ce port se nomme Eschismuni, les Marchands qui y viennent ne passent point à leurs habitations ; tout le trafic se fait au port où dans le vaisseau : ils prennent même serment l'un de l'autre qu'ils ne se feront aucun mal, sinon ils se donnent des otages. Ils ont guerre avec les Circasses & les Mingrelliens, ils sont bonshommes de pied & de cheval, savent bien manier les armes à feu, portent le cimotere, l'arc & les fleches ; ils habitent de même façon que les Circasses, mais ils portent les cheveux autrement qu'eux. Ces Nations se laissent croître les moustaches & se rasent le menton : leurs Papari au contraire se laissent croître toute la barbe ; on appelle ainsi ceux qui ont le soin d'ensevelir les morts & qui prient Dieu pour leurs Ames ; ils les mettent dans des troncs d'Arbres creusés qui leur servent de \* Bierre, & les tiennent après attachés en l'air à quatre pieux : comme ils n'ont d'autre habitation que les bois, ils ont

\* Dans un autre relation l'on remarque qu'ils suspendent ces troncs d'arbres ou Bieres avec des sarmens de vigne.

qui  
nain  
vant  
ance  
autre  
due :  
d'ha-  
plus  
ndent  
ont  
iens,  
ngent  
up de  
rente  
nt de  
e l'u-  
nom  
ifime.  
pays,  
rands  
ux ri-  
ys est  
très-

ont peu de troupeaux & peu d'étoffes pour se faire des habits : ils se contentent de leur vin de miel, de la venaison & des fruits sauvages de leurs bois : ils n'ont point de froment, ne se servent point de sel, ne prennent point la peine de pêcher du poisson, quoique leurs Costes soient fort poissonneuses ; tant ils sont paresseux. La chasse & le vol font toute leur application ; ils ont une infinité d'espreviers & de faucons qu'ils dressent en huit jours. Constantinople, la Perse & la Georgie s'en fournissent en ce pays-là, & ces faucons sont si bien dressés, qu'ils reviennent avec leur proye, au bruit qu'on leur fait avec une sonnete.

Je ne m'étendrai point ici à décrire la Mingrelie, car je sai qu'on en a fait une description fort exacte. J'ajouterais seulement, à ce que j'en ai vu, que le Sené, la Scamonée, & l'Hellebore noir croissent en ces quartiers-là, avec beaucoup d'autres simples de grand usage, & que ceux qu'on peut appeler les Evêques & Ecclesiastiques du pays suivent le Prince à la guerre le casque en tête, & le cimenterre au côté.

### LES LAZI OU CURTI.

Les Lazi, autrement Curti, sont Mahometans, & confinent avec la Georgie, & le pays de Trebisonde ; ils habitent des Montagnes fort hautes sur les côtes de la Mer noire. Ce sont gens nourris dans les bois, de grande fatigue, & qui passent leur vie à conduire des troupeaux ; & quand ils peuvent dérober ils ne s'y épargnent pas. Il y a dans le pays quan-

D  
tité de lo  
la nature  
de ces lo  
pellent C  
pays est r  
couvert d  
vigne. J  
qu'il est a

rité de loups, & de jacals, animal qui tient de la nature du Chien & du Loup. L'abondance de ces loups est cause que les Turcs les appellent Curti, qui veut dire Loup. Tout ce pays est montagneux, mais fort agréable, & couvert d'arbres sur lesquels ils font monter leur vigne. Je n'en dirai pas davantage, à cause qu'il est assez connu d'ailleurs.



ADDI-

our fe  
eur vin  
uvages  
nt, ne  
oint la  
rs Co  
is font  
te leur  
previers  
t jours.  
gie s'en  
s font si  
r-proye,  
ete.  
la Min-  
descrip-  
t, à ce  
onée, &  
rtiers-là,  
and usa-  
les Evê-  
t le Prin-  
le cime-  
FI.  
t Maho-  
& le pays  
ontagnes  
pire... Ce  
rande fa-  
duire des  
rober ils  
ays quan-  
tité



## A D D I T I O N S

A L A

R E L A T I O N P R E ' C E D E N T E

D E L A

T A R T A R I E ,

Et principalement des

T A R T A R E S D E C R I M E ' E .

**L**A gorge de la Peninsule de Crimée n'a que demie lieue de largeur, cette gorge ou Istme est occupée par une méchante ville sans murailles, qui a seulement un fossé de vingt pieds de large, & de six à sept pieds de profondeur, à demi comblé, avec un rampart de même hauteur, & large de quelque quinze pieds. Elle est située à 300. pas de la rive Orientale, elle a dans son enceinte un Château de pierre, qui a doubles murailles, ou plutôt un autre Château qui l'enferme: de-là jusques à la rive Occidentale, on a tiré un fossé qui

\* Ces additions sont tirées des memoires du Sr. de Beaupict.

D  
qui va jusq  
cette Ville  
tares la nom  
c'est à dire e  
pourquoi le  
tie de la T  
lieux les plu  
du coté de  
cienne, qui  
avoir deux  
Topetork  
antique, Ba  
Tartares: i  
Alma ou  
quante feux  
dée à Saint  
Buluclaw  
Navires, G  
gneur. L'er  
te pas, le c  
port en a q  
sû apprendre  
est le fond,  
il y a apparen  
de fond, pu  
gez de plus  
pas dans ce  
lieu est un de  
qui soient au  
toujours à fl  
il ne branle p  
enferment: co  
tous vents.

\* Cela est co

qui va jusqu'à la mer : il ne peut y avoir dans cette Ville plus de quatre cens feux. Les Tartares la nomment Or, & le Polonois \* Percop, c'est à dire en notre langue, terre foffoyée : c'est pourquoi les Geographes appellent cette partie de la Tartarie, Tartaria Percopensis. Les lieux les plus remarquables de la Crimée sont, du coté de l'Orient, Kosesow Ville fort ancienne, qui appartient au Chan, laquelle peut avoir deux mille feux. Cette ville a un Port.

Topetorkan ou Cherfonne, qui est une ruine antique, Bachaserai la residence du Chan des Tartares : il y peut avoir deux mille feux.

Alma ou Eoczola, Village d'environ cinquante feux, avec une Eglise Catholique dédiée à Saint Jean.

Buluclawa Port & Bourg où l'on fait les Navires, Galeres & Gallions du grand Seigneur. L'embouchure du Port est de quarante pas, le circuit en a environ huit-cens & le port en a quatre cens cinquante. Je n'ai su apprendre de quelle profondeur, ni quel est le fond, si c'est sable, vase ou roche ; mais il y a apparence qu'il y a plus de quinze pieds de fond, puisqu'il y entre des Vaisseaux chargez de plus de cinq cens tonneaux ; il n'y a pas dans ce Bourg plus de douze cens feux : ce lieu est un des plus beaux & des meilleurs Ports qui soient au monde, car un Vaisseau y est toujours à flot : à quelque tempête qu'il fasse il ne branle point, les hautes Montagnes qui enferment ce Havre, le mettant à l'abri de tous vents.

Man-

\* Cela est contraire à ce qui a été dit ci-devant.

Mancoup est un mechant Chateau sur une Montagne appellée Baba, les habitans sont tous Juifs, & sont environ 60. feux.

Cassa est la Ville capitale de Crimée, il y a un Turc gouverneur pour le grand Seigneur. Les Tartares habitent peu dans cette Ville, les habitans sont pour la plupart Chrétiens. ils se servent d'Esclaves qu'ils achètent des Tartares, qui les ont enlevés de Pologne & de Moscovie. Il y a douze Eglises Grecques, trente-deux d'Armeniens & une Catholique de S. Pierre; il y peut avoir cinq à six mille feux, mais il y a bien trente mille Esclaves: car ils ne se servent en ce pays que de ces sortes de serviteurs; cette Ville est grandement marchande, & trafique de tout à Constantinople, Trebizonde, Sinope, dans toute la mer-Noire & dans Archipel.

Crimenda est fort ancienne, appartient au Chan, & est environ de cent feux.

Karasu appartient aussi au Chau, & a environ deux mille feux.

Tussa, où sont les salines, il y peut avoir 80. feux.

Corubas peut avoir 2000. feux.

Kercy environ 100. feux.

Kercy environ 1000. feux.

Ackmacety environ 150. feux.

Arabat ou Orbotec est un château de pierre avec une tour sur le col d'une Peninsule, qui est enfermée entre les Marais ou Palus Meotide & Tineka Uvoda. Cette gorge n'a pas plus d'un quart de lieue, elle est traversée d'une palissade qui tend d'une mer à l'autre, la Pe-

nin.

D  
ninsule est  
à cause qu  
ce lieu où  
de soixante

Tinkaw  
me & Cosa  
gayable qu  
passent en  
chevaux du  
rons ci-apr

Depuis l  
te de la Me  
le reste de l  
plaine du c  
villages de  
ce hutes, q  
me celles de

Les môn  
s'appellent r  
rivieres qui  
sont bordées

Sur les riv  
des vignes.

La riviere  
de fruits.

Le détroit  
que de trois

Taman est  
dans le pays d  
chant châtea  
Jannissaires q  
Temeruk, q  
au Zouf qui  
l'embouchure

Tome VII.

Peninsule est appellée par nos Cosaques Cosa, à cause qu'elle a la forme d'une faux; c'est en ce lieu où le Chan tient son haras qui est bien de soixante & dix mille chevaux.

Tinkawoda est un détroit entre la terre ferme & Cosa, il n'a que 200. pas de large, & est gayable quand il est calme; les Cosaques le passent en tabort quand ils vont dérober des chevaux du haras du Chan, comme nous dirons ci-après.

Depuis Balaclawa jusques à Cassa, la côte de la Mer est fort haute & escarpée, tout le reste de la Peninsule est bas pays; dans la plaine du côté du Midi vers Or, il y a force villages de Tartares, ou pour mieux dire force hutes, qu'ils mettent sur deux roües comme celles des Tartares du Budziak.

Les montagnes de Balaclawa & Carosa s'appellent montagnes de Bada, il'en sort sept rivières qui arrosent toute la Peninsule, elles sont bordées de bois.

Sur les rives de la rivière de Kabats il y a des vignes.

La rivière de Sagre a quantité de jardins & de fruits.

Le détroit de Kerky à Taman, n'est large que de trois à quatre lieues Françaises.

Taman est une ville appartenant au Turc dans le pays des Circasses. Cette ville a un méchant château où il y peut avoir quelques 30. Jannissaires qui y font garde, comme aussi à Temeruk, qui garde le passage de Oczakou au Zouf qui est une ville d'importance, sur l'embouchure de la rivière du Tanais. A l'O-

rieh de Taman est le \* pays des Circasses qui sont Tartares Chrétiens.

Les Tartares restent plusieurs jours après être nez sans pouvoir ouvrir les yeux, comme les chiens & la plupart des autres animaux ; ils sont d'une taille plutot petite que grande, mais trapus & fort gros de membres, l'estomach haut & large, les épaules relevées, le col court, la tête grosse, la face presque ronde, le front large, les yeux peu ouverts, mais fort noirs & beaucoup fendus, le nez court, la bouche assez petite, les dents blanches commeivoire, le teint basané, les cheveux fort noirs & rudes comme crin de cheval. Enfin ils ont une autre physionomie que les Chrétiens: ils sont tous soldats braves & robustes, durs à la fatigue, & souffrent aisement les injures de l'air: car depuis l'aage de 7. ans qu'ils sortent de leurs Cantares, c'est à dire, maisons que l'on peut mettre sur deux rouës, ils dorment toujours à l'air, & depuis cet âge on ne leur donne jamais à manger qu'ils ne l'abbattent avec la flèche. Après qu'ils ont atteint douze ans ils les envoient à la guerre: leurs meres ont le soin, quand leurs enfans sont jeunes, de les baigner chaque jour une fois dans de l'eau où l'on a dissout du sel, afin de leur durcir le cuir & de les rendre moins sensibles au froid, lors qu'ils sont obligez de le souffrir & de passer à nage les rivieres en Hiver.

Nous considerons deux sortes de Tartares,

\* Ce qu'il dit ici du pays des Circasses s'accorde avec la Relation precedente, & change les bornes que l'on a données jusques à cette heure à leurs pays.

D E  
res, les un  
tres Crins  
dit, de cette  
Mer-noire  
Taurique:  
grand Naha  
habitent ent  
de Kuban,  
vages. Les  
Crimée, &  
mêmes qui  
Ces Tartares  
Crim, mais  
vaillance à  
ont pour ha  
de coton, q  
au dessous de  
hauts de chau  
Peuple porte  
picquée par  
juste-au-corps  
sur le tout une  
ou de martre  
avec des botti  
perons: au li  
ple se couvre  
peau de mouto  
en tems de ch  
de froid & d'  
on, remette  
même du bon  
se: ils sont a

\* Les Tartares  
sont gommez

res, les uns nommez \*Nahaysky, & les autres Crimsky, ceux-ci sont, comme nous avons dit, de cette grande Peninsule, qui est dans la Mer-noire-, vulgairement appellée Scythie Taurique: mais les Nahaisky sont divisez en grand Nahaisky & petit Nahaisky. Ceux-ci habitent entre la riviere du Don & la riviere de Kuban, mais ils sont errans & comme sauvages. Les uns sont sujets du Chan ou Roi de Crimée, & les autres des Moscovites: il y en a mêmes qui ne reconnoissent ni l'un ni l'autre. Ces Tartares ne sont pas si braves que ceux de Crim, mais les Crimski cedent encore en vaillance à ceux du Budziak. Ces Peuples ont pour habit une chemise courte de toille de cotton, qui ne leur descend que demi pied au dessous de la ceinture, un caleçon & des hauts de chausses de draps en estrié: le menu Peuple porte des chausses de toille de cotton picquée par dessus, & les plus riches ont un juste-au-corps de toille de cotton picquée, & sur le tout une robe de drap fourrée de renard, ou de martre zibline, le bonnet de même avec des bottines de maroquin rouge sans éperons: au lieu de cette robe fourrée le peuple se couvre les espales d'un hoqueton de peau de mouton, ils mettent la laine en-dehors en tems de chaleur ou de pluye, mais en tems de froid & d'hiver ils tetournent leur hoqueton, remettent la laine dedans, & en font de même du bonnet, qui est fait de même étoffe: ils sont armez d'un sabre, d'un arc avec

F 2

\* Les Tartares que le Sieur de Beauplan appelle Nahaisky sont nommez Nogais dans la Relation precedante.

vec son carquois garni de dix-huit ou vingt fleches, d'un couteau à leur ceinture, d'un fuzil pour allumer du feu, d'une alestie avec cinq ou six brasses de cordelettes de cuir, pour lier les prisonniers qu'ils peuvent attrapper en campagne. Ils ont aussi chacun un quadran au Soleil, il n'y a que les plus aisez qui portent des chemises de mailles, les autres sont sans armes defensives, ils sont avec cela fort adroits & vaillains à cheval; ils chevauchent court, les jambes courbées; & cependant ne laissent pas de se tenir bien à cheval & ont une telle adresse, qu'en cheminant au grand trot, ils sautent de dessus leur cheval, lorsqu'il est hors d'haleine, sur un autre qu'ils meinent à la main, afin de mieux fuir lorsqu'ils sont poursuivis. Le cheval, qui ne sent plus son cavalier, vient aussi-tôt prendre la main droite de son Maître, & le suit toujours en rang pour être mieux disposé lorsqu'il le voudra monter. Au reste c'est une certaine sorte de chevaux mal-faits & laids, mais bons au possible pour la fatigue; car pour faire des courses de vingt à trente lieues d'une traite, il n'appartient qu'à ces Baquemares (ainsi appellent-ils ces sortes de chevaux) qui ont le crin du col fort touffu & pendant jusqu'en terre; & la queue de même.

Leur nourriture ordinaire n'est pas du pain s'ils ne sont parmi nous, la chair de cheval leur est plus appétissante que celle de bœuf, de brebis ou de bouc; car pour des moutons ils ne savent ce que c'est: & encore lorsqu'ils égorgent un Cheval, il faut qu'il soit fort malade, & tout à fait hors d'esperance d'en pouvoir plus tirer de service, avant qu'ils se re-

104

D  
soudent  
seroit mo  
ne laisser  
divisés pa  
& quand  
val qui n  
& s'ils tr  
sang avec  
de pource  
font boüi  
mangent  
ils l'appe  
quartiers,  
leurs carn  
tiennent p  
lequel ils  
des qu'ils  
& espaiſſes  
mettent ce  
qu'ils selle  
peuvent, p  
ou trois heu  
l'armée va  
dent, le de  
chair, & a  
cheval, & e  
se desseiche  
sanglent bie  
nouveau d  
chair est cu  
estuvée. V  
Pour les au  
peuvent co  
font boüilli  
mer: car ils

sbudent à le tuer; & même quand le cheval  
 seroit mort de quelque maladie que ce fut, ils  
 ne laisseroient pour cela de le manger. Ils sont  
 divisés par dixaine, lorsqu'ils vont à la guerre,  
 & quand il se trouve dans la troupe un che-  
 val qui ne peut plus cheminer, ils l'égorgent,  
 & s'ils trouvent de la farine, ils y meslent le  
 sang avec la main, comme l'on feroit celui  
 de pourceau pour faire des boudins; puis le  
 font bouïllir & cuire dans un pot, & en  
 mangent par grande delicateffe. Pour la chair  
 ils l'appretent ainsi: Ils la coupent en quatre  
 quartiers, ils prêtent trois de ces quartiers à  
 leurs camarades qui n'en ont point, & ne re-  
 tiennent pour eux qu'un quartier de derriere,  
 lequel ils coupent par roüelles les plus gran-  
 des qu'ils peuvent à l'endroit le plus charnu,  
 & espaisse seulement d'un à deux pouces. Ils  
 mettent cette viande sur ledos de leur cheval  
 qu'ils sellent dessus, le sanglant le plus fort qu'ils  
 peuvent, puis montent à cheval, eoutent deux  
 ou trois heures en chemin faisant, car toute  
 l'armée va de même train. Après ils redescen-  
 dent, le desellent, retournent leur roüelle de  
 chair, & avec le doigt recueillent l'escume du  
 cheval, & en arrousent ce mets; de peur qu'il ne  
 se desseiche trop; cela fait ils le ressellent & res-  
 sanglent bien fort comme devant, recourant de  
 nouveau deux ou trois heures, & alors la  
 chair est cuite à leur gré, comme si c'étoit une  
 estuvée. Voilà leurs delices & leurs ragousts  
 Pour les autres endroits du quartier qui ne se  
 peuvent couper par grandes roüelles, ils les  
 font bouïllir avec un peu de sel sans l'escu-  
 mer: car ils estiment qu'escumer le pot, c'est

jetter dehors tout le meilleur suc & la saveur de la viande. L'eau est toute leur boisson, s'ils en rencontrent; car l'eau même leur est fort rare, & tout le long de l'hiver ils ne boivent que de la neige fondue; ceux d'entr'eux qui sont les plus accommodés, comme les Mfrazas, c'est-à-dire, Gentil-hommes, & autres qui ont des juments, en boivent le lait, qui leur tient lieu de vin & d'eau de vie. Pour la graisse de leurs chevaux ils en assaisonnent du millet & du gruau d'orge & du sarazin, car ils ne perdent rien. De la peau des chevaux ils savent tous la maniere d'en faire des brides, des cordelettes, d'en couvrir des selles & d'en faire des fouets, dont ils chassent leurs chevaux, car ils ne portent point d'esperons. Pour le pourceau ils n'en mangent non plus que les Juifs. S'ils peuvent rencontrer de la farine ils font des galettes sous les cendres, & leur plus ordinaire manger est le millet, le grain d'orge & le sarazin; ces sortes de grains se cultivent chez eux; ils se nourrissent aussi de rys qu'on leur apporte de dehors; pour des fruits ils en ont, le miel y est fort commun; ils l'aiment fort, & en font aussi un breuvage, mais sans le bouillir: de façon qu'il cause de furieuses tranchées. Ceux qui habitent les Villes sont plus civils, ils font du pain approchant du notre; ils ont aussi du Breha, qui est composé de millet bouilli; ce breuvage est épais comme lait, & ne laisse pourtant pas d'enivrer: ils boivent aussi de l'eau de vie qu'on leur apporte de Constantinople. Il y a un breuvage que font les pauvres, qui n'ont pas moyen d'acheter du Breha; voici comme ils font. Ils met-

D  
mettent d  
de brebis  
un peu de  
eruches, c  
en font pr  
assez sobr  
coup des e  
font encon  
me font ce  
fait bouilli  
escumer,  
tant cuite  
pellent cet  
le font cha  
Le Cha  
mandemen  
Pologne,  
mée de qu  
y est en per  
mées ne so  
cinquante  
sa qui les  
pays ennem  
cement de  
que les Ma  
empêcher d  
te ils font a  
marquer qu  
entre les pa  
te-sept deg  
campagnes  
pays, font  
ges, jusque  
hardiesse d'  
car leurs ch

mettent dans une barette du lait de vache, de brebis, de chevre, le battent & en tirent un peu de beurre; ils gardent le reste dans des cruches, ce breuvage s'aigrit, c'est pourquoi ils en font presque tous les jours. La Nation est assez sobre, elle use peu de sel; mais beaucoup des especes, entr'autres du piment. Ils font encore une autre sorte de breuvage, comme font ceux de Madagascar. Lors qu'ils ont fait bouillir leur viande avec un peu de sel sans escumer, comme nous avons dit, la chair étant cuite ils en gardent le bouillon; ils appellent cette boisson ou bouillon schourba, & le font chauffer, quand ils en veulent boire.

Le Chan, qui est leur Roi, ayant commandement du grand Seigneur d'entrer dans la Pologne, mettra quelquefois sur pied une Armée de quatre-vingt mille hommes, lors qu'il y est en personne: car autrement leurs Armées ne sont d'ordinaire que de quarante à cinquante mille, lors que ce n'est qu'un Mirsa qui les commande. Leur entrée dans le pays ennemi n'est d'ordinaire qu'au commencement de Janvier & toujours en hyver, afin que les Maréts & les rivieres ne les puissent empêcher de s'étendre. La montre étant faite ils font avancer l'Armée: mais il faut remarquer qu'encore que la Crimée soit comprise entre les paralleles de quarante-six & quarante-sept degrez de hauteur, neantmoins les campagnes desertes qui sont au Nord de leurs pays, sont l'Hyver toutes couvertes de neiges, jusques en Mars: c'est ce qui leur donne hardiesse d'entreprendre une si longue course, car leurs chevaux ne sont point ferrez, & la

Neige leur conserve le pied : autrement la dureté de la terre, en tems de gelée leur gêteroit la corne. Les plus riches ferment leurs chevaux avec de la corne de bœuf, & la cousent aux pieds de leurs chevaux avec du cuir, ou la clouent, mais cela dure peu & se perd facilement. C'est pourquoi ils apprehendent fort un Hyver qui n'est point neigeux, comme aussi les verglas. Pour leurs marches ils ne font que petites journées, d'ordinaire de six lieues de France, & reglent si bien leur tems & leurs mesures qu'ils puissent être de retour avant que les glaces soient fondues, prenant leurs routes par des valons qui semblent se bailler la main l'un à l'autre. Ils font cela pour se couvrir & n'être pas éventez des Cosaques qui sont aux écoutes en divers lieux, pour apprendre leur route, & en donner l'alarme au pays. Le soir quand ils campent, ils ne font point de feux pour la même raison, & envoient devant battre l'estrade & tâchent d'attraper quelque Cosaque, afin d'avoir langue de leurs ennemis. Ils cheminent cent Maîtres de front, c'est à dire trois cens chevaux, car chaque Tartare en mene deux en main qui lui servent de relais; leur front peut bien avoir huit cens à mille pas, & de hauteur ils sont bien de huit cens à mille Chevaux, qui tiendront plus de trois grandes lieues, même quatre de file quand ils sont ainsi pressés : car autrement ils filent une queue de plus de dix lieues. Quatre-vingt mille Tartares font plus de deux cens mille chevaux. Les arbres ne sont pas plus épais dans les bois, que les Chevaux sont pour lors dans la campagne, & cela ressemble assez, quand on les voit de loin,

D  
à que nu  
va croiss  
ne de la t  
coutumé  
Ainsi che  
des pose  
quart d'h  
chevaux  
qu'ils n'y  
& lors l  
se metten  
montent i  
min; tou  
& si-tôt q  
viron de t  
alte de de  
lieu chois  
ils font pr  
disposent d  
les deux tie  
& l'autre t  
un de ces  
tre sur la g  
dans le pa  
avec les ai  
& nuit, sa  
pâtre à leu  
mage jusq  
ou 80. lieue  
Lors qu'  
l'armée va  
te, & alors  
les courent  
ou six lieues  
dire, que c

à que nuage qui s'éleve sur l'horison, & qui va croissant à mesure qu'il s'éleve; ce qui donne de la terreur aux plus hardis, qui n'ont pas accoutumé de voir de telles legions ensemble. Ainsi cheminent ces grandes Armées, qui font des poses d'heure en heure, environ d'un quart d'heure de tems pour donner loisir à leurs chevaux d'uriner, lesquels y sont si bien dressés, qu'ils n'y manquent si-tôt qu'ils sont arrêtés, & lors les Tartares descendent de dessus, & se mettent aussi à faire de l'eau. Puis ils remontent incontinent & poursuivent leur chemin; tout cela se fait au seul coup d'un sifflet, & si-tôt qu'ils approchent de la frontiere, environ de trois ou quatre lieues, ils font un halte de deux ou trois jours, toujours en un lieu choisi, où ils pensent être à couvert. Alors ils font prendre haleine à leur Armée, qu'ils disposent de cette sorte. Ils la divisent en trois, les deux tiers sont destinez pour faire un corps, & l'autre tiers ils le divisent encore en deux; un de ces corps s'avance sur la droite & l'autre sur la gauche. Ainsi disposez, ils entrent dans le pais, le corps d'Armée va lentement avec les ailles, mais continuellement, jour & nuit, sans donner plus d'une heure à repaître à leurs chevaux, sans faire aucun dommage jusqu'à ce qu'ils soient bien entrez 60. ou 80. lieues dans le pays.

Lors qu'ils sont sur la retraite, le Corps de l'armée va toujours le même train que le reste, & alors le General détache les ailles: elles courent chacune de leur côté jusques à cinq ou six lieues loin de leurs Corps. J'oublois de dire, que chaque aille qui peut être de huit à

dix mille se divise derechef en dix ou douze troupes, qui peuvent être chacune de 5. à 600. Tartares, qui vont par ci par là dans les villages, les assiègent en faisant quatre corps de garde autour du village, avec de grands feux toute la nuit, de peur qu'aucun paisan ne leur échappe; puis pillent & brûlent, & tuent tous ceux qui leur font résistance, & prennent ceux qui se rendent; hommes, femmes, enfans à la mammelle, bestiaux, chevaux, bœufs, vaches, moutons, chevres, &c. Pour les cochons ils les rassemblent le soir, les enferment dans une grange ou autre lieu, puis mettent le feu aux quatre coins, pour l'horreur qu'ils ont de ces animaux. Ces aisles, comme nous avons dit, n'ayant pas ordre d'aller plus loin, que cinq ou six lieues s'en retournent avec leur butin trouver leur Corps qui est facile à trouver; car ils laissent un grand estrac, d'autant qu'ils cheminent plus de cinq cens chevaux de front; de façon qu'ils n'ont qu'à suivre la trace, & en quatre ou cinq heures ils rejoignent leur Corps d'armée, où étant arrivés, il sort en même tems deux autres aisles de pareil nombre que les premiers; l'une à la droite, l'autre à la gauche, qui vont faire le même ravage que les premières, puis retournent, & laissent la place à d'autres troupes fraîches, sans que jamais leur Corps soit diminué, faisant toujours les deux tiers de leur armée, qui ne va, comme nous avons dit, qu'au pas, afin d'être toujours en haleine, & prête à combattre l'armée Polonoise. Ils ne retournent jamais par où ils sont entrés, ils s'en écartent au contraire, & font une espede de

ron

D  
ronde,  
contre de  
rencontre  
jeu, & le  
Au reste  
les couru  
desertes d  
rante lieu  
seureté fo  
esprits, &  
ment lors  
lonois.

Dans le  
maine, ils  
qui consiste  
ragent le to  
touchez de  
d'un mari c  
vec sa fille  
mais revoie  
Constantine  
les autres p  
les, forcent  
res & de le  
tans devant  
sensibles fr  
pleurs & les  
car cette M  
rant. Voilà  
tars font d  
quelquefois  
en moins de  
Disons n  
entrent l'étré  
dinaire que d

ronde, afin de pouvoir mieux éviter la rencontre de leurs ennemis: mais quand ils sont rencontrez des Polonois, ils leur joient beau jeu, & les font retourner plus vite que le pas. Au reste après avoir bien couru, rodé & fait les courses, ils rentrent dans les campagnes desertes de la frontiere, qui ont trente à quarante lieues d'étendue, & se voyant en lieu de seureté font une grande alte, reprenent leurs esprits, & se remettent en ordre, principalement lorsqu'ils ont été poursuivis par les Polonois.

Dans le tems de cette alte, qui est d'une semaine, ils mettent ensemble tout le butin, qui consiste en bestiaux & en esclaves, & partagent le tout entr'eux. Les plus durs seroient touchez de voir en ce tems-là la separation d'un mari d'avec sa femme, d'une mere d'avec sa fille, sans esperance de se pouvoir jamais revoir: car les uns sont destinez pour Constantinople, les autres pour la Crimée, & les autres pour la Natolie. Ils violent les filles, forcent les femmes en presence de leurs peres & de leurs maris, circoncisent leurs enfans devant eux. Enfin le cœur des plus insensibles frémiroit d'entendre les chants, les pleurs & les gemissemens de ces mal-heureux: car cette Nation chante & hurle en pleurant. Voilà en peu de mots comme les Tartares font des levées & des rafles de peuples, quelquefois de plus de cinquante mille ames, en moins de deux semaines.

Disons maintenant comment les Tartares entrent l'été dans la Pologne. Ils ne font d'ordinaire que dix à vingt mille hommes, d'autant que

que s'ils étoient en plus grand nombre ils seroient trop tôt découverts.

Quand ils se voyent à vingt ou trente lieues de la frontiere, ils divisent leur Armée en dix ou douze troupes, chaque troupe peut être de mille chevaux. Ils envoient la moitié de leurs troupes, qui sont cinq ou six bandes, à la droite, éloignées les unes des autres d'une lieue & demie, & de même en font ils de l'autre moitié de troupes qui tiennent la gauche à pareille distance, faisant ainsi un front de dix à douze lieues, avec des coureurs qui vont devant de plus d'une lieue pour prendre langue & mieux dresser leur route. Ces Tartares entrant avec cet ordre dans la frontiere, courent entre deux fleuves, & vont toujours par le plus haut pays au dessus des sources des rivieres, & par ce moyen ne trouvent point d'obstacles dans leurs courses. Ils pillent & ravagent comme les premiers, mais ils n'entrent point dans le pays plus de six à dix lieues, n'y demeurent que deux jours, & s'en retournent chacun en son quartier. Ces Tartares là sont libres, & ne reconnoissent ni le Chan ni le Turc. Ils font leurs demeures dans Budais, qui est une plaine entre la bouche du Nieper & celle du Danube, où de mon tems ils étoient bien vingt mille refugiez, ou banis. Ces Peuples sont plus vaillans que ceux de Crimée, & plus aguerris, étant tous les jours dans les occasions. Ils sont aussi mieux montez que les autres. Dans ces plaines qui sont comprises entre le Budziak & l'Ukraine, il y a ordinairement huit à dix mille Tartares, separez en troupes de mille chacune, éloignées les

D.  
les unes  
chercher  
unes aux  
pour le p  
gnes. Le  
en Tabor  
milieu de  
Chariots  
eux au mil  
& des fau  
montez au  
nelles avan  
à la queuë  
couvrir de  
res-ils donn  
re. Si les  
saques les  
sont décou  
surprenant  
borts. En  
a toujours  
plusieurs f  
vinrent cha  
& bien que  
quante à so  
rent rien fa  
gagner sur  
nous à la po  
voir fait plu  
de nous env  
te, car ils tir  
de la portée  
se cacherent  
troupe.

Ces camp

les unes des autres de dix à douze lieuës pour chercher leur fortune, & ne se point nuire les unes aux autres. Il est difficile de les éviter pour le peril qu'il y a à traverser ces campagnes. Les Cosaques les voulant passer, en Tabor, c'est à dire, qu'ils cheminent au milieu de leurs Chariots, mettant huit Chariots de front, & autant sur le derrière d'eux au milieu, avec des fuzils & demi-pièces, & des faux enmanchées de long, les mieux montez autour de leurs Taborts, avec sentinelles avancées d'un quart de lieuë, à la tête, à la queue, & aussi sur chaque aïlle pour découvrir de plus loin. S'ils voient les Tartares ils donnent signal, alors le Tabort s'arrête. Si les Tartares sont découverts, les Cosaques les battent: mais aussi si les Cosaques sont découverts les premiers, les Tartares les surprenant, les attaquent, dans leurs taborts. Enfin celui qui découvre le premier a toujours l'avantage. Je les ai rencontrez plusieurs fois: cinq cens Tartares nous vinrent charger en queue dans nôtre Tabort, & bien que je ne fusse accompagné que de cinquante à soixante Cosaques, ils ne nous purent rien faire, & aussi nous ne peûmes rien gagner sur eux, car ils n'approchoient pas de nous à la portée de nos armes: mais après avoir fait plusieurs feintes de nous attaquer, & de nous envoyer des nuées de fleches sur la tête, car ils tirent par arcade, & bien le double de la portée de nos armes, ils se retirerent & se cachèrent, afin de surprendre quelqu'autre troupe.

Ces campagnes sont couvertes d'herbes é-

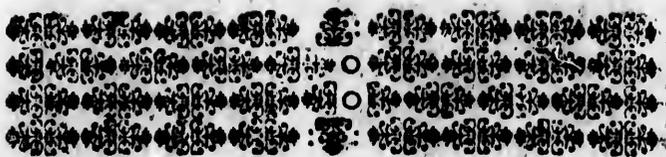
paisses de deux pieds de hauteur, pour empêcher que l'on ne les puisse reconnoître à l'étrac-  
 qu'ils laisseroient, s'ils cheminoient en  
 : ils se divisent en petites troupes de  
 chevaux, & marchent au grand trot; tel-  
 que l'herbe qu'ils ont foulée se rele-  
 à l'autre. Ils se rendent ainsi au ren-  
 Si les Polonois ou Cosaques les  
 découvrent ils montent à cheval, les Tarta-  
 res ne les attendent gueres s'ils ne sont de  
 beaucoup plus forts, & lors même qu'ils le sont,  
 ils ne les attendent point de pied ferme. Ils  
 s'espargilleront comme mouches c'est à qui  
 fuira de son côté, & ils tireront en retraite avec  
 l'arc, à bride abbatuë, si adroitement qu'ils ne  
 manqueront point de soixante à cent pas d'at-  
 trapper leur homme. Les Polonois ne les peu-  
 vent poursuivre, car leurs chevaux ne sont  
 pas de si longue haleine que les leurs: Les Tar-  
 tares se rassemblent de nouveau à un quart de  
 lieuë de là, & recommencent à faire leur dé-  
 charge de front sur les Polonois; & puis quand  
 on les enfonce, ils s'espargillent de nouveau &  
 tirent toujours en retraite sur la gauche, car  
 sur la droite ils ne le peuvent, & ainsi fatiguent  
 tant les Polonois qu'ils les contraignent de se  
 retirer. Lors que l'Armée veut passer le Boris-  
 tene, qui est la plus grande riviere de ce pays;  
 ils cherchent des lieux où les rives soient ac-  
 cessibles de part & d'autre, cependant chacun  
 d'eux fait provision de jonq ou roseaux, & en  
 fait des petits fagots longs chacuns de trois  
 pieds, & gros de dix à douze pouces, éloi-  
 gnez l'un de l'autre d'un pied avec trois bâ-  
 tons mis de travers au dessus bien liez, & au  
 des-

deffous  
 qu'ils a  
 Paris le  
 son flott  
 sa selle  
 lié & att  
 foiet en  
 se son c  
 tient tout  
 l'autre ave  
 cer son ch  
 toujours  
 & la bride  
 ment il co  
 avec son f  
 riviere. Qu  
 vage, & q  
 tre, il l'arr  
 de son che  
 tems qu'un  
 car ils font  
 de la riviere

\* Le Gentil  
 faire leurs chev  
 main de l'eau  
 opposé.

déssous un de coin en coin aussi bien lié, qu'ils attachent à la queue de leurs chevaux. Puis le Tartare met la selle de son cheval sur son flottant, se dépoüille, met ses hardes sur sa selle, arc, flèches & sabre, le tout bien lié & attaché ensemble, puis tout nud, un foüet en sa main il entre dans la riviere, chafse son cheval la bride sur le col, laquelle il tient toutesfois tantôt d'une main, & tantôt de l'autre avec le crin du col, & ainsi faisant avancer son cheval il l'oblige de nager, & nage aussi toujours d'une main, & de l'autre tient le crin & la bride qu'il ne lâche jamais. Voilà comment il conduit son cheval, le faisant avancer avec son foüet, tant qu'il ait passé & traversé la riviere. Quand son cheval prend pied à l'autre rivage, & qu'il n'a plus d'eau que jusqu'au ventre, il l'arrête & dérange son flottant de la queue de son cheval qu'il porte à terre, & à même tems qu'un passe, tous les autres passent aussi: car ils font bien un front de demi-lieuë le long de la riviere. Tout le bétail passe de même.

\* Le Gentilhomme Polonois dit, qu'il leur a vu conduire leurs chevaux dans ces rencontres, en leur jectant de la main de l'eau aux yeux. & les faisant ainsi tourner du côté opposé.



RELATION  
DE LA  
COLCHIDE,  
OU  
MINGRELLIE.

PAR LE

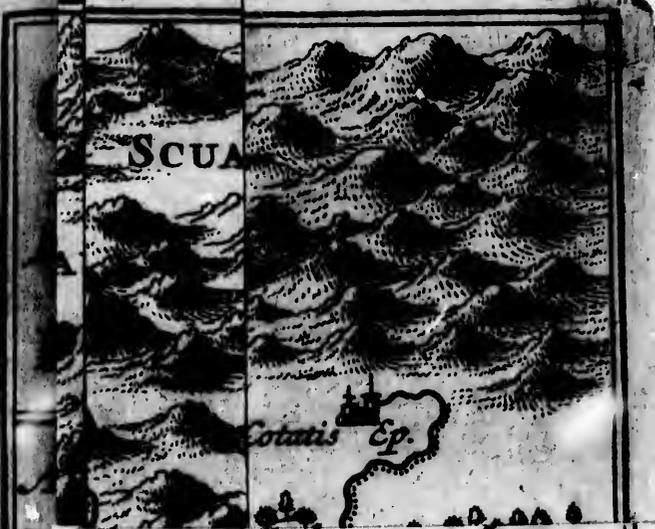
P. ARCHANGE LAMBERTI,  
*Missionnaire de la Congrégation de la  
Propagation de la Foi.*

LE país que les Anciens ont appelle Colchide est nommé Odisci par ceux qui l'habitent maintenant, & Mingrellie par les autres. La Mingrellie au Levant est bornée par le Royaume d'Imirete, autrement Basaciaciuch, & au Nord par les Abcasses. La riviere du Phase, que ceux du pays appellent Rione, les sépare du pays d'Imirete, & de Guriel, & le fleuve Codors, que je croi être le Corax des Anciens,

Es. ou Abcasses

D.





ts ou Abcasses

olis Reion



De

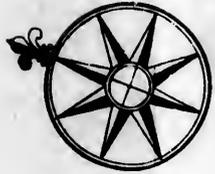
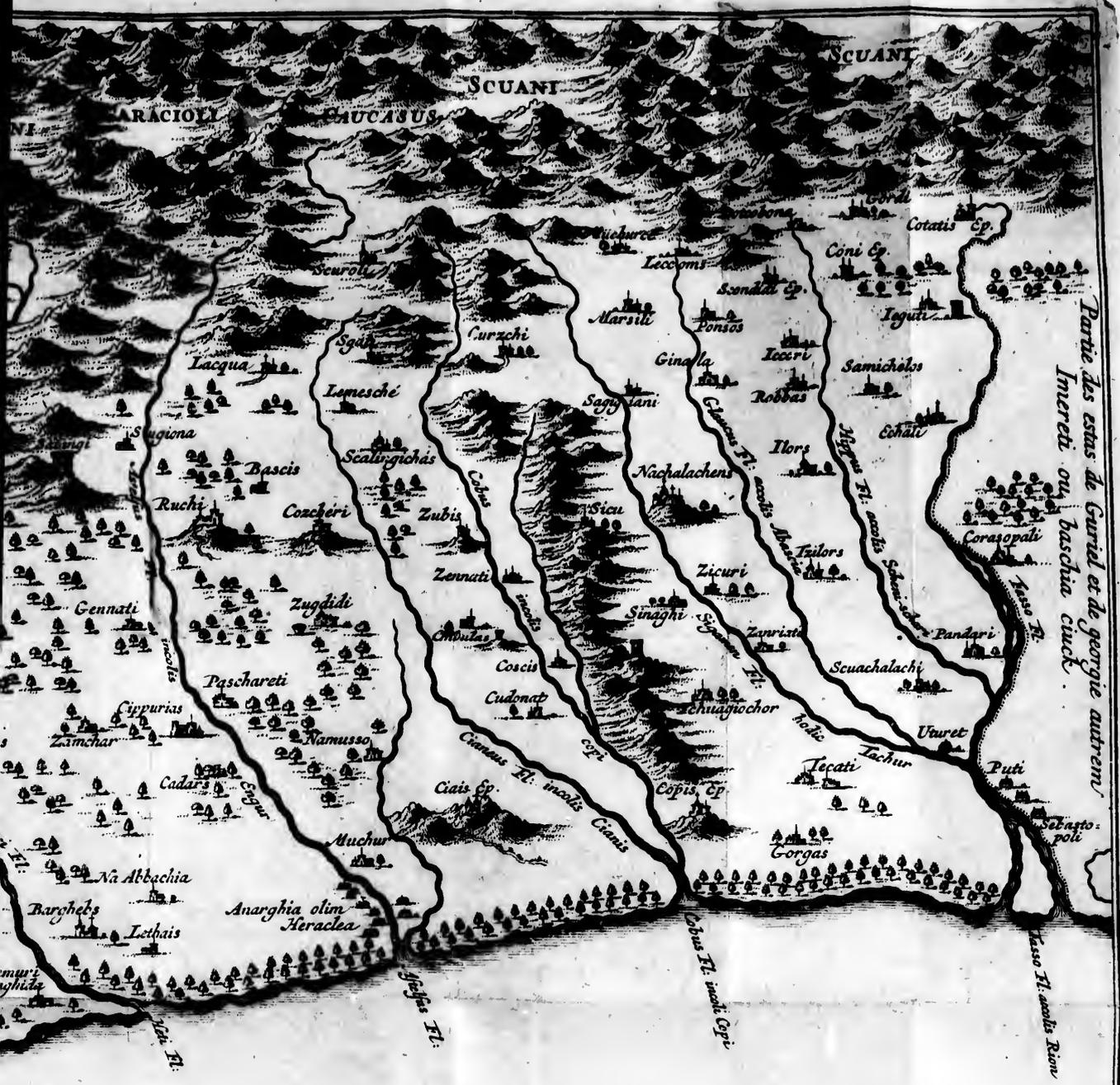
lle  
ux  
par  
est  
re-  
Ab-  
du-  
ays  
od-  
An-  
ns,

# CARTE DE LA COLCHIDE APPELÉE MAINTENANT MENGRELIE ET PAR CEUX DU PAYS, ODISCI.

*Abbaschi hodie Abbassa*

**CAUCASUS**





O N T

E U X I N



ens, l  
elle a p  
Mont C  
sentrion

Amm  
ples tir  
fondé p  
Sicilien,  
subjugé  
Palus I  
tiens, q  
la Circo  
lin com  
ajoutera  
comme  
songes,  
des song

\* Le C  
puissant  
Alpes sig  
sa race.  
Georgie,  
usurpa l  
Eristave  
de Georg  
le de Co  
tres Etat  
sideré de  
Colchide  
Rois de  
le pays d  
le Pont  
rom, &

\* Des Pri

ciens, les separe des Abcasses; Au Ponant elle a pour bornes le Pont Euxin, & le Mont Caucaise entre le Levant & le Septentrion.

Ammian Marcellin croit que ces Peuples tirent leur origine des Egyptiens, fondé peut être sur le rapport de Diodore Sicilien, qui dit, que le Roi Sesostris ayant subjugué la Scythie, laissa sur les bords du Palus Mœotides une Colonie d'Egyptiens, qui observoient encore de son tems la Circoncision, & semoient beaucoup de lin comme les Egyptiens. Pour moi j'y ajoûterai cette convenance, qu'ils sont comme eux attachez à l'interpretation des songes, tout leur entretien du matin étant des songes qu'ils ont eu en la nuit.

\* Le Chesilpes ou Roi Dadian est le plus puissant des Princes de ces quartiers. Chesilpes signifie Roi, Dadian est le nom de sa race. Elle ne vient point des Rois de Georgie, mais d'un de leurs Ministres, qui usurpa la partie de cet Etat dont il étoit Eristave ou Gouverneur. Les anciens Rois de Georgie faisoient residence dans la Ville de Corrat, & gouvernoient leurs autres Etats par ces Eristaves. Le plus considéré de tous étoit l'Eristave d'Odisci ou Colchide, nommé Dadian. Un de ces Rois de Georgie, qui tenoient alors tout le pays qui est entre la mer Caspiene, & le Pont Euxin jusques à Tauris & Erzerom, & du côté du Nord jusques à Cassa,

\* Des Princes qui regnent maintenant dans la Colchide.

divisa ses Etats entre plusieurs enfans qu'il avoit, ne retenant pour lui que les Provinces de Basciaciuch, d'Odisci, de Samsche & de Guriel : lesquelles il laissa même gouverner à ses Eristaves.

Le Turc d'un côté profitant de sa foiblesse, lui prit la Ville de Teflis à huit journées de Erzerum, le Persan lui envahit Tauris & toute cette partie de son Royaume, qui est entre Tauris & Gagveti. Cet Etat étant écorné de la sorte, les Eristaves, ou Gouverneurs des autres Provinces, se trouverent quasi aussi puissans que lui, & ne songerent plus qu'aux occasions de se rendre Maîtres absolus de la partie de l'Etat, dont ils étoient les Gouverneurs. Un jour que tous les Gouverneurs étoient à la table, l'Echanson presenta à boire au Roi sur la fin du dîné, & aux autres grands du pays ensuite, selon la coutume, qui veut aussi que tous ceux auxquels l'Echanson en presente, lui fassent après quelque regalé selon leur condition. Après le Roi, on presenta le verre à Dadian, lequel, avant que de faire son present, demanda à Artabeg, un de ceux qui étoient auprès de lui & qui passoit pour le plus magnifique & le plus liberal de cette Cour, quel present il avoit resolu de faire à cet Echanson. Artabeg lui dit qu'il lui donneroit cent écus d'or, & Dadian regla son present là-dessus. On presenta ensuite le verre à Artabeg, qui promit à cet Officier, non pas cent écus, mais mille. Dadian s'en offensa & sans avoir égard au respect

respect  
sur Art  
poignar  
tirij par l  
Roi mêm  
l'insolent  
aussi pu  
quelque  
Ces just  
ment d'  
le trouva  
rent : & l  
fit mettr  
Dadian e  
ce, & on  
avoir été  
Artabeg.  
très conv  
Dadian l  
qu'il avoi  
Gouverne  
té qu'il a  
tabeg lui  
qu'il avoi  
tent enser  
les peupl  
étoient ac  
point de p  
ceux qui e  
le titre d'  
bligé, pou  
Etat, de  
compagnon  
ont fait d  
alliances n

respect qu'il devoit à son Prince, se jette sur Artabeg & lui coupe la barbe avec son poignard: Artabeg ne pût pas s'en ressentir; par le respect qu'il portoit au Roi; & le Roi même n'osa pas entreprendre de punir l'insolence de Dadian, qui étoit presque aussi puissant que lui dans ses Etats. Mais quelque tems après Dadian ayant suivi un Cerf jusques sur les terres du Gouvernement d'Artabeg, les gens d'Artabeg, qui le trouverent séparé de la troupe, le prirent & le menerent à leur maître, qui le fit mettre dans un cachot. On crut que Dadian étoit tombé dans quelque précipice, & on le pleura comme mort. Après avoir été quelque tems dans cette prison, Artabeg le vint trouver, & dans les autres conversations qu'ils eurent ensemble, Dadian lui fait confidence de la pensée qu'il avoit eüe de se rendre maître de son Gouvernement, & lui representa la facilité qu'il auroit à faire la même chose. Artabeg lui fait la même confidence, lui dit qu'il avoit eu le même dessein. Ils concertent ensemble les moyens d'y réussir, & les peuples de leurs Gouvernemens, qui étoient accoutumés à leur obéir, n'eurent point de peine à reconnoître pour Rois, ceux qui en avoient déjà la puissance, sous le titre d'Eristaves. Le Roi même fut obligé, pour ne pas hazarder le reste de son Etat, de recevoir ses ministres pour ses compagnons, jusques-là que ses successeurs ont fait des alliances avec eux: mais ces alliances n'ont pas empêché depuis, qu'ils n'ayent

n'ayent fait souvent la guerre au Roi d'Imirete.

Le Prince qui regne aujourd'hui dans la Mingrellie, se nomme Levan Dadian, & est le cinquième Roi de sa race & Fils de ce Prince Munuacchiar, qui étant un jour à la Chasse heurta si rudement contre un Cavalier, que son cheval s'étant renversé, il y perdit la vie. Le Prince d'aujourd'hui étoit alors fort jeune & un de ses Oncles du côté de son Pere, nommé George Lipardian, gouverna durant son bas âge. Il épousa depuis la fille d'un Prince des Abcassés de la famille de Sciarapsia, fort aimée de ces Peuples. Lipardian, quoi que fort âgé, se maria aussi & prit une jeune Dame nommée Dareggian de la Maison de Ciladze. Cette Princesse prenoit plus de plaisir à la conversation de Dadian qui étoit de son âge, qu'en celle de Lipardian son mari, & pendant que Dadian ne songeoit qu'à se satisfaire dans la passion qu'il avoit pour elle; son premier Ministre ou Visir nommé Paponia s'insinua dans l'esprit de la Reine avec un si grand éclat dans tout le pays, que Dadian la repudia, conformément aux loix de l'Eglise Grecque, & lui ayant fait couper le nez, la ramena à la tête d'une Armée jusques sur les terres de son Pere. Pour son Ministre il se contenta de le tenir en prison & de le mettre entre les mains du Prince de Gurriel son Cousin. Dadian plus amoureux que jamais de la femme de son Oncle, l'enleva de la maison, & la fit reconnoître de

de tous  
Pendan  
on cele  
assances  
dian fit  
femme,  
billa de  
pleura  
du pays  
querelle  
forces t  
empoiso  
me dem  
en repos  
re, pou  
geance  
de Gurie  
traitté u  
le Prince  
gués éto  
tre en sa  
Joseph.  
conjurati  
un jour  
Dadian  
ballustr  
a jamais  
un des O  
ce dans  
né, il co  
fût étran  
quartiers  
le feu y a  
mille pie  
Frere, q

de tous ses sujets pour Dalboda ou Reine. Pendant que dans le Palais de Dadian on celebroit, avec toutes sortes de réjouissances, ces noces incestueuses, Lipardian fit faire chez lui les funeraillles de sa femme, comme si elle fut morte: il s'habilla de deüil avec toute sa Cour, & la pleura quarante jours, selon la coûtume du pays. Chacun prend parti dans cette querelle, & Lipardian se trouva suivi de forces très-considerables: mais ayant été empoisonné dans ces preparatifs, sa femme demeura Reine, & le pais auroit été en repos, si ce Visir que je viens de dire, pour se mettre à couvert de la vengeance de Dadian, n'eut porté le Prince de Guriel à lui faire la guerre, & n'eût traité une ligue entre lui, les Abcasses & le Prince de Basciaciuck. Le dessein des ligués étoit de faire mourir Dadian & de mettre en sa place un de ses Freres nommé Joseph. On pratiqua, pour executer la conjuration, un de ces Abcas, qui donna un jour un coup de lance par derriere à Dadian lorsqu'il étoit appujé contre une ballustrade. L'assassin s'enfuit, & l'on n'en a jamais entendu parler depuis. On arrêta un des Officiers qui étoit derriere le Prince dans le tems que le coup lui fut donné, il confessa la conjuration. Le Visir fût étranglé, son corps divisé en plusieurs quartiers, fut mis dans un canon chargé, & le feu y ayant été mis, il fut ainsi brité en mille pieces. Il fit crever les yeux à son Frere, que les Conjurés vouloient mettre

en

en sa place, & ne lui laissa qu'autant de revenu qu'il en falloit pour survivre à son malheur & à son crime. Il prit prisonnier le Prince de Guriel, lui fit crever les yeux, lui ôta la femme, & son fils, & donna ses Etats au Patriarche son Oncle, nommé Malachia. Le Prince de Guriel fut ainsi puni non seulement de ce crime, mais aussi de la sceleratesse avec laquelle il avoit fait mourir son propre pere. La tradition du pays veut que Dadian ait fait aussi mourir en ce tems-là les enfans qu'il avoit eu de sa premiere femme, porté à cela par le conseil de la nouvelle Reine, qui vouloit mettre les siens en leur place. Dadian fit après cela la guerre aux Abcasses, qui durant le tems de ces troubles avoient fait des courses dans son pays pour vanger l'affront fait à sa premiere femme fille de leur Prince. Il subjuga ces peuples, & comme il ne pouvoit tirer d'eux aucun tribut d'or ni d'argent, il se contenta d'une certaine quantité de chiens de chasse & de faucons, qui est ce qu'il y a de plus rare dans leur pays. Dadian étant venu ainsi à bout de la guerre civile, tourna toutes ses pensées à se rendre maître d'Imirete, dont le Prince a été autrefois son Souverain. Il lui fait la guerre, & quoiqu'il n'ait pas encore pû s'en rendre entierement maître, à cause que ce Prince a une retraite assurée dans le Château de Cottatis, qu'il n'a pas pû forcer jusques à cette heure, il a néanmoins tellement ruiné ses Etats qu'il sera toujours plus puissant que lui.

Le

Le  
grandes  
dans un  
plus gra  
éloigné  
auquelle  
quitte m  
affaires  
reste dan  
secret, b  
tant en c  
le plus d  
y faisoit  
dans une  
ne fort sa  
Murat, a  
au Perjan  
vint trou  
pondit qu  
jamais eng  
but qu'il  
tre adres  
de leur fa  
le plus m  
il reçoit  
nople, il  
de ses Eta  
duite, &  
de grands  
aux passag  
les gués le  
fait loger  
pour tout

\* Qualitez

Le Prince qui regne maintenant a de grandes qualitez,\* & s'il avoit été nourri dans un pays plus civil il auroit été un des plus grands Princes de son siecle. Il est fort éloigné de toutes les debauches de bouche auxquelles ceux de son pays sont fort sujets, quitte même souvent le manger pour ses affaires & pour la chasse, infatigable au reste dans les occasions de la guerre, prompt, secret, brave, aimant ses sujets, les secourant en toutes leurs necessitez. L'on ne parle plus dans ses Etats des violences qu'on y faisoit autrefois, & tout le monde y vit dans une grande quietude; il se gouverne fort sagement avec les Turcs, & Sultran Murat, au tems de la guerre qu'il faisoit au Persan lui ayant envoyé dire qu'il le vint trouver au siege de Keravan, il répondit que lui ni ses Ancêtres ne s'étoient jamais engagez à le suivre, & que le tribut qu'il lui payoit étoit volontaire. L'autre adresse dont il se sert auprès d'eux est de leur faire croire que la Mingreilie est le plus mauvais pays du monde. Quand il reçoit des Ambassadeurs de Constantinople, il envoie des gens sur la frontiere de ses Etats qui se chargent de leur conduite, & les font passer par des rochers, de grands bois, de mauvais chemins, & aux passages des rivieres choisissent toujours les gués les plus mauvais. La nuit on les fait loger dans de pauvres cabanes, où pour tout regal ils n'ont qu'un peu de paille

\* Qualitez du Prince qui y regne maintenant.

de & de fromage. Quand ces Ambassadeurs sont conduits à son audience, il les reçoit au pied de quelque arbre, assis sur un vieux tapis; mal habillé, accompagné d'un grand cortège, mais de gens tous mal vêtus. Au sortir de l'audience on loge l'Ambassadeur dans une mauvaise maison, où à peine il peut être à couvert, & on le traite si mal que lorsqu'il est à Constantinople, il parle de ce pays comme du plus disgracié pays du monde. Il fit crever les yeux, il n'y a pas long-tems, à un de ses Ministres, qui machinoit de faire soulever ses sujets. Il a attiré dans ses Etats des Juifs & des Armeniens, & par leur voye le commerce. La monnoye y a maintenant cours; il tire beaucoup de profit de celle qu'il y fait battre: il fait venir des Artisans de tous côtez, & pour les y arrêter il les marie & leur donne quelque établissement. Il fait aussi tous les jours de grands dons aux Eglises & aux Ecclesiastiques, & il n'y manque que de bons Architectes pour bâtir de grandes Eglises; car de lui-même il y seroit fort porté.

\* Les Mingrelliens sont divisez en Seigneurs Gentilhommes, Saccurs ou riches personnes, & gens du peuple, qu'ils nomment Moinali. Les Gentilhommes qui ont quelque titre s'appellent Ginafca, les autres Ginandi. Il n'y a que les Ginafca qui puissent avoir des Gentilhommes à leur service. Les Gentilhommes ordinaires ou

\* Divers états de ceux du pays.

Ginandi  
nalli: il  
que cell  
vent all  
ne peut  
quel la f  
né dans l  
sçauroit  
che homm  
ou Seigne  
le Prince,  
Les Saccu  
leur font  
dans leurs  
leurs autr  
du peuple  
vent à piec  
leurs épaul  
ces courvée  
qui deux, q  
quantité des  
les plus rich  
connoissance  
millet, de  
Outre cela i  
gers que les  
& les recev  
tes les fois q  
Ils sont Juge  
mort de leur  
est éteinte, il  
vent quand e  
sonne, ils la  
fiter; ainsi leu  
sistent à avoir  
Tome VII.

Ginandi se servent des Saccurs & des Moinalli: il n'y a point de Noblesse considerée que celle-là: le Prince même prend souvent alliance dans leur maison. Personne ne peut s'avancer au de-là du rang dans lequel la fortune l'a fait naître: celui qui est né dans la dernière classe du peuple n'en sauroit sortir quand il seroit le plus riche homme de tout le pays. Les Ginasca ou Seigneurs ont les même Officiers que le Prince, mais non pas en pareil nombre. Les Saccurs servent les Gentil-hommes, leur font la cour, les suivent à cheval dans leurs voyages & à la guerre, & dans leurs autres besoins. Enfin les derniers du peuple leur portent du bois, les suivent à pied & portent leurs hardes sur leurs épaules lorsqu'ils voyagent. Outre ces courvées ils les doivent encore traiter, qui deux, qui trois fois l'année selon la quantité des terres qu'ils tiennent de lui: les plus riches doivent une vache de reconnaissance avec une charette chargée de millet, de pain, de vin, & de volaille. Outre cela ils doivent loger tous les étrangers que les Gentilhommes leur envoient, & les recevoir eux-mêmes chez eux toutes les fois que l'envie les prend d'y aller. Ils sont Juges souverains de la vie & de la mort de leurs sujets. Quand une famille est éteinte, ils héritent de ses biens, & souvent quand elle est reduite à une seule personne, ils la vendent au Turc pour en profiter; ainsi leurs plus grandes richesses consistent à avoir beaucoup de Vasseaux, c'est

sur ce pied-là qu'on juge de leur puissance, & ceux-là sont estimez les plus riches de tous, qui ont beaucoup de Vaisseaux qui leur fournissent tous les jours tout ce qui est necessaire pour l'entretien de leur maison.

\* Leurs maisons ordinaires ne sont point divisées par appartemens; elles consistent en une grande Sale, dans laquelle maîtres, valets, hommes & femmes vivent ensemble sans être separez l'un de l'autre. Il y a toujours du feu l'hyver au milieu de la Sale, & la muraille étant de bois & le toit de paille, il n'y a personne qui se puisse assurer que sa maison doive durer tout un jour, le feu les reduit quelquefois en cendre en un moment, ou le vent les découvre. Ces Sales sont enfumées & obscures, car elles n'ont point d'autre jour que celui qu'elles tirent de la porte. Ils ont les plus beaux païsages du monde, & quittent sans regret ces maisons, d'une architecture si facile, toutes les fois qu'ils veulent changer de poste. L'hiver ils se mettent dans les bois, qui les couvrent du vent, & où ils ont le plaisir de la chasse. L'Été ils cherchent leurs demeures sur les collines: & dans les moyennes saisons ils choisissent des lieux où ils puissent jouir des plaisirs de l'une & de l'autre des deux saisons; mais ils s'éloignent toujours des bords de la mer à cause du mauvais air de ces lieux, & de la crainte des Pirates. Le Prin-

\* Maisons, Bâtimens,

Prince  
lequel  
il est b  
dans e  
tous o  
un pré  
avoir  
bres, d  
ne pom  
ils dress  
distance  
feu ne le  
le qui e  
pré, se  
les étran  
qui sont d  
garderobb  
que les au  
Le premi  
re; car au  
dessous des  
té gâteroit  
mieres éta  
tour de la  
maisons des  
Chapelle a  
point oblig  
plus loin.  
d'avantage  
bitations ain  
y trouvant  
vie de la can  
\* Ce peu

\* Habit.

Prince a plus de cinquante Palais, entre lesquels celui de Zugdidi est le plus beau: il est bâti d'une fort belle pierre, les dedans en sont ornez à la Persanne. Ils ont tous ordinairement devant leurs maisons un pré fermé d'un fossé & d'une haye; pour avoir de l'ombre ils y plantent des arbres, dont les branches font la figure d'une pomme de pin. A l'entour de ce pré, ils dressent des chaumieres avec quelque distance l'une de l'autre, de peur que le feu ne les brûle toutes en même tems. Celle qui est la plus proche de l'entrée du pré, se nomme Ochos, où ils reçoivent les étrangers. Après suivent les autres, qui sont destinées ou pour celliers, ou pour garderobbes; & celles-là sont plus fortes que les autres, & faites en forme de tour. Le premier planché est élevé de terre; car autrement on pourroit creuser au dessous des murailles, outre que l'humidité gâteroit les meubles. Toutes ces chaumieres étant disposées de la sorte à l'entour de la haye qui ferme le pré, dans les maisons des Gentilshommes, l'on bâtit une Chapelle au milieu du pré, pour n'être point obligé d'aller chercher la Messe plus loin. On ne scauroit croire combien d'avantage ils tirent de cette maniere d'habitations ainsi éloignées les unes des autres, y trouvant en même tems la liberté de la vie de la campagne, & les plaisirs de la ville.

\* Ce peuple est si pauvre qu'il est re-

G 2

duit

\* Habit.

duit à un lambeau de drap de laine, qui leur descend depuis la ceinture jusques sur le genouil: les personnes de condition s'habillent d'étoffes étrangères, mais à leur ceinture de cuir qu'ils portent couverte de plaques d'argent, ils attachent, outre l'épée, toutes les choses qui peuvent être nécessaires dans un voyage, un couteau, la pierre pour l'éguiser, une éguillette de cuir, large de trois doigts & longue de demie aune, un fusil pour allumer du feu, une petite bourse pleine de sel, une autre pleine de poivre & d'autres épices, une alaine, du fil, une aiguille, & jusqu'à une petite bougie de cire. Leurs chemises sont travaillées avec de l'or à l'endroit du col, & par en bas: & afin que l'on voye ce travail, ils la tirent hors de leurs chausses, & la veste qu'ils portent dessus est plus courte que la chemise. Pendant les grands froids ils mettent une espee de justaucorps doublé de fourrures, leurs bonnets sont en pointe: ils trouvoient l'usage de nos chapeaux fort commode, mais comme il n'y avoit personne dans le pais qui les pût imiter, ils en firent avec de l'osier couvert de toile cirée; d'autres les faisoient de drap avec un carton dedans. Il y en eût même qui en firent de menuiserie, mais tous mettoient ces chapeaux sur leurs bonnets, & ne s'en servoient qu'en tems de pluye, ou contre l'ardeur du Soleil.

\* La pauvreté du pays plutôt que leur vertu

\* Leur nourriture.

vertu &  
res de l  
pêche  
qu'ils c  
ils piller  
ôtent l'  
l'ayant  
le, le se  
cette pâ  
sage est  
point de  
che de b  
aussi le f  
la viande  
que chose  
la pâte du  
te cavité.  
vant le Pr  
rante pal  
qu'il dego  
les grands  
des porcs  
servent su  
le, après  
toute emb  
la doit ma  
comme le  
garde; on  
millet, cel  
bout de la  
& en sert à  
plus honné  
millet plus  
pendant qu  
pieces. O

vertu & leur abstinence, a banni toutes sortes de luxes de leurs festins, mais cela n'empêche pas qu'ils ne fassent excez du peu qu'ils ont: pour regal les jours de Fêtes, ils pillent du millet dans un mortier, en ôtent l'écorce, le lavent, le cuisent, & l'ayant réduit en consistance de pâte molle, le servent sur une pelle à leur conviez; cette pâte leur tient lieu de pain, dont l'usage est rare parmi eux. Ils ne se servent point de sieges si l'on sert une planche de bois ou table devant eux, elle fait aussi le service de plat, car on jette dessus la viande, & quand ils ont à servir quelque chose de liquide, ils font un trou dans la pâte du millet, & le mettent dans cette cavité. Au lieu de table on étend devant le Prince un cuir quia trente ou quarante palmes de long, si gras & si sale qu'il dégoûte ceux qui le voyent. Dans les grands repas l'on fait rotir des bœufs, des porcs & des moutons entiers, ils les servent sur des civieres. Pour la volaille, après qu'elle est cuite, ils la portent toute embrochée à l'entrée du lieu où on la doit manger, & disposent ces broches comme le feroient les armes d'un corps de garde; on sert premierement le gomo ou millet, celui qui en a le soin court d'un bout de la table à l'autre avec une pelle, & en sert à chacun. Ils donnent après aux plus honnêtes, de la pâte de gomo ou millet plus fine, avec une petite palette, pendant que le Cuifinier met le roti en pieces. On sert toujours à la personne la

plus considerable lépaule. Pour faire leur brindes lorsque l'Echanson leur presente la tasse, ils le prient de la presenter à celui auquel ils les font, qui l'approche de ses levres, en goûte un peu, & après avoir nettoyé l'endroit où il a porté la levre, la renvoye à celui qui lui a fait le brinde, qui la boit tout entiere. Ils ont en grande estime ceux qui boivent beaucoup sans s'enyvrer. Ils avoient dans le pays un homme si renommé par cette vertu, que Sephi Roi de Perse le demanda au Prince Dadian. Il fut en Perse, & s'étant éprouvé plusieurs fois avec les plus braves du pais, il en remporta toujours la victoire & le prix de ces combats. Le Roi même voulut un jour mesurer ses forces avec lui, & beut, disent-ils, avec tel excez qu'il en mourut. Scedan Cilazé ce fameux beuveur, retourna en grand triomphe & fort riche en son pais.

\* Tous les Mingrelliens s'appliquent à l'agriculture, avec d'autant plus de raison qu'on ne leur apporte point de grain d'ailleurs: la plus grande fatigue après que le grain est semé, est de le serfoier, pour empêcher que l'herbe ne l'étouffe; elle y croît en abondance à cause de l'humidité du pais. Toute la campagne est pleine dans ce tems-là de gens qui travaillent, la fatigue en est grande à cause de la chaleur, mais ils la rendent moins fâcheuse par la bon-

\* Agriculture.

Bonne  
vail & p  
rent &  
outre qu  
au trava  
s'accord  
fons les a  
donnent  
mes l'on  
Musique  
soient pl  
s'avance  
que ont d  
née étan  
jours cha  
les emplo  
& on leur  
pas manq  
crent au t  
neau de le  
promettan  
tems de la  
Paul, qui  
personne n  
leur ayant  
à rompre  
nu, ils me  
cellier, le  
Sacerdotau  
ce vin, pe  
bouteille à  
terre, com  
les piuyes f  
si elle étoit  
quelquefois

Bonne chere qu'ils font à ces gens de travail & par de certaines chansons qu'ils chantent & qui les tiennent de belle humeur, outre que l'air de ces chansons est accomodé au travail : & comme dans la danse les pas s'accordent à la cadance, aussi dans ces chansons les airs s'accommodent aux coups qu'ils donnent. Dans une troupe de quarante hommes l'on en choisit deux qui battent cette Musique rustique, & afin que les battus soient plus courtes, & qu'ainsi le travail s'avance davantage, ces maîtres de Musique ont double pitance. Le travail de la journée étant fini, ils marchent en files, toujours chantant, vers la maison de celui qui les employe, où on leur fait un grand repas, & on leur donne du vin : mais afin de n'en pas manquer en ce tems-là, ils consacrent au tems de la vendange quelque tonneau de leur meilleur vin à S. George, lui promettant de n'y point toucher qu'au tems de la Fête de Saint Pierre & de Saint Paul, qui est le tems de ce travail. Alors personne n'oseroit y toucher, leurs Prêtres leur ayant fait croire qu'il y va de la vie à rompre ce serment. Le jour étant venu, ils menent un de leur Prêtre dans leur cellier, lequel étant vêtu de ses habits Sacerdotaux, recite quelques Oraisons sur ce vin, perce le tonneau & en envoie une bouteille à l'Eglise de Saint George. La terre, comme j'ai dit, étant fort humide, les pluies féroient souvent verser les bleds si elle étoit en labour, ainsi ils sement quelquefois sur la terre ainsi trempée sans

la labourer, ce qui leur reussit. Entr'autres herbages ils ont beaucoup de choux, j'en ai veu dont le tronc pesoit bien dix livres, ils les gardent pour le Carême, ils leur font bouillir un bouillon, puis ils les mettent avec du sel dans un muid où il y a eu du vin, ils y ajoutent des herbes de bonne odeur, jettent de l'eau dessus, qui en moins d'un mois devient aussi forte que du vinaigre. Les pauvres gens n'ont point de nourriture plus ordinaire que celle-là.

\* Comme ces peuples passent toute leur vie à la campagne, aussi n'ont-ils point d'exercice plus ordinaire que la chasse, tout le monde prend ce plaisir: & c'est un proverbe dans le pays, que la felicité des hommes consiste à avoir un cheval, un bon chien & un excellent faucon. Au lieu de tournois le Prince fait des chasses solennelles, où tous les Grands du pais sont invitez, mais celle que Dadian aime le plus, se fait au tems du rut des Cerfs. Ils entrent alors dans le plus fort des bois au lieu où ils les entendent, & les tirent à coups de fleches. Dans le tems que Dadian portoit le deuil de sa femme, & que la bien-seance l'empêchoit de prendre ce plaisir, il alloit aux lieux où il pouvoit entendre le bruit que font les Cerfs, pour se consoler par cette musique de la contrainte qu'il souffroit.

† Quand un de leurs parents ou amis est

\* Chasse.

† Leur maniere d'enterrez les morts.

à l'ago  
lui ôter  
tout ce  
pendre  
tement e  
maison  
cheveux  
finie, ils  
pleurer p  
ceux mêt  
tent leurs  
la ceintur  
chœurs,  
repetant p  
tems du d  
qu'à trois  
leur maiso  
tristesse. L  
le pour le  
ses Messes:  
plus de cin  
profite de l  
ils meurent  
mair à entr  
la Messe o  
on donne d  
clesiaistiques  
grande dép  
dans ces o  
ce à venir  
met sous  
sous un a  
épée on en  
des autres c  
Prince ayant

à l'agonie, par une charité barbare, ils lui ôtent le chevet de dessous la tête, & tout ce qui la peut soutenir, & la laissant pendre de la sorte, le malade est promptement étouffé. Alors tout le monde de la maison se déchire le visage, s'arrache les cheveux, & cette crierie sans ordre étant finie, ils se préparent en cette sorte à le pleurer plus régulièrement. Les parens, & ceux même de la première condition, ôtent leurs habits, & paroissent nuds jusqu'à la ceinture. La troupe se divise en deux chœurs, qui se repondent l'un à l'autre repétant plusieurs fois Ohi Ohi. Pendant le tems du deuil, qui dure quelquefois jusqu'à trois ans, leurs personnes & toute leur maison portent les marques de leur tristesse. L'Evêque dit une Messe solennelle pour le defunt, & tire grand profit de ses Messes: elles lui valent ordinairement plus de cinq cens écus, & comme le Roi profite de la dépouille des Evêques quand ils meurent, son interêt fait qu'il tient la main à entretenir cette coutume. Après la Messe on fait un festin à l'Evêque, & on donne de belles vestes à tous les Ecclesiastiques qui y ont assisté. La plus grande dépense de ces peuples se fait dans ces occasions. L'on invite le Prince à venir pleurer le defunt: l'on met sous un pavillon ses chiens, sous un autre son cheval, pour son épée on en dresse un troisième, & ainsi des autres choses dont il s'est servi. Le Prince ayant le corps dépouillé jusqu'à la

G. 5

cein-

ceinture, & les pieds nus, se met à genoux sous chacun de ses pavillons, se donne quelques coups par le viage, pleure, fait ses oraisons, & à la fin trouve un grand festin à la maison de celui qui l'a invité, & un présent pour finir cette fête. Le lendemain de Pâques est leur jour des Trépassés. Ils portent à manger sur la tombe des morts, ils y mettent une cage couverte de fleurs avec des cierges allumés: le Prêtre benit les viandes, qu'ils portent en suite à l'ombre de grands arbres qui sont devant l'Eglise, chaque famille ayant le sien: ils passent le reste de la journée à se présenter les uns & les autres ce qu'ils ont de meilleur, croyant que la chère avec laquelle ils se regalent de la sorte est fort méritoire, & tient lieu de suffrages pour les ames de leurs parens morts.

\* Ces peuples sont fort cruels, & ceux du païs qui ont de l'autorité, se servent de cette autorité sans aucune humanité contre leurs sujets. Je me souviens qu'un de ces Seigneurs, qui avoit un prisonnier qui lui servoit de Tailleur, lui fit couper un des pieds, de peur, disoit-il, qu'il ne s'enfuit. Entre tous les châtimens dont ils punissent les criminels, ils tiennent que d'ôter la veüe à un homme est un des plus grans: ils le font de cette sorte. On plante quatre pieux en terre, l'on y attache le criminel par les pieds & par les mains, en sorte qu'il ne puisse faire aucun mouvement: ils ont deux

petits

\* Punition des Criminels.

petits  
 leur d  
 ferrem  
 bois: il  
 puyant  
 ôtent ai  
 trême,  
 tout le v  
 sont troi  
 ger. Qu  
 minels,  
 sânt que  
 veines, &  
 le des os  
 ne se pour  
 que le vo  
 en prenant  
 te pour pa  
 chose volé  
 tre la Justi  
 volé. \* S  
 met une c  
 pleine d'ea  
 un grand f  
 de l'armen  
 le bras de  
 sortir on l  
 le lie, on  
 on le déco  
 marque de  
 cent. Qua  
 tes & les c  
 on les fait

\* Maniere d'a

petits lastres ou plaques de fer de la grandeur d'un fol, attachées au bout de deux ferremens qui s'unissent en un manche de bois: ils les font rougir au feu, & les appuyant sur les yeux du criminel, ils lui ôtent ainsi la veüe avec une douleur extrême, qui paroît assez dans ses effets, car tout le visage & la poitrine leur enfle: ils sont trois ou quatre jours sans pouvoir manger. Quand ils coupent le poing aux criminels, ils le font avec un fer rougi, disant que cela empêche le sang de sortir des veines, & ils ôtent avec un bâton la mouelle des os, de peur, ajoutent-ils, qu'elle ne se pourrisse. Lorsque le crime est leger, que le voleur a été surpris, par exemple, en prenant quelque vache, il en est quitte pour payer quinze fois la valeur de la chose volée, dont le Roi a un tiers, l'autre la Justice, & le reste celui qui a été volé. \* Si le crime n'est pas averé, on met une croix au fonds d'une chaudiere pleine d'eau, on la fait bouillir en faisant un grand feu dessous, y employant du bois de sarment: L'accusé est obligé de mettre le bras dedans & d'en retirer la croix: au sortir on lui met le bras dans un sac, on le lie, on le cachete, & trois jours après on le découvre; s'il n'y paroît point de marque de brûlure, il est déclaré innocent. Quand les preuves sont moins fortes & les crimes de moindre conséquence, on les fait jurer sur les Images de leurs

\* Maniere d'averer les crimes.

Saints, mais il leur est ordinaire de manquer à ce serment, & quand ils savent sur quel Saint on les doit faire jurer, ils vont auparavant devant son Image, lui confessent leur crime, & l'avertissent que le lendemain ils diront tout le contraire de ce qu'ils ont confessé; qu'ils ne s'en fâchent point, qu'ils leur sacrifieront un mouton par exemple. C'est pourquoi ceux qui sont réduits à s'en rapporter à leur serment se gardent bien de leur dire sur quelle Image ils ont dessein de les faire jurer.

On fait quelquefois combattre ensemble ceux sur lequel tombe le soupçon d'un crime, ils courent la lance en arrêt l'un contre l'autre, & celui qui est blessé le premier est puni comme coupable. Les veuves qui se remarient, si elles sont grosses de leurs maris défunts, ne se font point de scrupule d'ensevelir tous vifs les enfans qui en proviennent: ce qui est encore ordinaire aux pauvres gens, lorsqu'ils ne se croient pas assez riches pour les nourrir. Je représentai au Prince l'horreur de cette action, sa réponse fut qu'il n'y sçavoit point de remède, & qu'il ne pouvoit pas tenir registre des femmes qui accouchoient dans les États.

Du côté de la terre, la Mingrellie est fermée du Mont Caucaie. La ferocité des peuples qui habitent ce Mont empêche que les prisonniers ne puissent sortir de ce côté-là. Le Pont Euxin le ferme d'un autre, les rivières du Phase & du Corasse, qui ne sont pas gayables, rendent aussi la sortie de ce pays fort difficile: ainsi les esclaves ou prison-

prisonniers,  
tir, &  
porter u

\* Les  
écrites,  
assés-bie  
des loix  
son ava  
de ces p  
sont pas  
ce qui e  
ble, à la  
ve. Les  
maniere  
chacune  
ils comp  
Juges pre  
ble à la ca  
bre d'un g  
roit le pre  
moyens: a  
laisse la p  
Rapporte  
fendeur fa  
berté: l'o  
s'étoit élo  
munique l  
fait à ses  
à dire ni t  
cent. Cet  
d'être prat  
sées, aussi  
ont dans l  
jamais dir

\* Leur Justi

prisonniers d'Etat. n'en peuvent gueres sortir, & l'on se contente de les obliger à porter une grosse chaîne.

\* Les Mingrelliens n'ont point de loix écrites, & la Justice ne laisse pas d'y être assés bien administrée. Par tout où il y a des loix, chacun tâche de les expliquer à son avantage : le sens commun est la loi de ces peuples. Dans les affaires qui ne sont pas de grande discussion c'est le Prince qui est le Juge, qui les décide à table, à la chasse, & partout où il se trouve. Les plus difficiles se terminent de la maniere suivante. Les parties choisissent chacune un Juge, entré les mains de qui ils compromettent leur interêts, & les Juges prennent un Rapporteur. On s'assemble à la campagne, le plus souvent à l'ombre d'un grand arbre ; le demandeur paroît le premier, expose sa demande & ses moyens : après avoir achevé il se retire & laisse la place à sa partie, à laquelle le Rapporteur expose ses pretentions. Le defendeur fait sa réponse avec la même liberté : l'on fait revenir le demandeur, qui s'étoit éloigné, & le Rapporteur lui communique la réponse & la deffense qu'on a fait à ses demandes, & n'ayant plus rien à dire ni l'un ni l'autre, les Juges prononcent. Cette maniere de juger mériteroit d'être pratiquée par des Nations plus civilisées, aussi-bien qu'un autre coûtume qu'ils ont dans leurs affaires, de ne s'adresser jamais directement à la personne à qui ils

G 7

ont

\* Leur Justice en causes civiles.

ont quelque chose à demander, mais de se servir toujours de l'entremise d'un de leurs amis communs : car il se termine toujours beaucoup d'affaires de la sorte, là où ailleurs, l'aigreur avec laquelle l'on fait ses demandes en fait naître de nouvelles.

\* Toute la difficulté du traité de leurs mariages se réduit aux presens qu'on est obligé de faire aux parens de la femme. De mon tems on traita le mariage du Prince d'Odisci avec une fille du Prince de Circasses nommé Casciach Mepe : le Prince demandoit pour sa fille cent Esclaves chargés de toutes sortes de draps & de tapis, cent vaches, cent bœufs & cent chevaux. Quand le futur époux va voir sa maîtresse il est obligé d'y porter du vin & quelques bœufs, les parens en font bonne chère. Le jour des nocces, si l'Evêque ou le Curé ne se trouve point pour les célébrer, ils vont dans leurs Caves, lieu qui n'est pas moins reveré chez ces barbares que les Eglises. Le Prêtre tient deux couronnes, & en mettant une sur la tête du mari, il dit, sois couronné N. N. serviteur de Dieu, pour la servante de Dieu N. il met l'autre sur la tête de l'épouse, & dit, sois couronnée la servante de Dieu N. N. pour le serviteur de Dieu N. Il prend ensuite un verre plein de vin, le présente aux époux, leur parain tenant cependant leurs couronnes. Après qu'ils ont beu, le parain leur coupe le fil qui attachoit leurs habits ; & c'est-

\* Mariages.

c'est-à-dire sans que vous sachiez.

\* T  
re, &  
ce met  
pied.  
maisons  
Noblesse  
& com  
re, ils y  
meilleur  
n'est pas  
re des en  
sances.  
féra plu  
cette occa  
beaux ha  
A la dian  
bours fait  
vre sembla  
des tromp  
pieds; ils  
ble qui se  
son plus t  
Prince da  
celles du  
Lipardian  
des autres  
mais quand  
avec celles  
que ses Ar  
ceux de D

\* Leurs gue

c'est-là toute la forme de leurs mariages sans qu'il se parle du consentement des mariez.

\* Tous les Mengrelliens vont à la guerre, & quoique le pays soit petit, le Prince met aisément trente mille homme sur pied. Ordinairement chaque trentaine de maisons fournit un homme, mais toute la Noblesse est obligée de suivre son Prince; & comme ces Peuples aiment fort la guerre, ils y portent avec eux ce qu'ils ont de meilleur. La nuit, pendant lequel tems il n'est pas ordinaire à ces peuples de faire des entreprises, ce ne sont que réjouissances, & que festins. C'est à qui fera plus grande dépense, & c'est pour cette occasion aussi qu'ils gardent leurs plus beaux habits & leurs plus beaux meubles. A la diane & au soir ils battent leurs tambours faits à la Perfanne: ils sont de cuire semblables à des timbales: ils ont aussi des trompettes droites, longues de cinq pieds; ils en mettent toujours deux ensemble qui se répondent l'une à l'autre avec un son plus terrible qu'agreable. Celles du Prince dadian sonnent les premieres, après celles du Prince de Guriel, puis celles de Lipardian le plus puissant d'Odisci, & ainsi des autres selon le rang de leurs maîtres: mais quand ces troupes se sont rencontrées avec celles du Prince d'Imirete, à cause que ses Ancestres ont été les maîtres de ceux de Dadian, il lui rend ce respect de  
ne

\* Leurs guerres.

ne faire sonner les siennes qu'en second lieu.

Les Mingrelliens ne gardent aucun ordre ni disciple dans leurs combats, chacun choisit son ennemi, & la bataille est terminée en un quart d'heure: avec tout cela ils ne laissent pas de remporter tous les jours de signalées victoires sur les sujets du Prince d'Imirete ou Bachaciuck, quoique la nature, en les faisant les plus forts, & les mieux proportionnez du monde, semble les avoir formez avec intention de les en rendre maîtres. Le Prince d'Imirete est toujours sur la deffensive, & lorsque Dadian entre dans ses Etats ils le retire dans la ville de Cottatis, & avertit ses sujets de se retirer dans les Montagnes. Dadian entreprit dans ces derniers tems de s'en rendre le maître: il y fit rouler de l'Artillerie; mais comme il n'avoit pas des gens qui la sceussent servir, il fut contraint de lever le siege.

\* Entr'autres jeux & exercices ils ont le jeu du Ballon à cheval, les joueurs sont rangez en files: celui qui est à la tête jette en l'air le Ballon, & ceux qui le suivent tâchent de lui donner un coup d'arriere-main avec leur Raquette de quatre ou cinq palmes de long. Le dernier qui le prend se met à la tête de sa file & recommence cet exercice.

† Il n'y a pas de pays au monde où les Me-

\* Leurs jeux & exercices.

† Comment la Medecine se pratique chez eux.

Medec  
ment p  
& Fran  
quelqu  
le mar  
eux ils  
certaine  
seigné c  
les ne de  
leurs ma  
ôté l'éco  
y ajoûtan  
& quelqu  
grandes fi  
de feuilles  
leurs mala  
purger par  
de titimale  
lent. Ils se  
be pour gu  
viens que  
Princesse de  
Jacinthe,  
grande, qu  
& se mit à  
dinaire, si-  
tôt de la ra  
fection de Ja  
ser pour gran  
d'avoir des pu  
Plus grande e  
plus on estim  
je ne sçai si

\* Leur maniere

Medecins soient mieux reçus : ils estiment principalement les Medecins Italiens & François, & quand ils en rencontrent quelqu'un, ils font ce qu'ils peuvent pour le marier & l'arrêter dans le pays. Pour eux ils n'ont point d'autres Medecins que certaines femmes, à qui l'expérience a enseigné ce qu'elles sçavent de remedes, elles ne donnent point d'autre nourriture à leurs malades que du milliet, d'où ils ont ôté l'écorce en le pilant dans un mortier, y ajoûtant quelques feuilles de Coriande, & quelques gouttes de vin. \* Dans les plus grandes fievres ils couvrent leurs malades de feuilles de saules; ils ne purgent jamais leurs malades, mais à ceux qui se veulent purger\* par precaution ils donnent du suc de titimale, qui est un purgatif fort violent. Ils se servent de l'infusion de rubarbe pour guerir la fièvre, & je me souviens que comme on eut ordonné à la Princesse de prendre de la confection de Jacinthe, l'ignorance du Medecin fut si grande, qu'il prit une pierre de ce nom & se mit à la froter contre une pierre ordinaire, si bien que la Princesse prit plutôt de la raclure de pierre que de la confection de Jacinthe. C'est assez pour passer pour grand Medecin en ce pais-là, que d'avoir des purgatifs qui purgent beaucoup. Plus grande est l'évacuation qu'ils font, & plus on estime ceux qui l'ont ordonnée: je ne sçai si l'air du pays y fait quelque chose,

\* Leur maniere de guerir la fièvre.

chose, mais je vois souvent que les remèdes de nos Italiens, sans la dose ordinaire, n'avoient pas assez de force pour nous purger en ce pays là. Pour la fièvre, ils ont appris des Abcasses le remède que voici: ils mettent le febricitant tout nud dans l'eau la plus froide du pais, & le font tenir là par deux hommes fort long-tems, disant que c'est un remède spécifique pour ce mal.

Les Dames, aussi bien que les hommes, vont à cheval dans leurs voyages, les Dames ont un chapeau de drap qui a la forme pointuë, & est fourré de Zibellines: elles portent des Brodequins fort propres & brodez, & se font suivre de toutes leurs Demoiselles fort lestes. Un valet porte un marche-pied couvert de velours & garni d'argent, pour leur servir à monter & descendre; & quand la Cour fait voyage, il ne se peut rien voir de plus galant que ces diverses troupes de Dames qui suivent la Princesse, & sont si bien à cheval, qu'on les prendroit pour des Amazones.

Ils sont fort charitables envers les voyageurs, les plus grands Seigneurs se croient obligez de servir ceux qui ont besoin de leurs aides dans ce rencontre; & un jour la Princesse ayant trouvé un pauvre qui se mouroit de froid, ses Courtisans faisant difficulté d'obéir à l'ordre qu'elle avoit donné de le prendre en croupe, elle le fit mettre derrière une fille naturelle du Prince.

\* Lors-

\* Lo  
genoux  
& j'ai r  
qu'ils de  
cre à ce  
ne nouv  
main dan  
avec cela  
vançant  
velours q  
cevoir.

† Ces p  
le Patriar  
sent presen  
mais cette  
donner qu  
envoye po  
deux Patria  
pellent Cat  
a sous lui  
dueli, Gag  
celui d'Od  
mirete, de  
Suani. D  
d'Odisci,  
ches de cet  
tant de rev  
continuelle  
dépendance  
troupeau, i  
quentes. Il  
n'en tire cir

\* Façons de f  
† Etat Ecclesiast

\* Lorsqu'ils se saluent, ils mettent un genoux en terre les uns devant les autres, & j'ai romarqué encore cette particularité, qu'ils donnent une cuilliere pleine de sucre à ceux qui leur apportent quelque bonne nouvelle. Le Prince même la met de sa main dans la bouche de ses Couriers, mais avec cela de plus, que le Courier, en s'avancant vers lui, marche sur un tapis de velours que l'on étend exprez pour le recevoir.

† Ces peuples reconnoissoient autrefois le Patriarche d'Antioche, ils reconnoissent presentement celui de Constantinople, mais cette reconnoissance ne consiste qu'à donner quelques aumônes au Prêtre qu'il envoie pour les ramasser. Ils ont du reste deux Patriarches de leur Nation, qu'ils appellent Catholiques. Celui de la Georgie a sous lui les Provinces Cartuli ou Cardueli, Gaghetti, Baratralu, & Samsché : celui d'Odisci les Provinces d'Odisci, d'Imirete, de Guriel, des Abcasses & des Suani. Dadian a usurpé, avec l'Etat d'Odisci, l'autorité d'élire des Patriarches de cet Etat. Ce Patriarche a presque autant de revenu que le Prince même : il est continuellement en visite des lieux de sa dépendance, & au lieu d'avoir soin de son troupeau, il le ruine par ces visites si fréquentes. Il ne fait point d'Evêque qu'il n'en tire cinq ou six cens écus. Le grand

Vi.

\* Façons de faire.

† Etat Ecclesiastique du Pays.

Visir lui donna un jour quatre-vingts Écus pour une confession, il ne s'en contenta pas, & comme le même Visir étant malade au lit de la mort l'envoya querir pour se confesser une autre fois, il fit réponse qu'il ne méritoit pas qu'il prit cette peine, l'ayant aussi mal reconnu qu'il avoit fait la première. Il l'obligea par-là de lui promettre une plus grande somme : & ce qui est de plus étrange, c'est que tous les trois ou quatre ans ils porte au S. Sepulchre de Jerusalem tout l'argent qu'il a amassé par des voyes si honteuses : croyant que ces présents & ces offrandes l'assurent du Paradis. Il y avoit autrefois douze Evêques dans le pais, il n'en reste plus maintenant que six, car six de ces douze Evêchez ont été convertis en Abbayes. Andra est le premier de tous les Evêchez, il est situé sur la riviere du Gorax ; Mopuis est le second, Bedias le troisième, Ciaïs le quatrième, qui tire son nom de la montagne où il est situé, Scalingicas est le cinquième. L'Eglise principale est dédiée à la Transfiguration de Notre Seigneur, & c'est-là que sont les sepultures des Princes du pais. Scondidi est le sixième, l'Eglise est dédiée aux Martyrs. Les Abbayes sont Chiaggi, Dipparias, Copis, ou Obbugi, où étoient autrefois les sepultures des Princes qui ont été transferez depuis à Scalingicas. Sebastopoli est la cinquième Abbaïe, mais les eaux l'ont ruinée. La sixième étoit Anarghia, autrefois appelée Heraclea. Les Evêques sont plus riches que pas un Seigneur du pais.

ils

ils vive  
il y en  
mesche  
dit pour  
me qu'il  
de libert  
me pour  
leurs D  
qu'ils jet  
ils croien  
que les P  
Ils croi  
pêché qu  
une bonn  
sent quer  
vent charg  
un presen  
là absous:  
que de fat  
de l'Eglise  
Confesseur  
mes pour  
Ils ont une  
fée de purg  
un grain d'  
porté trois  
leur tête.  
imitent les  
& dans leur  
sieurs fois à  
la langue C  
sent la Mess  
n'en connoi  
Cette ign  
Ecclesiastiqu

ils vivent dans une dissolution fort grande, il y en a qui tiennent trois ou quatre femmes chez eux, & de mon tems un d'eux vendit pour Esclave au Turc le mari d'une femme qu'il aimoit, pour en jouir avec plus de liberté. Ils font tous les jours de même pour se rendre maîtres des richesses de leurs Diocésains, & cependant à cause qu'ils jeûnent fort exactement le Carême, ils croient être infiniment plus réguliers que les Prélats de l'Eglise Romaine.

Ils croient qu'il n'y a point de si grand péché que l'on ne puisse effacer en faisant une bonne œuvre, ainsi ils ne se confessent que rarement: mais quand ils se trouvent chargez de quelque crime, ils font un présent à l'Eglise, & s'en croient par-là absous: ce qui leur est bien plus facile que de satisfaire à la rigueur des canons de l'Eglise Grecque, où à l'avarice de leurs Confesseurs, qui exigent de grandes sommes pour l'absolution qu'ils demandent. Ils ont une autre maniere encore plus aisée de purger leur conscience, c'est de jeter un grain d'encens dans le feu après l'avoir porté trois ou quatre fois à l'entour de leur tête. Leurs Abbez & leurs Prêtres imitent les Evêques dans leurs débauches & dans leur ignorance. J'ai montré plusieurs fois à leurs Prêtres un Alphabet de la langue Georgienne, dans lequel ils disent la Messe, & j'ai trouvé que la plûpart n'en connoissoient pas une seule lettre.

Cette ignorance, commune à tous leurs Ecclesiastiques, leur a fait perdre la forme

me des Sacremens : ils ne baptisent les enfans qu'à l'âge de 3. ou 4. ans , ils les conduisent dans le Cellier , qui est le lieu où se doit faire la ceremonie. Le Prêtre vêtu de ses paremens , benit un grand vaisseau plein d'eau , selon le Rituel des Grecs , & se contente de lire ce qui est dans ce Rituel , sans faire rien de ce qu'il prescrit : il laisse faire le reste au Parain , lequel prenant un peu de leur miron ou huile sacrée au bout d'un bâton , en marque l'enfant. Les assistans le lavent après dans l'eau benite par le Prêtre. \* Quand l'Eglise est fermée , ils ne font point de difficulté de dire la Messe sur le seuil de la porte de l'Eglise : leurs calices sont de bois , une courge leur sert de burette , & il n'y a personne qui ne fut scandalisé de l'irreverence avec laquelle ils la celebrent. Cependant on leur paye largement ces Messes , on les regale d'un repas , & de quelque baril de vin , mais leur plus grand revenu leur vient des Sacrifices. † Ces peuples croient que c'est le seul moyen d'obtenir de Dieu tout ce qu'ils lui demandent , on conduit de bon matin une victime devant le Prêtre , qui recite sur elle quelques oraisons , en faisant mention des sacrifices de l'ancienne Loi , de ceux d'Abel , d'Abraham , de Salomon , & d'autres. Il brûle avec une chandelle en cinq endroits le poil de la bête , en forme de croix , & fait tourner trois fois la victime à l'entour de celui

\* Messes † Sacrifices.

celui  
souha  
heure  
porte  
Prêtre  
rend à  
time: o  
cierge  
monde  
seul à  
sistans  
cierge &  
haissent  
tent apr  
suite à t  
pour le  
nes parti  
tinées , c  
& la rate  
crifice , i  
le faire p  
la tête &  
Ils tire  
dictions q  
livres, ou a  
lesquelles  
font passe  
de la tête  
l'ouvrant  
même le d  
sent qu'ils  
rogation q  
ge par exe  
lade qui les  
faire mourir

celui qui la presente: tous les assistans lui souhaitent durant cetems-là une longue & heureule vie. Cette ceremonie faite, on porte la victime à la cuisine, cependant le Prêtre dit la Messe, après laquelle il se rend à la maison de celui qui presente la victime: on donne à chacun des assistans un petit cierge avec un grain d'encens, tout le monde est debout, le maître du logis étant seul à genoux devant la victime, les assistans portent à l'entour de lui le petit cierge & le grain d'encens allumé, lui souhaitent encore une heureuse vie, & le jettent après dans un brasier. On se met ensuite à table, y en ayant une particuliere pour le Prêtre, sur laquelle on sert certaines parties de la victime qui lui sont destinées, comme la poitrine, le dos, le foye & la rate, & à cause que c'est chair de sacrifice, il n'y a que le Prêtre qui en puisse faire porter le reste en sa maison avec la tête & la peau de la bête.

Ils tirent encore de grands profits des prédictions qu'ils font par le moyen de leurs livres, ou avec de petites boules d'argent sur lesquelles il y a une croix marquée. Ils font passer plusieurs fois le livre à l'entour de la tête de celui qui les consulte, & l'ouvrant après au hazard, & mettant de même le doigt sur quelque endroit, ils disent qu'ils ont trouvé la réponse à l'interrogation qu'on leur a faite, que S. George par exemple a envoyé la fièvre au malade qui les consulte, qu'il est resolu de le faire mourir, mais qu'il pourra appaiser sa

colere, en lui sacrifiant un bœuf. Ils font de même avec les petites bouilles, jugeant, ce disent-ils, selon l'endroit où se rencontre la croix qui y est marquée.

Ils croient avoir satisfait à tous les preceptes du Christianisme en observant exactement les jeûnes qu'il prescrit. Le jour de Pâque on ne parle point de Confession ni de Communion. Ils vont ce jour-là 2. heures devant le jour à l'Eglise, mais c'est pour en sortir de meilleure heure, & pour commencer plutôt la débauche par laquelle ils le solemnisent, & les autres fêtes pour lesquelles ils ont plus de devotion.

\* Leur plus grande Fête est celle de S. George le 20. Octobre, le Prince se rend à Ilori pour y assister: il y vient toutes sortes de peuples, jusques aux Abcasses & aux Souans. L'Eglise de S. George est fermée d'une enceinte de murailles qui ont bien quinze palmes de hauteur. La veille de la Fête, le Prince y va sur le soir accompagné d'un grand Corrége, appose son scellé sur la porte de l'Eglise: le lendemain, après avoir reconnu si on n'y a point touché, il leve le scellé, & l'on ne manque point de trouver un bœuf dans cette enceinte. Le peuple croit fermement que Saint George l'y a fait entrer par un miracle, & bâtit sur cette supposition mille prejugez de l'avenir. Si le bœuf se defend de ceux qui le veulent prendre, il y aura guerre cette année-là; s'il est fort

\* La Fête du Bœuf.

crotté,  
fertile,  
ge sera b  
suivra un  
d'animau  
cularitez  
une chose  
y a une fa  
ce bœuf,  
son, com  
laquelle ils  
me a le pr  
morceaux,  
tent au Pri  
pierreries,  
l'année il bo  
tre morcea  
me qu'il est  
ce d'Imirete  
teur d'un si  
du país en a  
rse est div  
ceaux au pe  
de pour un s  
firmitiez. Sur  
dérobe un bo  
qu'il leur est  
il m'en couta  
rent: la veri  
de quelque G  
cir du fait, &  
que les Prêtre  
des dans l'Eg  
plus facilement  
ont fait accro  
Tome VII.

crotté, c'est une marque que l'année sera fertile, s'il est plein de rosée, la vendange sera bonne, s'il a le poil roux, il s'ensuivra une grande mortalité d'hommes & d'animaux, & aussi-tôt toutes ces particularitez s'écrivent de tous côtez comme une chose de la dernière importance. Il y a une famille qui a le privilege de tuer ce bœuf, ceux-là gardent dans leur maison, comme une relique la hache avec laquelle ils le tuent ordinairement: le même a le privilege de le couper en plusieurs morceaux, la tête avec les cornes se portent au Prince. Il les enrichit d'or & de pierreries, & aux plus grandes Fêtes de l'année il boit dedans, il en envoie un autre morceau au Prince d'Imirete, lors même qu'il est en guerre avec lui. Le Prince d'Imirete regale liberalement le porteur d'un si beau present, chaque famille du país en a de même sa part, & tout le royaume est divisé par plusieurs petits morceaux au peuple, qui les sèche & les garde pour un souverain remede dans ses infirmités. Sur cette opinion que le Saint dérobe un bœuf cette nuit-là, ils croient qu'il leur est permis de faire le même, & il m'en couta 2. chevaux qu'ils m'enleverent: la verité est, comme je l'ai appris de quelque Grecs qui se voulurent éclaircir du fait, & veillerent toute cette nuit, que les Prêtres tirent le bœuf avec des cordes dans l'Eglise: ce qu'ils font d'autant plus facilement, que leurs Ecclesiastiques ont fait accroire qu'il y va de la vie à tour-

fer les yeux dans ce tems-là vers les murailles de l'Eglise, & que l'on risque d'être percé de certaines pointes ou flèches que l'on voit dans l'Eglise de ce Saint. Ils observent fort exactement le Carême, & à l'austerité du jeûne des Grecs ils y ajoutent la pénitence d'aller à pied pour ceux qui vont ordinairement à cheval. Les femmes vont nus pieds: les trois derniers jours de Carême ils ne prennent aucune nourriture. Leur Carême dure sept semaines entières: ils le commencent le Lundi de la Quinquagesime, les Samedis & les Dimanches ils mangent deux fois le jour, observant les autres jours du Carême à la manière des Grecs, & ne mangeant que lorsque les étoiles paroissent.

\* Il n'y a point de peuple plus superstitieux que les Mingrelliens, cela se voit assez dans l'apprehension qu'ils ont de la Lune, qu'ils croient être la cause de tous leurs malheurs, & ils s'abstiennent par cette raison de manger de la viande le Lundi; s'ils sont en voyage ils se gardent soigneusement de puiser de l'eau, disant que ce jour-là elle est infectée. Le premier qui découvre la Lune nouvelle en avertit les autres, ceux qui ont l'épée au côté la tirent toute nue, ou leur couteau: les autres la saluent en mettant un genou en terre, ils ont mille autres superstitions, comme d'observer le Lundi de même que les Juifs le jour du sabbat: ils chôment aussi le

\* Superstition des Mingrelliens.

Vendred  
ce le C  
tin, c'est  
devotion  
mer à l'h  
Notre Sei  
enfants ils  
dent ce q  
reux. Le  
la creduli  
ses livres,  
s'abstenir,  
animaux qu  
tres avis de  
point les co  
mais tout dr  
cela le servic  
ce du corps  
fosse.  
Ils parent  
des têtes des  
qu'ils ont tu  
ment est fort  
heur de leur  
porte fort pou  
la barque du  
heureux, & c  
lé ayent été p  
re. Ils nous  
de l'eau benite  
le point d'alle  
s'y prit beauc  
jours voulu de  
me chose.  
Quand ils so

Vendredi, & il y a apparence qu'ayant reçu le Christianisme au tems de Constantin, c'est de lui aussi qu'ils tiennent cette devotion, car Constantin le faisoit chommer à l'honneur du jour de la Passion de Notre Seigneur. A la naissance de leurs enfans ils consultent le Curé & lui demandent ce qu'il devra faire pour être heureux. Le Curé, pour les entretenir dans la credulité, fait semblant de consulter ses livres, & leur donne pour conseil de s'abstenir, par exemple, de manger des animaux qu'on mange avec la peau, & autres avis de cette nature. Ils ne portent point les corps de leurs morts à l'Eglise, mais tout droit au Cimetiere; on fait après cela le service dans l'Eglise, mettant à la place du corps la pelle qui a servi à faire la fosse.

Ils parent les façades de leurs Eglises des têtes des cerfs & des hures des Sangliers qu'ils ont tuez: ils croient que cet ornement est fort agreable à Dieu, que le bonheur de leur chasse en dépend, & qu'il importe fort pour faire une bonne pêche, que la barque du Pécheur ait été faite en tems heureux, & que tous ceux qui ont travaillé ayent été payez largement de leur salaire. Ils nous obligèrent un jour de jetter de l'eau benite sur une de leurs barques sur le point d'aller à la pesche; & comme il s'y prit beaucoup de poisson, ils ont toujours voulu depuis que nous fissions la même chose.

Quand ils sont en mer, & que le vent

leur manque, ils fissent tous pour le faire revenir; & quand il est favorable, ils ne souffrent point que l'on couse rien dans le vaisseau, ni que l'on se serve de fil ni d'aiguille, dilant que le vent demeure pris dans les tours & retours que fait le fil. Ils attribuent souvent les disgraces qui leur arrivent aux imprécations & aux enchantemens de leurs ennemis; jusques-là, que j'ai vu un des principaux du pais, faire porter devant lui quantité de petites images & de reliques au bout d'un bâton, pour purger l'air, disoit-il, de toutes ces malignitez. Quand il font quelque marché, outre le prix de la chose, ils donnent encore quelque regale au Marchand, afin qu'il la benisse. Ils ne mettent jamais entre les mains de l'acheteur ce qu'ils vendent: ils le jettent devant lui; car s'ils faisoient autrement, ils disent que tout ce qu'ils ont dans leurs maisons en sortiroit, & seroit perdu, sans qu'ils y pussent apporter de remede. Quand les hommes font amitié ensemble, ils se touchent l'un à l'autre le front avec un peu de Miron ou huile sainte; & quand l'amitié se fait entre personnes de different sexe, l'homme presse avec les dents le bout du tetton de la femme. Ils sont persuadez qu'une amitié faite avec cette ceremonie doit être éternelle.

Nous conseillâmes un jour un des principaux du pais de manger de la viande, quoi que ce fut en Carême, pour r'avoir ses forces abbatuës par une langue malade.

die. Da  
faisan, o  
lui envo  
creut qu  
veroit de  
fit rempo  
partie de  
qu'on lui  
tion l'Im  
elle fut s  
nous lui  
d'ennuyer  
de ces foib  
Je rappor  
ticuliere q  
lui des cor  
ne épau  
en avoir l  
gement  
y fait à fa  
l'avenir:  
donne à c  
fait ainsi t  
que je me  
la fin on e  
épau de  
tomba enf  
Eiclave A  
minant cor  
que l'on eu  
venoit ce  
trouvée ve

\* Qui est Pe  
rable de la con

die. Dans le tems qu'on lui servoit un faisan, on lui vint dire que le Patriarche lui envoyoit une Image miraculeuse. Il creut que si elle voyoit le faisan, elle acheveroit de le tuer, au lieu de le guerir: il fit remporter bien finement dans une autre partié de sa maison fort reculée le plat qu'on lui avoit servi, receût avec veneration l'Image, lui fit son oraison; & quand elle fut sortie, il se servit du conseil que nous lui avions donné. Mais je craindrois d'ennuyer le Lecteur par un plus long recit de ces foiblesses, qui sont infinies parmi eux; Je rapporterai seulement une maniere particuliere qu'ils ont de deviner l'avenir. \* Celui des conviez, à qui l'on a servi l'os d'une épaule de mouton, par exemple, après en avoir bien ôté la chair, considère diligemment cet os: & sur les remarques qu'il y fait à sa mode, il dit ce qu'il sçait de l'avenir: son jugement ainsi fait, il le redonne à celui d'auprés de lui, & cet os fait ainsi tout le tour de la table. Un jour que je me rencontraï à table avec eux, sur la fin on examina à l'ordinaire l'os d'une épaule de veau qu'on avoit servi, cet os tomba enfin entre les mains d'un jeune Eiclave Abbassa de Nation, lequel l'examinant comme les autres, dit qu'il falloït que l'on eut brûlé la maison de celui de qui venoit ce veau, & en effet la chose fut trouvée veritable, sans qu'il y eut aucun

H 3:

lieu

\* Qui est l'endroit que l'on sert toujours au plus honorable de la compagnie.

lieu de soupçonner qu'il eut pû avoir appris la chose d'ailleurs

Quand ils ont à souhaiter de la pluye pour leurs grains, ils prennent quelque Image de grande devotion, & la mettent tous les jours dans l'eau jusqu'à ce qu'il pleuve: ils croyent qu'ils lui ont l'obligation de la premiere pluye qui vient en suite.

\* Ils n'avoient aucune monoye avant que le Prince Dadian eut attiré le commerce des Armeniens dans le pays: elle ne sert même presentement que pour éгалer les échanges qu'ils font de leurs marchandises. Ce Prince en a fait battre dans ses Etats avec des caracteres Arabes, semblable à celle qui a cours dans la Perse, nommée Abassi; mais ceux du pais estiment davantage les reaux d'Espagne & les monoyes étrangères: elle leur est d'autant moins nécessaire, qu'il n'y a point de pauvre homme qui ne tire de son jardin ou de son bétail ce qui est nécessaire pour sa nourriture. Pour leurs autres necessitez, ils les ont par troc des Turcs, ou aux foires du pais, dont la plus grande est celle du mois de Septembre, qui se tient devant notre Eglise de Cipourias: l'autre, que je ne dois pas oublier, se fait dans l'Eglise de Saint George le jour de la ceremonie du bœuf. Les Turcs portent de Constantinople des tapis, des couvertures de lit, des selles, des harnois de Chevaux, des arcs, des flèches,

\* Marchandise & monoye du pais.

ches, &  
la laine  
portent  
peaux d  
de casto  
buis. I  
& pour  
fel qu'il  
rent pou  
buis. Le  
sujets po  
de ces S  
que chos  
demandoi  
plus aisé  
dué dans  
tems-là n  
tendre au  
re celebre  
laquelle il  
12. Prêtres  
eurent dit  
veux & le  
aux Turcs  
femmes au  
En ce rend  
tiers du pr  
femme en  
On m'a di  
pour avoir  
donna en é  
\* L'air d  
cette humid

\* Voici la Re  
† Temperature

ches, des draps, du fer, du cuivre, de la laine, des toiles de coton, & en rapportent du miel, de la cire, du fil, des peaux de bœuf, des martres, des peaux de castor, des Esclaves, & du bois de buis. Ils gagnent beaucoup sur ce bois, & pour la valeur de quatre cens écus de sel qu'ils apportent dans le país, ils en tirent pour plus de cinquante mille écus de buis. Les Seigneurs vendent souvent leurs sujets pour Esclaves, & de montems, \* un de ces Seigneurs, voulant avoir quelque chose des marchands Turcs, qui lui demandoient dix Esclaves, pour les avoir plus aisément, car la chose s'étoit répandue dans son país, & personne durant ce tems-là ne paroissoit devant lui, il fit entendre aux Ecclesiastiques qu'il vouloit faire célébrer une Messe solennelle, après laquelle il les regaleróit fort bien. Il y vint 12. Prêtres, il fit fermer l'Eglise après qu'ils eurent dit la Messe, leur fit razer les cheveux & leur grande barbe, & les livra aux Turcs. J'ai veu les maris vendre leurs femmes aux Turcs sur un simple soupçon. En ce rencontre le Seigneur du lieu à le tiers du prix de la vente, les parents de la femme en ont un autre, & le mari le reste. On m'a dit même qu'un Gentilhomme, pour avoir un cheval Turc qui lui plût, donna en échange sa propre mere.

\* L'air de ce país est fort humide, & cette humidité vient de sa situation : car

H 4 d'un

\* Voiés la Relation du P. Zampi.

† Temperature du país.

d'un côté il a le Mont Caucaſe, d'où il ſort quantité de rivières, de l'autre les bois dont il eſt couvert empêchent que l'air ne ſoit agité, & le voiſinage de la mer & les vents qui en viennent y apportent continuellement du brouillard & de la pluye. Les roſées y ſont auſſi fort grandes, & cet air humide & renfermé venant à ſe corrompre durant la chaleur de l'Été, engendre beaucoup de maladies, principalement à craindre aux étrangers, qui devroient pendant l'Été quitter les vallons, demeurer ſur les hauteurs & ne manger point de fruits, quoi qu'il s'y en trouve en grande abondance. Ceux du païs ſont ordinairement tourmentez du mal de ratte, qui ſe convertit en hydropiſie ſi l'on n'y remédie de bonne heure. Les fièvres tierces & la quarte y ſont fort ordinaires, & durant l'Autonne il y a force fièvres continuës. Les gens âgés y meurent ordinairement de cattherres & de difficulté de respirer, la jauniffe & la letargie ſont mourir les plus jeunes. Les froids y ſont auſſi fort grands, & quoi qu'ils ne ſe faſſent ſentir que ſur la fin de Decembre, il ne laiſſe pas d'y tomber beaucoup de neiges quelquefois même juſqu'au mois d'Avril.

Le païs eſt vaſte & marécageux du côté de la mer, mais plus avant vers les terres il eſt fort boſſu. Le Mont Caucaſe l'aſſeure de ce côté-là des courſes des Barbares qui l'habitent, & aux endroits où la montagne ſembloit avoir laiſſé quelque paſſage, ils y ont tiré une muraille qui a plus de

ſoixante

ſoixante  
flanqué  
quetaire  
les princ  
ont acco  
endroits  
n'y a po  
l'entrée,  
bois: le  
douce d  
hautes m  
que Qu  
dans les  
ne le mett  
Pont Eux  
Quinte-Cu  
flatter Ale  
\* Le Ca  
fort ſauvag  
ne s'entend  
la Mingrell  
les Alains,  
Caracholis.  
quoi qu'il n  
les plus civi  
à ſe faire in  
de partie de  
diſci & cell  
le Prince d  
Dadian. Il  
re, bien pr  
vilage, brav  
ils ont même

\* Mont Cauca

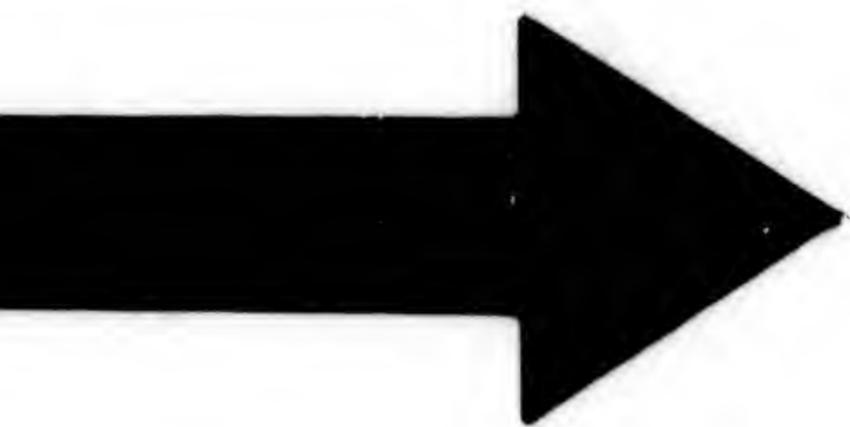
soixante mille pas de longueur, laquelle est flanquée de ses tours, & gardée par des Mousquetaires, qui se relevent tous les mois, & que les principaux Seigneurs de la ville d'Odisci ont accoutumé d'envoyer tour à tour. Les endroits du país du côté de la mer, où il n'y a point de marais pour en deffendre l'entrée, sont aussi fortifiez de châteaux de bois: le país va s'élevant avec une pente douce depuis la mer jusqu'aux plus hautes montagnes du Caucase. Je scai bien que Quinte - Curce met le Caucase dans les Indes, mais Ptolomé & Plin le mettent entre la mer Caspiene & le Pont Euxin, & Strabon remarque que Quinte-Curce en a parlé de là torte pour flatter Alexandre.

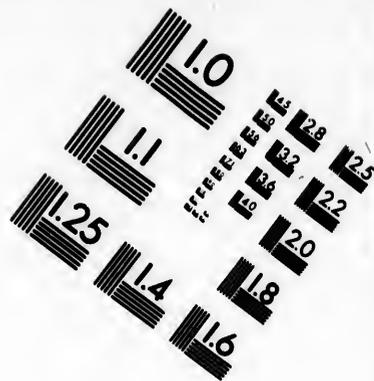
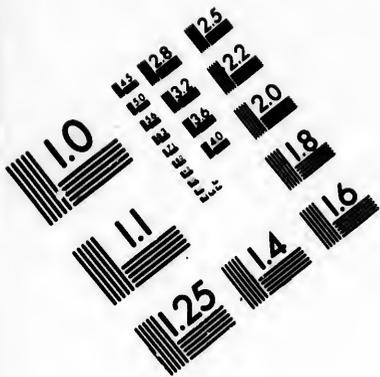
\* Le Caucase est habité par des peuples fort sauvages de différentes langues, qui ne s'entendent point: les plus proches de la Mingrellie sont les Suanis, les Abcasses, les Alains, les Circasses, les Ziques, & les Caracholis. Ils se vantent d'être Chrétiens, quoi qu'il n'y ait ni foi ni pieté parmi eux, les plus civilisez sont les Suanis, qui aiment à se faire instruire. Ils occupent une grande partie des montagnes qui sont vers Odisci & celles d'Imireté. Ceux-cy servent le Prince d'Imireté, & ceux-là le Prince Dadian. Ils sont d'une taille extraordinaire, bien proportionnez, mais affreux de vilage, braves Soldats, bons Arquebusiers, ils ont même l'art de faire des Arquebus

Et s' les

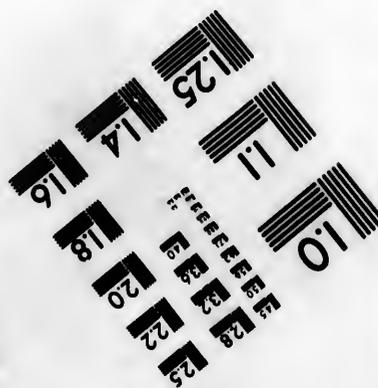
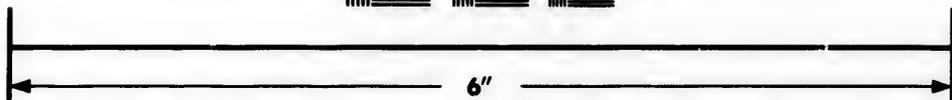
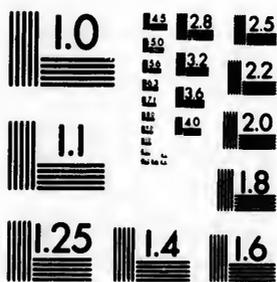
\* Mont Caucase & les peuples qui l'habitent.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14590  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25

01  
02  
03  
04  
05  
06  
07  
08  
09  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

tes & de la poudre: au reste ils sont si sales qu'ils font peine à ceux qui les regardent. Ils ne manquent point des choses nécessaires à leur nourriture, mais la nécessité d'avoir des habits & toute sorte de mercerie les oblige à venir par troupes en Georgie au commencement de l'Été, pour louer leur travail & leur industrie, & travailler à la campagne. Ils s'en retournent après la récolte, remportant pour leur salaire, non pas de l'argent, qui leur seroit inutile, mais des plaques de cuivre, des chaudrons, du fer, des toiles, des draps, des tapis, & du sel. Ils reviennent au commencement de l'Hiver à Odisci, où ils fournissent les habitans de bois, dont ils ont grand besoin à cause du grand froid & de la qualité de leurs maisons mal fermées. Quand je les interrogeois pourquoi ils ne vouloient point d'argent pour leur salaire, ils me répondoient qu'en prenant en paiement les choses qui leur étoient nécessaires, ils s'épargnoient la peine de recevoir de l'argent, puisqu'il le falloit remployer après en ces mêmes marchandises. Ces habitans du Mont Caucaze, & les autres peuples qui sont entre la mer Caspienne & le pont Euxin, ne se servent point de monnoye, & quoi que Strabon ait dit qu'ils ont beaucoup d'or & qu'ils le ramassent dans des peaux de mouton, je puis néanmoins assurer qu'il ne leur reste rien de ce richesses supposées, ni même aucune memoire dans le pais qu'il y en ait eu autrefois.

Les

Les  
vers le  
sas ou  
tionne  
leurs p  
de fatig  
couppe  
ches. Il  
chasse,  
son quo  
& sur t  
raillant  
qui en f  
Ils n'ha  
des chaste  
troupe  
de quelq  
& les fort  
qu'ils son  
mêmes de  
les uns les  
les vendre  
ceux de c  
Entr'autre  
res à ces P  
les corps  
dans un tr  
sert de bie  
de vigne a  
grand Arb  
mes & les  
voyer son  
font courir

\* Abcasses.

Les Peuples du Caucase les plus avancez vers le Nord que les Turcs nomment Abasfas ou \* Abcaffes, sont bien faits, bien proportionnez, & ont le teint beau: ils sont adroits de leurs personnes, & fort propres à toutes sortes de fatigues. Leur pais est sain, agreable, entrecouppé par des collines fort fertiles & fort riches. Ils ont de grand troupeaux, & vivent de chasse, & de laitage, ne mangent point de poisson quoi qu'ils en ayent en grande abondance, & sur tout ont en horreur les écrevisses, se raillant souvent de leus voisins de Mingrellie, qui en font un de leurs meilleurs morceaux. Ils n'habitent point dans des villes ni dans des chasteaux, mais 15. ou 20. familles s'atroupent ensemble, & ayant choisi le sommet de quelque colline y dressent des chaumieres & les fortifient de hayes & de bons fossez, ce qu'ils font pour n'être point surpris de ceux mêmes de leur pays. Ils tâchent de s'enlever les uns les autres, & de faire des Esclaves pour les vendre aux Turcs, qui estiment beaucoup ceux de cette Nation à cause de leur beauté. Entr'autres façons de faire qui sont particulieres à ces Peuples, ils n'enterrent ni ne brûlent les corps de leurs morts. Ils mettent le corps dans un tronc d'arbre qu'ils ont creusé & qui sert de bierre, & l'attachent avec du sarment de vigne aux plus hautes branches de quelque grand Arbre. Ils suspendent de même les armes & les habits du deffunt, & pour lui envoyer son cheval en l'autre monde, ils le font courir à toute bride proche de cet arbre

H 6

jus-

\* Abcaffes.

jusqu'à ce qu'il crève. S'il meurt bien-tôt, ils disent que son Maître l'aimoit fort, & si au contraire il résiste long-tems, ils disent qu'il a témoigné par là qu'il ne s'en soucioit pas beaucoup. Je ne dirai rien de Alains & des Zicoues, à cause que dans leurs façons de faire ils tiennent en partie de celles des Suanis & des Abcasses.

\* Les Cosmographes mettent les Amazones en ces quartiers & dans cette étendue de pais qui est entre le Pont Euxin & la mer Caspienne, un peu plus vers la mer Caspienne. Je ne m'étendrai point sur ce que dit Plutarque, qu'elles tinrent tête à Pompée lors qu'il poursuivoit Methridate. Je dirai seulement que du tems que j'étois en Mingrellie on écrivit au Prince, qu'il étoit sorti des Peuples de ces Montagnes qui s'étoient divisez en 3 troupes, que la plus forte avoit attaqué la Moscovie, & que les deux autres s'étoient jetées dans le pays de Suanis & des Caracholis, autres Peuples du Caucaze, qu'ils avoient été repoussez, & qu'entre leurs morts on avoit trouvé quantité de femmes. Ils apporterent même à Dadian les armes de ces Amazones, belles à voir & ornées avec une curiosité de femmes. C'étoient des casques, des cuirasses, & des brassars faits de plusieurs petites lastres de fer, couchées les unes sur les autres: celles de la cuirasse & des brassars r'entroient les unes sur les autres & obeissoient ainsi aisément aux mouvemens du corps. A la cuirasse étoit attachée une espece de cotte qui leur alloit jus

\* Amazones.

jusqu'à  
blable  
qu'on  
Leurs b  
de petite  
ton, p  
avec de  
tes, deli  
Leurs fl  
toutes de  
fin, qui  
ge par le  
me le tail  
apris de  
que m'en  
en guerre  
mouques.  
grandes re  
cholis-pou  
jamais en  
boit quelq  
\* Ces Ca  
du Caucaze  
quirquez,  
sont fort b  
peut-être  
pais est to  
ges: ils par  
la peine à  
reflexion su  
de tant de  
langue Tur  
Cedrenus,

\* Caracholi

jusqu'à mi-jambe, d'une étoffe de laine semblable à notre serge, mais d'un rouge si vif, qu'on l'eut prise pour de tres-belle escarlatte. Leurs brodequins ou bottines étoient couverts de petites papillottes, non pas d'or, mais de léton, perçées par dedans & enfilées ensemble avec de petites cordes de poil de chevre, fortes, deliées, & tissues avec un artifice admirable. Leurs flèches étoient de 4 palmes de longueur, toutes dorées & armées d'un fer d'acier très-fin, qui ne finissoit pas en pointe, mais large par le bout de trois ou quatre lignes comme le taillant d'un ciseau. Voilà ce que j'ai appris de ces Amazones, lesquelles, selon ce que m'en ont dit ceux du pais, sont souvent en guerre avec les Tartares appelez Calmouques. Le Prince Dadian promet de grandes recompenses aux Suanis & aux Caracholis pour avoir une de ces femmes en vie, si jamais en une pareille rencontre il leur en tomboit quelqu'une entre leurs mains.

\* Ces Caracholis habitent aussi vers le Nord du Caucase : il y en a qui les appellent Carakirqueuz, c'est-à-dire Circassiens-noirs. Ils sont fort blancs de visage, & ce nom leur a peut-être été donné à cause que l'air de leur pais est toujours sombre & couvert de nuages : ils parlent Turc, mais si vite qu'on a de la peine à les entendre. J'ai fait quelquefois reflexion sur ce qu'ils ont conservé au milieu de tant de Nations différentes, la pureté de la langue Turque ; & ayant trouvé depuis dans Cedrenus, que les Huns, d'où viennent les

H. 7

Turcs

\* Caracholi ou Karakirqueuz.

Turcs, étoient sortis de la partie du Caucase la plus Septentrionale, j'en ai tiré cette induction, que ces Peuples tirent leur origine des Huns.

Tous les plus grands Fleuves de l'Asie tirent leur origine du Mont Caucase & du Taurus. Nous ne parlerons ici que de ceux qui ayant leurs sources dans le Caucase, traversent la Mingrellic pour se rendre dans la Mer Noire. Un de ces Fleuves est le Phase. Le Phase est le premier de tous. Procope a crû qu'il entroit dans la mer avec une si grande impétuosité, que vis-à-vis de son embouchure l'eau n'étoit point salée, & qu'ainsi on y pouvoit faire provision d'eau douce sans entrer dans l'emboucheure de cette riviere. Agricola assure au contraire, que son cours n'a aucune impétuosité. Pour moi je puis dire, après l'avoir veu plusieurs fois, qu'au commencement de sa course il est fort impetueux, & qu'après être arrivé à la plaine, son cours est si imperceptible, qu'on a de la peine à remarquer de quel côté il court. Il est vrai aussi que ces eaux ne se mêlent point avec celles de la mer, ce qui leur arrive à cause qu'étant beaucoup plus légères elles nagent au dessus: ces eaux sont comme plombées, à cause, comme dit Arian, de la terre qui y est mêlée. Mais quand on les a laissé reposer quelque tems, elles ne cèdent point en bonté aux meilleures eaux du monde. Les Anciens, par cette raison, vuidoient leurs vaisseaux & les remplissoient de cette eau, qu'ils croyoient fort importante aux bons succès de leur navigation. La riviere de Phase se dé-

\* Rivieres du pays.

décha  
tre let  
bastire  
rat av  
de Ter  
pre po  
pes à l  
l'esprit  
Cotatis  
té-là. S  
la rivier  
doient à  
traiterer  
ner à l'e  
Forteres  
lie, &  
non. L  
Turc n'o  
cette Plac  
les même  
leur garni  
le le Phas  
Ses rivage  
frequentes  
ment la  
dans cette  
Iles. To  
une petite  
bre creusé  
re, la riv  
cet endroit  
par ordre  
de ses lett  
de son em  
Rhea. Ce

décharge dans la mer par deux bouches, entre lesquelles elle forme une Isle où les Turcs bastirent l'année 1578. une Forteresse. Amurat avoit en ce tems-là pris au Persan la Ville de Teflis: il creut que ce Port seroit fort propre pour faire passer plus aisément ses Troupes à la conquête de la Perse qu'il avoit dans l'esprit, & se rendre Maître de la Ville de Cotatis l'entrée & la clef du pays, de ce côté-là. Ses Galeres remonterent bien avant dans la riviere, mais les Georgiens qui les attendoient à l'endroit du fleuve le plus étroit, les traitterent si rudement qu'ils les firent retourner à l'endroit du fleuve où ils batirent cette Forteresse. Le Prince d'aujourd'hui l'a demolie, & en a enlevé vingt-cinq piéces de Canon. Les Officiers qui la tenoient pour le Turc n'ont point écrit à la Porte la prise de cette Place, & ils en tirent encore aujourd'hui les mêmes émolumens, qu'ils tiroient lorsque leur garnison étoit sur pied. Au dessus de l'Isle le Phase a bien un demi mille de largeur. Ses rivages sont bordés de beaux arbres, & fréquentés de pêcheurs qui y font heureusement la pêche de l'Esturgeon. Plus haut dans cette riviere on trouve plusieurs petites Isles. Toutes les maisons de ces Isles ont une petite Barque faite d'un tronc d'Arbre creusé que les femmes peuvent conduire, la riviere étant fort aisée à traverser en cet endroit; Arrian, qui la fut reconnoître par ordre de l'Empereur Adrien, dit dans une de ses lettres, qu'il avoit veu au côté gauche de son embouchure une statuë de la Déesse Rhea. Ce Temple fut consacré à l'honneur de

la Vierge du tems de l'Empereur Zenon, & c'est peut-être là l'étymologie du nom Recas, que les Mingrelliens donnent aux rivages des rivieres. J'en tire encore cette conjecture, que les Eglises qui se trouvent maintenant dédiées à la Vierge, & qui se voient sur les Montagnes, peuvent avoir été autrefois des Temples dédiés à Rhea : car on bâtittoit sur les Montagnes les Temples de cette mere des Dieux; à l'imitation du changement de ce principal Temple dédié à la Deesse Rhea, ils ont été depuis consacrez dans les mêmes lieux à la Vierge Marie.

\* Après le Phafe vient le Skeni-Skari, c'est-à-dire, le Fleuve Cheval, à qui les Grecs avoient donné le même nom à cause de sa vitesse. Arrian, & tous les Geographes qui l'ont suivi, mettent d'autres fleuves entre le Phafe & le Skeni, en quoi ils se sont trompez, & je puis assurez que le Skeni est le premier des Fleuves qui se rende dans le Phafe. Je corrigerai ici beaucoup d'autres fautes que ces Auteurs ont faites dans la description des Fleuves de ce país. La riviere Abbascia & le Tachur entre encore dans le Phafe : l'Abbascia est le Glaucus de Strabon, & le Tachur ne peut-être autre que le Sigamé d'Arrian, quoi qu'il le mette après le Copo. Il y a encore aujourd'hui un lieu nommé Sinagi, par où cette riviere passe, duquel elle a pris son nom.

Pour la riviere Cobo, ceux du país l'appellent aujourd'hui Ciani Skari : il est appellé dans

\* Voyez la Carte Geographique qui est la premiere carte de ce país, qui ait paru.

dans le  
Nation  
souvent  
L'En  
rian le  
par la  
tées par  
dre les r  
forte qu  
il fait ch  
courant  
& sont e  
bre de tru  
des hame  
sont fort  
d'Esturge  
L'Het  
ria, n'est p  
être à cau  
connu par  
qui lui est  
un lieu nom  
L'Ochun  
& c'est peu  
Tarsua sou  
tes. Après  
qui prend s  
de Moquis  
Coddors ou  
des Abcasse  
riel, où l'  
quand on a  
parle la lang  
voir que le  
que selon le  
ce côté-là.

dans les Cartes Cianeus., & ainsi nommé d'une Nation qui en habite les rives, & qui vient souvent traffiquer en Mingrellie.

L'Enguria est l'ancien Astelphe, car Arrian le met proche du Cianeus : il descend par la pente des Montagnes qui sont habitées par les Suanis, & la chaleur faisant fondre les neiges dans ces Montagnes, il croit en sorte qu'on n'y sauroit passer sans barque. Plus il fait chaud plus ses eaux sont fraîches, & courant entre des caillous elles s'y purifient, & sont excellentes. Il s'y pêche grand nombre de truites que ceux du pais prennent avec des hameçons faits de bois, quand ses eaux sont fort crues on y prend aussi beaucoup d'Esturgeons.

L'Hetî, que l'on rencontre après l'Enguria, n'est point marqué dans les cartes, peut-être à cause de sa petitesse : mais il est fort connu par la pêche qui s'y fait d'un poisson qui lui est particulier. Il entre dans la mer en un lieu nommé Gaghidas.

L'Ochums passe par un lieu nommé Tarseen, & c'est peut-être de là que vient le nom de Tarsua sous lequel il est marqué dans les Cartes. Après l'Ochums l'on trouve le Moquis, qui prend son nom de la Ville, & Evesché de Moquis qu'il traverse. Le dernier est le Coddors ou Corax, il separe la Mingrellie des Abcasses, comme le Phase la separe de Guviel, où l'on parle la langue Georgienne : quand on a passé le Coddors ou Corax l'on parle la langue des Abcasses, ce qui fait assez voir que le Coddors est l'ancien Corax, puisqu'on le borne la Colchide de ce côté-là.

Il me reste à dire sur le sujet de ces mers, qu'en beaucoup d'endroits de la Mingrelle, & principalement dans les plaines, la terre ressemble quand on y passe à cheval, comme si elle étoit creusée par dessous: ce qui rend plus probable l'opinion que l'on a eue de la communication de la Mer Caspiene avec l'autre mer. Ajoutez que l'on trouve dans ces deux mers deux mêmes especes de poissons. L'on pêche beaucoup d'esturgeons dans la Mer-Noire, & dans la mer Caspiene, il y en a une si grande quantité, que le Roi de Perse tire plus de cinquante mille escus tous les ans de la pêche qui s'en fait à l'emboucheure de la riviere Cirus.

Polibe croit que le Pont Euxin s'emplit toujours davantage, & qu'il doit être un jour changé en lac, si cela étoit vrai, il y auroit longtemps qu'il seroit rempli: cependant l'on voit par les Coquilles qui se trouvent aux murailles d'une petite Chapelle antique proche de Caffa, nommée le Cherci, que la mer s'est autrefois étendue jusques-là, dans le tems peut-être que le détroit du Bosphore s'est trouvé bouché, dont les Turcs disent avoir quelque tradition entr'eux.

Le Pont Euxin est fort sujet aux tempestes, principalement l'Hiver. La Tramontane, ou vent du Nort est sa traversie, & dans cette mer elle couvre l'air de nuages & d'obscurité, au lieu que dans les autres pais elle le purgé & le rend plus serain: ainsi c'est avec beaucoup de raison qu'Horace a dit, \* que des nuages obscurs couvrent toujours ces mers. De-là vient le

nom

\* *Illis umbrosa semper stant aequore nubes, & incerta dies;*

nom qu  
de son f  
les dans  
quelques  
ches de  
cés qu'il  
donner li  
des Isles  
quesfois  
de l'Emp  
cés abbati  
Constantin  
ayant été  
ça, & les  
durcies pa  
cinquante  
rent au prin  
ces flottant  
avoir donne  
cellin.

\* Elian  
Thons, pe  
demeuré da  
seul qui fut  
sur la table  
pays ne le r  
qu'il a pris l  
est fort com  
chure du Ph  
le mois d'Av  
connoissent  
le nôtre & q  
te livres, il

\* Des Poissons

nom qu'on lui donne de mer-noire plutôt que de son sable, ou fonds : Il n'y a point d'Isles dans cette mer, si l'on ne conte pour Isles quelques petits rochers qui se trouvent proches de ses côtes, mais il n'y a que les glaces qu'il charie quelquesfois, qui ayent pû donner lieu à ce que dit Ammian Marcellin des Isles flottantes. En effet il s'y voit quelquesfois de fort grandes glaces, & du tems de l'Empereur Constantin Copronime ces glaces abbatirent un grand pan des murailles de Constantinople : car l'Hiver de l'année 766. ayant été fort rude toute la mer-Noire se glaça, & les neiges qui vinrent après s'étant endurcies par le froid, on y vit des glaces de cinquante coudées d'épaisseur qui se separerent au printemps en autant de masses de glaces flottantes assez semblables à des Isles, pour avoir donné sujet à ce qu'en dit Ammian Marcellin.

\* Elian dit que l'on y prend beaucoup de Thons, pour moi dans tout le tems que j'ai demeuré dans le pays, je n'en ai veu qu'un seul qui fut servi comme un poisson fort rare sur la table du Patriarche, & les Pêcheurs du pays ne le reconnurent point, mais peut-être qu'il a pris l'Esturgeon pour le Thon, qui y est fort commun. On le pêche à l'embouchure du Phasé & du fleuve Enguria depuis le mois d'Avril jusques à la fin d'Août. Ils en connoissent de 3. sortes, le Zutki, qui est le le nôtre & qui ne pese jamais plus de cinquante livres, il est de meilleur gout que les autres.

\* Des Poissons,

tres : on porte au Prince ceux de cette espece, & on les met dans des reservoirs, où j'ai observé qu'il est vrai, comme le dit Aldrovandus, que ce poisson ne mange point des choses que l'on jette aux autres poissons, & qu'il vit du limon qu'il léche & qu'il ramasse le long des bords du lieu où il se trouve : ainsi il ne mord point à l'hameçon, & on ne le sauroit prendre qu'avec des filets.

Ils nomment la seconde espece d'Esturgeons *Angiakia* : elle n'est guere differente de la premiere si ce n'est en ce qu'elle a la tête differente, la chair moins bonne, & qu'il est beaucoup plus grand. Mais les Esturgeons nommez *Poronci*, qui font une troisieme espece, sont encore plus grands, & de mon tems ils en prirent un qui étoit une fois plus gros qu'un busle : leur chair n'est pas si délicate que celle des autres. Ils les taillent par tranches, grandes de deux palmes, qu'ils salent & font sécher au Soleil : ils appellent ces tranches *moroni*. Des œufs de ces trois especes d'Esturgeon \* l'on fait le caviar, ils les saupoudrent de sel après les avoir mis dans quelque vaisseau de bois, les exposent au Soleil, & les remuent plusieurs fois le jour, & quand ils ont pris un peu de corps, ils les mettent dans d'autres vaisseaux. L'espece la plus petite, nommée *Zutchi*, rend plus d'œufs que les autres, on ne jette rien de ce poisson si ce n'est certains petits os plats qui sont attachez sur sa peau : il n'a point d'arrêtes, mais en sa place un cartilage.

\* Maniere de faire le Caviar

tilage  
depuis  
soutien  
pieces  
Jaget, i  
che après  
meilleur  
resine. C  
colle qu  
cheurs o  
tre le ter  
la cruë d  
vieres vi  
geons en  
autres en  
On les ve  
cinq ou si  
aisé aux p  
ceux qu'i  
pesche est  
Ils les p  
pêcheur a  
l'embouch  
toute la l  
environ q  
dre au for  
attachées  
état. Le  
deux cord  
sur le dev  
teau : &  
donné da  
ment la p  
deux cord

filage tendre & gros d'un doigt, qui s'étend depuis la tête jusqu'au bout de la queue, & soutient tout son corps. Quand on a mis en pieces l'Esturgeon & qu'on lui ôte ce cartilage, il s'étend comme un boyau: on le sèche après au Soleil, & on le garde comme la meilleure chose que l'on puisse manger en Carafine. On fait du ventre de l'Esturgeon cette colle qu'on appelle colle de poisson; les Pêcheurs ont des marques certaines pour connoître le tems de cette pêche, ils en jugent sur la cruë des eaux. Les eaux de toutes ces rivières viennent de neiges fondues, les Esturgeons en aiment la fraischeur, & quittent les autres endroits de la mer pour la venir chercher. On les voit quelquesfois sauter la hauteur de cinq ou six pieds hors de l'eau, si bien qu'il est aisé aux pêcheurs de juger, par le nombre de ceux qu'ils voient sauter hors de l'eau, si la pêche est bonne.

Ils les pêchent de cette maniere. Chaque pêcheur a sa barque & son filet, ils sortent à l'embouchure de la rivière avec leur filet qui a toute la longueur de leur barque, c'est à dire environ quarante palmes: ils le laissent pendre au fonds de l'eau, les pierres qui y sont attachées au lieu de plomb, le tenant en cet état. Les deux bouts du filet sont attachez à deux cordes que deux hommes tiennent l'un sur le devant, l'autre sur le derriere du bateau: & quand ils sentent que l'Esturgeon a donné dans le filet, ils en relevent promptement la partie inferieure par le moyen de ces deux cordes, & ayant tiré le poisson dans leur

bar-

barque ils lui passent un cordeau à la gueule, le rejettent en mer, & le tiennent long-tëms en vie attaché de la sorte.

Ils ont la pêche d'un autre poisson appelé Suia, les Turcs le nomment Calcan Baluch, c'est à dire poisson Bouclier; car il en a la figure, il est plat, rond, couvert de petits os aplatis, a les deux yeux d'un même costé, qui est d'une couleur tirant sur le gris, de l'autre coté il est presque tout blanc.

L'on prend cette sorte de poisson en pleine mer avec des rets qui n'ont que la hauteur d'un homme, mais qui sont fort longs, on les fait descendre jusqu'au fonds de la mer où ce poisson se plait. Cette pêche dure depuis le mois de Decembre jusqu'au mois de May.

Ils ont un autre poisson appelé Cephalo, l'Hyver est le temps de sa pesche, il y en a de deux especes, \* le Cephalos, & le Cocoba, n'y ayant point d'autre difference sinon que le Cocoba est beaucoup plus petit. Il y a encore d'autres petits poissons, mais trop communs pour qu'on se donne la peine de les pêcher.

L'on voit quelquefois dans cette mer beaucoup d'harans, & ces années-là ils en tirent un présage que la pesche de l'Eturgeon doit être fort abondante. Ils en font un jugement contraire lorsqu'il n'en paroît point. L'on en vit une si grande quantité l'année 1642. que la mer les ayant jettez sur la Spiage, qui est entre Trebifonde & le pays des Abcasses, elle s'en trouva toute couverte, & bordée d'une digue de

\* Cephalo est le même que celui qui est connu en Italie sous ce nom-là.

de har  
Ceux  
pestât  
l'on vi  
beaux  
cette c  
du país  
d'autre  
tité.  
Ils on  
vent dan  
J'en ai o  
quelque  
que Plin  
Thrace.

Les ri  
un prove  
sur les ri  
arbre qui  
des truite  
truites,  
petite, &  
aragolia.  
la mer, m  
ve que dan  
Il y a to  
de, mais  
sans. Cet  
Phase sur  
comme au  
de-là, si n  
les Argona  
ce, comm

\* Des Oyse

de harans qui avoit bien trois palmes de haut. Ceux du pais apprehendoient que l'air ne s'empestât de la corruption de ces poissons, mais l'on vit en même tems la côte pleine de corbeaux & de corneilles, qui les delivrerent de cette crainte, & mangerent ces poissons. Ceux du pais disent que la même chose est arrivée d'autrefois, mais non pas en si grande quantité.

Ils ont des huitres, mais quand ils les trouvent dans leurs filets ils les rejettent en mer. J'en ai ouvert de noires, & j'y ai trouvé quelquefois des perles rouges, semblables à celles que Pline dit avoir vûë dans le Bosphore de Thrace.

Les rivieres abondent en truites, & ils ont un proverbe parmi eux, que dans les rivieres, sur les rivages desquelles se trouve un certain arbre qui porte des épines, on y trouve aussi des truites. Ils connoissent deux sortes de truites, l'une qu'ils appellent calmacca fort petite, & l'autre plus grande qu'ils nomment aragolia. Ces plus petites se pêchent aussi dans la mer, mais la plus grande espece ne se trouve que dans les rivieres.

Il y a toute sorte de Gibier dans la Colchide, mais c'est principalement le pays des faisans. Cet oiseau tire son nom de la riviere du Phase sur les bords de laquelle on le trouve, comme aussi dans tout le reste du pays; c'est de-là, si nous en voulons croire Martial, que les Argonautes le transporterent dans la Grece, comme il le dit dans ces deux vers,

\* Des Oyseaux,

————— *Arginâ primùm sunt transporta-*  
*ta carinâ,*  
 ————— *ante mihi notum nil nisi pha-*  
*sis erat.*

ils le prennent avec l'autour. Quoiqu'il y ait grande quantité de perdrix dans la Georgie, il ne s'en voit point dans la Colchide, car elles ne s'y pourroient pas conserver à cause que la Colchide est pleine d'oiseaux de rapine. Le voisinage du Caucase où ils font leurs nids en produit de toutes les especes: peut-être aussi que le même ciel qui porte les hommes de ce pays au brigandage influé les mêmes impressions sur les oyseaux. Il y en a de toutes sortes, mais principalement des épreviens qu'ils dressent ordinairement en 8. jours, après lesquels ils leur font voler la caille, & les laissent aller sur leur foi: ils ont tous des épreviens au tems des cailles, & au commencement de l'hyver. Pour ne point faire la dépense de les nourrir, ils leurs donnent la liberté. Entre diverses sortes de faucons qu'ils ont, il y en a de blancs plus estimez que les autres, mais le Prince seul en peut avoir, les autres sont permis à tout le monde, ainsi ils ne manquent point de faisans ni de canards. Les aigles y sont fort communs, ils les prennent seulement pour avoir de leurs aisles, car ce sont les seules plumes qui puissent servir pour mettre au bout de leurs flèches, qui sont fort longues. Comme ce pays est sur le bord de la mer, & plein de rivieres, il y paroît souvent de nouvelles especes d'Oyseaux. Le Prince est

en est f  
 lieux po  
 liere av  
 plus rar  
 il arriva  
 les perso  
 che avec  
 qu'il av  
 je lui vis  
 pour l'al  
 l'avoir fa  
 mettre da  
 à cause d  
 sont.

\* Il n'y  
 Colchide  
 rien à entr  
 en a qui e  
 en a cinq r  
 campagne  
 où ils ont  
 nent quand  
 ceux qui le  
 qu'en tems  
 plat & où  
 gence sero  
 tiplient pas  
 midité du  
 trouve vers  
 ils estimen  
 harnois de  
 dans les m  
 chevre & d  
 Tome VI  
 \* Des anim

en est fort curieux. il a des Oyseurs en divers lieux pour les prendre, & a fait dresser une volliere avec de l'eau au milieu, où l'on met les plus rares: dans le tems que j'étois à sa Cour, il arriva que tenant conseil avec les principales personnes de son Etat, où étoit le Patriarche avec plusieurs Evêques, on lui vint dire qu'il avoit paru un oiseau fort extraordinaire; je lui vis quitter le conseil & monter à cheval pour l'aller prendre, comme il fit, & après l'avoir fait voir à toute l'Assemblée, il le fit mettre dans sa volliere qui est très-belle à voir à cause de la grande diversité d'oiseaux qui y sont.

\* Il n'y a point d'homme si pauvre dans la Colchide qui n'ait un cheval, car il ne coute rien à entretenir; entre les Gentilshommes il y en a qui en nourrissent deux cens, & le Prince en a cinq mille. On les laisse toute l'année à la campagne. Ils ne s'éloignent point des lieux où ils ont accoutumé de paître, & ils y retournent quand ils peuvent échapper des mains de ceux qui les ont pris, on ne les ferre point qu'en tems de guerre: autrement dans ce pays plat & où il n'y a point de pierres cette diligence seroit inutile. Les Moutons n'y multiplient pas beaucoup, peut-être à cause de l'humidité du pays, ils ont la laine fort fine. On trouve vers les Montagnes des leopards, dont ils estiment beaucoup la peau pour parer les harnois de leurs chevaux. Il se trouve aussi dans les montagnes un animal qui tient de la chevre & du cerf, il a le poil plus brun que

*Tome VII.*

I

CC-

\* Des animacx à quatre pieds.

celui du cerf, auquel il ne cede point en grandeur de corps, mais il a les cornes approchantes de celle de la chevre & retortes en arriere, d'une couleur entre le noir & le cendré: elles ont bien trois palmes de long. La chair de cet animal est fort délicate & beaucoup plus estimée que celle du cerf: j'en ai vû de cette même espece en Circassie. Ils ont encore de toutes les sortes de bêtes sauvages que nous avons en Europe & beaucoup d'ours, il y en a même de blancs, & principalement sur le Mont Cyais, quoi qu'il soit séparé des autres & qu'il n'y tombe point de neige, ce qui me fait croire que les ours blancs sont une espece d'ours particuliere, & que la blancheur ne leur vient point des neiges, puisque dans le Mont Caucase qui en est toujours couvert, il ne s'en trouve point de cette sorte.

Ils disent qu'il y a des buffles sauvages sur la frontiere des Abcasses; avec cela beaucoup de loups. Les harats des chevaux en seroient tous les jours ruinez s'ils n'avoient l'industrie de se ferrer les uns contre les autres pour s'en defendre, de mettre leurs poulains au milieu, & de leur tourner la croupe. Les loups n'en pouvant pas venir à bout à force ouverte, se cachent dans les herbes pour les surprendre, & se jettant sur ceux qui sont écartez de la troupe, les étranglent & les viennent manger la nuit.

Le renard est trop fin pour se mêler avec tant de bêtes sauvages, aussi n'y en a t'il point, mais il y a un animal qui lui ressemble, si ce n'est qu'il est un peu plus grand. Ils l'appellent Tourra. Cet animal a le poil rude. Ils vont par trou-

pe,

pe, &  
cris,  
• sembla  
encore  
portent  
paigne,  
trouve:  
la côte  
l'opinio  
d'anima  
\* Les  
felicité  
rion, ne  
pense en  
tous les  
magniaq  
che semb  
recevoir t  
aussi une  
descend d  
d'Arama,  
faire des  
& des four  
échauffer  
croit avec  
l'or & de l'  
du pays tie  
s'attirer l'e  
n'alleguera  
ni l'autorité  
autrefois be  
aujourd'hui

\* Arist. liv.  
† Des pierres

pe, & sur le soir ils commencent à faire des cris, qu'ils continuent toute la nuit, assez semblables à la voix d'un homme. Ils font encore plus de mal que les renards, & emportent même à ceux qui dorment à la campagne, leurs souliers & leurs bottines. On trouve aussi des castors dans les rivières & sur la côte \* de la Mer, ce qui est contraire à l'opinion d'Aristote, qui dit qu'il n'y a point d'animal à quatre pieds qui vive dans la mer.

\* Les Mingrelliens, qui croient que c'est une félicité de changer quand ils veulent d'habitation, ne sauroient se résoudre à faire de la dépense en leurs bâtimens, quoi qu'ils aient tous les matériaux propres à en faire de très magnifiques, principalement une pierre blanche semblable à celle de Malthe, & qui peut recevoir toutes sortes d'ornemens. Ils ont aussi une autre pierre grise que le torrent, qui descend de la Montagne qui est au dessous d'Arama, roule en bas. Ils s'en servent pour faire des meules de moulin, des mortiers, & des fours pour cuire le pain, car on la peut échauffer beaucoup sans qu'elle se casse. On croit avec beaucoup d'apparence qu'il y a de l'or & de l'argent dans le Caucase, mais ceux du pays tiennent la chose cachée pour ne pas s'attirer l'envie & les avanies des Turcs. Je n'alleguerai point la fable de la Toison d'or, ni l'autorité de Plin, qui dit qu'il y en a eu autrefois beaucoup. L'on tire de l'or encore aujourd'hui proche de la Ville d'Aradan dans

I 2 la

\* Arist. liv. 8. Hist. des animaux cap. 5,

† Des pierres, mines & minéraux,

la Province qui a appartenu autrefois au Prince Artabegi. Il y a aussi de l'Antimoine. On m'a dit que le Prince d'Imirete fait travailler des Mines dans ses Etats, mais il tient la chose la plus secrète qu'il peut, & un des sujets de Dadian ayant porté à Constantinople une montre d'or & d'argent des Mines d'Odisci, le Prince à son retour lui fit couper un pied & une main, pour le châtier de cette intelligence avec les Turcs.

Il y a des Mines de fer sous la Montagne d'Imirete, & des peuples entiers qui ne font autre chose que les travailler: il y en a aussi à Odisci, mais ils ne veulent pas même que leurs voisins sachent que le pais ait cette richesse. On a aussi découvert dans les Montagnes de l'Evêché de Cavis une Mine d'ocre.

J'y ai veu le plane, mais il y est rare; il se trouve de la \* regalisse sur les rives du Phafe, les racines n'en sont pas grosses, il y en a beaucoup d'avantage en Georgie. Je n'y ai jamais veu de la grande centauree, mais beaucoup de la petite, aussi-bien de celle qui a les fleurs rouges que de celle qui les a blanches. Les herbes qui ont beaucoup d'odeur en nos quartiers n'en ont point en ce pais-là à cause de sa grande humidité.

Quoi que Strabon & quelques autres Auteurs anciens ayent dit que le miel de Colchide est fort mal sain, & fait tourner la cervelle à ceux qui s'en servent, je ne laisserai pas d'asseurer que c'est le meilleur miel du monde, & qu'il

\* Des Arbres & des Plantes,  
† Du Miel de la Colchide.

a toute  
bon mi  
de mel  
core un  
du suc  
lorsqu'  
a donné  
vers le  
blanches  
ment qu  
comme l  
vient de  
dans le p  
là il est f  
va pas ju  
mun, car  
tems de l'  
de comme  
tant fermé  
Ils mette  
écorces de  
être donné  
il a fait, &  
masse dans  
le laurier-  
qui en pren  
te d'autre  
ger.

a toutes les marques que Matthiolo donne au bon miel: ce qui vient de la grande quantité de melisse qui croît dans le pais. Ils ont encore un autre miel fort blanc & dur comme du sucre, il ne s'attache point aux mains lorsqu'on le manie, & je croi que sa couleur a donné sujet à l'erreur de Plin, qui dit que vers le Pont Euxin on trouve des abeilles blanches. Ceux du pais au contraire affirment que les abeilles qui le font sont jaunes comme les autres, mais que cette couleur lui vient de ce qu'il y a beaucoup de roseaux dans le pais d'où elles le tirent. Pour celui-là il est fort estimé dans le pais, mais il ne va pas jusqu'à Constantinople comme le commun, car le miel blanc se recueille dans le tems de l'hiver, pendant lequel ils n'ont point de commerce avec Constantinople, la mer étant fermée dans ce tems-là.

Ils mettent quelquefois leur miel dans des écorces de citrouilles ameres, ce qui a peut-être donné sujet à Strabon d'en parler comme il a fait, & il est vrai aussi que celui qu'on ramasse dans les montagnes, dans le tems que le laurier-rose est en fleur, fait vomir ceux qui en prennent: si bien que les Paisans, faute d'autre remede, s'en servent pour se purger.

# RELATION DE LA COLCHIDE

ET DE LA  
MINGRELLIE,

*Par le Pere Dom Joseph Marie Zampi, Missionnaire en la Colchide.*

**J**E crains que le lecteur, en lisant ce petit ouvrage, ne se trouve autant trompé que les espions du Roi Saül, qui étant allez par ordre de ce Prince, pour le saisir de David, ne trouverent que son phantôme dans son lit au lieu de sa personne. On croira trouver parmi ces Peuples le véritable Christianisme, & l'on n'y en trouvera que l'ombre, & la figure, couverte de beaucoup de superstitions.

Les Mingrelliens, dès la naissance de l'Eglise, reçurent la Foi Chrétienne, selon les rites des Grecs, par de très-saints Docteurs, de même que les autres Nations d'alentour, & ils la conserverent pure pendant une longue suite d'années, jusqu'à ce que ceux qui la cultivoient dignement parmi eux étant venus à manquer, ils la

con-

confor  
& ave  
en vra  
glise C  
Dep  
comme  
du ciel  
habiles  
rance,  
un ave  
parmi e  
& la plu  
me une  
Mais le  
nous dev  
triste Jer  
salem, e  
ques, &  
ne savent  
leurs cha  
ni écrire  
du culte  
(car c'est  
quement  
profession  
ses futures  
leurs livre  
croient, e  
parce qu'i  
que leurs  
De là il  
gereusemen  
point de M  
le Papas;  
ou faire q

confondirent avec d'autres Cérémonies, & avec des rites des Juifs; s'étant éloignés, en vrais Grecs qu'ils sont, de la Sainte Eglise Catholique Romaine.

Depuis cela, ces malheureux, qui au commencement marchaient dans le chemin du ciel, sont tombez, faute de Pasteurs habiles, dans l'abyme d'une si épaisse ignorance, qu'ils se trouvent aujourd'hui dans un aveuglement prodigieux. On ne sait parmi eux ce que c'est que Foi ni Religion; & la plupart regardent la vie future comme une fable, & une invention humaine. Mais le pire, & ceci est un malheur que nous devons pleurer, comme autrefois le triste Jeremie pleuroit sur la pauvre Jerusalem, c'est que leurs Prêtres, leurs Evêques, & leur *Catholicos*, ou Patriarches, ne savent point quelle est l'obligation de leurs charges, & ne savent même ni lire ni écrire: si loin d'eux est la connoissance du culte Divin! Leurs Prêtres, ou *Papas*, (car c'est ainsi qu'ils les appellent,) uniquement attentifs à les tromper, ne font profession que de savoir prédire les choses futures, feignant de les trouver dans leurs livres; & ces misérables aveugles les croient, comme s'ils étoient des Anges, parce qu'ils sont obligés de vouloir tout ce que leurs Prêtres veulent.

De là il arrive que quand ils sont dangereusement malades, ils ne consultent point de Médecin; mais qu'ils appellent le *Papas*; non qu'ils veulent se confesser ou faire qu'il prie Dieu pour le salut de

leur ame; c'est de quoi ils nes'embarrassent gueres; mais afin de savoir de lui si son livre porte qu'ils mourront, ou ne mourront point de cette maladie; & pour quel sujet elle leur est venuë. Ce *Papas* commence gravement à feuilleter, & refeuilleter son livre, & il dit ensuite au malade: *qu'il y a une telle Image, qui est en colere contre lui, & qui le voudroit faire mourir; qu'il faut pour l'appaiser lui offrir une chevre, ou une vache, ou un bœuf, ou quelqu'autre victime, ou de l'argent, afin qu'elle ne le tue point.* Les pauvres malades, de peur de mourir, promettent au Prêtre ce qu'il veut, & ils le donnent. Mais il le prend pour lui-même, & ceux qui le donnent en sont la dupe. Telle est la science de ces *Fapas*, qui succent le sang de ces infortunez *Mingrelliens*, qu'ils abusent avec leurs superstitions.

Ce fut pour remedier à leur déplorable état, que nôtre St. Pere le Pape Urbain VIII. touché d'une compassion vraiment paternelle, & brûlant, comme un digne Pasteur, du zèle de ramener au bercail ces Brebis égarées, leur destina en 1632. quelques Peres *Theatins* fort zelez pour le salut des ames; lesquels s'étant exposez à mille & mille dangers sur la mer, furent pris par les Turcs, conduits à Constantinople, avec beaucoup de peril pour leur vie, & enfin délivrez par le crédit du Roi très-Chrétien, qui y intervint.

Mais ce n'étoit pas là la premiere mission des *Theatins* faite en *Mingrellie*. Car déjà

déjà si  
dont ni  
voit en  
les pre  
savoir  
homme  
homme  
autres,  
tres pou  
d'*Odisse*,  
*Meppe*,  
des *Gurii*  
qui sont  
entre la  
Princes r  
& particu  
du país d  
fondèrent  
la suite d  
veaux suje  
d'une rare  
le pays de  
se, ou M  
vaux & de

C H

En quel tem  
*Jesus-Chr*  
qui la pl

C O M M E  
plusie  
dans les sain  
cas, les *Cir*

déjà six ans auparavant, le même St. Pere dont nous vous venons de parler, y en avoit envoyé d'autres, lesquels y poserent les premiers fondemens de cette mission, savoir les Rev. Pere D. *Pierre Avitabil*, homme de sainte vie, & *Jaques Stefani*, homme aussi de sainte vie, avec quelques autres, que Sa Sainteté chargea de Lettres pour le *Dadian*, ou Prince souverain d'*Odisse*, qui est la Mingrellie, pour le *Meppe*, ou Roi d'*Imirette*, pour le Prince des *Gurielliens*, & pour celui des *Cacketiens*, qui sont des parties de la Georgie, situées entre la Mingrellie & la Perse. Tous ces Princes reçurent nos Peres favorablement, & particulièrement *Taimoras Can*, Prince du país de *Gori*, dans la Georgie, où ils fondèrent leur premiere habitation: & dans la suite des tems, y ayant succédé de nouveaux sujets, d'une vertu singuliere, & d'une rare prudence, ils s'étendirent dans le pays de *Gurielle*, & dans celui de l'*Odisse*, ou Mingrellie, quoi qu'avec des travaux & des souffrances incroyables.

## CHAPITRE I.

*En quel tems les Colchéens reçurent la Foi de Jesus-Christ, & qui furent les premiers qui la planterent dans leurs País.*

COMME les Colchéens sont en général plusieurs Peuples presqu'uniformes dans les saintes Cérémonies, savoir les *Abcas*, les *Circassiens*, les *Alanes*, les *Soanes*,

& autres, j'ai crû, qu'avant que de venir au particulier des Colchéens, il étoit nécessaire d'avertir le Lecteur du nom particulier de ces Peuples, qui ne font presque qu'une Nation. On tient par tradition que le glorieux Apôtre St. André prêcha la Foi aux *Abrâs*; qu'il fut en Scythie, qu'il passa en Grece & en Epire; puis chez les *Sodians*, & chez les *Suistiens*; & que pour certain il s'arrêta enfin chez les *Abrâs*, qui font une partie de la Colchide. Ce qui porte davantage à le croire ainsi, est une ancienne Eglise à trois nefs, bâtie dans un village de cette Province, appelée *Picciola*, en l'honneur de ce Saint, laquelle est Métropole de toute la Colchide; où chaque *Catholico*, ou Patriarche va une fois en sa vie, avec tous ses Evêques, & y fait la sainte Huile, qu'ils appellent *Mirone*. Le Prince y va aussi, & toute sa Cour. Cette Eglise s'appelloit premièrement *Sainte Marie de Picciola*; mais la dévotion qu'ont ces peuples pour Saint André, qu'ils tiennent qui l'a fait bâtir, a prévalu, & ils lui ont donné son nom.

On raconte que devant cette Eglise, il ya une colonne de marbre, de laquelle, par un jugement de Dieu, sortit un torrent d'eau bouillante, lors que ce Saint Apôtre y fut mis à mort; duquel torrent plusieurs personnes ont arrêté le cours par l'invocation de ce Saint: d'où vient que depuis ce miracle, les peuples eurent une grande vénération pour ce Saint, & qu'en passant devant cette Colonne ils s'agenouillent,

ent  
 scai  
 Caste  
 ciola  
 barba  
 te Co  
 eroix  
 Qu  
 des G  
 sous l  
 foi Ch  
 Cleme  
 l'Isle d  
 jan. J  
 re T. 2  
 dée. I  
 toutes l  
 converfi  
 ne femm  
 rologe fa  
 le nom d  
 rieux d'A  
 qui l'app  
 parle de  
 Thomas d  
 dit qu'elle  
 l'état d'e  
 xercant en  
 miration d  
 pondoit, l  
 quoi elle  
 soit dans c  
 son Dieu Je  
 La nouv  
 miration, c

ent, & la baissent. Ce que j'en dis, je le sçai d'un de nos Peres, le Pere *Christofle Castelli*, qui fut avec un *Catholicos* à *Picciola*, & qui vit la vénération, (quoi que barbare,) que ces peuples avoient pour cette Colonne, pour ce Saint, & pour la croix qu'il porte sur la poitrine.

Quant à la conversion des Iberiens & des Georgiens, nous lisons dans *Baronius*, sous l'an 100. qu'ils se convertirent à la foi Chrétienne par la prédication de Saint *Clement*, Pape, lorsqu'il fut relegué dans l'Isle de *Chersonese* par l'Empereur *Trajan*. Je trouve l'opinion du Reverend Pere *T. Thomas de Jesus*, Carme, mieux fondée. Il dit au livre 4. de la conversion de toutes les Nations chap. 9. fol 190. que la conversion des Iberiens fut l'ouvrage d'une femme Esclave, de laquelle le Martyrologe fait mention le 15. Decembre, sous le nom de *Chrétienne*, avec le titre glorieux d'Apôtre des Iberiens ou Georgiens qui l'appellent *Sainte Ninone*. *Nicephore* parle de cette Sainte au livre 8. chap. 34. *Thomas de Jesus*, que nous venons de citer, dit qu'elle vécut toujours saintement en l'état d'esclave, jeunant, priant, & s'exerçant en la piété; ce qui lui attiroit l'admiration de ces barbares, à qui elle répondoit, lorsqu'ils lui demandoient pour quoi elle se mortifioit tant, qu'Elle se plaisoit dans ce genre de vie, & qu'Elle adoroit son Dieu *Jesus-Christ crucifié*.

La nouveauté de ce nom attira leur admiration, & ils commencerent à avoir de

la vénération pour cette femme, qu'ils ne confideroient point auparavant. Il arriva qu'un jour, selon la coûtume du pays, que quand il y a quelque enfant malade, les meres le portent chez leurs voisins, pour y chercher du remède; il arriva, dis je, qu'une mère, ayant en vain porté le sien dans plusieurs maisons, elle alla chez cette esclave, avec peu d'espérance néanmoins qu'elle le put guerir, parce qu'on ne faisoit aucun cas d'elle. L'esclave lui répondit qu'elle ne savoit point de remède; mais que le Dieu qu'elle adoroit étoit assez puissant pour rendre aux malades leur première santé; sur quoi prenant l'enfant entre ses bras, elle le couvrit de son *Cilice*, fit la priere, & le lui rendit après entièrement guerri. Quelque-tems après la Reine, qui souffroit depuis long-tems de cruelles douleurs, ayant ouï parler de cette cure miraculeuse, & étant pleine de foi, fut trouver cette esclave, & recouvra sa santé par son moyen. Cette guerison miraculeuse l'ayant portée à se faire Chrétienne, elle exhorta son mari à faire la même chose. Il le lui promit; mais ne l'effectuant point, il arriva un jour qu'il étoit à la chasse, qu'il fut surpris d'une si horrible tempête, & d'une si grande obscurité, qu'il ne pouvoit voir ceux même qui étoient avec lui. Il en fut étonné, & se souvenant de la promesse qu'il avoit faite à sa femme de se faire Chrétien, sans l'avoir executée, il promit à Dieu dans ce moment-là, qu'il le feroit sans délai, s'il le

le dé  
l'obsc  
Etant  
ce qui  
qui, ap  
du Roi  
se faire  
Dieu,  
un tem  
tement.  
rous ses  
se mit à  
sur plus  
en eut é  
lever un  
sible de  
vailloien  
retireren  
L'esclave  
& obtint  
colonne  
même au  
Ouvriers  
furent ex  
lonne en  
le confirm  
tienne. Le  
voya des  
stantin pou  
sion. Ce  
lui donna  
instruire le  
foi; & le  
bout de qu  
l'Empereur

le déliroit du peril où il étoit. Aussi-tôt  
 l'obscurité se dissipa, & l'air devint serain.  
 Etant revenu vers sa femme, il lui raconte  
 ce qui s'étoit passé, fait appeller l'Esclave,  
 qui, après avoir tout oui, & sù la volonté  
 du Roi, l'exhorte à détester ses Idoles, à  
 se faire baptizer, à adorer le véritable  
 Dieu, Jesus-Christ crucifié, & à lui élever  
 un temple. Ce Prince exécuta tout exac-  
 tement. Il abjura ses Idoles, il exhorta  
 tous ses sujets à en faire de même, & il  
 se mit à construire un Temple magnifique  
 sur plusieurs colonnes. Mais comme on  
 en eut élevé deux, & qu'on vouloit en é-  
 lever une troisiéme, il ne fut jamais pos-  
 sible de la dresser; & tous ceux qui y tra-  
 vailloient, & ceux qui étoient présens, se  
 retirèrent tout à fait étonnez & confus.  
 L'esclave resta seule la nuit dans l'Eglise,  
 & obtint de Dieu par ses prieres que la  
 colonne se dresserait & se placeroit d'elle  
 même au lieu où elle étoit destinée. Les  
 Ouvriers étant tous revenus le matin, ils  
 furent extrêmement surpris de voir la co-  
 lonne en place. Cela servit au peuple à  
 le confirmer davantage dans la foi Chré-  
 tienne. Le Roi qui s'appelloit *Bacurie*, en-  
 voya des Ambassadeurs à l'Empereur Con-  
 stantin pour lui donner part de sa conver-  
 sion. Ce Prince en fut ravi de joye, &  
 lui donna des Prêtres & des Ministres pour  
 instruire le peuple dans les mystères de la  
 foi; & le Prince étant allé lui-même au  
 bout de quelque-tems à Constantinople,  
 l'Empereur le reçut fort honorablement,

le fit Comte du premier Ordre, Duc des Confins de la Palestine, & Général de deux corps de ses Armées, qu'on appelloit les troupes des *Arcieriens*, & des *Scutariens*. Mais par l'intrigue de *Rustic* & de *Jean*, tous deux Ducs de l'Empire, qui étoient jaloux de la gloire de *Bacurie*, il perit. Dieu ne laissa pas ce crime impuni, car il permit qu'une Armée Imperiale de 50000. hommes fût défaite par 30000. Perses, & que *Rustic* & *Jean* eussent la tête tranchée:

Le Cardinal *Baronius*, sous l'an 523: veut que les Colchéens aient embrassé le Christianisme durant le Pontificat d'Hormisdas, & sous l'Empire de Justin, qui fit beaucoup de caresses à ce Roi *Bacurie* (dont nous avons parlé;) lorsqu'il fut à Constantinople pour se faire baptiser, l'appellant son fils, lui donnant le titre d'Empereur d'Asie avec la Couronne & la Robe blanche Imperiale:

L'opinion de *Tarcagnotte*, au livre 5. de son Histoire, que les Colchéens, & les Armeniens, reçurent en même tems le batême, du tems du Pape Jules, & de l'Empereur Constantin, n'est pas vrai-semblable; parce que les Armeniens se firent Chrétiens lorsque l'Archevêque Gregoire, cette éclatante lumière de l'Arménie, brilloit; & durant le regne de Tiridate, sous l'Empire de Constantin.

Nous lisons dans *Baronius*, que les Colchéens se maintinrent toujours dans la pureté de leur foi: mais qu'ayant été instruits

des.

des C  
rille  
l'Em  
s'éta  
étoie  
rence  
dans  
mence  
de Per  
de, R  
sante  
ligion;  
courag  
gene, q  
ne que  
de l'En  
victoire  
*Aiton*  
dit que  
plûtôt l  
Mahome  
porte a  
chap. 2  
*Ketuan*  
*Taimoras*  
na une h  
là, a été  
tance av  
re. Cett  
par son f  
traiter un  
la rigueur  
bare l'eu  
prison, d  
*Augustins*

des Cérémonies des Grecs par Saint Cyrille, & par Methodius, son frere, que l'Empereur Michel leur avoit envoyez, & s'étant unis à des Patriarches Grecs, ils étoient tombez tous ensemble dans l'ignorance. Ils sont cependant aussi constants dans le Christianisme qu'ils étoient au commencement, quoi qu'environnez de Turcs, de Persans, de Tartares, & de Juifs. *Cobade*, Roi de Perse, voulut avec une puissante Armée les obliger à changer de Religion; mais ils combattirent avec tant de courage sous la conduite de leur Roi *Gurgene*, qui n'étoit pas moins grand Capitaine que bon Chrétien, qu'avec le secours de l'Empereur Justin ils remportèrent la victoire.

*Aiton*, Armenien, qui vivoit en 1282. dit que ces peuples sont résolus de mourir plutôt l'épée à la main, que de se faire Mahometans. C'est *Ramuzio* qui le rapporte ainsi au Livre de ses Navig. 1. Par. chap. 21.

*Kesuane*, Reine des Cachetiens, mere de *Taimoras Can*, qui fut le premier qui donna une habitation à nos Peres en ce pays-là, a été célèbre de nos jours par la constance avec laquelle elle souffrit le Martyre. Cette Princesse, ayant été envoyée par son fils en Perse, à *Schach Abas*, pour traiter une paix avec lui, expira enfin sous la rigueur des tourmens, après que ce barbare l'eut cruellement fait souffrir dans une prison, durant un long tems. Les Peres Augustins, qui demeurent à *Isphan* en

ont

ont décrit le glorieux martyr.

Ce même *Taimoras Can*, après avoir soutenu plusieurs guerres contre le Persan, son Ennemi, a perdu son Royaume pour la querelle de la foi. Ce Prince aimoit beaucoup nos Peres, qui pour le faire entrer de plus en plus dans leurs interêts, & lui marquer leur reconnoissance, lui firent présent de quelques paremens d'or & de soye.

Comme il discouroit un jour de la foi avec nôtre Pere D. *Faques de Stephani*, qui lui parloit avec une liberté Apostolique, il en fut si irrité, que portant la main à son épée, il lui dit: *Vous êtes trop obstinez, vous autres Francs: je défendrai ma créance cette épée à la main contre tous ceux qui me diront qu'elle n'est pas la véritable.* Ce pauvre Pere fut obligé de se taire.

## C H A P I T R E II.

### *Du Catholicos, Chef des Ecclesiastiques.*

**L**ES Georgiens, & les Imiretiens s'étant faits de la Communion Grecque, comme nous l'avons observé, l'élection du Catholicos dépendoit des Patriarches Grecs, les plus proches du Roi des Georgiens Imiretiens; & c'étoit, ou ceux de Constantinople, ou ceux d'Alexandrie, qui les nommoient. Mais aujourd'hui, le Roi des Imiretiens est le maître absolu de cette élection; & de nos jours il a fait Catholicos de toute la Georgie & de toute l'Odif-  
lée.

sée  
Ces  
pour  
serva  
triarc  
ple, l  
dian,  
le titre  
Grecs  
furent  
virent  
se plaig  
au Pri  
avoient  
ce qui-  
ne mêm  
leur ord  
quoi, il  
commun  
ni l'autre  
qu'augm  
ees sorte  
Ce Ca  
l'Odiffe  
Guriellien  
Eglise M  
che les A  
ou de S  
dessus.  
Son re  
& en p  
chaque fa  
grand no  
Son occu  
son Dioc

fée un *Bere*, ou Moine, nommé *Ginacelle*. Ces peuples reconnoissent ce *Catholicos* pour leur Souverain Patriarche, ne conservant plus aucune déference pour les Patriarches Grecs. Nous en vîmes un exemple, lorsque le Prince d'*Odisse*, *Lavandarian*, donna une Eglise à nos Peres sous le titre de *Saint George*. Quelques Moines Grecs, qui se trouverent en ce pais-là, en furent extrêmement indignez, & en écrivirent au Patriarche de Constantinople, qui se plaignit, par des lettres qu'il adressa au Prince, & au *Catholicos*, de ce qu'ils avoient accordé cette Eglise aux Franks, ce qui étoit tacitement vouloit devenir d'une même communion avec eux; & qui leur ordonnoit de la leur ôter; à faute de quoi, il seroit obligé de proceder par excommunication contre eux. Mais, ni l'un, ni l'autre ne s'en soucia; & cela ne fit qu'augmenter le mépris qu'ils faisoient de ces sortes de lettres.

Ce *Catholicos* exerce sa juridiction dans l'*Odisse*, dans le pays des *Imiretiens*, des *Gurielliens*, des *Abcas*, & des *Soanes*. Son Eglise Metropolitaine est à *Picciola*, proche les *Abcas*, sous le nom de *St. André*, ou de *St. Marie*: nous en avons parlé ci-dessus.

Son revenu consiste en pain, en vin, & en plusieurs sortes de denrées, que chaque famille de ses Vassaux, qui sont en grand nombre, est obligée de lui donner. Son occupation perpetuelle est de visiter son Diocese. Mais ce n'est point pour instruire,

truire, & pour assister les ames. qui sont commises à ses soins; ou pour visiter les Eglises, & pour savoir comment se gouvernent les Evêques, & les *Papas*, ou pour examiner de quelle maniere se fait le service Divin. Ces soins l'occupent fort peu; mais ses visites, qu'il fait toujours accompagné de plus de deux cens personnes, toutes fort avides de bien comme lui, sont pour succer le sang de ces miserables, en mangeant leur bétail, & leur ôtant des mains ce qu'ils ont, jusqu'à un sol. Il faut observer que ce pays est également pauvre & superbe au dernier degré.

La Sainteté de ce *Catholicos*, que ces peuples estiment si fort, consiste dans son assiduité en oraison, non seulement, le jour, mais aussi beaucoup plus la nuit; étant obligé d'être presque continuellement dans l'Eglise, & d'y vaquer à la priere la plus grande partie de la nuit. Ils considerent aussi son abstinence au manger, & au boire, ne beuvant point de vin pendant le Carême. quand un *Bere* devient *Catholicos*, il commence une vie nouvelle, passant les jours & les nuits dans l'Eglise, s'abstenant de vin, & de la plupart des mets ordinaires, les jours de jeûne, & particulièrement la Semaine Sainte.

Ils sont si ignorans qu'à peine peuvent-ils lire leur Breviaire & leur Missel, ce qui les rend opiniâtres & entêtez de leurs Cérémonies

Je n'aurois jamais fait si je voulois ici m'étendre sur la Simonie du *Catholicos*. H

ne con  
cinq ce  
une bo  
que le  
donné  
s'être e  
fois qu'i  
refusa la  
auparava  
confessio  
mais qu  
& plus,

C

D

**L**A Mi  
lui d  
les *Abeas*;  
*Bedielliens*  
noire; ce  
*lingiceliens*  
sont vers le  
du *Caucas*  
ment à pa  
sitent poin  
& ils en la  
de ignoran  
erreurs.  
baptise les  
deux femm  
Ce qui fait  
vers leurs  
tous vivan  
ou leur ôte

ne consacre point d'Evêque qu'il n'en tire cinq cens écus. Il ne confesse que pour une bonne somme d'argent; de maniere que le Viceroy du Prince, qui ne lui avoit donné une fois que cinquante écus pour s'être confessé, voulant le faire une autre fois qu'il étoit malade, le Catholicois lui refusa la confession, lui disant qu'il devoit auparavant songer à le satisfaire pour la confession précédente. Il ne célèbre jamais qu'il ne soit assuré d'avoir cent écus & plus, quand c'est à des funeraillies.

### CHAPITRE III.

#### *Des Evêques de Mingrellie.*

**L**A Mingrellie seule a six Evêques, celui des *Dandrelliens*, qui confine avec les *Abeas*; celui des *Moquariens*; celui des *Bedielliens*, qui habitent le long de la Mer noire; celui des *Saiselliens*, celui des *Scalingiceliens*, & celui des *Scoindeliens*, qui sont vers le Royaume d'Imirette, & les Mons du Caucase. Ces Evêques mettent entiere-ment à part tout soin des ames. Ils ne visitent point les Eglises de leurs Dioceses, & ils en laissent les Curez dans une si grande ignorance, qu'ils tombent d'erreurs en erreurs. Ils ne se soucient point si l'on baptise les enfans, ni si un homme épouse deux femmes, ni ce que devient leur fruit. Ce qui fait que des meres dénaturées, envers leurs propres enfans, les enterrent tous vivans dès qu'elles en sont accouchées; ou leur ôtent la vie d'une autre maniere.

sans craindre d'en être punies, soit par le Prince, qui ne s'en met point en peine, soit par la sollicitation des Moines, que nos Peres en ont souvent avertis sans grand succès. Le soin de ces Evêques, c'est d'être journellement en fête, s'enivrant plus ou moins, selon qu'ils ont d'excellens vins, & en abondance, avec une grande quantité de vivres. Ils vont habillez magnifiquement; & pour subvenir à ce luxe, ils tirent jusqu'au sang de leurs Vassaux, & puis ils vendent aux Turcs ces pauvres miserables, qui sont ainsi envoyez dans le seminaire du Diable. Tel est l'usage du pays. Ils s'abstiennent fort exactement, comme font les Grecs, de manger de la chair, après quoi ils n'ont plus nuls scrupules de conscience, s'imaginant que pourvu qu'ils satisfassent à cette obligation, ils ne sont plus obligez à rien; & que par là ils accomplissent tous les autres préceptes; comme aussi en allant quelquefois la nuit, ou le matin, adorer Dieu dans leur Eglise Cathedrale. Ces Prelats ont un grand soin de leurs Eglises Episcopales. Ils les tiennent fort propres, & les ornent de figure à la Grecque; revêtues d'or, de perles, & d'autres choses precieuses, avec quoi ils croyent appaiser la colere de Dieu. Ils ne se confessent point quand ils ont péché; mais ils pensent qu'en offrant de l'or ou quelque pierre précieuse aux Images, leurs péchez sont effacez. Ils pensent aussi qu'en faisant cela ils ne sauroient manquer de passer pour Saints dans l'esprit des Séculariers,

culier  
reux  
s'abste  
re du  
& à ne  
tard;  
Com  
vêques  
nent un  
sur tou  
Mais ce  
fait pay  
fonction  
l'exempl  
Leur  
l'ai obser  
près com  
couleur  
au cou,  
encore à  
lotte noir  
Ils monter  
guerre, c  
mande;  
Command  
sont oblig  
vestissent  
dre, & sa  
se des Cer  
Faucon ils  
tes d'oisea  
tre & le  
cordé par  
Mais confa  
de faire d

culiers, de même qu'en gardant un rigoureux Carême, lequel consiste chez eux à s'abstenir de manger du poisson, & de boire du vin; qui est ce que font la plupart, & à ne manger qu'une fois le jour sur le tard; ce que les Seculiers font de même.

Comme il y en a plusieurs entre ces Evêques qui ne savent pas lire, ils apprennent une Messe par cœur, qu'ils disent, sur tout, quand on fait des funeraillies. Mais ce n'est pourtant qu'après s'être bien fait payer auparavant; ne faisant aucune fonction Episcopale que pour de l'argent, à l'exemple de leur Supérieur, le Catholicos. Leur habit est magnifique, comme je l'ai observé. Ils le portent court, à peu près comme les Séculiers, fait de velours couleur d'écarlate, avec des chaînes d'or au cou, & aux mains. On les distingue encore à leur longue barbe & à leur calotte noire, qui leur couvre les oreilles. Ils montent de bons, & beaux chevaux de guerre, où ils vont quand le Prince les y mande; étant les Chefs & principaux Commandans de leurs Vassaux, lesquels sont obligés de se fournir d'armes. Ils investissent & combattent l'Ennemi sans ordre, & sans discipline. Ils vont à la chasse des Cerfs & des Sangliers; & avec le Faucon ils volent le Failan & d'autres sortes d'oiseaux. Plusieurs Moines ont le titre & le revenu d'un Evêché, à eux accordé par le Prince, sans être consacrez. Mais consacrez ou non, il ne laissent pas de faire des Prêtres pour de l'argent.

CHA-

## C H A P I T R E I V.

*Des Moines & des Nonnes.*

**O**UTRE les Evêques, il y a une espèce de Prélats qu'ils appellent *Cinasquari*, qui sont à peu près comme nos *Abbez*. Ils ont leurs Eglises propres, ils sont riches, & ils vivent comme les Evêques.

Pour les *Moines*, il n'y en a que de l'Ordre de *St. Basile*, lesquels, comme dit *St. Jérôme*, (Epit. à Eustoc.) étoient autrefois de trois sortes. Les uns s'appelloient *Cenobites*, parce qu'ils vivoient en commun comme nos *Religieux* d'aujourd'hui. Les autres *Anachorettes*, qui habitoient dans les Deserts, & qui s'occupoient à la prière. Et les derniers *Remobotes*, lesquels demuroient deux ou trois ensemble à la Campagne, vivant en commun de ce qu'ils gaignoient par leur travail: Gens avides des biens de la terre, & peu attachez à ceux du ciel. Ces Moines affectoient tous de jeûner, & de faire bonnes œuvres, à l'envi l'un de l'autre. *Cassian*, dans le 7. chap. du X. Livre de ses Collations, parle d'une quatrième espèce de ces Moines, qu'il appelle *Sarabiates*, fort peu différente de la troisième espèce.

Les Moines, que l'on voit aujourd'hui en Mingrelie, sont de la troisième espèce. Ils viennent du mont *Athos*, & sous le prétexte d'amasser des aumônes pour *Jerusalem*, ils s'arrêtent dans le pays, sous la pro-

prote  
qu'un  
ques-  
Moine  
mais q  
*Nicola*  
gie; h  
titre d  
on dor  
c'est à-  
fait un  
Mingre  
bassade  
que, &  
lem. I  
vû l'E  
la Polc  
l'ont tou  
gues, ou  
lienne; f  
l'Arabe,  
pagnole,  
sion de la  
du Pape  
coup nos  
Ces M  
Ils sont v  
tre. Ils  
cheveux  
très-exac  
s'embaras  
ble peupl  
ce qu'ils  
pour la d  
Les Mit

protection du Prince, qui leur donne quelque-une de ses Eglises particulieres. Quelques-uns se retirent dans la maison d'un Moine Georgien, nommé *Nicephore Irbachij*; mais qu'on appelle communément le *Moine Nicolas*, des premieres familles de Georgie; homme de soixante-dix-ans, qui a le titre d'*Archimandite*, ou Abbé, & à qui on donne encore celui de *Gievarismama*. c'est à-dire *Pere de la croix*. Le peuple en fait une grande estime, & les Princes de Mingrelie s'en servent de Vizir & d'Ambassadeur, entendant fort bien la politique, & ayant été plusieurs fois à Jerusalem. Il a parcouru toute l'Europe. Il a vû l'Espagne, la France, l'Angleterre, la Pologne, & l'Italie, où nos Peres, l'ont toujours logé. Il fait plusieurs langues, outre la Georgienne & la Mingrelienne; savoir; la Grecque, la Turque, l'Arabe, la Russienne, la Françoisse, l'Espagnole, & l'Italienne. Il a fait profession de la foi Catholique entre les mains du Pape Urbain huitieme. Il estime beaucoup nos Peres.

Ces Moines ne mangent jamais de chair. Ils sont vêtus d'une étoffe de laine noirâtre. Ils portent la barbe longue, & les cheveux longs. Ils jeunent & ils prient très-exactement; mais du reste, ils ne s'embarassent point du salut de ce miserable peuple, disant rarement la Messe, parce qu'ils prétendent de grandes aumônes pour la dire.

Les Mingrelliens font leurs parens *Beres,*

res, ou Moines, de cette maniere. Ils leur mettent sur la tête lorsqu'ils sont encore enfans une calotte noire, qui leur couvre les oreilles. Ils leur disent de s'abstenir de chair, parce qu'ils sont *Beres*, chose qu'ils observent inviolablement, sans savoir du tout ce que c'est que d'être *Bere*. Ils les donnent en suite à d'autres *Beres* pour les élever. Ceux qui les donnent à élever à des Moines Grecs y réussissent le mieux.

Il y a plusieurs sortes de *Nones* ou *Religieuses*; les unes sont des filles, qui ayant atteint l'âge nubile, ne se soucient point de mariage; les autres sont des servantes, qui, après la mort de leurs maîtres, se font *Beres*, avec leurs maîtresses. D'autres sont des veuves, qui ne veulent point se remarier. D'autres sont des femmes, qui après avoir trop goûté du monde, l'abandonnent quand elles viennent sur l'âge. D'autres sont des femmes répudiées, comme fit *Tamar*, Princesse d'une rare beauté, que le Roi d'Imirette répudia, pour épouser la fille de *Taymarascan*. D'autres enfin se font *Nones* par pauvreté; & celles-ci vont demander l'aumône dans les Eglises, qu'on leur donne plus libéralement en considération de leur habit. Elles sont vêtues de noir, la tête couverte d'un voile de la même couleur, & elles ne mangent jamais de la viande. Elles ne gardent pas la Cloture, mais vont par tout où elles veulent. Elles ne sont pas non plus engagées pour toujours dans cette vie Monastique; mais elles la peuvent quitter quand il leur plait.

C H A:

Des

**D**I E  
so  
l'incerti  
sacerdoc  
*Beres*, o  
point ba  
lez, mai  
eux-mêm  
lez; ce q  
doce fort  
un nom  
point d'Ég  
lain *Ochde*  
commun,  
Ces Prê  
étant tous  
tent que d  
ne faut pas  
mu à l'ord  
d'apprendr  
qu'on dit t  
Evêques n'  
se présente  
étant souve  
comme cha  
moins le p  
ignorant qu  
peine.  
Ces Prêtr  
der la chaste  
Tome VI

## CHAPITRE V.

*Des Papas, ou Prêtres Mingrelliens.*

**D**IEU seul fait l'état déplorable où sont ces malheureux *Papas*, pour l'incertitude où ils doivent être sur leur sacerdoce. Car ils sont ordonnez par des *Beres*, ou Evêques, qui peut-être ne sont point baptisez; ou bien, qui sont baptisez, mais pas consacrez: & ces Prêtres eux-mêmes quelquefois ne sont pas baptisez; ce qui rend la validité de leur sacerdoce fort douteuse. Le nom de *Papas* est un nom generique. Le Prêtre qui n'a point d'Eglise s'appelle *Koscessi*; le Chapelain *Ochdelli*, le Curé *Kandalacbi*; mais en commun, tous s'appellent *Papas*.

Ces Prêtres sont en très-grand nombre, étant tous de pauvres gens qui ne subsistent que des droits de leur Prêtrise. Il ne faut pas être fort savant pour être promu à l'ordre; il suffit de savoir lire, ou d'apprendre par cœur quelque Messe, qu'on dit toujours le reste de sa vie. Les Evêques n'examinent point les sujets qui se présentent pour être reçus aux ordres, étant souvent plus ignorans qu'eux; & comme chaque ordination leur vaut du moins le prix d'un bon cheval, quelque ignorant qu'on soit, on est ordonné sans peine.

Ces Prêtres ne sont point obligez à garder la chasteté; au contraire, selon l'usa-

ge des Grecs, ils épousent, avant de recevoir l'ordination, une fille vierge. Mais ce qui leur est particulier, c'est qu'après la mort de la première, ils en peuvent prendre une seconde, & puis une troisième, & puis une quatrième. Cependant, comme cela est contre les Canons, & les statuts de St. Basile; il faut avoir dispense de l'Evêque, qui l'accorde toujours, en lui payant le double de ce qu'il faut pour toute autre sorte de dispense.

Ces misérables Prêtres sont très-peu considerez des Séculiers; car ils sont obligez de cultiver non seulement leurs propres terres, comme des Païsans, mais aussi celles de leurs Maîtres ou Seigneurs, dont ils portent aussi les hardes sur leurs épaules dans les voyages, en étant mal traitéz de plus en toutes occasions, comme des malheureux esclaves qu'ils sont. La cause du peu de respect que l'on a pour eux, est leur ignorance, leur gourmandise, & l'ivrognerie à laquelle ils s'abandonnent à la table des Séculiers, où ils vont chercher à manger. Ils sont si pauvres qu'ils ne sont couverts d'ordinaire que d'une chemisette de grosse toile, & d'un petit habit court, de grosse laine, au travers duquel on leur voit la chair. Ils sont aussi mal chauffez que vêtus; & ils ne sont differens d'avec les seculiers, qu'en ce qu'ils ont la barbe & les cheveux coupez en forme de guirlande. Un Prêtre n'est respecté en Mingrellie, que quand il dit la Messe, après laquelle les assistans lui demandent  
tous

Les  
Lpo  
habit q  
gueres  
Ecclesia  
qui des

tous la *Sandoba*, c'est-à-dire la *benediction*. Quand on est à table, on donne à boire au Prêtre le premier; & personne ne boit qu'il ne lui ait *Sandoba Patorii*, c'est-à-dire: *Bénissez nous, Monsieur*. Il répond *Ghinda Gommert*, c'est-à-dire, *Dieu vous bénisse*. Les Mingrelliens font encore grand cas des Prêtres quand ils sont malades; car alors ils croient tout ce que les Prêtres leur disent. Ils les font venir, & les prient de voir dans leur livre s'ils doivent mourir, ou non, de la maladie qui les tient allitez; & quelle en est la cause. Ces *Papas* feuilletent, & refeuilletent leur livre, & à la fin ils leur débitent la première fausseté qui leur vient à l'esprit. Ils leur disent qu'ils sont malades, parce qu'une telle Image est en colere contr'eux, & que pour expier leurs péchez, & pour se rendre l'Image propice, il faut tuer un veau, ou un bœuf, ou offrir à l'Image une tasse, ou une piece de drap de soye; à faute de quoi ils mourront. Les malades promettent avec serment de le faire,

## CHAPITRE VI.

### *Quelques remarques.*

LES Prêtres, & les Beres, ou Moines, portent, comme j'ai dit, le même habit que les Seculiers, & ne se soucient gueres de l'habit prescrit anciennement aux Ecclesiastiques. C'étoit une longue robe qui descendoit jusqu'aux talons, & qu'on

appelloit un habit à la Caracalle, parce que l'Empereur Antonin, appelé Caracalla, en apporta la mode chez le peuple Romain. Notre Clergé s'en sert encore aujourd'hui pour le decorum de son état. *Bede, dans son 7. Liv. de Rebus Anglor. chap. 7. & Baronius, sous l'an 213. disent, que cet habit dans le commencement n'étoit point noir, mais rouge, tel qu'on le porte aujourd'hui à la Cour du Pape, & que le Clergé commença à le porter, comme Baronius l'observe sous l'an 393. Or on donna cet habit au Clergé pour le parer, à cause de la bonne vie qu'il menoit. Les Prêtres Mingrelliens, qui ne cherchent point tant d'ornemens, se contentent d'un habit à la séculière, imitant en cela les Ecclesiastiques Hebreux, desquels *Beccanus* dit, au chap. 5. des Annales du Nouveau Testament. *Levitæ non habent sacrum ornamentum, solum Sacerdotes & Pontifices utebantur illo, nisi eo tempore quo in tabernaculo vel templo ministrabant.* C'est la même chose des Prêtres Mingrelliens, qui hors des fonctions sacerdotales, paroissent tout déchirez & en guenilles. Ils portent les cheveux longs, & la barbe fort longue, comme le faisoient les Ministres de l'ancienne Loi, suivant le commandement de Dieu, Levitique chap. 19, 27. *Neque in rotundum attondebitis barbam.* Mais pourquoi Dieu fit-il cette défense, la coutume de se raser étant si ancienne dans l'Eglise? Saint *Isidore*, dans le Livre qu'il a fait des Divins offices, dit que celui qui quitte le monde*

na  
ra  
la  
la  
yo  
dan  
Sac  
lison  
chie  
ser l  
réen  
crati  
une  
réurs  
repre  
le pr  
L'Ecr  
te, &  
chap.  
Job ph  
Dieu,  
grellien  
lage &  
rent le  
Nous  
nistres  
y ait de  
fussent  
autres  
que leu  
comme  
sur la t  
leurs T  
aussi ras  
rement

monde pour se consacrer à Dieu se doit raser la tête en rond, & plus il monte dans la dignité de Prélat, plus il se doit faire la couronne grande, comme nous le voyons dans les Evêques, & principalement dans le Pape; cela étant une marque de Sacerdoce & du Royaume de Dieu. Nous lisons encore dans les Revelations d'Ezechiel, chap. 6. qu'il est bien séant de se raser la barbe, y étant commandé au Nazaréen de se raser après le tems de sa consecration. La barbe rasée étoit anciennement une marque de Noblesse, tous les Empereurs Romains se faisoient raser; & Dion reprend Adrien d'avoir porté de la barbe le premier entre les Empereurs Romains. L'écriture veut même qu'on se rase la tête, & la barbe, au tems de l'affliction. Isa. chap. 7. & 15. Gen. 45. & 40. Ezech. 5. Job pleurant ses pertes se rafa, & adora Dieu, prosterné contre terre. Les Mingrelliens pareillement se rasent tout le visage & même les sourcils quand ils pleurent leurs morts.

Nous dirons que Dieu défend à ses Ministres Hebreux de se raser, non pas qu'il y ait du mal à le faire, mais afin qu'ils ne fussent pas semblables aux Egyptiens & aux autres Idolâtres leurs voisins; qui voyant que leur Dieux aimoient la figure ronde, comme la plus parfaite, s'en faisoient une sur la tête; & même ils bâtissoient tous leurs Temples en rond. Ils se faisoient aussi raser la barbe en rond, & particulièrement les Prêtres d'Isis, & de Serapis

qui se rasoient de cette manière non seulement la barbe, mais tout le corps.

*Bede*, Liv. 5. de son Histoire, chap. 22. prouve qu'il est bon de porter la couronne que portent nos Ecclesiastiques, & dit qu'elle représente la couronne d'épines qu'on mit sur la tête du Sauveur durant sa passion, & qu'elle est la marque du Chrétien, aussi bien que le signe de la croix. *Nicene* Evêque de Trèves nâquit avec cette couronne. Dieu, au 19. chap. du Levitique commande aux Prêtres, *ne corrumpant effigiem barbae suae*. De même les Prêtres Mingrelliens laissent croître leur barbe, sans jamais en ôter un poil. *Diogene* disoit qu'il portoit la barbe pour ne pas oublier qu'il étoit homme. *Artemidore* dit, *filios tantum ornamenti. Patribus, quantum ori barba decoris addit. Diogene*, voyant un homme sans barbe, lui dit: *Nuuquid naturam accusas quod te virum, non autem mulierem, fecit*. Dieu défend chap. 6. 5. du Levitique de se couper les cheveux. C'est ce que les Mingrelliens, semblables en tout aux Prêtres de l'ancienne Loi, observent exactement.

## CHAPITRE VII.

### *Des Eglises de Mingrellie.*

**A** PRES avoir parlé des Temples spirituels, qui sont les Ecclesiastiques, *Templum Dei quod estis vos*; il nous reste maintenant à parler des matériels, qui sont

font  
de p  
Ming  
dans  
re: i  
vaire  
ont d  
nom  
les P  
Cathe  
tes,  
ses son  
étoit  
leur S  
où ils  
de gra  
genté,  
res Tu  
mi ces  
ge, à  
ne mie  
Saints  
toutes  
Entre  
ge est l  
Il y a  
té de b  
core ajo  
ples au  
leur M  
vont qu  
enflamm  
Les E  
ties, la  
bois; ma

sont de quatre sortes. Les premiers sont de petites Eglises, ou Chapelles, que les Mingrelliens ont presque tous chez eux, dans lesquels ils vont faire un peu de priere: ils les appellent *Sa Giovani*, ou le Calvaire. Les autres sont celles que les Princes ont dans leurs Palais, & qui ont le même nom de *Sa Giovani*. Les troisièmes sont les Paroisses, & les quatrièmes sont les Cathedrales. La plus belle Eglise de toutes, est celles des Mequariens. Ces Eglises sont toute bâties vers l'Orient, comme étoit le Temple de Salomon. Ils y ont leur *Sancta Sanctorum*, avec un Autel rond, où ils disent la Messe. Elles sont ornées de grandes Images de cuivre doré, ou argenté, garnies de perles, ou d'autres pierres Turquesques, la plupart fausses. Parmi ces Images, on voit celle de la Vierge, à la Grecque; celle du Pere Eternel de même: le Crucifix; celles de plusieurs Saints Peres Grecs & autres; lesquelles toutes ils couvrent de Rideaux de soie. Entre toutes ces Images celle de St. George est l'objet de leur plus grande dévotion. Il y a toujours devant une grande quantité de bougies allumées. On pourroit encore ajoûter une cinquième sorte de Temples aux autres ci-dessus raportez, savoir leur *Morana*, ou Cave, où leurs Papes vont quelquesfois célébrer, pour être plus enflammés de l'amour Divin.

Les Eglises de la seconde sorte sont bâties, la plupart de pierre, & les autres de bois; mais taillées de sculpture au dedans

avec des *coupoles* couvertes de lames de cuivre, ou d'ais minces de bois de chêne peint. Les Chapelles ont leur *Sancta Sanctorum*, & leurs Autels, pour y dire la Messe à la Grecque, avec leurs rideaux de foye, quelques-uns brodez d'or. On y voit les Portraits du Prince, de la Princesse, & des Saints, comme dans les autres & chacune a son Chapelain entretenu, son *Papa*, ou son *Bere*, pour en avoir soin. Le Prince y vient souvent; & quand il y vient, on y dit la Messe: on y fait aussi la priere durant le Carême.

Les Eglises de la troisième sorte sont faites, partie de pierre, partie de bois. Ils ont soin de les bâtir dans un lieu élevé pour conserver les peintures contre l'humidité. Elles sont environnées de plusieurs gros & grands arbres, dans des enclos de murailles de pierre, ou de pieux. Les racines de ces arbres sont consacrées aux Images, ce qui fait qu'on ne les taille jamais, personne n'osant y toucher, de peur d'attirer contre lui la colère des Images. On enterre les morts dans l'enceinte de ces murailles, mais jamais dans l'Eglise. On voit devant la porte un petit porche, où les femmes se tiennent, quand elles vont à l'Eglise; ce qui n'arrive que le jour de Pâques. Il n'y a que la seule Princesse qui ait droit d'entrer dans l'Eglise; ce qui est selon les rites Grecque. Ce petit Porche sert aussi de sepulture pour quelques Nobles, & cela, comme dit *St. Augustin* Serm. 22. aux Freres dans le desert,

ut

ut I  
non  
Les  
mée  
proc  
la M  
y à u  
mettr  
la pl  
ches,  
de bo  
ce, si  
le peu  
ges,  
des bo  
glier,  
des car  
vorabh  
l'Eglis  
dons d  
des hou  
céremo  
verrons  
le mur  
se, ou  
une mé  
se serve  
fort lon  
nos tro  
Processi  
l'Eglise.  
niere Ju  
able. N  
ritis tubi  
ad ostianu

*ut Ingredientes, & Egredientes, mortis adi-  
moneantur, & sic ad Deum convertantur.*

Les portes de ces Eglises sont toujours fermées à clef, & le Prêtre, qui demeure proche, ne les ouvre jamais qu'au tems de la Messe, ou de quelque enterrement. Il y a une petite chambre au dessus, où ils mettent la cloche, quand il y en a; mais la plupart des Eglises n'ont point de cloches, & ne se servent que d'une tablette de bois d'un pied en quarré, & fort mince, sur laquelle ils frappent pour appeler le peuple à l'Eglise. Ils offrent aux Images, qui sont pendues dans leurs Eglises, des bois de cerf, des machoires de sanglier, des plumes de faisan; des arcs, & des carquois, afin qu'elles leur soient favorables à la chasse. Il y a au milieu de l'Eglise deux Guirlandes, faites de cordons de soye, ou rouge, ou blanche, avec des houppes pendantes, qui servent pour la cérémonie du mariage, comme nous le verrons ci-après; & tout proche, contre le mur, pend la boëte, où est le *Mirronne*, ou la sainte Huile. On y voit aussi une méchante Banniere déchirée, dont ils se servent dans leurs Processions, & un fort long Cor de cuivre, plus long que nos trompettes, dont ils sonnent avant les Processions, pour assembler le peuple dans l'Eglise. Il a un son assez haut, à la manière Judaïque, mais qui n'est point agreable. *Nombr. chap. 10. Cumque increpueritis tubis, congregabitur ad te omnis turba ad ostium Tabernaculii foederis.* On voit de

plus, dans ces Eglises, de gros livres rongez de la poussiere & des souris. Ce sont des Plautiers. J'ai honte de parler du peu de soin que ces *Papas* ont de leurs saintes Images. La tigne, les vers, les rats tout conspire à les rendre pitoyables. Ils ont soin toutefois de quelques unes, qu'ils ornent, comme nous l'avons dit, de beaux draps de soye, & de perles. Le pavé de leur Eglise n'est quelquefois pas plus propre qu'une écurie. Les *Courtines* de leur *Sancta Sanctorum* sont toutes déchirées & tachées de vin, parce qu'ils s'en servent quelquefois de purificateur. Leurs parements, qui sont d'une étoffe grossiere, & mal travaillée, sont pendus sur une corde dans un coin, & dans un autre, il y a une burette pour y mettre du vin. L'Autel est au milieu de l'Eglise, fait en rond, soutenu d'un pied de pierre, sur lequel il y a des Purificateurs sales & puans, une tasse de bois qui fait mal au cœur, laquelle sert de Calice, une petite planche qui sert de patene, & quelques vieilles guenilles, au lieu de napes. Au milieu de l'Autel il y a une petite Image, devant laquelle ils célèbrent; mais jamais ils ne le font qu'ils n'ayent à la main leur encensoir, lequel n'est que de fer. Je passe le reste sous silence, pour ne pas ennuyer le Lecteur, qui croira, s'il lui plaît, qu'il y en a beaucoup plus que je n'en ai écrit. Il faut observer que tout cela doit s'entendre des Eglises Paroissiales des *Papas*.

Les Eglises des Evêques sont faites de  
pier-

pierr  
mais  
Porc  
ornez  
tions  
& fo  
peint  
gneur  
Leurs  
couve  
gâte,  
& dive  
ges on  
d'un ho  
les aut  
autres  
repréte  
le de S  
neration  
lustre  
bougies  
torches  
propre  
Calice  
ques eu  
me de le  
ens mar  
rité &  
& la sa  
ne pas  
reuseme  
raison l  
& à ten  
du reste  
Beres ob

pierre tendre , blanche comme le marbre ,  
 mais differemment taillées. Elles ont des  
 Porches au devant , de la même fabrique ,  
 ornez de peintures & de plusieurs inscrip-  
 tions Georgiennes. Elles sont fort propres  
 & fort nettes au dedans. On y voit en  
 peinture la vie de Jesus-Christ nôtre Sei-  
 gneur , & les Images de leurs Saints Grecs.  
 Leurs Psautiers sont bien écrits , & bien  
 couverts , de peur que la poussiere ne les  
 gâte , avec des garnitures , des fermoirs ,  
 & diverses figures d'argent. Leurs Ima-  
 ges ont des Cadres presque de la grandeur  
 d'un homme. Les unes sont d'argent &  
 les autres de cuivre. Il y en a plusieurs  
 autres qui ont de petits Cadres ordinaires ,  
 représentant l'Image de la Vierge , & cel-  
 le de St. George , qu'ils ont en grande ve-  
 neration. Ils ont au milieu de l'Eglise un  
 lustre de cuivre qui porte beaucoup de  
 bougies. Ils ont aussi plusieurs grosses  
 torches. Leur *Sancta Sanctorum* est fort  
 propre , avec de larges *Courtines* , & un  
 Calice d'argent. Plût à Dieu que les Evê-  
 ques eussent soin de leurs Troupeaux , com-  
 me de leurs Eglises ! Les pauvres Mingrelli-  
 ens marcheroient dans les sentiers de la ve-  
 rité & du Salut. Mais toute la perfection ,  
 & la sainteté de ces Evêques , consiste à  
 ne pas manger de viande , à jeuner rigou-  
 reusement le Carême , à être assidus à l'o-  
 raison la nuit , ou le matin , selon le tems ,  
 & à tenir leurs Eglises en fort bel état ;  
 du reste , ils ne font scrupule de rien. Les  
*Beres* observent religieusement , les mêmes

choses. Leurs Eglises ont des Clochers avec de bonnes cloches dedans. Il ya quelques-unes de ces Eglises qui sont fort anciennes, comme on le voit à l'épaisseur des murailles, & à l'architecture de pierre. Mais aujourd'hui on n'en fait plus de cette belle architecture, ni de pierres. On fait les Eglises de bois simplement.

## C H A P I T R E V I I I .

*Des Cloches, qu'ils appellent Zanzaluchi. De la Tablette sacrée, qu'ils appellent Ora, dont ils se servent au lieu de cloche, & de la Trompette appelée Oa.*

**L**ES cloches sont rares, & petites en Mingrellie, à cause de la cherté du métal. Il y en a deux dans les Eglises des *Beres*, mais il n'y en a qu'une dans celles des *Papas*, & dans les Chapelles du Prince. On ne se sert pas des cloches seules dans l'Orient. *Jean Corona* dit au chap. 24. de ses Histoires qu'on appelloit le monde à l'Eglise avec un instrument qui s'appelle *Bois* ou *Tablette*, nom qui lui est toujours resté, comme on le voit par les saints *Canons*, *ch. dolent de consec. dist. 1* & par le septième Synode, où en racontant les miracles de *St. Anastase*, martyrifié l'an 627. il dit que ses reliques étant apportées à *Cesarée*, les habitans vinrent au devant, *Sacra ligna pulsantes.*

Le *Bois sacré* est une planche mince, large

ge  
en  
les  
de  
pre  
son  
un  
cloc  
c'éto  
que  
bois  
chac  
que,  
sert d  
Bois l  
que ce  
premi  
les fid  
pénite  
de ce  
cloche  
de de  
carnati  
ta l'An  
On n  
Oa, qu  
les asse  
se, à l  
16. 2.  
lus, simp  
sè ululab  
clangent  
fortemen  
chose de  
sent-ils,

ge d'une paume, & longue de cinq, ou environ, dont on se sert pour assembler les fidèles à l'Eglise, quand ils n'ont point de cloches: mais ceux qui en ont, battent premierement ce Bois sacré, & ensuite sonnent la cloche. Je demandai un jour à un *Bere* pourquoi ils ne sonnoient pas la cloche la première? Il me répondit, que c'étoit l'usage des premiers Chrétiens; & que le son de ce bois faisoit souvenir du bois de la Croix. Que lors qu'on l'entend, chacuu en fait le signe, & louë Dieu. Et que, parce que ce son est foible, on se sert de la cloche, laquelle avertit que le Bois sacré a précédé. Un autre me dit, que ce Bois sacré signifioit la chute de nos premiers Parens, Adam & Eve; & que les fidèles, en entendant le son, faisoient pénitence, & demandoient pardon à Dieu de ce peché, de même que le son de la cloche les faisoit souvenir de la miséricorde de Dieu envers l'homme dans son incarnation, & de la nouvelle qu'en apporta l'Ange à la Vierge-Marie.

On ne sonne de la Trompette, appelée *Oa*, que pour les Processions, ou pour les assemblées, & les affaires de la Paroisse, à l'imitation des Juifs, Nomb. chap. 16. 2. *Quando autem est congregandus populus, simplex tubarum clangor, & non concisè ululabunt: filii autem Aaron Sacerdotis clangent tubis.* Ils en sonnent quelquefois fortement, quand on a dérobé quelque chose de grand prix à l'Eglise, afin, disent-ils, que le son épouvante le voleur,

comme si c'étoit la voix de Dieu; & qu'il ait un remords de conscience, pensant que l'Image le châtierà. Ezech. 33. 5. *Sonum buccinae audivit, & non se observavit, sanguis ejus in ipso erit: si autem se custodieris, animam suam salvabit.*

## C H A P I T R E. IX.

*Des Images.*

**C**ES peuples ont une très grande veneration pour les Images qu'ils appellent *Caté*; & quiconque ne les a gueres pratiquées croiroit d'abord, en voyant avec quelle ardeur ils les adorent, qu'il n'y a point de dévotion Chrétienne au monde, qui soit aussi enflammée. Mais il est certain que leur dévotion à cet égard tient bien plus du Judaïsme, & du Paganisme, que du Christianisme. Car ils n'adorent point les Images comme des représentations de de Jesus-Christ, de la Vierge, & des Saints, qui sont dans le Ciel, comme la vraie Eglise de Christ, Auteur de vérité, nous apprend à le faire; mais ils rendent honneur à la figure matérielle de l'Image, & cela, ou parce qu'elle est belle, ou parce qu'elle est bien parée, ou parce qu'elle est d'un riche métal, ou parce qu'elle est célèbre pour être la plus cruelle, & celle qui tue le plus les hommes: celles-ci, ils les adorent par crainte. C'est de là que la plupart des images sont faites d'argent,

d'a  
&  
mi  
cou  
les  
le d  
à ce  
les,  
dans  
passa  
ils se  
des p  
& en  
glife.  
D'a  
porte  
clinan  
sieurs  
proster  
tent la  
tes à 1  
de ces  
ennemi  
pour de  
serment  
d'écilif.  
crainte  
qu'il y  
mais jur  
plus cer  
res, car  
souvent  
prennent  
ges qui  
réputatio

d'argent, quelques unes étant de vermeil & couvertes de pierres précieuses, parmi lesquelles il y en a pourtant beaucoup de fausses, ainsi qu'il s'en voit dans les Eglises les plus renommées, comme celle de St. George. Le culte qu'ils rendent à celles qui sont dans les Eglises principales; comme dans celles des Evêques, & dans celle du Prince est incroyable. En passant par la rue qui conduit aux images, ils se mettent de fort loin à les adorer, par des prosternemens, par des signes de croix, & enfin en faisant trois fois le tour de l'Eglise.

D'autres étant arrivez à l'entrée de la porte de l'Eglise, baissent la terre en s'inclinant trois, ou quatre fois, font plusieurs signes de croix; puis derechef se prosternant profondement en terre, se battent la poitrine, & après font leurs requêtes à l'image. La premiere & principale de ces requêtes, est qu'elle ait à tuer leurs ennemis, & ceux qui les ont volez; & pour dernière marque de vénération, le serment qui se fait dessus en jugement est décisif. L'on n'en appelle point, & la crainte qu'ils ont des images est si grande, qu'il y a bien des gens qui ne veulent jamais jurer dessus; même dans les cas les plus certains. A la vérité ceux-là sont rares, car généralement parlant ils sont assez souvent de faux sermens: mais ceux-ci prennent garde de ne jurer que sur les images qui ont l'air le plus doux, qui ont la réputation de ne n'être pas cruelles, & qu'ils

qu'ils croient être les mieux intentionnées pour eux. Tout ce respect-là ne vient point de l'amour qu'ils ayent pour Dieu, & pour ces Images dans l'attente des biens spirituels, & de ceux de la vie future; car ils ne croient point d'autre vie que celle-ci: cela vient de la peur qu'ils ont d'être tués, de tomber malades, d'être volés, & d'être ruinez par leurs Seigneurs, ou vendus aux Turcs. C'est de là, que quand ils sont volés, ils vont à l'Image, à laquelle ils ont le plus de dévotion, avec une offrande composée de deux petits pains, & d'une petite bouteille de vin; & étant devant l'Image, le *Pâpas* tourne l'offrande autour de la tête de celui qui la fait. Ensuite parlant à l'Image, comme s'il parloit à son Camarade, ou à son égal, car telle est leur maniere de prier, il lui dit: *Tu fais que j'ai été volé, & que je ne puis avoir le Larron dans mes mains. Fè te prie donc par ce present, que je te fais, de le tuer, & de l'aneantir,* (en disant ces paroles, il prend un baton, le plante en terre devant l'Image, & le frappe avec un maillet, ou telle autre chose, jusqu'à ce qu'il soit entierement enfoncé) & de lui faire comme j'ai fait à ce bâton. Ayant fini cette belle priere, il sort de l'Eglise avec le *Pâpas*, & ils vont boire & manger ensemble le present fait à l'Image. Ils prient toujours pour la mort de leurs ennemis, & que tout ce qui leur appartient perisse; maisons, terres, & bétail. Lorsqu'ils sont malades ils appellent d'abord le *Pâpas*, auquel ils croient comme à un Ange, pour en savoir

L  
d  
fe  
co  
qu  
or  
en  
rit  
con  
faif  
tuâ  
L  
preh  
mori  
moll  
Angh  
lage  
là étc  
proch  
de Gr  
étant  
ne M  
que to  
pez de  
que q  
leurs  
lui jett  
aussi-tô  
se deux  
avec gr  
lit. les a  
mande  
tement  
son cou  
Entre

la cause. Ce Papas, comme nous l'avons déjà observé, après avoir bien tourné les feuillets de son Livre, forge un mensonge, comme, que telle Image est en colere; sur quoi on l'envoye aussi-tôt pour lui faire des oraisons: on lui porte un present: & on lui en promet bien d'autres, si le malade guerit: Mais, quand ils sont gueris, ils n'accomplissent gueres le vœu, disant qu'ils ne faisoient le vœu qu'afin que l'Image ne les tuât point.

Les Images sur lesquelles les Larrons apprehendent le plus de jurer, crainte de mort, sont St. George, de la famille *Mozimolle*, du village de *Ketas*, appelée *Tuara Anghélos*, & celle de St. *Jobas*, dans le village de *Pudax*. Ils disent que cette Image là étoit au commencement dans une Eglise proche d'un marais, où il y avoit beaucoup de Grenouilles qui l'étourdissoient, de quoi étant fatiguée, elles s'enfuit sur le haut d'une Montagne. Ils la croyent si terrible, que tous ceux qui s'en aprochent sont frappez de la mort sur le champ; ce qui fait que quand les Mingreliens, y vont faire leurs oraisons, ils les font de bien loin, en lui jettant leurs présens, & ils s'enfuyent aussi-tôt. Un *Papas* y va célébrer la messe deux ou trois fois l'année; ce qu'il fait avec grande frayeur, & quand il va recueillir les aumônes pour cette Image, il recommande fort de ne pas jurer dessus, soit justement, soit injustement, de peur d'exciter son courroux.

Entre les Images redoutées de St. George,

il y a celle de *Scheliffa*, au pié du mo-  
Caucase, & le fameux St. George des *Iff-  
riens*, fort reveré des Mingreliens, des Geor-  
giens, de *Abcas*, & de tous les Pais circon-  
voisins. Il y en a encore plusieurs autres;  
mais celles dont nous avons parlé sont dans  
le plus grand crédit. Chacun vante & exalte  
l'Image de sa paroisse à l'envi. Ils disent,  
par exemple, qu'elle a du courage & de la  
valeur martiale. Les Mingreliens vont en  
procession avec leurs Images amasser des aumones;  
& quand ils s'en font de considerables  
en un lieu, chaque *Papas* y porte son Image  
pour lui faire donner l'aumône.

Un Gentilhomme, appelé *Ramazza*,  
étant un jour tombé malade dans un tems  
où il étoit défendu de manger de la viande,  
après plusieurs exhortations que son Medecin  
lui fit d'en manger, & convaincu de la  
nécessité, & de la raison, qu'il y avoit à le  
faire, s'y resolut à la fin. Mais comme il  
en mangeoit un jour, il vint un *Papas* qui  
lui apportoit de la part du *Catholicos* son  
Image pour le guerir. Il fit aussitôt cou-  
vrir le plat où étoit la viande, de peur que  
l'Image ne la vit. Il fit entrer le *Papas*, fit  
le signe de la croix, dit plusieurs belles pa-  
roles à l'Image, & puis la renvoya, avec  
des complimens pour le *Catholicos*, & re-  
commença à manger sa viande. Cette dé-  
votion pour les Images vient des Grecs,  
aussi bien que cette severe interdiction de  
chair en certains tems. Et pour la mieux  
recommander, ils peignent la Cene dans  
leurs Tableaux, comme faite avec du pois-  
son,

fon  
ce  
len  
Un  
cha  
à-di  
du p  
ne d  
ciati  
Et c  
table  
horte  
vint,  
sur q  
point  
ce poi  
& qu  
il arri  
son fu  
ils mar  
re des  
de la vi  
norent  
de cas.  
Pourqu  
fortes d  
& vos  
autres  
aussi pl  
nerie !

son, & non pas avec l'Agneau Paschal; parce qu'il y en a beaucoup parmi eux qui veulent que J.-C. n'ait jamais mangé de chair. Un Prêtre Mingrelien disoit en discourant: chacun sait qu'au tems de la *Kareba*, c'est-à-dire del'Annonciation, on ne mange que du poisson. Or l'année de la dernière Cène de Jesus Christ, il arriva que l'Annonciation tomboit justement au samedi saint. Et comme nôtre Seigneur, s'étant assis à table, avec ses Apôtres, se mit à les exhorter, & le fit si long-tems, que la nuit vint, avant qu'ils se fussent mis à manger, sur quoi, ayant consulté s'ils ne pourroient point alors manger de la viande, au lieu de ce poisson froid, qui étoit servi devant eux; & qu'ayant été arrêté qu'ils le pouvoient; il arriva, sur le champ, qu'un grand Poisson fut transformé en un Agneau, lequel ils mangerent. Ce *Papas* tenoit au contraire des autres, que Jesus Christ avoit mangé de la viande. Du reste les Mingreliens n'honorent point nos Images & n'en font point de cas. Un Mingrelien nous disoit un jour: Pourquoi vos Images ne sont-elles pas plus fortes que les nôtres? puis que vos épées & vos étoffes sont plus fortes que celles des autres Nations, vos Images dévoient être aussi plus vigoureuses. Plaisante bouffonnerie!

## C H A P I T R E X.

*Des Reliques des Saints.*

**C**Es peuples ont beaucoup de Reliques, qui leur sont venues premierement du tems que la foi Chrétienne florissoit chez eux, & que leurs Princes s'allioient avec les Empereurs de Constantinople, qui leur faisoient don de beaucoup de reliques; secondement par plusieurs Prélats, dudit lieu, qui leur en donnoient aussi, pour les entretenir dans leur dévotion; troisièmement, quand les Turcs prirent Constantinople, il y eut plusieurs Sts. Prélats, qui, pour se soustraire à la tyrannie Mahometane, s'enfuirent en Mingrelie, & se disperserent dans les pays voisins. On raconte qu'alors il vint dans la Colchide un Archevêque qui emportoit avec lui un morceau de la vraie croix de la grandeur d'une Paulme, (c'est un peu plus de huit pouces de pied françois,) & une chemise, qu'on dit être celle de la Sainte Vierge. Nos Peres l'ont vuë. La toile en est de couleur tirant sur le jaune, parsemée de fleurs çà & là, brodées à l'aiguille. Elle a huit paulmes Romaines de long, & quatre de large avec des manches courtes; longues d'une paulme, le cou en étant étroit. Je l'ai vuë aussi dans l'Eglise de *Copis*, où elle est gardée; & où j'ai vu encore une main couverte de chair seiche, dans un reliquaire d'or, enrichi de joyaux, qu'on dit être la main de *Ste. Marine*, & une autre main

ma  
sem  
l'ar  
dan  
ges  
de p  
poils  
des d  
tée  
mont  
tapis  
avec  
les M  
çon,  
qu'il y  
mes,  
Quant  
plusieu  
racteres  
ques re  
chacun  
Religie  
a faite d  
le grand  
vêque  
l'Impe r  
pereur  
l'honneu  
*Baltême*  
*Juvenal*,  
autres E  
à Consta  
de Calced  
avons app  
enterré au

main de *St. Quirice*, & plusieurs autres ofsemens enchassez dans de l'or, ou dans de l'argent. La Chemise, dont j'ai parlé, est dans une cassette d'ébene, ornée d'ouvrages à fleurs d'argent, dans laquelle il y a de plus un petit Cadre, contenant quelques poils de la barbe du Sauveur, & des Cordes dont il fut foüeté. La Cassette est scetée du seau du Prince. Quand on nous montra ces Reliques, on les jetta sur un tapis, où nous les primes & touchames, avec autant de respect, & de dévotion, que les Mingreliens les manient avec peu de façon, estimant plus le peu d'or ou d'argent qu'il y a aux chasses que les reliques mêmes, à cause de la quantité qu'ils en ont. Quant à leurs Livres de Liturgie, ils en ont plusieurs, en grand volume, & en gros caracteres, en langue Georgienne; & les Evêques renouvellent les leurs, en le récrivant chacun une fois en sa vie. *Claude Rota*, Religieux Jacobin, dans la Legende qu'il a faite de l'assomption de la Vierge, dit que le grand *Damascene* & *St. Germain*, Archevêque de Constantinople, rapportent que l'Imperatrice *Pulcherie*, du tems de l'Empereur *Maximin*, fit faire une Eglise en l'honneur de la Vierge, dans la rue dite *Baltême*; où l'Empereur ayant convoqué *Juvenal*, Archevêque de Jerusalem, & les autres Evêques de la Palestine, qui étoient à Constantinople, à l'occasion du Concile de Calcedoine, il leur tint ce langage. Nous avons appris que le corps de la Ste. Vierge a été enterré au champ de *Gethsemané*. Nous voulons  
avoir

avoir ce corps sacré à la garde de notre ville Capitale, & pour cet effet qu'il soit transféré ici avec toute la solennité possible. A quoi Juvenal répondit; l'Écriture sainte porte que ce corps a été élevé dans la gloire, & on ne voit dans son tombeau que ses habits, & les linceuls dans lesquels son corps fut enseveli. Ce Prélat envoya à Constantinople ces sacrées reliques, lesquelles on donna à l'Église dont nous venons de parler, où elles furent mises en garde.

Ils disent que dans l'Église des Bédielliens il y a aussi un morceau de la vraie croix, des poils de la barbe de Jésus-Christ, des Cordes dont il fut lié & fouetté, & des langes dont la Vierge l'envelopa étant enfant. La manière indecense avec laquelle les Mingreliens traitent ces Reliques est une chose qui fait horreur; n'ayant pour elles ni reverence, ni crainte. Ils ne craignent que leurs Images, qui ont des ornemens; lesquels pourtant ils voleroient s'ils pouvoient le faire.

## CHAPITRE XI.

### *Des habits Sacerdotaux des Papes.*

**S**aint Jérôme, Liv. 4. sur Ezech. dit que l'Église a prescrit deux sortes d'habits pour les Ministres; les uns dont ils se servent ordinairement, & les autres lorsqu'ils exercent les fonctions de leur Ministère. Les Reverends Peres Mingreliens ne se servent pas des premiers, allant habillez presque

v  
c  
v  
tr  
le  
on  
qu  
de  
app  
en  
man  
che  
ble,  
men  
Grec  
les  
Mais  
trême  
ment  
quelq  
vial.  
avec  
tent s  
mais  
pôtre  
des in  
ils ob  
Chiapo  
ques  
l'Églis  
ils me  
laquel  
Ils ont

que tout comme les Séculars; ni des seconds, n'étant gueres mis, lorsqu'ils célèbrent, que comme ils sont ordinairement; ce qui vient de leur grande misere & pauvreté, qui ne leur permet pas d'avoir d'autre habit d'Autel qu'une méchante guenille déchirée sur les épaules. Leurs Prélats ont plus de paremens, comme la chemise, qu'ils appellent *quarti*, laquelle n'est pas de toile, mais de taffetas, l'étole, qu'ils appellent *Olave*, mais qu'ils ne passent pas en croix sur l'estomach avec le cordon; deux manipules, ou plutôt deux bouts de manche, qu'ils appellent *Sanchavi*; la Chasuble, dite *pittoni*, & le pluvial, qu'ils nomment *Basmachy*. Ces paremens sont à la Grecque, faits de soye, brodez d'or, chez les Evêques, les Abbez, & les Moines. Mais, pour les *Papas*, ou Prêtres, leur extrême pauvreté les réduit pour tout parement, ou habit Sacerdotal, à se servir de quelque guenille déchirée en guise de pluvial. Il y en a plusieurs qui disent la messe avec une simple chemise de toile qu'ils mettent sur leurs habits. Ils ne célèbrent jamais nus pieds, selon le précepte de l'Apôtre aux Ephes. chap. 6. v. 15. *Calceate pedes in preparatione Evangelii pacis*, lequel ils observent inviolablement, ayant leur *Chiapola*, ou Sandales ordinaires, ou quelques vieux souliers, qu'ils gardent dans l'Eglise pour ce sujet-là; ou faute de cela, ils mettent une planche devant l'Autel, sur laquelle ils serient les pieds en célébrant. Ils ont de plus, conformément aux rites

Grecs

pas.

dit que  
d'habits  
s se ser-  
orsqu'ils  
Ministere.  
ne se ser-  
lez pres-  
que

Grecs, leur Calice appellé *Barzemi*; avec sa cueillere, dire *Lagari*; la patene, qu'ils appellent *Peseuin*; l'Etoile, nommée *Camara*; le voile, ou *Daporna*; la nape, ou *Bercheli*; le Missel, ou *Succarebi*, comme ils les appellent; mais le Calice, la cueillere, la patene, & l'Etoile, qui devoient être d'argent, ou de Cuivre, ou d'étain, au moins, ne sont souvent que de bois sale & pnant, chez les pauvres & misérables *Papas*. Même, si le *Papas* se rencontre chez quelque Séculier, qui veuille avoir la Messe, il la lui va dire dans sa *Marane* ou Cave, comme il la fait par cœur. Ainsi il n'a point besoin de Livre. Il prend un gobelet, de ceux dans lesquels on boit ordinairement, qui lui sert de Calice, un plât tout gras pour Patene. Il fait cuire vite ment sous la cendre un petit pain pour servir d'hostie; & pour du vin, il ne lui en manque pas, puis qu'il est dans la Cave. Pour Autel il prend un ais, ou quelque planche sale, & couverte de poussiere, il n'importe. Il dit la Messe là dessus; se faisant prêter auparavant, par quelqu'un du Logis, une chemise, ou quelque autre chose de semblable, qu'il se met sur le dos, au lieu de paremens. Il ne se soucie point de napes, ni de purificatoires, parce que ses mains lui servent de purificateur. Quand ce vient à l'Evangile, il tire de sa poche un petit Livre écrit en Georgien, qui est une maniere de breviaire, que la plupart portent tout déchiré, les feuillats mêlez; l'écriture souvent toute effacée, & où quelquefois il manque plus

de

de  
dan  
se a  
ne l  
qu'il  
se pa  
poin  
nape  
lemer  
Abbe  
ses en  
célébr  
ve au

Il s di  
l'literal  
leurs Ec  
l'est de n  
tres sont  
que les H  
culez. I  
Prêtre, e  
donnant  
ou une po  
un diner,  
Quelque-t  
il va à l'E  
un sac de  
dans une  
cuit sous la  
fer, conte  
Tome VI

de la moitié des feuilles. Le Prêtre cependant, sans perdre contenance, dit la Messe avec ce Livre, tel qu'il est, dont il tourne les feuilles, pendant qu'il dit l'oraison qu'il cherche, parce qu'il fait toute la Messe par cœur. D'ailleurs, il ne se soucie point de pierre sacrée sur l'Autel, ni de nape. Au reste, tout ceci s'entend seulement des Prêtres, car les Evêques, les Abbez, & les Moines, ont dans leurs Eglises en fort bon état les choses requises pour célébrer la Messe, de même qu'on les trouve aussi dans les Eglises des Princes.

## CHAPITRE XII.

### *De la Messe.*

Les disent la Messe en langue Georgienne literale, qui est aussi peu entendue de leurs Ecclesiastiques que la langue Latine l'est de nos Païsans. Les Maisons des Prêtres sont toujours loin de l'Eglise, parce que les Eglises sont bâties en des lieux reculez. Lors qu'on demande la Messe à un Prêtre, en la payant; ce qui se fait en lui donnant ou deux ou trois toises de corde; ou une peau de Chevre ou de Brebis, ou un diner, ou quelque autre chose, il la dit. Quelque tems qu'il fasse, pluye, ou vent, il va à l'Eglise, portant les paremens dans un sac de peau; le vin dans un pot, ou dans une petite callebasse; un petit pain cuit sous la braise marqué au milieu d'un fer, contenant des caracteres Georgiens,

une bougie. La personne qui fait dire la Messe fournit ces choses.

Le Prêtre s'achemine à l'Eglise avec tout cela. Lorsqu'il en est proche, il commence à dire ses *Oremus*. Etant arrivé à la porte, il met bas ses ustanciles, bat du bois sacré, & sonne quelques coups de cloche. Ce n'est pas pour faire venir du monde; car les Mingréliens ne vont point à l'Eglise, sinon dans des jours solennels. Cela fait, le Prêtre entre dans l'Eglise, allume sa bougie du feu qu'il a apporté avec lui, tout cela sans discontinuer ses prieres qu'il va toujours disant à haute voix. Il se revêt de ces misérables ornemens. Il se met la Châuble pliée sur les épaules, comme nous faisons quand on nous donne l'ordination de Prêtrise, s'il'en a une, autrement il s'en passe. Il prépare ensuite l'Autel, en étendant quelque toile dessus, pour servir de napes; met du côté de l'Evangile son petit bassin ou plat, qui lui sert de patene; de celui de l'Epître un gobelet au lieu de Calice: & au milieu le pain qu'il doit consacrer appelé *Sabisqueri*, disant toujours l'office. Cela fait il verse du vin dans le Calice en quantité. Il prend le pain de la main gauche, & de la droite un petit couteau, avec lequel il le coupe à l'endroit de la marque, & en met autant qu'il faut dans le petit plat. Il prend après l'étoile nommée *camara*, qui est faite de deux demi-cercles, & la met ensuite sur le pain posé dans la patene; ce qu'il y a de trop de pain, il le met à part. Il couvre ensuite la patene d'un linge

b  
fa  
la  
la  
pu  
à l  
le  
fer  
pre  
le r  
ne c  
& d  
tre l  
le pe  
proc  
ne, c  
ple (c  
cher l  
sondes  
invoqu  
tre la  
espece  
des bo  
cession  
y reme  
la pate  
& le ti  
font le  
Ensuite  
il dit le  
rement  
l'étoile  
tene, &  
de croix  
blata. A

blanc, & d'un autre il couvre le vin. Cela fait, il se retire un peu à côté de l'Autel, laisse tomber la Chasuble par derrière, & dit la *Pater noster*, après lequel il lit l'Épître, & puis de suite l'Évangile, & avec le Missel à la main va au milieu de l'Eglise chanter le *Credo*, & lire quelques oraisons pour l'offertoire. Ensuite, revenu à l'Autel, il prend le voile qui couvroit la patene, & le met sur sa tête, puis il prend cette patene de la main gauche, & la porte au front, & de la droite le Calice qu'il appuie contre l'estomac, & va ainsi à pas lents vers le peuple au milieu de l'Eglise, faisant la procession à l'entour, & chantant une hymne, que l'on appelle *Chambique*. Le peuple (quand il y en a,) dès qu'il voit approcher le Prêtre, se jette en terre avec de profondes inclinations: & quand il passe, il invoque le nom de Dieu, en faisant paroître la plus grande dévotion, encensant les especes, les suivant, & accompagnant avec des bougies allumées à la main. Cette procession faite, le Prêtre retourne à l'Autel; y remet premièrement le Calice, & après la patene; prend le voile qu'il a sur la tête, & le tient à la main devant l'*Oblata*; (ce sont les especes) & fait quelques prieres. Ensuite, à voix haute, en forme de chant, il dit les paroles de la consecration premièrement sur le pain, après sur le vin. prend l'étoile, la porte aux quatre coins de la Patene, & du Calice aussi, comme en forme de croix; & en fait quelques signes sur l'*Oblata*. Après quoi, il prend de la main droi-

te le Pain consacré, qu'il élève sur la tête, en disant quelques Oraisons; lesquelles finies, il fait trois signes de croix avec ce Pain, & le met dans sa bouche & le mache. Il boit le Vin, tenant le Calice serré de ses deux mains, & s'il reste des miettes du Pain sur la Patene, il les prend de la main, & les met dans sa bouche, & ainsi en mangeant le Pain, & tenant le Calice dans les mains, il se tourne vers le peuple & lui dit *sciscie*, c'est-à-dire *tremblement*. Puis il remet ensuite chaque chose à sa place, éteint la bougie, si elle n'est pas finie; car elle ne dure pas quelquefois la moitié de la Messe; se deshabile, remet ses ornemens dans son sac de peau, & retourne chez lui.

Cette maniere de dire la Messe est véritablement de très-saints rites, instituez par saint *Basile*, par saint *Gregoire de Nazianze*, & par d'autres Saints, & approuvée du Pape; mais elle est dite par des ignorans Mingreliens, sans dévotion, & sans reverence; gens que Dieu fait s'ils sont baptisez, ou s'ils sont vrayement ordonnez; à cause de la grande ignorance, & de la grande négligence des Evêques, qui n'ont aucun soin de leurs Paroisses. Ils célèbrent la Messe quand on leur donne quelque chose, & si on ne leur donne rien pour la dire, ils ne la disent point. Durant le tems du grand Carême, ils ne célèbrent jamais que deux jours la semaine, le Samedi, & le Dimanche; parce que ce sont les jours que le Catholicos, ses Evêques, & les Moines, jeunent, ne faisant qu'un seul repas le jour après

D  
le fro  
l'Huil  
Baptê  
quand  
qui se  
dans la  
se, s'a  
un aut  
A côt  
l'huile  
ou aut  
à l'En  
allume

après Vêpres. Or s'ils disoient la Messe ces cinq jour-là qu'ils jeunent, ils romproient le jeûne, qu'ils estiment consister à ne manger qu'une fois le jour, au soir; sans qu'il soit permis de porter rien à la bouche auparavant. Observez que si un Prêtre, qui va pour dire la Messe dans une Eglise, la trouve fermée, il dit la Messe à la portière attachant sa bougie. Quand plusieurs Prêtres veulent dire la Messe dans une Eglise, ils ne disent pas chacun la sienne à part, cela n'étant pas en usage parmi eux; mais ils en disent une tous ensemble, ce qu'ils font sans respect entremêlant l'Office de toute sorte de discours différens.

## CHAPITRE XIII.

### *Du Baptême.*

**D**Es qu'un Enfant est né, le *Papas*, ou Prêtre, lui fait un signe de Croix sur le front; & huit jours après, il l'oint avec l'Huile sainte, qu'ils appellent *Miroue*. Le Baptême ne se fait que long tems après, quand l'Enfant a deux ans ou environ; ce qui se fait de cette maniere. Le *Papas* va dans la *Marana*, ou Cave, qui sert d'Eglise, s'assied sur un banc, faisant asseoir sur un autre vis-à-vis le Parrain avec l'Enfant: A côté du Prêtre, il y a un plat, avec de l'huile de noix; & un baquet, ou cuve, ou autre vase de bois, pour servir de Fonts à l'Enfant. Il demande le nom, puis il allume une petite bougie, & se met à lire

un long-tems ; & quand il est presque à la fin, il ôte sa calote, ou son bonnet, continuë à lire encore un peu ; puis se retourne, lit, & après avoir bien lû, demande qu'on apporte l'eau, & comme il arrive souvent qu'elle n'est pas chaude, quand il la demande, il faut qu'il attende. L'eau apportée est versée dans le baquet, & le Prêtre prend de l'huile de noix, la verse dans l'eau, en disant quelques prières, & en chantant. Le Parrain cependant ayant deshabillé l'Enfant, le met tout nud dans le baquet, & le lave par tout avec ses mains. Le Prêtre n'y touche point ; ne prononce aucunes paroles durant cette fonction, mais dès qu'elle est achevée, il prend une corne, où il y a du *Mirone*, ou de la sainte Huile, si dure qu'elle ressemble à du vieux onguent ; en coupe un peu avec un petit morceau de bois ; & le donne au Parrain, qui en oint l'Enfant au front premierement, puis au nez, aux yeux, aux oreilles, à l'endroit des mammelles, au nombril, aux genoux, aux chevilles des pieds, aux talons, aux jarrêts, aux fesses, aux reins, aux coudes, aux épaules, & au sommet de la tête ; sans que durant toute cette action, le *Papas* ouvre seulement la bouche. Le Parrain remet ensuite l'Enfant dans la cuvette, prend un peu de Pain beni, le donne à l'Enfant, avec du Vin, & s'il en mange & boit, ils disent que c'est un bon signe, & qu'il sera fort & gaillard ; puis il le remet entre les mains de la Mere en lui disant par trois fois, *vous me l'avez donné Juif & je vous le rends*  
*Chrê*

*Chrétien.* L'Enfant étant ensuite bercé pour l'assoupir, on le laisse un peu dormir; puis il est lavé avec d'autres eau non pas par le Parrain, mais par une autre personne, laquelle ne laisse pas de contracter parentage avec la Mere de l'Enfant; mais pas si grand que le Parrain; car il faut observer que le Parrain d'un Enfant est tenu le Parent de sa Mere au degré de Frere ou de Sœur, tellement qu'à toute heure, ou en tout tems, il peut entrer par tout chez elle comme dans sa propre maison. Il faut remarquer que les Prêtres administrent le Baptême sans habits Sacerdotaux; de quoi ils ne se soucient gueres, aussi ne baptiseroient-ils jamais, si ce n'étoit pour y faire grand'chere; faisant consister cette Cérémonie sacrée dans un Banquet solemnel, qui dure tout le jour; d'où vient que quand quelques-uns n'ont pas le moyen de donner au moins un Cochon, ils ne font point baptiser leurs Enfans. C'est ce qui fait qu'il arrive souvent, que les enfans de ces pauvres gens meurent sans Baptême.

Les riches au contraire ne se contentent pas de faire tuer plusieurs Cochons; mais pour rendre le repas splendide, ils font tuer des bœufs & d'autres bêtes, conviant tous leurs parens & amis au festin, qui dure toute la nuit, jusqu'à ce que la plupart soient bien yvres. Il semble que les Mingreliens aient formé leur maniere de baptiser sur le rituel des Grecs, qui administrent trois Sacremens à même tems; à savoir le Baptême, la Confirmation, & l'Eucharistie. Car

en lavant l'Enfant ils donnent le Baptême, & ils lui donnent la Confirmation, en l'oignant d'Huile; & l'Eucharistie en lui donnant du Pain béni, & du Vin. Mais je croi que cette façon de donner du Pain & du Vin à un Enfant est plutôt à l'imitation des Juifs, qui donnoient du vin & du lait à l'enfant, comme dit *St. Jérôme cb. 55.* sur ces paroles: *emite vinum & lac.* Les Mingreliens suivoient à la verité les rites Grecs dans les tems passez, mais ils les ont fort corrompus dans la suite en plusieurs choses. Quelques *Papas*, des plus savans m'ont conté, que pour plus de dignité, ils lavoient aussi l'enfant dans le vin, & non pas dans l'eau. S'ils n'étoient pas trop ignorans, on les appelleroit *Lutheriens*, parce que Luther étant un jour interrogé sur la matiere du Baptême, il répondit que c'étoit dans toute sorte de choses qu'on pouvoit laver, comme dans du lait, & dans du vin; ainsi que raporte *Bellarmin. du saint Baptême chap. 2.* Il arriva un jour qu'on fit venir un *Papas* pour batiser un enfant malade. Ce *Papas* trouvant l'enfant moribond, ne le voulut jamais batiser, disant qu'il ne vouloit pas ainsi employer inutilement son Huile sainte; comme si le Baptême consistoit dans l'Onction. Cet enfant étant mort sans être batisé, il vint un autre *Papas*, ami de la maison, pour visiter la famille sur son affliction: & sur la perte qu'on avoit faite. Le Pere lui dit les larmes aux yeux, que ce qui le sâchoit le plus dans la mort de son Enfant, c'étoit qu'il n'avoit point  
reçu.

reçu le Baptême, parce qu'ayant appelé un tel *Papas* pour le baptiser, il avoit refusé de le faire, de peur, disoit-il, de perdre son Huile sainte. Ce *Papas*, l'arrêtant, lui répondit: *Ne sachiez vous pas que ce Papas est un avare? ne pleurez point, consolez vous, je le baptiserai moi: un peu d'huile n'est pas si grand' chose.* Cela dit, il tira son cornet de dessous sa veste, en prit un peu d'Huile, & en oignit cet Enfant mort, comme on fait dans l'administration du Baptême. Telle est la stupidité & l'absurdité de ces Reverends *Papas*. Je laisse à considérer au Lecteur si ces enfans sont bien baptisez: C'est pourquoi nos Peres ne manquent point de baptiser *sub conditione* tout autant d'enfans qu'ils rencontrent sous prétexte de leur donner des remédes, ou de les caresser.

Les noms qu'ils donnent à leurs enfans, sont donnez à l'occasion de quelque accident qui survient; à l'imitation des Juifs, comme nous voyons dans la personne de Benjamin, qui fut appelé *Fils de douleur*, à cause de celle que souffrit Rachel sa mere en le mettant au monde, *Gen. ch. 35. v. 18.* Ainsi les Mingreliens appelleront leurs enfans *Objeca*, c'est-à-dire, *Vendredi*, quand ils naissent ce jourlà; *Guianisa*, c'est-à-dire, *inrd venu*, quand ils viennent au monde à la fin du jour; *Prevalisa*, c'est-à-dire, *Février*, parce que c'est le tems de sa naissance, & ainsi des autres. Il y en a fort peu qui ayent le nom de quelque Saint, parce, disent-ils, qu'il n'est point permis de donner à un homme ordinaire le nom d'un Saint,

de peur qu'il ne le deshonne, de la maniere que faisoit un Soldat qui n'avoit point de cœur, & qui portoit le nom d'Alexandre. Ce Prince, comme nous ne lisons dans sa vie, que nous a laissée *Plutarque*, lui dit en courroux, *Qu porte tai en Alexandre, où change de nom.* Ainsi les Mingreliens, en ne prenant point de nom des Saints Chrétiens, c'est comme s'ils disoient, *Nos actions ne sont pas des actions de Chrétiens; & pour ne nous point attirer de reproches, nous n'en porterons point les noms.* *Saint Augustin, ch. 70. sur saint Jean, dit, Christianum castitatis & integritatis nomen est;* mais ces peuples sont extrêmement éloignez de ces deux perfections. Il faut observer encore, qu'à quelqu'âge qu'il soient parvenus, on ne laisse pas de les appeller toujours *fils* ou *enfant de tel*; selon l'usage de l'Écriture, *puer centum annorum.* Quant au reste, la Forme du Baptême en leur langue est telle.

*Natelis -- Ighebtis facalitos Mamifata amin.  
Daxizata amin. Dazuliza Zininda fata  
Amin.*

Il n'y a que fort peu de Prêtres qui sachent ce Formulaire du Baptême. Quelques *Beres* le savent. Ce qu'il y a de plus extraordinaire c'est qu'il arrive fort souvent que des gens se font rebâtiser.

On ne fait point ici d'article *de Creme*, parce que les Mingreliens n'en ont jamais ouï parler; outre que, selon les rites des Grecs,

Le pa  
avant  
tion M  
li le v  
& les  
te bou  
porten  
comme  
Arc  
est vra  
consacr

Grecs, ce n'est pas le Prêtre qui en oint, mais le Parrain, comme nous l'avons observé ci-dessus dans le Baptême.

CHAPITRE XIV.

*De l'Eucharistie.*

ILs consacrent comme ils peuvent dans le Sacrement de l'Eucharistie, sans s'obliger comme les Grecs à consacrer toujours en pain levé. Ils font un petit pain rond d'un peu plus d'une once pesant, composé de farine, d'eau, de bled, & de vin, sur lequel ils appotent la marque qui est ici des-  
sus.



Le pain, ainsi marqué, s'appelle *Sebisquer* avant la consecration, & après la consecration *Naxeroba saxerebeli*. Ils appellent *naxi-li* le viatique qu'ils donnent aux malades; & les Prêtres le conservent dans une petite bourse de toile, ou d'autre étoffe, qu'ils portent toujours attachée à la ceinture, comme nous le dirons plus bas.

*Arcudius Concord. Eccles. lib. 3.* dit; qu'il est vrai-semblable qu'au tems des Apôtres on consacroit tantôt avec du pain levé, tantôt avec

du pain levé, tantôt avec du pain azyne. Les Latins imitent Jesus-Christ, qui consacra avec du pain azyne; mais pour les Mingreliens, ils consacrent indifféremment toute sorte de pain. La composition de leur pain Eucharistique avec de la farine, du sel, du vin & de l'eau, est à la Judaïque, parce que Dieu anciennement commandoit qu'il y eût du sel dans tous les Sacrifices, *Lev. 2. Quidquid obtuleris sacrificii sale condies.* Ce n'est pas la coûtume de ces Prêtres de mettre dans le Calice un peu d'eau avec le vin. J'en ai pourtant vû quelques-uns qui y en mettoient; & ayant un jour demandé à un Pape, pourquoy il ne mettoit point d'eau dans le Calice? il me répondit, *qu'il y en mettoit quelquefois quand le vin étoit trop fort; mais qu'il avoit déjà assez à faire à porter le vin, le feu, la bougie, & le sac des ornemens, sans porter encore de l'eau.* Je lui demandai de plus ce qu'il feroit si le vin étoit du vinaigre? il me répondit, qu'il consacrerait avec, mais qu'il ne le feroit pas avec de l'eau de vie, parce qu'elle n'étoit plus vin. Ces Prêtres, pour imiter les Grecs, qui après la consecration, & immédiatement avant la Communion, ont coûtume de verser dans le Calice un peu d'eau bouillante, en mémoire du sang & de l'eau chaude, qui sortit du côté de Jesus-Christ mort, ces Prêtres, dis-je, prennent une cuillière de fer qu'ils font chauffer à la bougie qui leur sert de cierge, ils y mettent ensuite un peu d'eau, & la jettent ainsi chaude dans le Calice, & communient

en-

ensuite. Ils ne savent pourquoi ils pratiquent cette Cérémonie: ils disent que c'est leur usage, mais pourtant ils ne le font pas tous constamment.

Je me suis informé bien des fois avec toute sorte d'Ecclesiastiques touchant la forme de la Consécration: mais sans en avoir jamais trouvé qu'un seul, lequel étoit un peu moins ignorant qui me l'ait sù dire. Il me dit que les paroles de la Consécration de la chair, dite *marquerit*, étoient telles: *Migbet Chiamet esse ars cors chiemit quentuis chate cbili missa tevehelat Zodoat*; & celles de la Consécration du sang, dit *Maguaint*, les suivantes; *Suta Misgansqua vesta esse ars Siseli chiemit quentuis chante cbiti zodoat*. Je demandai un jour à un de ces Reverends hommes, si après avoir ainsi consacré le pain & le vin avec les paroles susdites, le pain & le vin étoient véritablement le Corps & le Sang de Jesus-Christ? Il me répondit en souriant, comme si je lui eusse dit une plaisanterie, (le terme Italien de l'original est *una facetia*.) *Qui mettra Jesus-Christ dans le pain? comment y pourroit-il venir? comment peut-il être aussi renfermé dans un si petit morceau de pain? pourquoi voudroit-il quitter le ciel pour venir en terre? on n'a jamais vu rien de semblable.* Je lui demandai de plus, si la Messe seroit bonne, en cas que le Prêtre eût oublié les paroles de la Consécration? il me répondit, *pourqqoui non? mais le Prêtre qui oublie les paroles fait un grand péché.* A l'égard du poin de l'intention, ils ne savent ce que c'est, comme gens qui célèbrent par cou-

tume, & pour quelque émolument; & par conséquent c'est à savoir si la Consécration qu'ils font est valide ou non: je m'en remets aux Docteurs.

Pour ce qui est du *Nazili*, ou Viatique, pour les malades, les Mingrelins font comme les Grecs, en le consacrant une fois seulement l'année, le jour du Jeudi saint, en mémoire de la Cene de notre Seigneur. Mais au lieu que les Grecs le conservent dans un Ciboire d'or ou d'argent, ou dans quelque autre vase décent, comme le rapporte *Baronius*, & *Arcudius concord. Eccles. liv. 3. de la Sainte Eucharistie*. Ces Prêtres Colcheens le mettent dans une bourse de toile, ou de peau, qui d'ordinaire est grasse & sale; la portant toujours attachée à la ceinture, & par tout où ils vont, & quelque chose qu'ils fassent; même là où ils se comportent avec le moins de reverence & de respect, ni plus ni moins que si c'étoit une piece de chair. Et comme ils sont souvent yvres, ils se roulent alors à terre avec cette bourse à la ceinture, sans y avoir nul égard. Quand ils se deshabillent & se couchent ils la mettent sous leur chevet avec leurs habits, ou en un autre endroit. Quand ils se presente quelque malade qui demande le Viatique, ils le lui portent, ou bien s'ils ne se soucient pas d'en prendre la peine, ils l'envoient par celui-là même qui les est venu avertir, soit homme, ou femme, ou enfant. Et parce que ce *Nazili*, ou Viatique, qu'il envoie, est quelquefois un peu trop dur, selon qu'il est vieux fait; pour le

le  
les  
mo  
fan  
ton  
mai  
don  
mag  
boiv  
reste  
chée  
gue  
point  
ou a  
avec  
Peu  
qn'on  
maison  
lieu de  
dans le  
le basse  
observ  
du suc  
au fond  
gne, &  
au-dess  
zili est  
n'ya po  
tique,  
il ne du  
si ce con  
crer, &  
me rapo  
la fin de  
*Nazili* de

le faire avaler au malade, on le prend avec les mains pour le casser & reduire en petits morceaux, sur un plat, ou sur une pierre; sans se mettre en peine des miettes qui en tombent, & de celles qui s'attachent aux mains, & le mettant dans un peu de vin le donnent à boire au malade, en priant l'Image de ne le pas tuer. Quand ces gens boivent ainsi ce Viatique pulverisé, il en reste d'ordinaire la plus grande partie attachée à leur barbe, qu'ils portent fort longue & fort épaisse; mais cela ne leur fait point de peine; ils s'essuyent avec la main, ou avec la manche de leur chemise, ou avec quelqu'autre chose.

Peu de gens prennent ce Viatique, parce qu'on le tient de mauvais augure dans la maison du malade. C'est pourquoy, au lieu de le lui donner à prendre, on le jette dans le vin en une bouteille, ou petite calebasse, que l'on met dans un coin; & l'on observe ce qu'il devient; sur quoi on juge du succès de la maladie. Car si le *Nazili* va au fonds de la calebasse, c'est mauvais signe, & que le malade mourra; s'il nage au-dessus, c'est signe du contraire. Ce *Nazili* est fait de farine, de vin, & de sel. Il n'ya point d'eau comme au pain Eucharistique, parce, disent-ils, que s'il y en avoit il ne dureroit pas toute l'année. Or savoir si ce composé est matiere propre à consacrer, & s'il est vrai pain, c'est de quoi je me rapporterai au jugement des Savans. A la fin de l'année, les Prêtres qui ont du *Nazili* de reste, le portent sur l'Autel, & le

laissent là ; où les souris le mangent. Ainsi se consume ce saint Viatique ; & telle est la reverence en laquelle ils l'ont , & avec laquelle ils s'en servent : d'où il est facile de juger quelle est leur Foi & quelle leur croyance sur le sujet du Saint Sacrement.

## C H A P I T R E X V.

### *De la Penitence.*

CES peuples ont le Sacrement de la Penitence qu'ils appellent *Gandoba*. Ils appellent les péchez *Zoggia*, la contrition *Zodua*, l'attrition *Sinanuli*. Ils savent tout cela ; mais cependant ils ne se confessent point , non plus les Seculiers que les Ecclesiastiques ; non pas même à l'article de la mort : & si quelqu'un entr'autres se resout à se confesser , il faut que *babeat in bonis* pour payer le Confesseur. Il arriva un jour qu'un Seigneur nommé *Patazoluchia* s'étant confessé au Catholico, il lui donna cinquante écus , mais comme il voulut se confesser une autrefois , le Catholico ne voulut point recevoir sa confession , disant , *qu'il lui avoit trop peu donné la premiere fois*. On conte d'un autre Gentilhomme , que s'étant confessé à un Evêque , il lui fit présent d'un cheval & de plusieurs autres choses. Cet Evêque retournant chez lui avec ce présent rencontra le fils de ce Gentilhomme , & le remercia de ce que son pere lui avoit tant donné. *Comment*, lui dit ce fils , *mon Pere a fait de si grand péchez*, & il

*il ne donne pas plus de chose à son Confesseur ? j'en suis honteux : mais je reparerai sa faute, & je vous promets de vous envoyer bien d'autres choses.* C'est qu'il croyoit que ceux qui font de plus grands péchez, sont aussi obligez à faire des présens plus considerables au Confesseur. Il y a donc très peu de gens en ce pays qui se confessent, & j'aurois presque dit personne. Et si quelqu'un le fait, ce qu'il fait est plutôt un sacrilege, qu'une véritable confession, car il ne se confesse que de ce qu'il lui plaît, & cache la plus grande partie de ses pechez. De là vient, que quand ils font quelque méchante action, qu'ils trouvent eux-mêmes être un grand péché, ils la cachent, mais ils l'expient ; selon ce que l'on tient communément chez eux, que quand on fait un grand péché il faut faire une bonne œuvre pour l'expier. Leur bonne œuvre, c'est de consacrer une Image, ou de faire des présens à des Images, comme des draps de soye, ou de l'argent, avec quoi ils croient que leurs péchez sont effacez, sans aucune confession. Cette erreur est originaire des Grecs. Les Evêques pratiquent la même chose, & tout le Clergé dans tout l'Orient : ce qui vient de ce que les anciens Canons suspendant des Ordres pour toujours les Clercs qui vivent en adultere, ils ne se confessent point, de peur de se découvrir leurs péchez les uns aux autres, ou de se rendre suspects, & ensuite d'être privez de leurs benefices. Ils auroient raison de craindre les suites de la Confession, si ces Canons

par.

parloient du Tribunal interieur de la Confession; mais ils ne parlent que de l'exterieur.

A présent, ces Reverends Ecclesiastiques, au lieu de se confesser, vont se laver dans la riviere, avant que de celebrer la messe, & prétendent satisfaire avec cela au précepte la Confession. Et semblablement quand ils doivent faire le sacrifice dit *Sanctus*, où assistent plusieurs *Papas*, ils vont tous se laver auparavant au fleuve; & durant une semaine ils s'abstiennent de voir leurs femmes, avec quoi ils s'imaginent & se flattent qu'ils ont autant fait que s'ils s'étoient confessés. Une autre raison qu'ils ont de ne se pas confesser, c'est que tant les Evêques, que les Prêtres ne gardent point le seuil de la Confession, mais qu'ils parlent devant un chacun de ce dont l'on s'est confessé, s'en entresenant, même souvent, en présence du Penitent.

Les Mingreliens se persuadent d'ailleurs, que pourvu que l'on ait son Confesseur, ou *Monzguary*, comme ils l'appellent, il n'importe pas de se confesser du tout; c'est pourquoi ils ont tous chacun le leur. Ils vont donc à quelqu'homme d'Eglise, Evêque, ou *Bere*, ou Prêtre, il n'importe, qui soit renommé pour sa vertu, pour son savoir, & pour être bon Chrétien. Ils lui portent un présent, chacun selon ses moyens, & le prient de vouloir être leur Confesseur. Quand à lui, il reçoit le présent, & accepte la charge d'être leur Confesseur; mais ils ne se confessent néanmoins jamais: & s'il

arri-

ar  
bi  
fo  
ser  
qu  
ber  
de  
don  
que  
dro  
che  
bits  
il l'  
Il  
aveu  
igno  
en s  
un E  
donn  
chez  
ceux  
Ces l  
livre  
péché  
sion p  
solut  
les ri  
che d  
qu'il  
a cet  
de à  
ils cro  
sans c  
l'abso  
Telle

arrive qu'ils tombent malades, ils envoient bien querir ce Confesseur, ou bien ils se font porter chez lui, mais ils ne se confesseront pas pour cela. Le plus de service qu'il leur rende, c'est de leur faire de l'eau benite, avec laquelle il les alpergera, puis de laver quelque Image avec de l'eau qu'il donne à boire au malade, en disant quelques oraisons. Les Confesseurs ont par droit, lors que leurs Penitens meurent, le cheval dont il s'est servi le dernier, ses habits, & tout ce qu'il avoit sur lui quand il l'est venu voir.

Ils font bien davantage: ces pauvres gens aveuglez par la cupidité insatiable de leurs ignorans Evêques vont, quand ils sont en santé, trouver, ou le Catholicos, ou un Evêque, ou leur Confesseur, & se font donner par écrit l'absolution, tant des péchez qu'ils ont commis par le passé, que de ceux qu'ils commettront durant leur vie. Ces Ignorans-là leur accordent, & leur délivrent un acte d'absolution de tous leurs péchez commis & à commettre sans confession préalable; mais comme ces sortes d'absolutions coutent bien cher, il n'y a que les riches qui en obtiennent. Le Patriarche de Jerusalem en donna une au Prince qu'il acheta beaucoup. Quand quelqu'un a cet Acte d'Absolution, & qu'il est malade à la mort, on le lui met à la main, & ils croyent que cela suffit pour être sauvé sans confession, ni autre ceremonie, ayant l'absolution de ses péchez entre les mains. Telle est l'ignorance de ce miserable peuple.

ple, qui ne se confesse point. Quand on leur parle de se confesser, comme cela m'est arrivé plusieurs fois, ils répondent qu'ils n'ont point de péché. C'est qu'ils ne savent ce que c'est que péché, & en quoi il consiste, n'ayant personne qui le leur enseigne. Il arrivera quelquefois qu'un homme prêt de mourir formera un acte de repentance de ses péchez en général, sur tout s'il a quelque Religieux qui le lui suggere; mais ils meurent la plupart comme des bêtes. A quoi il faut ajouter que les Prêtres ignorent la forme de l'absolution, & qu'ils ne savent faire autre chose auprès d'un malade, que de prier l'Image, qu'elle ne le tue point, & qu'elle ne soit pas en colere.

## C H A P I T R E X V I .

### *De l'Extrême-onction.*

**J**E n'ai jamais pu découvrir que le Sacrement de l'Extrême-onction fût en usage parmi ce Peuple. Je me suis trouvé chez plusieurs d'entr'eux à l'heure de leur mort, auprès desquels étoient des Prêtres, mais ils ne leur administroient point ce Sacrement. J'ai aussi interrogé là-dessus plusieurs de leurs Clercs, tant Moines, que Prêtres; mais ils m'ont tous répondu que l'onction de l'huile sainte ne s'administre que dans le Baptême, duquel ils font consister toute l'essence dans l'onction de cette huile, que le Catholicos fait, comme nous l'avons ob-

servé

servé  
Gens  
Bere,  
ou d'  
cela m  
tes Hu

C

De

**L**Es  
la  
tion, à  
un Cat  
à moins  
n'ordon  
d'un bo  
voir de  
mus aux  
La Lo  
de estim  
Orienta  
de desho  
ont perm  
fois en le  
que de p  
le étant  
en veuva  
Mingrelie  
les Rites  
la force o  
fille qu'un  
épouse av  
de nouve

servé ci-dessus. Il y a pourtant quelques Gens, qui étant malades, font appeler un *Ebre.*, lequel benit un peu d'huile de noix, ou d'olive, & en oint les malades, mais cela n'est pas l'extrême-onction, ni les Saintes Huiles.

## CHAPITRE XVII.

### *De l'Ordre & du Celibat des Prêtres.*

**L**Es Evêques Mingreliens ont conservé la mémoire du Sacrement de l'Ordination, à cause du gain qu'ils en tirent; car un Catholicos ne consacre point d'Evêques à moins de cinq-cens écus. Un Evêque n'ordonne point un Prêtre que pour le prix d'un bon cheval; mais je n'ai jamais pu savoir de quelle maniere ces gens sont promus aux Ordres.

La Loi du Celibat a toujours été en grande estime chez les Grecs, & chez les autres Orientaux; & afin qu'il ne se commît rien de deshonnête entre les Ecclesiastiques, ils ont permis à leurs Prêtres de se marier une fois en leur vie, avec une fille vierge, avant que de prendre les Ordres sacrez; laquelle étant morte ils seroient obligez de vivre en veuvage. Mais ce Reverend Clergé de Mingrelie faisant toujours mine de suivre les Rites Grecs, a trouvé moyen d'éluder la force de cette Loi austere; car la même fille qu'un homme, qui se veut faire Prêtre, épouse avant son Ordination; il l'épouse de nouveau après l'ordination, sans dis-  
pense

pense de l'Evêque; prétendant que l'ordination rompt le mariage. Or si cette femme meurt, ils prétendent, qu'ayant pû se marier par dispense depuis leur ordination, ils le peuvent faire encore; & sur cela ils passent à de secondes nôces, & puis à de troisiemes, & à de quatriemes, & tant qu'ils veulent; les Evêques ne leur en refusant jamais la dispense, mais la leur vendant bien cher; car il faut observer que la dispense pour de secondes nôces coute à un Prêtre le double de ce que la premiere lui a coûté, celle pour de troisiemes nôces lui coute le triple, & ainsi de suite; avec quoi l'Evêque, qui ne songe qu'à tirer de l'argent, leur donne la dispense sans difficulté, & sans s'informer si la femme est vierge ou non, si elle est veuve, ou femme repudiée. Mais s'il arrivoit qu'un Prêtre prit une seconde femme sans dispense de l'Evêque, il seroit déclaré irregulier, on lui raseroit la barbe & la Couronne, & il seroit dégradé de la Prêtrise, car il faut observer, qu'ils ne croient pas que ce Sacrement imprime de caractere indelebile, bien loin de là ils réordonnent les Prêtres dégradez, comme s'ils n'avoient jamais reçu les ordres. Ils agissent à cet égard de même qu'à l'égard du Baptême, que plusieurs se font redonner par des *Beres*, comme si le premier qu'ils avoient reçu n'étoit pas assez bon. Il arriva un jour qu'un Prêtre appercevant un jeune garçon qui lui enlevoit un cochon, il lui tira un coup de fronde qui le tua. Il fut aussi-tôt déclaré irregulier, rasé, privé

vé  
 au b  
 préli  
 nes g  
 son  
 non v  
 été P

C

L  
 Len  
 Pais,  
 parens  
 qui la  
 tain pr  
 grand p  
 veuve.  
 se met pa  
 convenu  
 ou Tena  
 les Suje  
 les men  
 quoi pa  
 pendant  
 aupara v  
 liberté d  
 il arrive  
 les Epou  
 ce qu'il  
 pare un  
 lendemai  
 ses amis,

véde son Eglise, & de son Benefice; mais au bout de quelque tems ses amis, & les présens qu'il fit l'ayant mis dans les bonnes graces du Catholicos, on lui rendit son benefice; sur quoi on l'ordonna de nouveau, tout comme s'il n'avoit jamais été Prêtre.

## CHAPITRE XVIII

### *Du Mariage.*

**L**E Sacrement de Mariage, qu'ils appellent *Gorghini*, se peut appeller en ce Pais, *un contract de vente*, parce que les parens de la femme font marché avec celui qui la recherche, de la lui donner à certain prix, lequel est toujours bien plus grand pour une fille vierge, que pour une veuve. Le marché étant conclu, l'homme se met par tous moyens à amasser ce dont il est convenu. Il prend les Enfans de ses Vasseaux, ou Tenanciers, lesquels sont non seulement les Sujets, mais comme ses Esclaves. Il les mene vendre aux Turcs afin d'avoir de quoi payer sa femme, laquelle demeure cependant toujours avec ses parens comme auparavant, mais où son futur Epoux a la liberté de l'aller voir de tems en tems; d'où il arrive quelquefois qu'elle est grosse avant les Epouailles. Quand le mari a amassé ce qu'il a promis, le pere de l'Epouse prépare un festin solennel qui dure jusqu'au lendemain, où sont conviez ses parens & ses amis, & ceux qui ont traité le Mariage.

L'E-

L'Epoux, accompagné aussi de ses parens & de ses amis, y vient apporter ce qu'il a promis de donner pour avoir sa Maîtresse, qu'il délivre à son Pere, ou à ses parens les plus proches, avant que de se mettre à table. Il lui montrent en même tems le trousseau qu'ils ont préparé pour l'Epousée, lequel est d'ordinaire équivalent au prix que l'Epoux donne pour avoir sa femme. Ce trousseau consiste en meubles & utensiles de maison, en bétail, en habits, & en quelques Esclaves pour la servir; mais qui appartiennent au mari, aussi bien que le reste, à la reserve des habits & joyaux de l'Epousée. Après le souper, qui ne finit qu'au jour, l'Epouse, accompagnée de ses plus proches parens, des Conviez, & des Amis, est menée chez son Epoux avec les dons que son Pere & ses Parens lui ont faits, & à son Mari, selon leurs facultez. Ils font tout ce chemin en chantant, & en sonnant des instrumens. Cependant, deux de ceux qui ont traité le mariage, prennent les devants, allant à toute bride au Logis de l'Epoux, annoncer la venue de l'Epouse. On leur y présente aussi-tôt un flacon de vin, du pain, & de la viande; & eux, sans mettre pied à terre, prennent le flacon, & en caracolant dans les Cours, & à l'entour du Logis, ils répandent le vin, en faisant des vœux pour une bonne paix entre les Epoux. Ils mettent ensuite pied à terre, mangent un peu, puis s'en retournent au devant de l'Epouse. Quand elle est arrivée au Logis de son Accordé, on la mene

m  
co  
al  
mi  
qu  
est  
s'a  
pis  
&  
de p  
d'un  
nes  
ceau  
faite  
où l  
chac  
on m  
tout  
jusqu  
plus d  
d'ordi  
les no  
sembl  
ge n'  
jours  
jour;  
ou So  
ge sur  
s'en f  
de nu  
pas de  
Le  
Comp  
Megor  
bougie  
Ton

mene dans la sale, où toute la famille a coutume de se rassembler, & où elle est alors rassemblée. Les amis entrent les premiers, puis les parens, puis l'Accordée, qui en entrant fait le salut accoutumé, qui est de ployer le genou en terre. Après, elle s'avance au milieu de la sale, où est un tapis étendu, & dessus une cruche de vin, & un chaudron de cette pâte cuite qui sert de pain. Elle renverse la cruche de vin d'un coup de pied; & prend à mains pleines de cette pâte, qu'elle jette à gros morceaux, par toute la sale. Cette cérémonie faite, on passe dans une autre chambre, où le festin est aprêté. C'est-là la Noce, chacun s'y assied selon son rang. On boit, on mange, on chante, & on passe ainsi tout le jour, & toute la nuit suivante, jusqu'à ce qu'on soit si ivre qu'on ne puisse plus demeurer assis. La Noce dure ainsi d'ordinaire trois ou quatre jours, sans que les nouveaux mariez couchent encore ensemble, parce que la cérémonie du mariage n'est pas encore faite. Elle se fait toujours en secret, & sans en dire jamais le jour; de peur, disent-ils, que les *Magares* ou Sorciers, ne jettassent quelque sortilege sur les Epoux. Du reste, la cérémonie s'en fait en tout tems, soit de jour, soit de nuit, dans la Cave, ou à l'Eglise; non pas dedans, mais à la porte seulement.

Le Prêtre est là avec les Mariez, & le Compere, ou Parrain, qu'ils appellent *Megorgbini*. Le Prêtre tient en main une bougie allumée, & se met à lire. Il y a

tout joignant sur une table, deux Couronnes faites de fleurs naturelles, ou de soye, avec des houppes pendantes de diverses couleurs; une longue tavayolle, ou toillette, avec une aiguille & du fil, pour coudre ensemble les Mariez, & une coupe de vin avec des morceaux de pain.

Le Parrain met la tavayolle sur la tête des Epoux, & les cout tous deux ensemble par leurs habits. Le Prêtre cependant continue toujours sa lecture sans s'arrêter. Le Comperé prend ensuite les deux couronnes, les met sur la tête des Epoux, & de tems en tems, selon que le Prêtre lit certaines oraisons, il les change, mettant sur la tête de l'Epouse la couronne qui étoit sur la tête de l'Epoux, & sur l'Epoux celle qui étoit sur la tête de l'Epouse; & cela par trois ou quatre fois. Le Prêtre ayant fini la lecture, le Parrain prend le pain & la coupe, rompt le pain en morceaux, dont il met le premier dans la bouche de l'Epoux, & le second dans celle de l'Epouse, & ainsi l'un après l'autre jusqu'à six fois; il prend ensuite le septième morceau pour lui, & le mange. Il leur donne de même à boire la coupe l'un après l'autre, à chacun trois fois, & boit le reste & puis ils s'en vont en paix

Cette tavayolle, ou toillette, sous laquelle les mariez sont debout, est pour marquer la pudicité & l'humilité; ce qui vient des cérémonies des Juifs, comme nous le voyons en Rebecca Gen. 24. & comme le

le re  
d'Ab  
Offic  
habit  
fils to  
& l'a  
l'unic  
pre p  
on, c  
son Tr  
chap. 1  
en fon  
quoi il  
durée  
& se re  
fort sou  
femmes  
premier  
celle qu  
ancienn  
vin dan  
fort anc  
ce que  
Commun  
nediction  
qui ont  
les vérit  
core cor  
donnant  
& cela p  
mariage  
après dî  
ne peuv  
Un Prê  
le pain,

le remarque *Saint. Ambroise*, Ep. 2. Livre d'Abrah. chap. dernier. *Isidore* Liv. des Offices. La couture des Epoux par leurs habits se faisoit anciennement avec deux fils tors ensemble, desquels l'un-étoit blanc & l'autre rouge; & c'étoit pour signifier l'union conjugale, qu'on ne doit jamais rompre par la répudiation, ou par la séparation, comme le remarque *Jagnes Banus* dans son *Traité de la Religion Chrétienne* Liv. 20. chap. 146. Mais ces peuples Mingreliens en font la couture d'un simple fil, avec quoi ils représentent fort juste le peu de durée de leur union conjugale, se séparant, & se repudiant fort légèrement. On voit fort souvent entr'eux un mari avoir deux femmes, & quelquefois une troisième; la premiere servant de femme de chambre à celle qu'il prend ensuite: ce qui est une ancienne erreur des Juifs. Le pain & le vin dans le mariage est une cérémonie fort ancienne parmi les Chrétiens; parce que les nouveaux mariez reçoivent la Communion immédiatement après la benediction nuptiale. Mais ces peuples qui ont perverti l'usage & le sens de tous les véritables rites des Chrétiens, ont encore corrompu le sens de celui-ci, en lui donnant toute une autre interprétation; & cela parce qu'ils font la cérémonie du mariage à toute heure du jour, aussi bien après dîner, que devant, auquel tems ils ne peuvent plus recevoir la Communion. Un Prêtre me dit un jour, que ce vin & le pain, que les mariez beuvoient &

mangeoient ensemble, signifioient qu'ils devoient être également maître du boire & du manger; que la toilette dont ils se couvroient la tête, marquoit le lit nuptial; que le Parrain mangeant & buvant ce qui en restoit contractoit parenté avec les Epoux par cette action, & que c'étoit à lui à ajuster & composer tous les differens qui survenoient entre les nouveaux mariez; lesquels aussi ont une si grande confiance en ce Parrain, que leur maison lui est ouverte & libre comme la sienne propre; & que quand le mari le trouveroit seul enfermé avec sa femme il n'en auroit aucun soupçon: tant est grande la privauté avec laquelle ils vivent ensemble.

Quand à la foi conjugale, ils ne la gardent qu'autant qu'il leur plaît, comme nous l'avons observé, & particulièrement les Grands; comme on l'a vû dans la personne du Roi d'Imirette, qui repudia *Tamar* sa première femme, — laquelle se maria peu de tems après avec un autre Seigneur, pour prendre la fille de *Taimuras Can*, Prince de Caket: & comme on l'a vû encore dans celle de *Dadian*, Prince de ce pays de Mingrellie, qui repudia sa première femme, laquelle étoit du pays des Abcas, de la famille de *Tarassia*, qui est la Souveraine, après lui avoir fait couper le nez & les oreilles, sur quelques faux soupçons, & prit à femme la femme de son Oncle, encore vivant, de la maison des *Libardiens*, l'enlevant par force d'entre ses bras. J'en pourrois encore donner bien d'autres exem-

ples.

ples.  
pudic  
culié  
en a  
une n  
des lie  
qu'ils  
leurs  
monde  
me ép  
rilité,  
se éter  
Dieu n  
veut po  
toutes  
femme  
le ne fa  
ses méc  
pas fait  
qu'il le  
femme.

C  
L Es  
gie  
cienne &  
gue Vulg  
Les caract  
de deux  
Langue  
tout ce qu  
les autres

les. Le pis est que l'habitude de repudier ainsi la femme est en usage, particulièrement parmi le menu peuple. Il y en a qui ont deux ou trois femmes dans une même maison. D'autres les ont dans des lieux differens, afin qu'en quelque part qu'ils aillent, ils se trouvent toujours avec leurs femmes. Après tout, la plupart du monde en général se contente d'une femme épousée, si ce n'est dans le cas de sterilité, ou que la femme fût une querelleuse éternelle; car pour lors, ils disent que Dieu n'a point fait ce mariage, & qu'il ne veut point qu'il dure, parce que Dieu fait toutes choses bien. Qu'ainsi, puisque la femme est de méchante humeur, ou qu'elle ne fait point d'enfans, qui sont des choses méchantes, c'est un signe que Dieu n'a pas fait ce mariage; & par conséquent qu'il le faut rompre, & épouser une autre femme.

## CHAPITRE XIX.

### *De l'Office Divin.*

LES Offices Divins, & toute la Liturgie sont en Langue Georgienne, ancienne & literale, fort différente de la Langue Vulgaire qu'ils parlent ordinairement. Les caracteres sont aussi differens, en ayant de deux sortes: les uns appartenant à la Langue Vulgaire, dont ils se servent en tout ce qui regarde les affaires civiles; & les autres, avec lesquels ils écrivent la Sain-

te Ecriture, les Offices Divins, & tout ce qui appartient à la Religion; ce qui fait qu'il n'y a que peu de gens qui l'entendent, & la sachent lire. Ils ne l'entendent pas même entre les Prêtres, qui, pour reparer ce défaut, apprennent une Messe par cœur, laquelle ils disent en tout tems & pour tous sujets. Ce ne sont pas seulement les Prêtres, qui ne sçavent ni lire ni entendre l'Ecriture Sainte, ce sont aussi les Evêques; de quoi le peuple reçoit un très-grand préjudice; parce que, faute d'entendre l'Ecriture, ils tombent dans de grossieres erreurs; non seulement dans les choses de la foi, mais encore dans celles qui regardent les mœurs: étant très-certain, selon *Saint Hilaire de Synodie*, que toutes les hérésies sont venues de l'Ecriture mal entendue. Il y a fort peu de Mingrelliens qui sachent lire & écrire. Les femmes en sçavent beaucoup davantage. Il y en a même quelques-unes qui se mêlent de faire les Docteurs, & de parler de ce qui les passe; ce qui leur fait dire mille choses mal à propos. On peut fort justement leur appliquer ce que disoit autrefois *Saint Basile* au Chef de cuisine de l'Empereur Valens, *tuum est de pulmentis cogitare, non dogmata Sacra & Divina decoquere.* Les Prêtres chantent rarement l'Office, ou pour mieux dire ils ne le chantent presque jamais; mais seulement les Evêques, & les *Beres*, ou Moines, le font quelquefois le matin, ou le soir, sur tout dans le Carême. Alors ils ont de coutume de faire deux Chœurs, entre lesquels

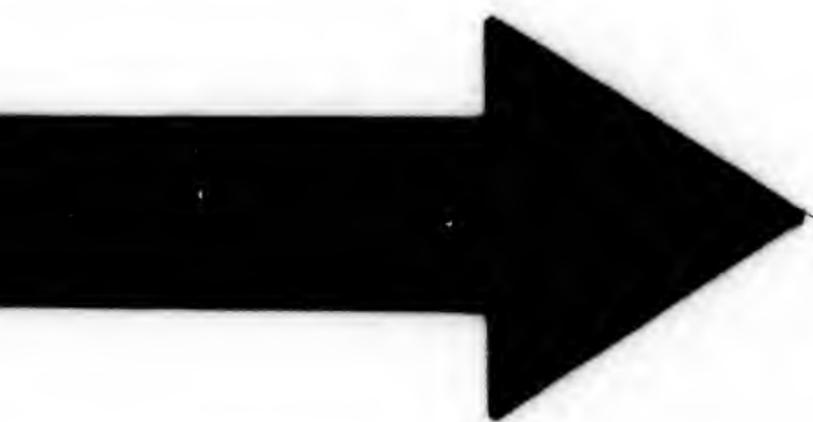
il

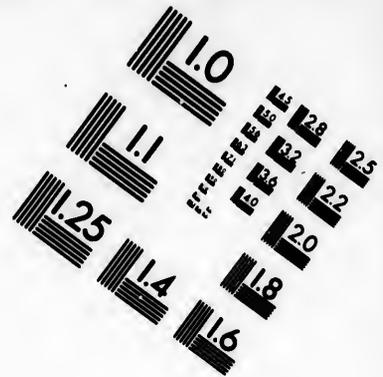
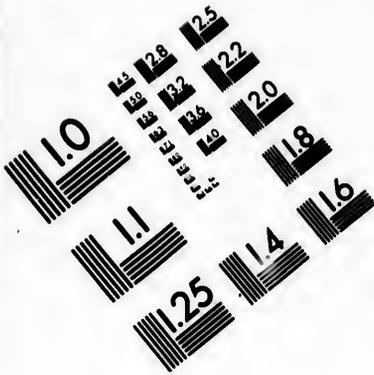
il y a  
voix  
gent  
Grec  
ainsi  
foient  
ce qu  
sance  
délagr  
Le  
tiens  
vers h  
comm  
port de  
stoire;  
chant  
le peup  
chanta  
ge de la  
rent no  
Ep. 63  
commu  
rient;  
qu'il n'  
teroient  
cile d'Ag  
on chan  
noît là  
chant d  
grellie f  
ont cha  
lent en  
même d  
dans le  
Dieu: A

il y a un Lecteur, qui prononce à haute voix ce qu'ils doivent chanter. Ils changent de ton de tems-en tems à la maniere Grecque. Il faut observer qu'ils chantent ainsi, soit qu'ils soient beaucoup, soit qu'ils soient peu, quand ce ne seroit qu'un seul; ce qui vient qu'ils n'ont point de connoissance de la Musique, n'ayant qu'un chant désagréable, & mal accordant.

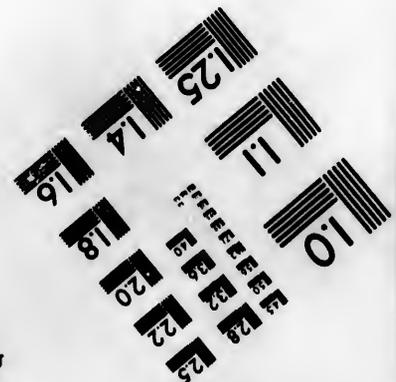
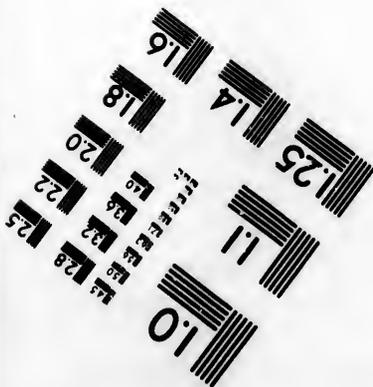
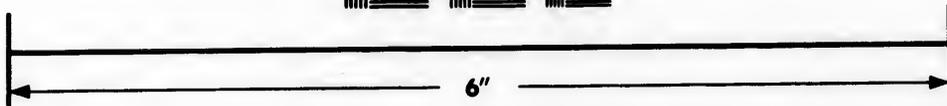
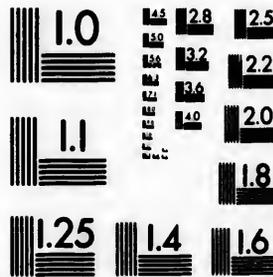
Le Chant est fort ancien parmi les Chrétiens, quoique de tout tems il y ait eu divers hérétiques qui l'avoient en horreur, comme entr'autres Julien l'Apostat, au rapport de *Rufin* liv. 10. chap. 31. de son Histoire; mais les Chrétiens en dépit de lui chantoient à haute voix. Moïse avec tout le peuple d'Israël, hommes & femmes, chanta la victoire qu'il remporta au passage de la Mer rouge, où les Egyptiens furent noyez *Exod. 15. 1, 20.* *Saint Basile* Ep. 63. dit que de son tems on chantoit communément dans l'Eglise, dans tout l'Orient; mais l'Eglise de Laodicée ordonna qu'il n'y auroit que les Chantres qui chanteroient les Pseaumes dans l'Eglise. *Le Concile d'Agat. cb. 21.* ordonna que chaque jour on chanteroit des Hymnes: d'où l'on connoît la nécessité, ou plutôt l'ancienneté du chant dans l'Eglise. Ces peuples de Mingrellie faute de Maîtres pour les enseigner, ont changé l'usage du chant, & en abusent en chantant les Hymnes, & la Messe même dans leurs maisons particulieres, & dans leurs Caves; contre la défense de Dieu: *Deuteron. 12. vide ne offeras holocau-*







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

ES 128  
ES 132  
ES 138  
ES 142  
ES 148

ES 152  
ES 158  
ES 162  
ES 168

*sta tua in omni loco quem videris, sed in loco quem elegerit Dominus ut ponat nomen suum ibi.*

## CHAPITRE XX.

*De signe de la Croix, & de la maniere de prier.*

**C**OMME les Mingrelliens n'ont point de Caractere qui soit propre & particulier à leur langue, ils se servent du Caractere Georgien, pour écrire tant l'Écriture Sainte que les autres choses appartenant à la Religion; ce qui fait qu'ils savent presque tous le Georgien. Ils font le signe de la Croix comme les Grecs, portant la main du côté droit à l'épaule gauche: Et en disant ces mots *Zachelita mamizata*, c'est-à-dire, *au nom du Pere*, ils mettent la main à la tête; Puis disant *d'azizesta*, c'est-à-dire *du Fils*, ils la descendent à l'estomach; & puis disant *dazulisminda za za*, c'est-à-dire *du St. Esprit*, ils la mettent premièrement à l'épaule droite, & après à la gauche. Ils se servent de ces termes ci pour dire la Sainte Trinité, *Mama*, Pere, *Zeda*, Fils, *Zulisminda*, St. Esprit, *Sameba erri Gomerti*, trois personnes & un seul Dieu. Ils font cette profession de bouche, mais il n'en entendent point le sens. Ils font donc, comme je l'ai dit, le signe de la croix à la Grecque, portant la main premièrement à la droite, & ensuite à la gauche, pour confirmer par là leur heresie,

que

que le St. Esprit est moindre, & qu'aussi il le faut mettre à la gauche; abusant aussi du mystere de la Ste. Trinité, démontré en Isaïe chap. 40. *qui appendit tribus digitis mollem terræ.*

On peut dire que tous ceux qui croient & confessent la Ste. Eglise Romaine, font le signe de la croix en portant la main de l'épaule gauche à la droite, pour montrer qu'ils sont passez de la malediction à la benediction; au lieu que ceux-ci, qui se sont retirez de la Ste. Eglise Romaine, ont passé de la benediction à la malediction. Il y en a peu, & peut-être pas un, qui sache que le signe de la croix, qu'ils font, soit le signe du Chrétien. Ils croient que ce signe, c'est de manger du cochon: Et véritablement, si c'étoit là le signe du Chrétien, les Mingrelliens meritoient à juste titre le nom de Chrétiens; n'y ayant point de nation au monde qui mange tant de chair de pourceau que celle-là. Il est quelquefois arrivé à nos Reverends Peres d'expliquer le mystere de la très Ste. Trinité à quelques uns, qui sembloient y prendre assez de plaisir. Il y en avoit entr'eux qui le comprenoient comme il paroïsoit, tant aux applaudissemens qu'ils donnoient à leurs démonstrations, qu'à diverses questions qu'ils leurs faisoient dans le discours. Mais tout d'un coup ces étranges Mingrelliens se mettoient à demander à ces Peres s'ils étoient Chrétiens? S'il y avoit des Chrétiens dans leur pais, & si l'on y mangeoit bien du cochon? Comme aussi s'il y avoit

du vin, & si nous en buvions, estimant que l'essence du Christianisme consiste à boire du vin, par opposition aux Mahometans qui n'en boivent point. Ils font toujours le signe de la croix, avant que de manger; & s'il y a un Prêtre à table, ils ne boiront point, sans lui demander la benediction auparavant, en lui disant, *Sandoha Parona*, c'est-à-dire, *benissez Monsieur*. A quoi il répond *Guida Gomert*, c'est-à-dire, *Dieu vous benisse*. Ils ont ainsi souvent demandé la benediction à nos Peres, non seulement à table, mais en les rencontrant en chemin: & c'est la coûtume de ce peuple, quand ils rencontrent quelques *Beres*, ou Prélat, d'arrêter leur cheval, pour lui demander la benediction.

Ils font encore le signe de la Croix quand ils vont se battre, quand ils entendent sonner la cloche, ou le bois sacré, pour dire la Messe, & quand ils éternuent. C'est alors la coutume que ceux qui sont présens leur disent *Scalobà*, c'est-à-dire *la grace de Dieu*, ou bien, *Dieu vous assiste*, & eux le mettant la main au front, & pliant le genou, comme pour se prosterner, répondent *A fascemi rozeba*, qui veut dire, *je vous rends mille graces*. Quand ils vont en voyage & qu'ils passent devant quelque Eglise, ils s'arrêtent à la porte, & sans entrer dedans, ils font le signe de la Croix, & se tournant aux quatre coins, ils disent à chaque tour *Dideba Gomert*, c'est-à-dire, *Dieu soit loué*, & continuent leur chemin.

Voici leur maniere exterieure de prier  
Dieu.

Dieu. Premièrement, quand ils se lavent la face le matin, ils invoquent, & ils louent le nom de Dieu en disant *Didcha Gomer*, & autres semblables éjaculations. Après être habillez, ils sortent de la chambre, & en se tournant vers l'Orient, ils font deux ou trois signes de Croix, repétant les mêmes choses, & puis il font une inclination de tête, avec quoi leur priere est finie. Les Chrétiens prioient ainsi anciennement, tournez vers l'Orient, & *St. Basile*. Liv. du St. Esprit chap. 27. dit que les Apôtres l'avoient enseigné aux Chrétiens. Il faut observer que les Mingrelliens prient toujours debout, ce qui n'étoit point en usage dans toute l'Eglise ancienne, mais tantôt les Chrétiens prioient debout, & tantôt à genoux, comme le remarque *Baronius*, sous l'an 58. Ils prient aussi la tête couverte, ainsi que les Gentils, qui adoroient leurs Dieux étant couverts, au rapport de *Plutarque*. *St. Paul* enseigne dans l'*Ep. aux Cor.* qu'il faut prier découvert. Ils mettent en priant la main au front, & en même tems ils font une profonde inclination: Après que leurs prieres sont commencées, ils font trois fois le tour de l'Eglise, en maniere de proceffion, toujours en priant; ce qui est une pratique des anciens fidèles, comme nous le lisons dans *St. Jérôme Ep. 7. 12. & 22.* Au reste, leurs prieres sont un discours familier avec l'image devant laquelle ils s'arrêtent, ou à laquelle ils se font d'abord adressez, lui disant de leur donner une bonne santé, une bon-

*ne recolte, qu'elle leur fasse trouver le larron qui les a volez, & autres choses semblables. Mais ce qu'ils leur demandent principalement & avec une grande ardeur, c'est qu'elle détruise leurs ennemis, & leur donne la mort.*

## C H A P I T R E. XXI.

*Des Sacrifices.*

**L**Es Mingrelliens ont des Sacrifices, qu'ils appellent *Oquamiri*, qui sont de trois sortes. Dans les premiers, on tuë des bœufs, des vaches, des veaux, ou d'autres bêtes semblables; & on ne le sauroit faire sans un Prêtre, lequel étant venu fait quelques oraisons sur l'animal qu'on doit immoler. Il le brûle jusqu'à la peau, en cinq endroits, avec une bougie, qu'il tient allumée. Ensuite, il mène la victime à l'entour des personnes pour le salut desquelles se fait le Sacrifice; & puis on l'immole, on la tuë, & on la cuit, ou toute entière, ou la plus grande partie. Lors qu'elle est cuite, on la met sur une table posée au milieu de la sale. Les gens de la maison, & les conviez, se rangent à l'entour, ayant une bougie allumée à la main; celui pour qui on a immolé la bête, se met à genoux devant cette chair, ayant aussi une chandelle allumée à la main: & le Prêtre fait ses oraisons. Quand elles sont finies, celui qui offre le Sacrifice, & ses Parens avec lui, jettent un peu d'encens sur  
du

du feu qui est sur une tuile, ou autre chose, à côté de la victime: & le Prêtre, coupant un morceau de la chair, la tourne sur la tête de celui, ou de ceux qui en font l'offrande, & leur en donne à manger. Alors tous les assistans s'approchent tout à l'entour d'eux, tournent leurs bougies à l'entour de leurs têtes, & puis les jettent dans le feu où est l'encens. Cela fait, ils prennent tous leurs places. Le Prêtre est assis seul. Une bonne partie de la victime lui appartient; car, de ce qui est cuit, il a les intestins entiers, & de ce qui est cru, il a la tête, les pieds, & la peau. C'est là son payement pour la Messe qu'il aura dite, pendant que la chair étoit à cuire. Chacun des assistans peut manger de cette chair tant qu'il veut, mais sans emporter rien de ce qu'on en a mis devant lui. Il n'y a que le Prêtre seul, qui puisse emporter outre sa part ce qu'il ne peut manger de ce qu'on lui a servi.

Dans les seconds Sacrifices, où l'on immole seulement du menu bétail & des cochons, le ministère du Prêtre n'est pas nécessaire, non plus que les bougies, & que l'encens. On les fait pour la prospérité de sa famille, & de ses parens. Cependant on ne laisse pas d'y inviter presque toujours le Prêtre qui dit la Messe, & en récompense est du festin.

Dans les troisièmes, ils offrent du sang, de l'huile, du pain, & du vin. Ce sont les Sacrifices des morts. Ils tuent sur leurs tombeaux, qui sont faits de bois de noyer,

des veaux, des agneaux, & des pigeons, & repandent dessus l'huile & le vin mêlez ensemble. Outre ces Sacrifices, ils en font un de vin seulement à table tous les jours; car la première fois qu'ils veulent boire, soit chez eux, soit chez leurs amis, ils prennent une coupe pleine de vin; & avant que de la boire, ils saluent toute la compagnie, un à un, en faisant des vœux à haute voix, pour la prospérité, & le bonheur de chacun. Après, ils se mettent à invoquer le nom de Dieu: & puis en penchant la coupe, ils répandent un peu de vin, ou à terre, ou dans une autre tasse, & l'offrent à Dieu, à l'exemple du Roi David, qui offrit ainsi l'eau de la citerne de Béthléem, qu'il avoit si ardemment désirée de boire, sans en vouloir goûter. *Paralip. 11. 18.*

Tous les autres Sacrifices sont aussi à l'exemple des Juifs; car les deux premiers sont des Sacrifices pacifiques, & le troisième est une Libation. Ils font un autre Sacrifice de vin en l'honneur de *St. George*. C'est qu'au tems de vendanges, ils emplissent une pitarre d'environ vingt flacons, ou plus, ou moins, du meilleur vin, qu'ils offrent à *St. George*, en le mettant à part. Ils l'ouvrent & le boivent au tems ordonné, qui est à la *St. Pierre*, mais pas devant; & ils boivent plutôt de l'eau que d'y toucher avant ce tems là. Lorsqu'il est expiré, le chef de la maison prend de ce vin dans un petit vase, le porte à l'Eglise d'*Iss-fors*, qui est celle de *St. George*, y fait son oraison;

ora  
fe,  
ils  
con  
pai  
les  
un  
don  
d  
ils  
L  
mir  
vasc  
boi  
Sacr  
en l  
autr  
autr  
l'ho  
crifi  
cho  
fren  
vité  
mais  
Ceu  
gent  
jour  
En  
re bo  
née,  
tre p  
semb  
Orain  
mang  
crific

oraison ; puis revient chez lui avec ce vase, entre dans la cave avec sa famille, & ils prient tous ensemble autour du tonneau consacré, ayant mis dessus auparavant un pain fait avec du fromage & des ciboules, ou des poireaux. Ils tuent après, ou un veau, ou un chevreau, ou un cochon, dont le pere de famille verse le sang autour du tonneau, & après avoir encore prié, ils vont boire & manger.

Les Mingrelliens font divers autres *Oquamiri*, ou Sacrifices de pitarres, ou grands vases de vin, à divers Saints, dont ils ne boivent qu'au tems prescrit. L'un de ces Sacrifices, qu'on appelle *Samicangiara*, est en l'honneur de *St. Michel* l'Archange. Un autre est en l'honneur de *St. Quirice*. Une autre est appellé *Sangoronti*, & se fait en l'honneur de Dieu. Dans le premier Sacrifice de ces trois là, ils tuent un petit cochon, & un coq. Dans le second, ils offrent un petit cochon, & un pain, & invitent des étrangers à l'un & à l'autre ; mais personne n'est invité au troisiéme. Ceux de la maison y assistent, & y mangent seuls ce qu'ils ont sacrifié, qui est toujours quelque piece de menu bétail.

Enfin, ils ont par-dessus tout cela encore beaucoup d'autres Sacrifices durant l'année, que je passe sous silence, pour n'être pas trop long : & parce qu'ils sont tous semblables en manieres & en Oraisons ; leurs Oraisons ne se faisant qu'en beuvant ou en mangeant. Quand le jour d'un de ces Sacrifices est venu, ils disent qu'un grand jour

jour est venu. Mais ce jour-là n'est pas à la gloire & à l'honneur de Dieu, puis qu'ils ne l'employent point à aller à l'Eglise, à entendre la Messe, à prier, à faire de bonnes œuvres; mais parce qu'ils le passent à boire & à manger, en priant Dieu qu'il les benisse, & qu'il extermine leurs ennemis. Que s'ils vont à la Messe, ils font d'abord un peu de reverence à l'image, avec un demi-signé de croix, la priant comme ils font à l'ordinaire; après quoi ils caquettent, rient, chantent, & bouffonnent comme s'ils étoient dans la rue.

## C H A P I T R E XXII.

### Des Fêtes.

**L**es Fêtes de ces gens sont de différentes classes. Ils observent celles de la première en s'abstenant de tout travail, comme de cuire du pain; & en allant à la Messe. Celles-là sont le jour de Noël, qu'ils appellent *Christe*: le premier jour de l'an, qu'ils appellent *Kalende*: l'Annonciation, qu'ils nomment *Karebat*: le Dimanche des Rameaux, qu'ils appellent *Bajoba*: Pâques; ou *Tanapa*, & le Dimanche suivant, auquel ils donnent le même nom. Aux Fêtes de la seconde classe, ils travaillent jusqu'à l'heure de la Messe, que plusieurs vont à l'Eglise pour y faire la Procession. Dans cette classe sont les Fêtes qu'ils appellent *Zaricorbha*, qui est l'Épiphanie, auquel jour ils vont en Procession

fion  
de  
Peri  
son  
riffin  
pice  
rifa  
Fête  
ne f  
tout  
Déc  
ba ou  
du r  
soba  
rius  
Fête  
que  
vec  
culie  
s'abst  
le pr  
que  
Lund  
Ma  
solem  
mier  
de ce  
duran  
nistre  
charg  
le jou  
vions  
s'étan  
la mai  
couve

sion à la Riviere, en memoire du Baptême de Jesus-Christ au Jourdain à pareil jour: *Pertaba Mersoba*, mots qui signifient *Oraison pour les yeux*, qui est la St. Pierre: *Marrifina*, ou l'Assomption de la Vierge: *Gigipicchioani*, ou le jour des Cendres: & *Piavarisa magleba*, ou l'Exaltation de la Croix. Les Fêtes de la troisième classe, desquelles ils ne font pas grand cas, & où ils travaillent tout le long du jour, sont *Tuvifquetn*, ou la Décolation de St. Jean Baptiste: *Perit Zolaba* ou la Transfiguration: *Guiercoba*, ou le jour du miracle du Bœuf de St. George: *Cipiasoba*, qui est la Fête & la Foire de *Siporins*, lieu de notre habitation. Outre ces Fêtes, il y a plusieurs jours dans l'année, que ces peuples superstitieux observent avec soin, chacun selon sa dévotion particulière; étant d'eux-mêmes assez portez à s'abstenir du travail. Un de ces jours est le premier Lundi de l'année, & de chaque mois, qu'ils appellent *Archali tutascha*, Lundis nouveaux.

Mais le jour, que l'on observe le plus solennellement en Mingrellie, est le premier jour de l'an; parce qu'ils croient que de ce jour-là dépend le bonheur des autres durant tout le cours de l'année. Les Ministres, & les Courtisans, qui ont quelque charge auprès du Prince, vont à la Cour le jour de devant, passent la nuit aux environs du Palais; & le lendemain matin s'étant tous assemblez, le grand Maître de la maison porte la Couronne du Prince couverte de pierreries. Le Maître de la Gar-

de

derobe porte dans un bassin les plus beaux Joyaux , l'Echanfon la plus belle Coupe, Le Chef de Cuisine la plus grande marmite. Le Grand Ecuyer mene le plus beau Cheval , le Chef des Pasteurs le plus beau Bœuf. Ainsi chacun, selon son office, porte, ou conduit ce qu'il a de plus considerable en sa charge. Ils vont tous en forme de procession au Palais du Prince ; & derriere vont tous les Prêtres, & les Evêques, revêtus de leurs habits Pontificaux, portant les Images dans leurs mains, & chantant à haute voix *Kyrie Eleyson*. Ils se rendent au Quartier du Prince, où est la Princesse, & plusieurs Seigneurs, & Dames, somptueusement vêtus, ayant tous un cierge à la main, lesquels se rangent sur une ligne pour voir passer la Procession, & chacun touche à tout ce qui est porté & mené dans la Procession, à mesure qu'elle passe devant lui, comme la Couronne, les Joyaux, la Marmite, le Bœuf, &c. croyant fermement que quiconque ne touche pas bien chaque chose, ne sera pas heureux cette année-là. Ils chantent le *Kyrie Eleyson*, attachant à toutes les portes du Palais une branche de lierre, & en tous les endroits où ils passent. Le peuple, à l'imitation du Prince, fait par tout des Processions semblables, chacun portant, ou menant, quelque chose de ce qu'il a de plus beau, & attachant à sa porte des branches de lierre. C'étoit autrefois une chose infame parmi les Chrétiens d'orner ainsi les maisons de branches d'arbre, comme le remarque

Ter-

Ter  
la  
inf  
me  
app  
par  
ave  
ou  
dit  
que  
de  
Le  
te po  
que  
tes c  
Dieu  
parce  
nies  
pas la  
Mais  
bien  
l'obse  
Etnic  
quam  
qui se  
tils, f  
neur  
dans  
Le  
Schar  
poule  
ment,  
dinaire  
jour de  
pied,

*Tertul.* de la Couronne du Soldat chap. 3. à la fin. *Christianns nec domum suam Laureis infumabit.* *Martin Braccar.* Dans la somme qu'il a faite des Synodes Grecs, nous apprend qu'il est défendu aux Chrétiens de parer leurs maisons le jour des Calendes, avec des branches de Laurier, de Lierre, ou d'autres arbres. *Gregoire III.* le défendit à Rome: & il y a un Canon qui veut que tous ceux qui observent les Calendes de Janvier fassent trois ans de pénitence. Le sixième Concile général renouvela cette peine. *Tertullien, chap. 15. de Idol.* dit, que Dieu a défendu de couronner les portes des Fidèles: & qu'il en a connu un que Dieu punit sévèrement pour l'avoir fait; parce que ces sortes de pompes étant bannies du Christianisme, les gens n'avoient pas laissé de couronner ainsi leurs portes. Mais parce qu'il s'en trouvoit qui avoient bien de la peine à s'en empêcher, comme l'observe le même *Tertul.* *plures jam invenies Etnicorum fores, sine lucernis & Laureis, quam Christianorum,* on introduisit que ce qui se faisoit superstitieusement par les Gentils, fût sanctifié par les Chrétiens à l'honneur de la véritable religion. *Baronius dans ses Notes sur le Martyrologe Cal. Jan.*

Le jour de l'Epiphanie, qu'ils appellent *Schar corechia*, ils se mettent à manger une poule de bon matin, & à boire copieusement, en priant Dieu de les bénir. C'est d'ordinaire comme cela qu'ils commencent le jour de toutes les Fêtes après quoi ils vont à pied, ou à cheval, à l'Eglise. Le Prêtre, vètu.

vêtu de ses haillons Sacerdotaux, les mène de là en Procession à la plus proche rivière, en cet ordre. Premièrement marche un homme portant la trompette dont nous avons parlé, dont il sonne de tems en tems. Il est suivi d'un autre, qui porte une bannière, laquelle en quelques Eglises est toute déchirée, & en d'autres en assez bon état. Après celui-ci, il en vient un autre, qui porte un plat d'huile de noix, & une courge, ou calebasse, sur laquelle sont attachées cinq bougies, en forme de croix; & après lui, un autre, avec du feu & de l'encens. En cet équipage, ils courent à la rivière aussi vite qu'ils peuvent, & sans ordre, chantant *Kyrie Eleyson*. Ils vont toujours si vite, qu'ils sont souvent obligez d'attendre long tems le Prêtre, qui pour être d'ordinaire quelque vieillard ne sauroit aller si vite. Le pauvre Prêtre étant arrivé, tout crotté, & d'ordinaire tout en sueur, ils le saluent avec des huées, en se moquant de lui d'être demeuré derrière, ayant laissé passer sa Procession. Là-dessus ils se mettent à faire des railleries; & lui, sans s'en soucier, se met à lire quelques prières sur l'eau: & après avoir lu, il brûle l'encens, verse de l'huile dans l'eau, allume les cinq bougies qui sont attachées à la calebasse, laquelle il fait flotter sur l'eau comme une nasse. Après il met une croix dans l'eau, & avec quelque goupillon, il asperge les assistans, qui courent vite ment se laver le visage, après quoi chacun s'en retourne, emportant une bouteille de cette eau chez soi.

Ils

Ils font une Fête qu'ils appellent *Marsoba*, pour le mal des yeux; le jour de *Ste. Agnès*, le 21. Janvier, dans une Eglise, dite *Moïse & Aaron*. Ceux qui y vont, portent chacun leur présent, les uns un peu de cire, d'autres de la corde, d'autres du fil, qu'ils mettent à la main du Prêtre, qui le leur tourne sur la tête, & puis ils l'offrent à l'image, afin qu'elle les préserve du mal des yeux.

Ils font une Fête le jeudi de la Septuagesime, qu'ils appellent *Caponoba*, auquel jour ils tuent un bon chapon pour la prospérité de la famille, selon l'institution de toutes leurs Fêtes, qui ne consistent qu'à bien boire & bien manger. Le Lundi de la Sexagesime, ils s'abstiennent de chair, ne mangeant que du fromage & des œufs, jusqu'au jour de la Quinquagesime inclusivement. Ils disent qu'ils font ce jeûne pour leurs morts. Le Lundi suivant, ils commencent le Carême, & ils fêtent ce jour-là.

Ils font la Fête des quarante Martyrs, qui étoit le 10. Mars. Et comme c'est en Carême, pendant lequel ils ne mangent ni chair ni poisson, ils mangent du poisson ce jour-là, parce que c'est une Fête solemnelle. Les *Beres* ont coutume de chanter dans les Eglises plusieurs Hymnes à la loüange des saints Martyrs, & pendant qu'ils chantent, ils mettent au milieu de l'Eglise un seau plein d'eau dans lequel il y a une Croix quarrée, sur laquelle ils mettent dix chandelles allumées de chaque côté, qui  
font

font quarante en tout. La priere faite, le plus ancien *Bere* va au seau, y fait une profonde reverence; après quoi, il prend une des bougies, & l'éteint dans l'eau, & les autres en font de même, jusqu'à ce que toutes les Chandelles soient éteintes.

Ils solemnisent le jour de l'Annonciation, & le Dimanche des Rameaux, comme celui des quarante Martyrs, en mangeant du poisson ces jours-là. De plus, le Dimanche des Rameaux, le Prêtre bénit des branches de buis d'olive, ou quelques fleurs, & les distribue au peuple; mais cela n'est pas général, quelques uns le faisant, & d'autres non. C'est la coutume du pays de fêter dans le lieu où une image doit passer, en s'abstenant de travail. Les habitans revêtus de leurs meilleurs habits vont au devant de l'image, & lui présentent, qui, une corde, qui un peu de cire, ou de fil, que le Prêtre fait tourner autour de l'image, & puis autour de la tête de l'offrant; & là où l'image passe la nuit, on s'abstient de tout travail dans cette maison, & dans tout le village, ou bourg. Il y en a plusieurs lesquels se sentant la conscience chargée de quelque vol, font un présent à l'image, en implorant sa miséricorde. afin qu'elle leur pardonne, & qu'elle ne se couroucc point contre leur famille. D'autres, qui ont voié quelque cheval, quelque vache, ou autre chose semblable, apprehendant la punition, ne veulent point que l'image vienne loger chez eux - & pour cela, ils s'accordent avec ceux

ceux  
ge  
por  
por  
tres  
que  
qua  
ne l  
fant  
se c  
pec  
soie  
tent  
char  
près  
ils c  
de v  
se fa  
L  
maï  
perg  
beni  
un f  
L  
tres  
nuit  
com  
le b  
nena  
che,  
Oa;  
les f  
qu'il  
avan

ceux qui la portent, & l'ont en leur charge, moyennant un présent, qu'ils ne l'apporteront point chez eux, mais qu'ils la porteront loger ailleurs. Sur quoi ces Prêtres, ou autres, qui portent l'image, lesquels sont gens fourbes & adroits, remarquant la crainte dans laquelle est le voleur, ne l'en quittent pas à bon-marché; car faisant semblant que l'image veut quelque chose de bien plus considerable, parce que le peché est grand, (quoi qu'au fond ce soient ceux qui l'ont en garde qui ne se veulent pas contenter de peu de chose pour changer de logis) ils se font donner à peu près ce qu'ils veulent. Ainsi triomphent-ils de ces misérables, ne disant pas un mot de vrai. La Fête de l'image de *St. George* se fait vers la mi-Carême.

Le Samedi saint, le Prêtre va par les maisons pour les benir, ce qu'il fait en aspergeant les salles & les chambres d'eau benite, sur quoi on lui donne pour son droit un fromage ou des œufs.

Le jour de Pâques, le *Papas*, avec d'autres Prêtres de la paroisse, passe toute la nuit dans l'Eglise. Minuit étant venu, il commence à sonner la cloche & à battre le bois sacré, & de tems en tems ils sonnent tous. Quand le point du jour approche, ils sonnent de la trompette nommée *Oa*; Et cette nuit là, tant les hommes que les femmes, se levent & s'ajustent le mieuz qu'ils peuvent, & se mettent en chemin avant le jour, pour aller à l'Eglise, prenant

ite, le  
ait une  
l prend  
eau, &  
ce que  
es.  
nciation,  
mme ce-  
geant du  
Diman-  
des bran-  
es fleurs,  
cela n'est  
aisant, &  
du pays  
e doit pas-  
Les habi-  
nabits vont  
presentent,  
e cire, ou  
ner autour  
la tête de  
e la nuit, on  
ette maison,  
ourg. Il y  
ant la confi-  
ol, font un  
nt sa miseri-  
ne, & quel-  
e leur famil-  
quelque che-  
e chose sem-  
ion, ne veu-  
e loger chez  
cordent avec  
ceux

nant avec eux des œufs rouges, ou d'autre couleur. Mais quoi que ce soit avant le jour, les hommes ont déjà pour la plupart fait leurs dévotions ordinaires, qui consistent à manger & à boire copieusement, mangeant quelques poules & buvant à être demi yvres. En cet état, ils se rendent à l'Eglise, avec tout le reste, au lever de l'Aurore. Là le Prêtre donne à chacun une bougie, faite de toile cirée seulement, plus ou moins grosse, selon la qualité; mais à la Cour, c'est le Prince qui distribuë lui-même les bougies de sa main à tous ceux qui sont venus à l'Eglise, & aux Evêques mêmes. Après cela, les femmes, séparées des hommes, se mettent en haye, hors de l'Eglise, sous le porche, leurs bougies allumée, & puis le Prêtre, ou le plus digne *Bere*, monte au clocher, & annonce au peuple par trois fois, en criant de toute sa force, la resurrection de J. C. par ces paroles, *Isminde Isminde Ocazo Ctis omadiri Ctiso Teusi zeliso oria galto qualdga Christi D gagbigbarodes;* & le peuple lui répond *Mardi Mazarebels*. En même tems, chacun jette quelques pierres contre la muraille. Cela fait, ils font trois fois la procession autour de l'Eglise, en l'ordre suivant. La trompette, qui sonne de tems en tems, va devant: la bannière la suit: après vient le Prêtre: puis le peuple, les principaux les premiers. Les femmes ne vont point à la procession, mais elles demeurent en haye au milieu du porche

che  
tout  
tous

Ils  
Après  
laquell  
votion  
dans un  
riant, &  
tre. L  
veau tro  
glise,  
d'autres  
puis for  
vant la  
se donna  
tres. A  
ter au  
gneau ré  
pièces a  
même à  
un mor  
paschale  
Le Le  
di, ils f  
Tome I

che devant l'Eglise. Le Prêtre chante avec tout le peuple l'Hymne suivant, qu'ils savent tous, parce qu'il est court.

*Ad Gomaza senza  
Christe Mascovarsa  
Anglofi ugualoth  
Zerb satba scina  
Da evens masgbirs  
Given que Garusa  
Txeda Sinindis galiza  
Di deba scenda.*

Ils repetent cet Hymne plusieurs fois. Après la Procession, ils disent la Messe à laquelle ils assistent avec aussi peu de dévotion, & d'attention, que s'ils étoient dans une place, discourant, badinant, riant, & se donnant des œufs l'un à l'autre. La Messe étant finie, ils font de nouveau trois fois la procession autour de l'Eglise, comme nous l'avons dit chantant d'autres prieres. Ils s'inclinent ensuite, puis sortent de l'Eglise, font un tour devant la porte, & s'en vont au nom de Dieu, se donnant les bonnes fêtes les uns aux autres. A la Cour c'est la coutume de porter au Prince, à la fin de la Messe, un agneau rôti dans un bassin: le Prince le met en pièces avec ses mains, & le distribue lui-même à toute sa Cour, donnant à chacun un morceau; & c'est là leur communion paschale.

Le Lendemain de Paques, qui est le lundi, ils font la fête pour les morts en cette

maniere. Le matin de fort bonne heure, ceux à qui il est mort durant l'année quelque proche parent, vont à sa sepulture, portant avec eux un agneau, mais il ne faut point que ce soit d'autre animal, afin de le faire benir & de le sacrifier. Le Prêtre étant debout sur la sepulture le benit en disant quelques Oraisons, & tout aussitôt il l'égorge, & en répand le sang sur la sepulture du défunt, pour le repos de son ame. Cet abus s'est presque entièrement aboli entre les Mingrelliens de la paroisse de *Siporias*, proche de laquelle nos Peres Theatins ont leur Eglise. Et cela, à force de leur faire connoître que cette pratique étoit une ceremonie Judaïque, & non pas Chrétienne. L'agneau étant tué, on en donne la tête & les pieds au Prêtre, & on apporte le reste chez soi, pour le faire cuire. A l'heure du diner, ou un peu plus tard, ils se rendent tous à l'Eglise, faisant porter avec eux sur une charette de quoi faire le festin, à savoir leur table à manger, une chaudiere de leur pâte, un panier plein de pain fait avec des œufs & du fromage, des œufs durs de différentes couleurs, & des fromages, un autre panier où est la viande, deux gros flacons de vin, plus ou moins. Ils mettent tout cela sur la sepulture, le Prêtre y donne sa benediction, & on lui donne pour sa part des œufs, du fromage, & du pain. C'est la coutume aussi de lui donner par famille quelques aunes de toile, ou une ou deux chemises. Ceux particulièrement à qui il est mort quel-

que  
ber  
Prê  
suite  
où i  
se n  
une  
donn  
présé  
à boi  
tre.  
leve,  
lui ré  
mang  
va sal  
mes ci  
même  
ble à  
s'en vo  
Le j  
*Amegle*  
accour  
poules  
allume  
dans le  
un autr  
& benis  
beaucoup  
la Pente  
les Saint  
qui est c  
extraord  
lendema  
*Pierre.*  
A la

quelque parent cette année-là sont plus libéraux que les autres, & sont présent au Prêtre de telles choses. Ils vont tous ensuite dans un pré, qui est devant l'Eglise, où ils se divisent en deux bandes, chacune se mettant à une table. Le Prêtre est à une table à part. Avant qu'on mange, il donne sa benediction à haute voix. Ils se présentent les uns aux autres à manger & à boire, & s'en envoient d'une table à l'autre. Vers la fin du repas, une troupe se leve, & va en chantant saluer l'autre, qui lui répond en lui envoyant à boire & à manger. L'autre table se leve ensuite, & va saluer la premiere, où l'on fait les mêmes civilités. Sur le soir, les femmes d'un même quartier dansent & chantent ensemble à leur mode, jusqu'à la nuit, qu'ils s'en vont tous chez eux au nom de Dieu.

Le jour de l'Ascension, qu'ils appellent *Amegleva*, ils font chez eux leur devotion accoutumée, en tuant des porcs, ou des poules & en faisant bonne chere. Chacun allume sa bougie & met un grain d'encens dans le feu, priant Dieu de leur faire voir un autre jour semblable, & qu'il multiplie & benisse les abeilles, afin qu'elles fassent beaucoup de cire & de miel. Le jour de la Pentecôte, ils font aussi la fête de tous les Saints, qu'ils célèbrent à leur maniere, qui est de manger tout le jour; ce qu'ils font extraordinairement ce jour-là, parce que le lendemain commence le jeûne de *Saint Pierre*.

A la Fête de ce Saint, laquelle ils appel-

lent *Petroba*, ils font dès minuit leurs dévotions ordinaires, en mangeant des cochons de lait, ou des poules; & lors qu'ils entendent la trompette, & la cloche, ils vont à l'Eglise. Le Prêtre dit la Messe. Ils portent ce jour-là dans des paniers du pain, des poires, & des noisettes sur la sépulture des morts, où le Prêtre se rend après la Messe, & donne la benediction aux viandes & aux personnes, lesquelles lui donnent chacune l'aumône: après quoi plusieurs vont chez eux boire & manger, & les autres le font, ou dans l'Eglise, ou proche des sépultures. ils font tous, avant que de se retirer, un demi signe de croix devant l'Eglise. Il faut remarquer qu'ils ne mettent point les Dimanches leurs bœufs à la charue, ni ne les font travailler à autre chose.

Le jour de l'Assomption de la B. H. V. lequel ils appellent *Marafina*, ils en commencent la fête au point du jour, par leurs dévotions accoutumées de boire & de manger. Leur repas est d'une jeune poule de l'année, laquelle ils oignent d'huile de noix, aussi de la même année. Ils ne commencent qu'en ce tems là à manger des noix nouvelles, & des poules de l'année; & comme ils n'en mangent pas plutôt, ils n'en vendent point non plus avant ce jour-là: disant qu'ils ne peuvent vendre de jeune volaille & de noix nouvelles avant les prières de la *St. Pierre*. Ces prières consistent à demander à Dieu de multiplier leurs poules, & ce sont particulièrement les fem-

mes

mes qui font ces prieres-là. Ils benissent aussi en ce même jour les champs & les prez; ce qu'ils font en prenant trois feuilles de ce grain qui leur sert de pain, avec une petite branche de fraizier, & un peu de cire dont ils font une maniere de rameau; qu'ils font benir par le Prêtre dans l'Eglise, & qu'ils portent ensuite dans un champ ensencé, où ils le plantent au beau milieu; croyant que cela préserve sûrement les champs de tonnerre, de grêle, & d'autres tels delastres. Ils font en le plantant quelques courtes oraisons; recommandant le champ à Dieu & à l'image; & enfin, ils font un long repas dans ce champ même; car sans repas ils ne croient pas qu'aucune dévotion soit utile ou efficace.

Ils ont une fête, appelée *Elioba*, qu'ils célèbrent en l'honneur de *Sz. Elis* Propheete, lequel ils invoquent quand ils ont besoin de pluye, & pour avoir une bonne recolte; & pour l'obtenir plus sûrement ils tuent des chevres en l'honneur du Saint. C'est ce jour-là que l'on immole dans l'Eglise de *Sipovias* Paroisse de nos Peres, une chevre que le Prince de Mingrelliey a fondée à perpetuité pour cette fête, avec du pain, & du vin à suffisance. Douze Prêtres se rendent dans l'Eglise, & y disent la Messe ensemble; après quoi, ils mangent ensemble de même la chevre, & le reste, jusqu'à ce qu'ils soient bien yvres presque tous. Cette fête est au 30. Juillet.

Le 14. Septembre il y a une fête à *Sipovias*,

*rias*, avec une foire appelée *Sipiaffoba*, qui dure depuis le lundi jusqu'au Dimanche. Ils portent ce jour-là dans l'Eglise du lieu l'image de *St. George* & celle des *Saiselliens*, tous avec des couronnes sur la tête. Comme il se trouve à cette fête un grand concours de peuple à cause de la foire, & beaucoup d'Etrangers qui sont la plupart des marchands Armeniens, Georgiens, & Juifs, il s'y fait un grand trafic de toute sorte de denrées, de nipes, & d'étoffes, que l'on troque contre des denrées du païs; ce qui produit beaucoup de présens à ces images, de la part de ceux qui viennent seulement pour les prier. Mais ces présens ne sont pas de conséquence, ne consistant ordinairement qu'en corde, en cire, & en fil. Quelquefois on leur donne aussi de l'argent. Il n'y a presque personne dans tout le païs qui ne vienne à cette Fête. Il y a des années que les images emportent plus de dix charrettes chargées de présens. Les Prêtres sont pour lors bien occupés à dire la Messe; mais comme, *more Græcorum*, il ne s'en peut dire qu'une par jour dans une Eglise, ils se trouvent quelquefois plus d'une douzaine à dire la Messe, qu'ils disent tous ensemble, encore que les uns viennent après les autres, & quelquefois lors que la Messe est à moitié dite.

Le 21. d'Octobre ils font la Fête du miracle que *St. George* fit dans leur pays; en faveur d'un Payen étranger, qui étoit venu de plus de cent lieues loin, dont voici

l'histoi-

l'hist  
étoit  
rieux  
ce P  
pouv  
tiens  
mais  
roien  
que  
avant  
un tel  
Sur q  
ce bo  
lieués  
lui où  
village  
grande  
Baprè  
tagea  
le voir  
Mingr  
de ce  
rissoit  
peu av  
à la Pr  
beau q  
de St  
enleve  
& le po  
ancien  
jours a  
bœufs,  
St. Geor  
jours le  
ge déro

l'histoire. Du tems que l'Eglise Grecque étoit unie avec la Latine, & que ce glorieux Martyr faisoit beaucoup de miracles; ce Payen, à qui on les racontoit, n'en pouvoit rien croire. Et comme les Chrétiens l'exhortoient à n'être pas obstiné, mais à croire ce que des gens lui en assurèrent, il leur dit; je croirai les miracles que vous me racontez de votre Saint, si, avant demain, il me fait apporter chez moi un tel de mes bœufs, qu'il leur marqua. Sur quoi le Saint fit que la nuit suivante, ce bœuf se trouva porté de plus de cent lieues loin dans cet endroit-là, qui est celui où est l'Eglise qui lui est consacrée au village des *Issoriens*, & où ce Payen à la grande consolation des Chrétiens reçut le Bapême. On tua le bœuf, & on le partagea au peuple, qui étoit accouru en foule voir cette aventure miraculeuse. Les Mingrelliens, pour conserver la mémoire de ce miracle, fait au tems que la foi florissoit chez eux, obligent tous les ans un peu avant la Fête, un de ceux qui aspirent à la Prêtrise, de dérober un bœuf, le plus beau qu'il peut trouver, pour & au nom de *St. George*; qui, à ce qu'ils tiennent, enleve un bœuf tous les ans, à pareil jour, & le pose au même lieu en memoire de cet ancien miracle. Ce qui fait que quinze jours auparavant, il faut bien garder ses bœufs, parce que chacun sous le nom de *St. George* en dérobe où il peut, & toujours les plus beaux, en disant *si St. George dérobe bien un bœuf, nous en pouvons bien*

*dérober aussi.* Sur quoi chacun pense pouvoir dérober impunément. Il y a plusieurs Grecs, & quelques uns de nos Peres, qui ont pris soin de découvrir de quelle maniere se faisoit ce faux miracle du bœuf, ou pour mieux dire cette fourberie, veillant pour cela toute la nuit, & rodant à l'entour de l'Eglise. Ils ont trouvé qu'on l'y fait entrer, à l'entrée de la nuit, & qu'on le tire de dedans avec des cordes. La plupart des Evêques savent la fourberie, & que ce prétendu miracle annuel est une pure imposture; mais ils y connivent, pour entretenir la dévotion du peuple, lequel, (chose qu'il faut observer) n'a garde de s'approcher de l'Eglise la nuit du miracle, parce qu'on lui fait accroire qu'il mourroit, & que le Saint tué quiconque approche de son Eglise en ce tems-là. Ils n'y a que celui qui a volé le bœuf, & ceux qui le font entrer qui sachent le mystere.

Cette Eglise de *St. George* est dans le village des *Issoriens*, proche de la mer noire, dans l'Evêché de *Bediel*. Les peuples des environs l'ont en très-grande vénération, jusqu'aux Barbares mêmes. De sorte que les plus proches voisins de ce lieu, qui sont les *Abras* les *Alanes* les *Gighes*, & autres Infideles, n'osent l'aller piller, quoi qu'ils sachent bien qu'elle est fort riche, même en joyaux & en argent; les portes de cette Eglise étant couvertes de plaques d'argent, sur lesquelles les images, tant du Saint, que de ses miracles, sont faites en  
boisse.

ho  
n'o  
Sai  
te  
qu  
que  
for  
qu'  
ils e  
& q  
quic  
ont  
tre  
hors  
d'ho  
l'ima  
d'être  
La  
pagde  
toute  
visite  
bœuf  
lui-m  
tin il  
conno  
glise &  
le Sain  
La de  
d'accla  
me, c  
gnée a  
sert à  
l'Eglif  
parts.  
second

housse. Personne cependant, comme je dis, n'ose voler cette Eglise, de peur que le Saint ne les tuë cruellement. Cette crainte vient, entre les autres choses, de ce qu'il y a dans cette Eglise de certaines piques, un pieu de fer à deux pointes, en forme de flèches, si grosses & si pesantes qu'un homme n'en sauroit porter une. Or ils croyent que le Saint se sert de ces armes, & que c'est avec cela qu'il tuë sur le champ quiconque fait un vol. La frayeur qu'ils ont de ces armes est telle que quand le Prêtre de cette Eglise en porte quelqu'une dehors, ceux qu'il rencontre lui font autant d'honneur & de reverence que si c'étoit l'image même du Saint, tant ils ont peur d'être tuez de ces armes.

La veille de la Fête, le Prince accompagné du Catholicos, des Evêques, & de toute la Noblesse, se rend à l'Eglise, & visite dedans, pour voir s'il n'y a point de bœuf caché, & puis il la ferme, apposant lui-même son seau sur la porte; & le matin il revient avec la même compagnie, reconnoit son seau, ouvre la porte de l'Eglise & y trouve le bœuf qu'ils disent que le Saint a dérobé cette nuit-la, & y a mis. Là-dessus tout le monde fait retentir l'air d'acclamations. Aussi tôt un jeune homme, destiné à cet Office, ayant une coignée à la main apportée exprès, & qui ne sert à autre chose, traine le bœuf hors de l'Eglise, le tuë, & le coupe en plusieurs parts. Le Prince prend la premiere: & la seconde & la troisième s'envoyent par des

Couriers, l'une au Roi d'Imirette, & l'autre au Prince de Guriel. On en donne ensuite aux Seigneurs de Mingrellie, aux Ministres du Prince, & aux *Beres*, qui ne le mangent pas, parce qu'ils ne mangent pas de viande, mais qu'ils distribuent à leurs Officiers & à leurs domestiques. Il y a beaucoup de gens qui mangent de cette chair sur le champ, avec grande ardeur, & devotion, ni plus ni moins que si c'étoit la communion. D'autres la salent & la font sécher au feu, espérant d'être guéris de leurs maladies s'ils en mangent lorsqu'ils sont allitez. Quand on tuë le bœuf, on observe soigneusement comment il est fait, & ses mouvemens, pour en tirer des augures. Par exemple, si le bœuf ne veut pas se laisser prendre, s'il se démene & bat des cornes, ils disent qu'il y aura guerre cette année-là. S'il est crotté, c'est signe de fertilité, & d'abondance. S'il est mouillé, c'est qu'il y aura beaucoup de vin. S'il est roux, cela préseige mortalité parmi les hommes & les chevaux; mais c'est un bon signe, s'il est d'autre couleur. Et quoi que tous les ans ils soient trompez à ces prédictions, ils sont toujours aussi superstitieux & aussi crédules que devant.

Quant à la fête de Noël, ils disent, comme nous, ce jour-là une Messe à minuit. Mais c'est plutôt un festin qu'une Messe; car comme ils ont tous un jeûne durant l'Avent, tant les Séculars, que les Ecclesiastiques; & que ce jeûne chez eux dure près de quarante jours, ils sont tous fort

foibles

foibles  
se met  
& des  
qu'au  
voir c  
faire l  
votion  
ils vor  
panier  
fromag  
des no  
posent  
entend  
& que  
l'encen  
séputu  
les alim  
pendan  
grains  
quoi il  
ques u  
séputu  
la fosse

C

Des S

C E  
sa  
langue  
te Chap  
fut pla  
Cordeli  
session.

foibles & fort affamez. C'est pourquoi ils se mettent tous à minuit à tuer des poules & des chapons, à boire & à manger, jusqu'au jour, en priant Dieu de leur faire voir d'autres Noëls; ce qu'ils appellent faire leurs prieres, & commencer les dévotions. Le matin, demi-yvres qu'ils sont, ils vont à l'Eglise en portant avec eux des paniers pleins de pain fait aux œufs & au fromage, du raisin, des pommes, des noix, des noisettes, & d'autres vivres, qu'ils déposent chacun sur sa sépulture, & vont entendre la Messe. Lors qu'elle est finie, & que le Prêtre est deshabillé, il s'en va l'encensoir & le livre à la main, prier de sépulture en sépulture, sur les fosses & sur les alimens qu'on a apportez. Chacun cependant allume sa bougie, & met deux grains d'encens dans son encensoir, après quoi il donne un pain au Prêtre. Quelques uns portent de plus des pigeons à la sépulture, dont ils répandent le sang sur la fosse à l'intention des morts.

### CHAPITRE XXIII.

*Des Saints Lieux qu'ils ont à Jerusalem.*

CETTE Nation a sa Chapelle à Jerusalem, où l'on fait l'Office en leur langue, mais à la maniere Grecque. Cette Chapelle renferme le trou dans lequel fut planté la croix de Jesus Christ. Les Cordeliers en avoient premierement la possession. Mais le Sultan d'Egypte la leur

ôta, pour la donner à ces peuples, en récompense des services qu'ils lui ont rendus dans plusieurs guerres. Il y avoit autrefois quarante sept lampes allumées dans cette Chapelle; mais ces gens sont à présent si pauvres, qu'il n'y en a plus aujourd'hui. Ils ne souffrent pas que des Catholiques y disent la Messe, mais seulement qu'ils y fassent leurs prières. Ils ont un autre lieu en garde conjointement avec les Grecs, appelé communément *la prison du Sauveur*; lequel est sous un portique vers l'Orient, avec une Citerne taillée dans le roc vif, qui n'est pas bien profonde. Ce lieu touche à la principale muraille de l'Eglise. Il est de forme carée, assez obscure, faisant face au mont Calvaire. Ils prétendent que Jesus-Christ attendit en cet endroit, ayant la croix sur les épaules, que le trou où l'on devoit la planter fût fait. Ces deux Nations de Grecs & de Mingrelliens, à cause de leur commune pauvreté, n'entretiennent qu'une lampe en cet endroit. Il y a un Commissaire de Terre Sainte, député par le Patriarche de Jerusalem pour ramasser des aumônes pour les Saints Lieux susdits, tant dans l'*Odisse*, ou Mingrellie, que dans le pays d'*Imiretto*, qui est la Georgie, & dans le pays de *Guriel*. Ce Commissaire, qui est toujours un *Bere*, est à présent le *Sieur Nicolas Nicephore*, Moine Grec de l'ordre de Saint Basile, ayant le titre de *Jovarisnama*, c'est-à-dire, *Pere de la Croix*. Il peut, comme le Patriarche de Jerusalem, donner à un chacun le *Sandoba*,

ba,  
dulg  
cing  
s'ima  
dulg  
tant  
psur  
pren  
avec  
gent,  
à Jer

IL e  
jet  
tinct n  
de leu  
les jou  
me, d  
que le  
répud  
la fois  
est d'a  
a-vû c  
tes,  
s'absti  
ne vor  
ceux  
font u  
nom d  
fortent  
courir

*ba*, c'est-à-dire, la benediction, ou l'Indulgence pleniere; ce qu'il fait moyennant cinquante écus par personne. Ces peuples s'imaginent, que par le moyen de ces Indulgences, ils sont absous de tous pechez, tant fais, qu'à faire, durant leur vie. C'est pourquoy, tous ceux qui en ont le moyen, prennent ce *Sandoba*, écrit en Georgien, avec quoi ce Député amasse beaucoup d'argent, qu'il envoie ensuite aux autres *Beres* à Jerusalem.

## CHAPITRE XXIV.

### *Des Commandemens de l'Eglise.*

**I**L est tout à-fait inutile de traiter ce sujet, car ces peuples vivent selon l'instinct naturel, & selon les commandemens de leur Prince. S'il mange de la viande les jours de jeûne, ils en mangent de même, disant que ce n'est pas un péché; puis que le Prince le fait semblablement: s'il répudie sa femme, ou s'il en prend deux à la fois, chacun le fait aussi. Pour ce qui est d'aller à la Messe les jours de fête, on a vu comment ils n'observent aucunes Fêtes, & que seulement le Dimanche ils s'abstiennent un peu du travail. Ainsi ils ne vont gueres à la Messe ce jour-là; & ceux qui y vont, entrent dans l'Eglise, font un demi-signe de croix, invoquant le nom de Dieu & de la B. Vierge, & puis sortent de l'Eglise, se tenant devant à discourir, & laissent dire la Messe au Prêtre.

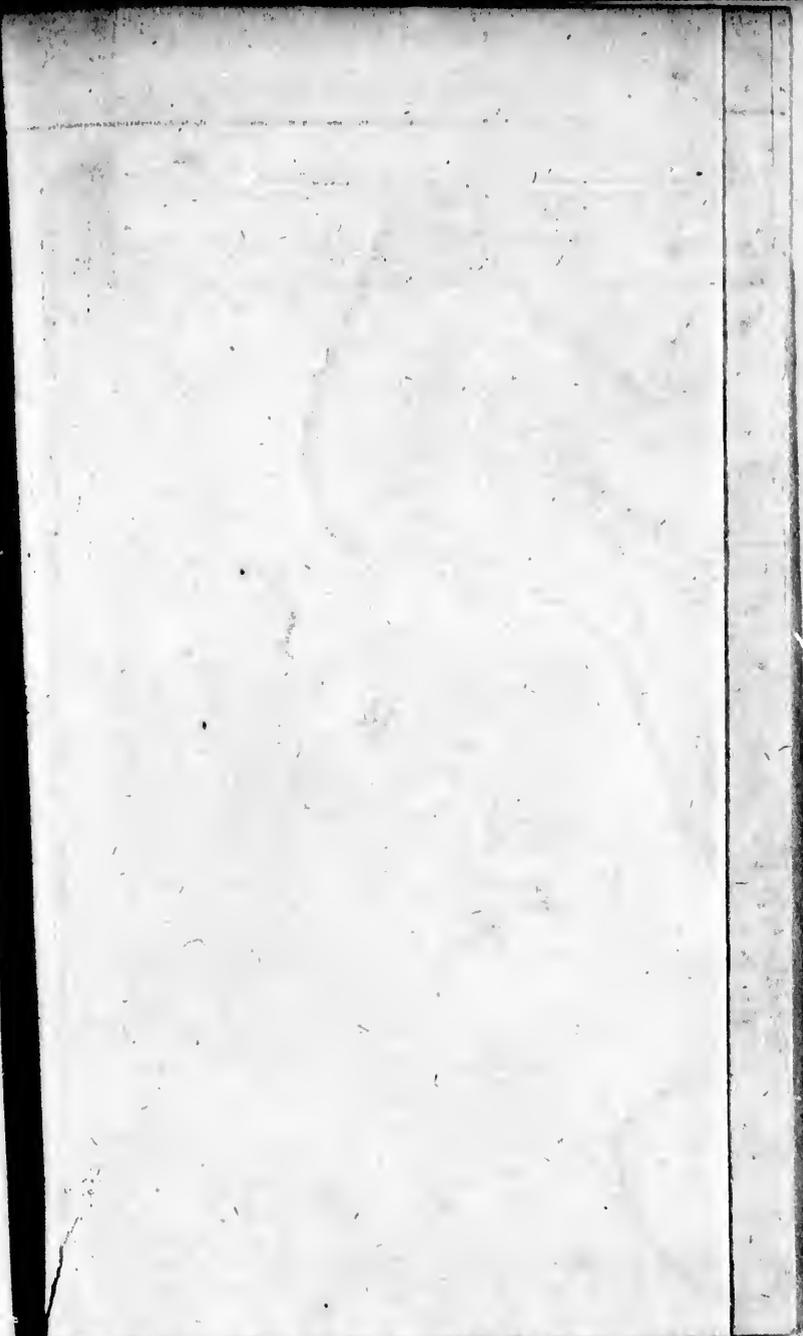
302 RELATION DE LA MINGRELLIE.

Cela se passe communément ainsi, excepté le jour de l'Annonciation, celui du Dimanche des Ramaux, & celui de Pâques, que les hommes se tiennent dans l'Eglise, parce que les femmes sont dehors. Ils ne laissent pas de même de parler & rire comme s'ils étoient dans un marché. Ils ont un peu plus de respect à la Messe des *Beres*, & à celles où le Prince assiste.



EXTRAIT

cep-  
Di-  
nes,  
ife,  
s ne  
com-  
ont  
Beret,



... de faire. Toutes les Relations

con-

RAIT

# CARTE MARINE DE LA MER CASPIENE

levée Suivant les ordres de S.M.Cz:  
en 1719. 1720. et 1721. Par M<sup>r</sup>. Carel van Verden,  
et Reduite au Meridien de Paris.

48

47

46

45

44

43

ROYAUME D'ASTRACAN

GRELENSE

COSAQUES

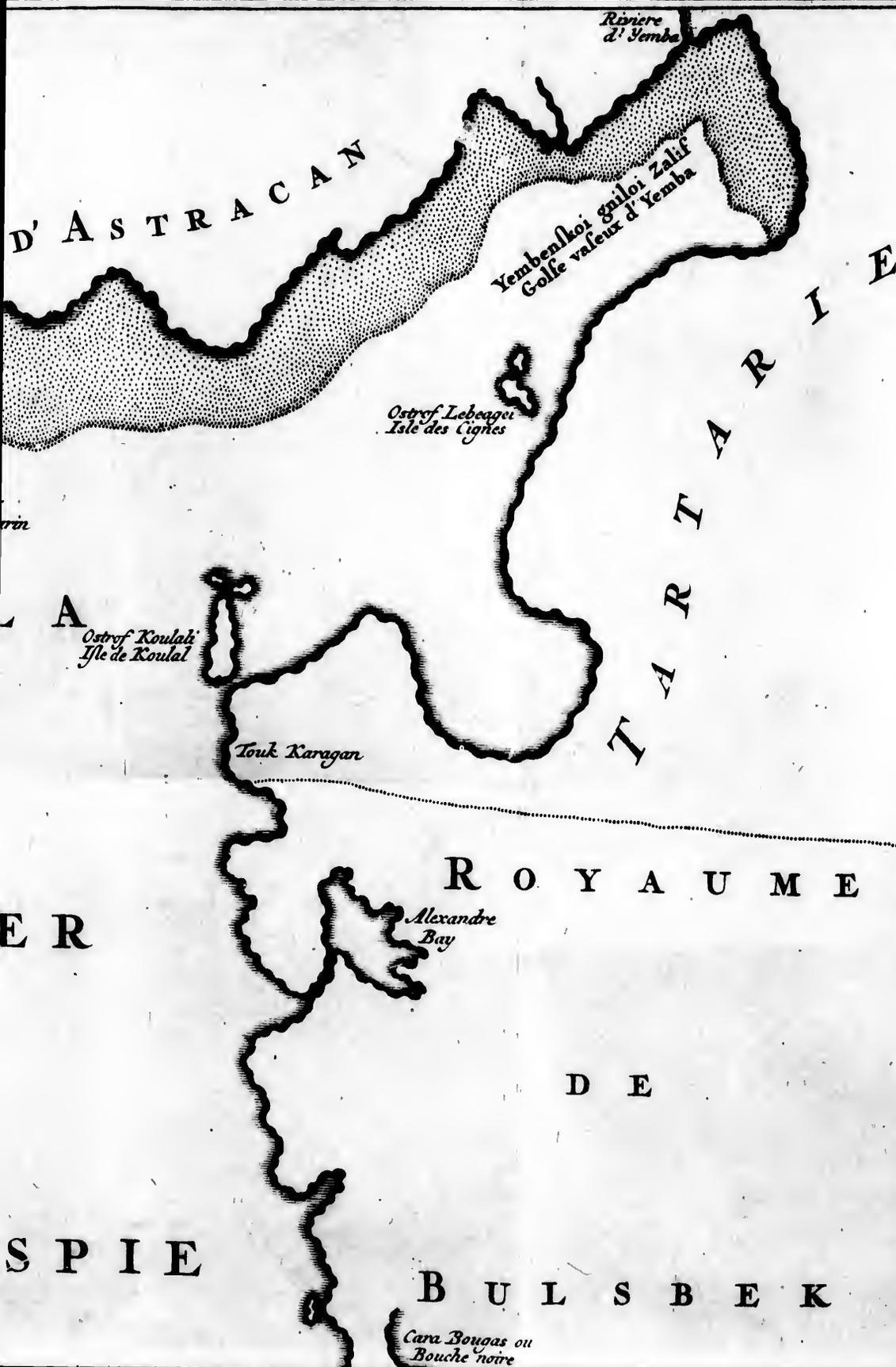
CIRCASSIE

DAGESTAN

MER

CASPIE





*Rivière  
d'Yemba*

D'ASTRACAN

*Yembenikoi gnuloi Zalif  
Golfe vafeur d'Yemba*

*Ostrov Lebeagei  
Isle des Cigtes*

TARRARIE

*Ostrov Koulali  
Isle de Koulal*

*Touk Karagan*

ROYAUME

*Alexandre  
Bay*

DE

BULSBEK

*Cara Bougas ou  
Bouche noire*

arin

L A

ER

SPIE

4

42  
41  
40  
39  
38  
37

SCHIRVAN

OU

OU

MEDIE

MOR

P

E

R

S

E

Riviere d'Ikhhohom  
Riviere d'Ousmen

Ville de DERBENT

Riviere d'Iluken  
Montagnes

Riviere de Samura  
de Derbent

Hora Schat

Montagne de Schat

Petites Rivieres de Nisowie

Petite Riviere de Saiat

Riviere de Mordova

Schprit Barmak  
Pic de Barmak

Duc Brata  
Les Deux Freres

Apcheron

Ostrof Swetoi  
Isle Sainte

Gorod BAKA

Ville de BAKA

Ostrof Giloi  
L'Isle habitee

Isle de Schach

Isle de Nisowoi

Isle de Nisowoi

Isle de Douvannoi

Isle de Borsila

Isle de Ios

Ostrof Swinoui ou

Isle des Cochons

Ougol Vesir ou  
Cap de Vesir

Kura Severnaia Reke  
Riv. de Koura Septentrion

Kura Yougenaisa Reke  
Riv. de Koura Meridion

Ostrof Kura  
Isle de Koura

Riviere de  
Lenkora

Riviere  
d'Asara

Hori Taliskinskié

Montagnes de Taliskin

Zalif Sinsilenskoï  
Golfe de Sinsilen

Hori Sinsilenskié

Montagnes de Sinsilen

Hori Raschinskaié  
Montagnes de Resche

Hori Kilanskié ou  
Montagnes de Kilan

Riviere de  
Sebdoura

Riv. de Fousa

Riv. de Krudosel

Hora Siman ou  
Montagne de Siman

Hora Samchit ou  
Montagne de Samchit

Hora Ispetchi. Mont. d'Ispetchi

Hori Misandronskié  
Montagnes de Misandron





*Caru Bougas ou  
Bouche noire*

O U

*us Brata  
es Deux Freres*

O U

*Ostrof Svetoï  
Isle Sainte*

*Ostrof Giloi  
Isle habitée*  
*Isle de Schach*

*Krasnie Vodi  
les eaux Rouges*

*Zaliv Balkanski Golfe de Balchan*

*Hora Balchan  
Mont. de Balchan*

MORE

*Ostrova Nephtonia  
Isle de la Nefte*

*Ostrof Agurginskiï  
Isle d'Agourgin*

U S B E C H



LENSKOI

*re de  
ura  
le Fousa  
de Krudosel*

*Zaliv Astrabatskie  
Golfe d'Astrabat  
ou font la Perse*

*Reka Astrabatskie  
Rivière d'Astrabat*

*epetchi  
Misandronskie  
Montagnes de Misandron*

*Horri Astrabatskie  
Montagnes d'Astrabat*

42

42

40

38

37

*[Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page]*

**EXTRAIT**

Conce  
von  
Sie  
de  
sui  
17  
que

**T**  
habité  
Mungu  
des pa  
Aucoes  
tr'eux  
pour l  
marcan  
à l'ori  
à ce q  
mer l'un  
tout ce  
tion d  
intellig  
toutes  
Wolga  
Czar.  
qui n'  
Mahom  
de che  
ce que  
refuse

## E X T R A I T

Concernant la Mer Caspienne & les Pays voisins de cette Mer, tiré des Ecrits du Sieur Perry Anglois, pour l'intelligence de la Carte de la Mer Caspienne levée suivant les ordres de S. M. Cz. en 1719. 1720. & 1721. & pour l'éclaircissement de quelques Relations qui concernent la Tartarie.

Tous le Pays entre la Sibirie & la Mer Caspienne, à l'orient du Wolga est habité par les Tartares de Bucharfk, de Mungul, Cullmick & de plusieurs autres Hordes particulieres, qui ont chacune leurs Aucoes, ou Chams à part. Plusieurs d'entre eux reconuoissent un principal Cham pour leur Chef, qui fait sa résidence à Samarcand, situé sur une branche de l'Oxus, à l'orient de la Mer Caspienne. Ce Cham, à ce qu'on dit, prétend descendre de Tamerlan. Quelques uns de ces Tartares, sur tout ceux de Cullmick, sont sous la Protection du Czar: les autres vivent en bonne intelligence avec les Moscovites, & viennent toutes les années sur le bord oriental du Wolga, pour négocier avec les Sujets du Czar. Ils sont tous d'une même Religion, qui n'est pas fort différente de celle des Mahometans. Mais ils mangent de la chair de cheval & d'autres animaux qu'ils aiment; ce que les Turcs & les Tartares de Crimée refusent de faire. Toutes les Relations  
con-

conviennent que cette vaste Etendue de pays, entre le *Wolga* & les murailles de la *Chine*, est entremelée de plaines, de Bois, de Lacs, & de Rivieres, dont quelques unes se dechargent dans la *Mer Caspienne*, & les autres dans la *Mer de Tartarie*, & qu'en général c'est un pays agréable & fertile.

Les *Tartares* de *Bogdor*, de *Yonsbeck*, & de *Bucharsky*, qui sont plus près de la *Chine*, habitent dans des maisons & ont la même demeure hiver & été; mais les *Tartares* de *Callmick*, & plusieurs *Hordes* vers l'Orient; qui sont plus voisins des Etats du Czar, vivent sous des tentes & s'en vont avec leurs familles & leurs troupeaux tantôt au Nord & tantôt au Sud, suivant la saison. Ils ont généralement le teint & les cheveux noirs, le nez court, les jouës larges, & peu ou point de barbe. J'eus occasion, lorsque j'étois à *Camishinka*, de m'instruire de leur manière de vivre, qui ressemble fort à celle des premiers Patriarches, suivant la description que *Môïse* nous en fait. Ils ne labourent ni ne sement, mais il vont d'un endroit à l'autre, pour faire paître leurs bestiaux, & profitent des fruits de la terre à mesure qu'ils les trouvent. Ils suivent les oiseaux, & reviennent en hiver vers le Sud jusqu'aux bords de la *Mer Caspienne*. Il y en a qui vont jusqu'au 43 & 44. degré de latitude du Nord, où il n'y a que peu ou point de neige; & au commencement de l'année; dès que la neige se fônd, & que la verdure paroît, ils s'avancent quelque-

que  
tud  
plu  
par  
20.  
d'un  
toit  
noit  
J'ai  
mêm  
noit  
So  
s'app  
& de  
davan  
les ha  
quels  
tons

\* L  
autres  
ga, so  
espèce  
que j'a  
queüe,  
blable  
pion,  
8. livre  
me ceu  
ils o  
la pea  
l'agnea  
charbo  
qui a u  
peaux.

quelques fois jusqu'au 52. ou 53. degré de latitude du Nord; les uns plutôt & les autres plus tard. Ils se repandent dans le pays par troupes, depuis 8. 10. jusqu'à 15. ou 20. mille, & font avec leurs tentes des rues; d'une maniere aussi réguliere, que si c'étoit une ville ou un village, & chacun connoit sa place & l'ordre qu'il doit observer; J'ai même vu les vaches s'arrêter d'elles mêmes à leurs tentes, lorsqu'on les y amenoit pour les traire.

Soit qu'ils aillent, ou qu'ils viennent, ils s'approchent des bords du *Volga* à l'Est, & demeurent deux ou trois semaines ou davantage dans un endroit vis à vis les villes habitées par les *Moscovites*, avec lesquels ils échangent leurs chevaux, moutons \* & bestiaux, dont ils ont grande abon-

\* Les Moutons des *Cullmicks*, & de tous les autres *Tartares* que j'ai vus sur les bords du *Volga*, sont un très bon manger, mais c'est une espèce tout à fait différente de tous les moutons que j'aye jamais vus ailleurs. Ils n'ont point de queue, ils ont seulement quelque chose de semblable au brichet de boeuf, qui leur croit au croupion, & qui pese communément environ 6. ou 8. livres; ce sont des moutons à peu près comme ceux de *Turquie*.

Ils ont grande quantité d'agneaux noirs, dont la peau se vend deux ou trois fois autant que l'agneau; elle est d'une couleur noire comme du charbon; & d'une frisure forte, petite, & douce qui a un beau lustre. Il y a une autre sorte de peaux d'agneau qui viennent de *Perse*, & se vendent

bondance, pour du blé, de la farine, du cuivre, du fer, des chaudrons, des couteaux, des ciseaux, du drap, de la toile, &c.

Lorsqu'ils vont d'un endroit à l'autre, ils mettent leurs femmes & leurs enfans sur des Machines couvertes, soutenues de deux grandes roues d'environ 8. piés de Diamètre, & dont la largeur est proportionnée à la hauteur; de sorte qu'ils peuvent aisément traverser de petites Rivieres. Ils demeurent dans ces machines, aussi bien que dans leurs tentes, comme s'ils étoient dans des maisons; & les principaux d'entr'eux en ont plusieurs pour leur train & leur bagage. Elles sont tirées par des Dromadaires, qui sont des animaux plus gros que des Chameaux; qui ont sur le dos deux élévations de chair, qui servent de selle, y ayant assez de place entre deux, pour que l'homme le plus puissant s'y puisse assoir: Ils ont une allure vite & aisée; & ceux qui n'ont point de ces machines se servent de ces animaux-là, pour porter leurs tentes & leurs bagages; on leur apprend à s'agenouiller pour recevoir le fardeau dont on les charge; il le font pourtant ordinairement

dent à *Moscow*; mais qui sont beaucoup plus chères, Celles-ci sont toutes grises, & ont la frisure plus petite & plus belle que les autres; & soit qu'on en fasse le retroussi d'un bonnet ou le dessus d'un habit, on la regarde comme quelque chose de riche, & les plus grands Seigneurs de *Moscovie* en portent.

ment  
leurs

Du

font e

te, qu

vites c

bonne

ce Cz

du po

Les

ré ave

une p

*Afruc*

quoi il

ee des

qu'il le

re, no

*Tartar*

nemis:

nez, ils

On cr

*Scytes*,

avec le

gens là

trouvé

Les

& tous

d'un p

lombie

cune p

les plie

vrent d

lent *Wy*

de la r

font le

ment à regret, ce qu'ils témoignent par leurs cris.

Du poil des Dromadaires les *Tartares* en font en pleine campagne une étoffe étroite, qui est comme le Camelot; & les *Moscovites* qui commencent à quitter l'usage des bonnets, & ont appris depuis le regne de ce Czar à faire des chapeaux, y employent du poil de Dromadaire.

Les *Tartares* de *Cullmick* ont fait un Traité avec le Czar, suivant lequel il leur fait une pension annuelle, qui leur est payée à *Afracan* en blés & en draps; moyennant quoi ils sont obligés de fournir à ce Prince des Troupes, dès qu'il en a besoin & qu'il les leur demande pour faire la guerre, non-seulement contre les *Turcs* & les *Tartares*, mais aussi contre ses autres ennemis: Et quoiqu'ils ne soient pas disciplinés, ils sont cependant robustes & guerriers. On croit qu'ils descendent de ces anciens *Scytes*, si fameux par leurs longues guerres avec les *Perfes*. Le Czar s'est servi de ces gens là contre les *Suédois*, & s'en est bien trouvé.

Les tentes ordinaires dont les *Cullmicks* & tous ces *Tartares* se servent, sont faites d'un petit treillis, & rondes comme un colombier; ils les dressent sans le secours d'aucune perche, & lorsqu'ils décampent, ils les plient en petits panneaux. Ils les couvrent d'une étoffe fort légère qu'ils appellent *Wylock*, & qui est travaillée à peu près de la même manière dont les Chapeliers font les chapeaux, mais qui est un peu plus

plus lâche & de l'épaisseur de plus d'un demi ponce, par où ils se garantissent du froid, aussi bien que de la pluye que la pente qu'ils donnent à leurs tentes fait découler. Ils y font une porte pour entrer, & un trou au haut pour faire sortir la fumée, quand ils ont besoin de feu; ils le font au milieu de la tente & se couchent tout autour sur des piéces de cette étoffe qu'ils appellent *Wyock*, mais qui est une fois aussi épaisse que celle dont ils couvrent leurs tentes. Quand la porte est fermée, & le trou d'en haut bouché, la tente est aussi chaude qu'une étuve. Les gens de distinction parmi eux n'ont point d'autres tentes; & je n'ai vû qu'un de leurs *Aucôes*, ou Chefs, qui avoit un lit garni d'une étoffe de soye de *Perse*, & qui avoit sa tente doublée de la même étoffe. Dans le tems que je fus employé à *Camishinka*, pour travailler à la Communication qu'on avoit dessein de faire entre le *Volga* & le *Don*, quelques *Hordes* de ces *Tartares* camperent tout l'Été vis à vis de nous de l'autre côté du *Volga*. Ils passioient souvent la Rivière pour venir négocier avec les *Moscovites*, & ceux-ci en faisoient de même. Plusieurs d'entr'eux vinrent voir nos Ouvrages, & examinerent de quelle maniere nous nous y prenions, & les machines dont nous nous servions. Cela me donna lieu de leur faire quelques hommêtez; ils en parurent si contents, qu'ils m'inviterent avec mes Aides à les aller voir dans leur Camp. Ils nous y reçurent fort bien, & nous firent di-

diver  
pays  
Le  
sente  
font  
nez,  
teint  
ment  
à l'oc  
au N  
te M  
vent  
la M  
villag  
bestia  
nes.  
du W  
Mer C  
de pa  
aux e  
misbin  
les plu  
200. r  
où l'd  
à mar  
curfic  
Mosco  
pays-  
& qu  
tous l  
bateau  
roche  
au de  
plus g  
aussi

diverses questions assez à propos sur notre pays & sur l'endroit d'où nous venions.

Les peuples dont je veux parler présentement sont les *Tartares de Caban*, qui sont des gens robustes & bien proportionnez, dont les cheveux sont noirs, & le teint fort noirâtre, comme sont généralement tous les autres *Tartares*. Ils habitent à l'occident du *Volga*, le long de la côte au Nord-Est de la *Mer Noire*, & entre cette Mer & la *Mer-Caspienne*. Ils font souvent des courses jusqu'aux extrémités de la *Moscovie*, où ils pillent & brûlent les villages, & d'où ils enlèvent souvent les bestiaux, les chevaux & même les personnes. C'est ce qui est cause, qu'à l'Ouest du *Volga*, entre la ville de *Saratoff* & la *Mer Caspienne*, il y a une grande étendue de pays inhabitée, excepté quelques Iles aux environs d'*Astracan*, les villes de *Camishinka*, *Czaritza*, *Ischornico* & *Terki*, dont les plus voisines sont à 150. à 160. & jusqu'à 200. milles de distance l'une de l'autre, & où l'on tient des garnisons toujours prêtes à marcher à la moindre alarme. Les Incursions de ces *Tartares* sont cause que les *Moscovites* ne labourent ni ne sement en ce pays-là, quoique le terroir soit très bon, & qu'on soit obligé d'y transporter du blé tous les ans par le *Volga*; l'on renvoie les bateaux chargez de poisson & de sel de roche, qu'on tire d'un endroit à 30. milles au dessous de *Camishinka*, qui fournit la plus grande partie de la *Moscovie*. On tire aussi d'*Astracan* quelques marchandises de  
*Perse*

*Perse*, & *d'Armenie*, comme des étoffes de soye, des toiles de coton, &c.

Ces *Tartares* ne font ordinairement leurs courses qu'en Eté, lorsqu'il y a assez d'herbe pour faire paître leurs chevaux. Pour faire une plus grande diligence, ils prennent chacun deux chevaux, qu'ils montent l'un après l'autre. Dans leurs marches ils ont toujours des Coureurs de tous côtez à une distance convenable, pour n'être pas découverts, parceque ce pays, que les *Moscovites* appellent *Step*, est inhabité, comme nous l'avons déjà dit. Ils font une si grande diligence & prennent si bien leurs mesures, qu'on n'a presque jamais aucunes nouvelles de leurs marche. Ils prennent tout ce qu'ils trouvent, font tout le mal qu'ils peuvent, & s'en retournent avec la même vitesse dont ils sont venus avant que les *Moscovites* soient en état de leur faire tête & de s'opposer à leur retraite. Ceux qui sont pris de part ou d'autre sont traittez d'une maniere fort cruelle, & tombent ordinairement dans un esclavage perpetuel. C'est pourquoy, un des avantages qu'on se propoisoit de retirer de la communication entre le *Volga* & le *Don*, étoit de se faire par là une barrière qui pût empêcher les *Tartares* de pénétrer plus avant dans la *Moscovie*.

Dans le tems que j'étois à *Camishinka*, il y avoit tous les ans un Corps de 2000. hommes à cheval, la plupart *Tartares* de *Mordwa* & de *Morzee*, Sujets du *Czar*, dont j'aurai occasion de parler dans la suite avec

4000.

4000.  
gne, q  
vriers.  
On po  
plusieu  
montag  
nables,  
surprise  
cherent  
4000. d  
tin à la  
en eussi  
virent q  
& que le  
eux, ils  
se qu'ils  
gens pusi  
attaquer  
pour avo  
tez, & d  
emmené  
verent en  
les uns ap  
autres au  
plusieurs  
vaux, &  
plaines à  
ayant poi  
Tout l  
*Terki*, est  
le meille  
mencemen  
plus de 1  
ordinairem  
mois au p

4000. Fantassins, & 12. pieces de campagne, qu'on envoyoit pour mettre les Ouvriers à couvert des courses de ces *Cabans*. On potoit des Gardes & des Sentinelles à plusieurs milles de distance, sur le haut des montagnes & en d'autres endroits convenables, pour se mettre à couvert de toute surprise. Toutes ces précautions n'empêcherent pas qu'un jour un Corps de 3. à 4000. de ces *Tartares* ne parut de bon matin à la tête de notre Camp, sans que nous en eussions eu aucun avis. Mais dès qu'ils virent que nous étions prêts à les recevoir, & que le canon de nos lignes faisoit feu sur eux, ils se retirèrent avec autant de vitesse qu'ils étoient venus, & avant que nos gens pussent se mettre en état de les aller attaquer, parce qu'il leur falloit du tems pour avoir leurs chevaux, qui étoient écartez, & dont l'ennemi d'ailleurs avoit déjà emmené un grand nombre. Ils nous enleverent en tout environ 1400. chevaux, dont les uns appartenoient aux Troupes, & les autres aux Ouvriers; ils emmenerent aussi plusieurs de ceux qui avoient soin des chevaux, & qui les faisoient paître dans des plaines à quelque distance du Camp, n'y ayant point d'enclos dans ce pays-la.

Tout le pays depuis *Camishinka* jusqu'à *Terki*, est très fertile, fort agréable & dans le meilleur climat du monde. Au commencement du Printems, dès qu'il n'y a plus de neige sur la terre, n'y en ayant ordinairement que pendant deux ou trois mois au plus, le tems se met au chaud; & les

les tulippes, les roses, les mugueis, les œillets, & diverses autres fleurs & herbes commencent à paroître. Les asperges, qui sont les meilleures que j'aye jamais mangées, y viennent en si grande quantité, qu'en quelques endroits on pourroit les faucher, & l'herbe y est si haute que les chevaux en ont jusqu'au ventre. Les Campagnes sont couvertes de reglisses, d'amandiers, & de cerisiers; mais tous ces arbres sont bas, & le fruit médiocre. En Automne il y a plusieurs sortes de grains & de fruits meurs que la terre produit, & qui seroient beaucoup meilleurs, si l'on avoit soin de cultiver la terre. Il y a des oiseaux de toutes sortes, aquatiques & terrestres, des bêtes fauves, des rennes, des élans, des sangliers, des chevaux & des moutons sauvages. Je mangeai une fois d'un mouton sauvage, qui poursuivi d'un loup s'étoit jetté dans le *Volga*, & avoit été pris par un homme qui pêchoit dans son bateau; je le trouvai plus tendre & meilleur que le mouton ordinaire. Sa laine est courte & grossiere, & ne vaut pas grand chose; mais la peau d'un cheval sauvage est une fourrure épaisse & chaude, & dont on fait grand usage à *Moscow*, pour doubler & couvrir les trainaux.

Il y a encore une chose dont il faut que je parle. Comme l'herbe croit en abondance en ce pays-là, comme nous l'avons dit, & quelle n'est ni broutée ni fauchée, n'y ayant point d'habitans, elle reste comme elle croit, & se sèche sur la terre. Les

*Mosco-*

*Mosco*  
voyag  
pature  
sent.  
remen  
mange  
quand  
une pi  
se le jo  
qui est  
elle po  
le trou  
de mar  
acciden  
feu à cer  
le pays.  
fort loin  
perçoit  
gnal aux  
par-là.  
qu'il s'é  
que lors  
que for  
que des  
chemin  
ce de 20  
On voit  
ture ver  
autres en  
*Step*, su  
*Veronize*  
*Crimée*.  
le Printe  
qu'il n'y  
Tome

*Moscovites*, & quelquefois les *Tartares*, en voyageant dans ces endroits déserts, y font paturer leurs chevaux tandis qu'ils se reposent. Dans cet intervalle ils font ordinairement un feu de bois pour apprêter leur manger & pour le coucher tout au tour, quand il fait froid. Ils mettent sous eux une piece de *Wylock*, qui leur sert de housse le jour, se couvrent de leur manteau qui est de la même étoffe, & prennent leur selle pour chevet. De cette maniere, ils se trouvent en état de faire plusieurs jours de marche. Il arrive quelquefois, soit par accident, soit à dessein, qu'ils mettent le feu à cette herbe sèche & qu'ils brûlent tout le pays. La flamme qui se découvre de fort loin la nuit, & l'épaisse fumée qui s'aperçoit d'aussi loin le jour, servent de signal aux Voyageurs pour éviter de passer par-là. Le feu est quelquefois si violent, qu'il s'étend de tous côtez, & ne s'arrête que lorsqu'il trouve quelque riviere ou quelque forêt de haute futaye : là où il n'y a que des broussailles, le feu continue son chemin sans s'éteindre, jusques à la distance de 20. & 40. milles & quelquefois plus. On voit souvent des incendies de cette nature vers l'Est du *Volga*, & en plusieurs autres endroits que les *Moscovites* appellent *Step*, sur tout vers l'Ouëst du *Don* entre *Veronize* & *Azoph* proche des *Tartares* de *Crimée*. Ces feux sont très violents dans le Printems, lorsqu'ils sont allumez dès qu'il n'y a plus de neige sur la terre, par-

les  
herbes  
, qui  
man-  
ntité,  
s fau-  
s che-  
ampa-  
aman-  
arbres  
utom-  
& de  
& qui  
n avoit  
oiseaux  
estres,  
élans,  
noutons  
n-mou-  
oup s'é-  
été pris  
bateau;  
eur que  
courte &  
ose; mais  
ne four-  
on fait  
ubler &  
faut que  
abondan-  
avons dit,  
hée, n'y  
e comme  
rre. Les  
*Masco-*

ce que pendant tout l'hiver l'herbe a eu tout le tems de se secher.

Environ à 40. milles de *Russie* plus bas que la ville de *Czaritza*, qui en langue *Moscovite* signifie Reine, & qui est à 48. degrés 20. minutes de latitude, on voit les ruines d'une grande ville appelée *Czaroff-Corod*, dans une très belle situation, & qu'on dit avoir été la Résidence d'un ancien Roi des *Scythes*.

Il est bien triste de voir qu'un si beau & si bon pays, arrosé d'un aussi grand fleuve que le *Volga*, qui est peut-être le fleuve le plus abondant en poisson qu'il y ait au monde, & dans lequel se déchargent plusieurs petites Rivieres; qui ne sont pas marquées dans les Cartes, que ce pays, dis-je, soit ainsi désolé & sans habitans, tandis que les *Samoïedes*, dont nous avons parlé ci devant, passent leur vie dans la dernière misère; & qu'il y a même des *Moscovites* Septentrionaux, qui manquant de Soleil pour meurir leurs grains, mêlent des racines d'herbe & de la paille avec leur blé pour faire du pain, ce que j'ai vû de mes propres yeux. C'est pourquoi il me semble que le Czar ne feroit pas mal de songer à établir & à entretenir une bonne intelligence avec ces Tartares, en leur accordant sa protection; afin de pouvoir peupler & cultiver son pays mieux qu'il n'est vers le midi: ce qu'il pourroit faire aussi par le moyen du *Volga*, conformément au dessein qu'il s'est proposé d'encourager la Navigation du côté de la Mer Caspienne, dont

dont  
de ce  
tablin  
lemer  
sont c  
mais  
moyen  
côté l  
la Me  
qui so  
quelqu  
que ce  
confide  
bien q  
choses  
Tartare  
te, dès

La cō  
abonde  
sur tou  
diers, m  
tiers, &  
ne cultu  
& l'on y  
en Georg  
vin qui  
pas long  
croit, s'  
point qu  
en Mos: d

Le Cz  
gnes près

\* Terky  
Astracn

dont les sujets avoient ci-devant très peu de connoissance. Il pourroit facilement établir & encourager le Commerce non seulement avec les *Perfes* & les *Armeniens*, qui sont des peuples naturellement négociants, mais aussi avec la *Grande Tartarie*, par le moyen des Rivieres qui s'étendent de ce côté là, & des autres pays qui confinent à la *Mer Caspienne*. Nos Marchands *Anglois*, qui sont à *Moscow* & avec qui je me suis quelquefois entretenu sur ce sujet, croient que cela procureroit avec le tems un débit considerable à nos draps d'*Angleterre*, aussi bien qu'aux toiles, aux blés, & autres choses du cru des États du Czar, que ces *Tartares* pourroient rechercher dans la suite, dès qu'ils en connoitroient l'usage.

La côte Meridionale de la *Mer Caspienne* abonde en toutes sortes d'arbres fruitiers, sur tout en pommiers, poiriers, grenadiers, noyers, noisetiers, pêchers, abricotiers, &c. qui viennent çà & là sans aucune culture. On y trouve aussi des vignes, & l'on y fait du vin, sur tout en *Perse* & en *Georgie*. J'en ai souvent bu; c'est un vin qui a du corps, mais qui ne se garde pas longtems: il seroit fort bon, à ce qu'on croit, s'il étoit bien fait; & je ne doute point qu'on n'en put avoir un grand débit en *Mosovie* en échange d'autres denrées.

Le Czar a dessein de faire planter des vignes près de *Terky* \* & d'*Astracan*, en deça

O 2

de

\* *Terky* est à 43. degrez de latitude du Nord, & *Astracan* à 46. degrez.

de la Mer *Caspicane*, & d'y encourager à faire du vin. Les raisins qui y croissent, noirs & blancs, sont fort gros & très bons; on en porte toutes les années à *Moscow*, avec une grande quantité de melons d'eau, qui sont un très excellent fruit. Ceux qui croissent aux environs d'*Astracan*, excèdent en bonté ceux qui croissent en *Europe*, suivant le rapport de toutes les personnes qui en ont mangé. Leur écorce est d'un vert vif, mais il y en a de deux sortes; les uns ont la chair d'un blanc jaunâtre, à peu près comme une pomme de pin; & la chair des autres est d'une belle couleur de rose, pleine de jus d'un goût admirable, qui rafraichit & étanche la soif, sans jamais causer d'indigestion: je ne m'en suis du moins jamais apperçû, n'y n'ai vû personne qui s'en plaignit. Cependant les *Moscovites*, qui mangent beaucoup de ce fruit aussi bien que des autres, prennent ordinairement un bon verre d'eau de vie par dessus. Le diamètre de ces deux sortes de melons est ordinairement de 10. ou 12. pouces, & quelques uns en ont jusqu'à 13. & 14. mais pour ceux qu'on cultive à *Moscow*, ce que quelques personnes font par curiosité, ils n'ont au plus que 7. ou 6. pouces de diamètre, & perdent la délicatesse de leur goût. On a à *Moscow* quantité de melons communs, qu'on mange avec du sucre ou du gingembre, aussi gros & aussi bons qu'il y en ait au monde. Les meilleurs sont ceux de *BucharSKI*, que les *Moscovites* ont tiré de ce pays-là par la *Siberie*.

C'est de dans le dinaire semence ge du D dans les En 17 fleur He cow, d'e 10. ou 1 nière de vin, dan can, & Stiles, M depuis, écrit à 1 Portugal de cette que sach dans la vouloit s pour y f sent affu toute fo trouver ce qui f faire.

Dans parler, la ville f hommes pitaine A qui devo tis à la pour la

C'e

C'est de cette sorte dont M. *Whitworth*, dans le tems qu'il étoit Envoyé extraordinaire de la défunte Reine, envoya de la semence à son Altesse Royale le Prince *George de Dannemarck*: on en voit aujourd'hui dans les jardins du Roi.

En 1706. le Czar donna ordre à feu Monsieur *Henri Stiles* Marchand Anglois à *Moscow*, d'écrire en *Angleterre* pour demander 10. ou 12. personnes qui entendissent la manière de planter des vignes & de faire du vin, dans le dessein de les envoyer à *Astracan*, & de les y établir. Le Frere de Mr. *Stiles*, Mr. *Thomas Stiles*, qui est mort aussi depuis, lui répondit de *Londres*, qu'il avoit écrit à ses Correspondans en *Espagne* & en *Portugal*, qui lui marquoient avoir parlé de cette affaire à plusieurs personnes; mais que sachant ce qui étoit arrivé à *Astracan*, dans la Rébellion de 1703. personne ne vouloit s'engager à passer dans ce pays-là, pour y faire du vin, à moins qu'ils ne fussent assurés auparavant d'être à couvert de toute sorte de danger à cet égard, & d'y trouver des avantages très considérables: ce qui fit qu'on ne songea plus à cette affaire.

Dans cette Révolte, dont je viens de parler, tous les étrangers qui étoient dans la ville furent massacrez, sans épargner ni hommes, ni femmes, ni enfans. Le Capitaine *Myer* & plusieurs autres étrangers, qui devoient monter quelques Vaisseaux bâtis à la maniere Hollandoise, & destinez pour la Mer *Caspienne*, eurent le même sort.

Les Rebelles se soutinrent pendant deux années, avant qu'on put les mettre à la raison. Après qu'ils eurent surpris & mis en pieces le Gouverneur d'*Astracan*, plusieurs des principaux Officiers de la Garnison, & tous les Etrangers qui étoient dans la Ville, ils s'en allerent droit à *Camishinka*, où la garnison se mit en défense, & d'où elle les chassa. Ils furent ensuite assieger *Czaritza*, mais sans succès; & de là ils revinrent à *Astracan*. *Pierre Matfenish Apraxim*, frère de l'Amiral, qui fut envoyé contr'eux à la tête d'une armée, reprit *Astracan*, & les passa tous au fil de l'épée, excepté quelques uns de leurs Chefs, qui furent envoyez prisonniers à *Moscow*, où ils furent mis à la torture, & ensuite exécutez.

En 1699. le Roi de *Georgie*, dont le pays est separé de la *Perse* par les Montagnes d'*Ararat*, où l'on croit que l'Arche de Noé s'arrêta après le Déluge, & qui est un des pays les plus agréables & les mieux peuplez sur les bords de la Mer *Caspienne*, ayant été chassé de ses Etats par les Sujets, vint en *Moscovie* pour implorer la protection du Czar. Le premier Eté que je sus employé à travailler à la communication entre le *Wolga* & le *Don*, il vint en passant voir mon Ouvrage. C'étoit un grand homme de bonne mine; il portoit une barbe comme les *Moscovites*, je ne sai si c'étoit pour leur plaire, ou non. J'eus l'honneur de diner avec lui chez le Gouverneur de la Ville de *Camishinka*, qui étoit averti de sa venue, & qui avoit ordre de le recevoir

d'une

d'une  
qu'il f  
avec d  
& lui.  
ges po  
Le C  
blir da  
dit, da  
envoya  
*Wolga* p  
puis de  
Mais ce  
dans ce  
fée, qu  
levemen  
l'autre f  
étoit d'  
les deux  
verent l'  
trois ans  
re avec  
jamais.  
rent plus  
du Roi  
mens red  
rent, san  
aucune e  
Le Pri  
fut pas p  
mit au se  
il fut ma  
les *Suedois*  
quatre an  
nu: sous l

\* *Czaravich*  
*Czar* un Roi

d'une maniere convenable à son rang. Lors qu'il fut arrivé à *Moscow*, le Czar le reçût avec de grandes démonstrations d'amitié, & lui donna le revenu de plusieurs Villages pour son entretien & celui de sa suite.

Le Czar promit à ce Prince de le rétablir dans ses Etats; & ce fut, à ce qu'on dit, dans cette vuë qu'en l'année 1702. il envoya des Entrepreneurs *Hollandois* sur le *Volga* pour y construire 120. bâtimens depuis douze jusqu'à quinze piéces de canon. Mais cette sédition dont j'ai parlé s'alluma dans ce tems là, & ne fut pas plûtôt éteinte, qu'elle fut suivie de deux autres soulèvemens, l'un dans le pays de *Cazan*, & l'autre fut celui des *Cosaques* sur le *Don*, qui étoit d'une plus grande conséquence que les deux autres. Toutes ces révoltes arrivèrent l'une après l'autre dans l'espace de trois ans. Dans ce même tems là, la guerre avec la *Suede* occupoit le Czar plus que jamais. Toutes ces raisons ne lui permirent plus de songer alors au rétablissement du Roi de *Georgie*; de sorte que les bâtimens restèrent sur le *Volga* & s'y pourrirent, sans qu'on s'en soit jamais servi pour aucune expédition.

Le Prince, fils de ce Roi de *Georgie*, ne fut pas plûtôt arrivé en *Moscovie*, qu'il se mit au service du Czar: peu de tems après il fut malheureusement fait prisonnier par les *Suedois* à la bataille de *Nerva*, & il y a quatre ans qu'il mourut à *Stokholm*, connu sous le nom de *Milletetski* \* *Czaravich*;

○ 4

son

\* *Czaravich* en langage, *Esclavon* signifie un Prince, & *Czar* un Roi.

son Pere, que les *Moscovites* apelloient *Milleteski Czar* mourut à *Moscow* il y a environ deux ans. La mort de ces deux Princes semble avoir fait entierement perdre au Czar les vuës qu'il avoit de conquerir la *Georgie*, dès qu'il en auroit une occasion favorable, ou du moins d'y établir une Colonie, & d'obliger les habitans de ce Royaume là à lui payer des contributions, & à faire avec les *Moscovites* un commerce qui eut pû être avantageux à ses Sujets.

La Mer *Caspienne* est le plus grand Lac qu'il y ait au monde, & peut-être le plus abondant en toutes sortes d'excellens poissons. Le *Wolga*, qui est un des plus grands fleuves qui s'y déchargent, abonde en *Boluga*, qui est un poisson d'environ huit ou dix piés de longueur, & préférable à l'Esturgeon. C'est des œufs de ce poisson que se fait le *Caviar* de *Moscovie*, qui est quelque chose de délicieux, lors qu'il est nouveau: lors qu'il est salé & pressé pour pouvoir se conserver, on en envoie une grande quantité dans les pays étrangers: il s'en vend par tout en *Europe*, & sur tout sur les côtes de la Mer Méditerranée. Le *Wolga* abonde encore en *esturgeons*, *sterlets*, *citeras*, rouges & blancs, saudacs, perches, écrevisses, carpes, brochets, tenches, & divers autres poissons qui se trouvent dans les Rivieres ordinaires. On y trouve aussi de petites tortuës: j'en ai pris à *Camishinka*. Il y en a sur tout en abondance vers le Sud du *Wolga*.

Le *Sterlet* est un petit poisson qui a le mu-

muscu  
 rorgeo  
 & don  
 te que  
 un poi  
 & de la  
 beauco  
 qu'on l  
 glois le  
 poissons  
 près con  
 tres os c  
 froids ap  
 bon goût  
 Le Sa  
 assez à u  
 sept ou  
 me que  
 verifie  
 gent de  
 avec des  
 tarde. M  
 dent le p  
 de plus d  
 mon blan  
 ge: il y a  
 le sterlet  
 ont voyag  
 que ce La  
 déchargen  
 sons.  
 Je me su  
 tes qu'n'o  
 ger sur la  
 en Perj

musoau pointu, de même espece que l'esturgeon, mais qui est un peu plus jeune, & dont la graisse est beaucoup plus délicate que celle de l'esturgeon. Le *citera* est un poisson à peu près de la même grosseur, & de la même nature que l'esturgeon, mais beaucoup plus blanc: de quelque maniere qu'on l'aprête il est excellent, & les *Anglois* le préfèrent à l'esturgeon. Tous ces poissons se coupent & se mangent à peu près comme du veau, & n'ont point d'autres os que l'épine du dos; il se mangent froids après avoir été marinez, & ont très bon goût de cette maniere.

Le *Saudack* est un poisson qui ressemble assez à un Merlan, mais il y en a qui sont sept ou huit fois plus gros; il est aussi ferme que la morue, & les *Anglois* pour diversifier le salent quelquefois, & le mangent de la même maniere que la morue, avec des œufs, du beurre, & de la moutarde. Mais de tous les poissons qui abondent le plus en *Moscovie*, il n'y en a point de plus delicat, à mon goût, que le saumon blanc, qui est moins fade que le rouge: il y a pourtant des gens qui préfèrent le *sterlet* & le *citera*. Les *Moscovites* qui ont voyagé sur la Mer Caspienne, disent que ce Lac & toutes les Rivières qui s'y déchargent abondent en ces sortes de poissons.

Je me suis entretenu avec plusieurs Pilotes qui n'ont fait toute leur vie que voyager sur la Mer Caspienne, & passer d'*Astracan* en *Perse* & en *Arménie*. Comme ils avoient

voient des bâtimens qui n'étoient propres qu'à traverser le Lac avec un vent en poupe, ils étoient quelquesfois obligez de relacher dans des endroits, où ils n'avoient jamais eu dessein d'aller. Ces Pilotes m'ont assuré, qu'il y a plusieurs autres Rivieres considérables qui se déchargent dans la Mer Caspienne, & qu'on ne trouve point dans les Cartes. Comme cette Mer, suivant les meilleures Relations, a pour le moins 150. lieues de long, & environ 120. de large, & qu'elle est d'ailleurs environnée d'une vaste étendue de pays au Midi, au Septentrion, & à l'Orient; on ne peut douter qu'elle ne soit le receptacle de plusieurs autres Rivieres très considérables, & qu'il ne s'y décharge une très grande quantité d'eau. Jusqu'ici on n'a point découvert qu'elle eut une issue ou communication avec l'Océan, ce qui est remarqué dans toutes les Relations que nous avons de cette Mer: ainsi il me semble que la chose mérite bien que nous examinions ce que deviennent toutes ces eaux. Mais afin que le Lecteur puisse mieux juger de la quantité d'eau qui y entre, je rapporterai quelques observations que j'ai faites sur celle que le seul fleuve du *Wolga* y jette. Les voici.

Environ à trois milles au dessous de la Ville de *Camishinka*, dans un endroit étroit, où le courant ne trouvoit aucune opposition, & où les deux rivages étoient assez élevez; premierement je jugeai du courant par une observation que je fis en di-

vers

vers  
supp  
que  
ou  
nute  
d'un  
prof  
pour  
lieu,  
le bâ  
piez,  
plian  
tre,  
larger  
bique  
ce ten  
tale p  
cubiq  
le que  
delcer  
Je f  
dans  
que la  
brasles  
quanti  
mence  
à se fo  
*Wolga*

\* En  
*Camishi*  
d'enviro  
& inonc  
milles de

vers endroits du travers de la Riviere, & supputant un lieu avec l'autre, je calculai que le courant étoit d'environ 23. brasses, ou de 138. piez d'Angleterre dans une minute. Secondement je sondai la Riviere d'un côté à l'autre, & je trouvai que sa profondeur d'un lieu avec l'autre, étoit pour le moins de 17. piez. En troisième lieu, je pris la largeur de la Riviere avec le bâton de Jacob, & je la trouvai de 5860. piez, sans compter les fractions: Multipliant ces trois sommes l'une par l'autre, savoir le courant, la profondeur & la largeur, le produit est 13747560. pieds cubiques d'eau, qui descendent le *Wolga* dans ce tems-là. Divisez ensuite cette somme totale par 36. qui est le nombre des pieds cubiques contenus dans une tonne d'eau, le quotient sera 381876 tonnes, d'eau qui descendent le *Wolga* en une minute de tems.

Je fis cette supputation au mois d'Août dans le tems le plus sec de l'année, & lors que la Riviere étoit baissée de plusieurs brasses; mais si l'on considère la grande quantité d'eau que la neige produit au commencement du Printems, lorsqu'elle vient à se fondre, qui grossit ordinairement le *Wolga* de trente neufs à quarante pieds \* &

O 6. qui

\* En l'année 1700. dans le tems que j'étois à *Camishinka*, j'y observai que ce fleuve s'enflait d'environ 36. pieds de hauteur perpendiculaire, & inondoit tout le pays jusques à quatre ou cinq milles de *Camishinka*; mais qu'en d'autres endroits

où

qui inonde plusieurs milles de pays; & que d'ailleurs je n'ai pas fait mes observations dans l'endroit où la plus grande quantité d'eau se décharge, mais pour le moins à 6. ou 700. milles de *Russie* de l'embouchure du *Wolga*, il est certain que le courant doit y être beaucoup plus rapide que dans l'endroit où je fis mon observation.

D'ailleurs il est à remarquer que les eaux qui viennent de la *Moscovie*, & qui sont cause que le *Wolga* commence à s'enfler à *Astracan* vers le 15. ou vers la fin d'Avril, s'augmentent considérablement pendant plus de deux mois, & ne baissent à *Astracan* que vers la fin de Juin, ou au commencement de Juillet; ce qui provient de la grande étendue de pays, que les eaux produites par les neiges du Nord ont à parcourir. Cette considération me fait croire, qu'on peut bien faire monter la quantité des eaux qui ne se déchargent toute l'année que par le *Wolga*, jusques à une sixième partie de plus, pour le moins, ou à 445522. tonnes dans une minute. D'ailleurs il y a un si grand nombre d'autres Rivieres, qui se déchargent de toutes parts dans cette Mer-là, & dont quelques-unes ont un cours presque aussi long que celui du *Wolga*, que suivant mon calcul toutes les eaux de ces Rivieres qui se déchargent dans la Mer *Caspéenne*,

où les bords ne sont pas si hauts, & où le terrain est plus uni, les eaux inondoit quelquefois jusques à 15. 20. & 30. milles de pays.

pien  
fois  
*Wol*  
une  
nue  
me  
ni c  
vir

E  
de c  
voir  
faire  
ordo  
un d  
seau  
lanc  
ler v  
Cart  
&c.  
tems  
trois  
deur  
de q  
fante  
jetter  
gross  
de li  
attac  
de m  
fond  
d'abo  
le ter  
tour  
ses,  
bien.

*pienne*, peuvent bien aller au moins à trois fois autant, que ce qui se décharge par le *Wolga*, ou à 1336566. tonnes d'eau dans une minute; sans parler des pluyes continuelles qui y tombent. Cependant, comme je l'ai déjà dit, on n'y connoît ni issuë ni communication avec l'Océan pour servir de receptacle à ces eaux.

En 1699. le *Kneuz*, ou Prince *Gollitzen*, de qui j'ai déjà parlé, vint à *Camishinka* voir l'Ouvrage auquel j'étois employé pour faire la communication de ce côté-là. Il ordonna au Sr. *Schelstrup*, Danois de nation, un de mes Aides, de prendre un petit Vaisseau bâti à la *Hollandoise*, qui avoit été lancé à l'eau cette même année, pour aller visiter la Mer *Caspienne*; & tracer une Carte exacte de toutes les Rivieres, Côtes, &c. Je lui conseillai de profiter du beaux tems, de traverser cette Mer en deux ou trois endroits, & d'en sonder la profondeur; & en cas que les 100. brasses de corde qu'il avoit prises, ne fussent pas suffisantes pour trouver le fond, je lui dis de jeter, si le calme étoit assez grand, une grosse pierre dans la Mer, avec un morceau de liege de 8. ou 10. pouces de diametre, attaché à cette pierre par un crochet court, de manière que dès que la pierre seroit à fond, le liege se détacheroit & remonteroit d'abord sur l'eau. De sorte, que supputant le tems de la chute de la pierre, & du retour du liege pour la valeur de 100. brasses, il lui auroit été aisé de compter combien de brasses il pourroit y avoir depuis le

& que  
vations  
quantité  
moins à  
uchure  
ant doit  
ans l'en

les eaux  
font cau-  
der à Af-  
ril, s'au-  
nt plus de  
acan que  
encement  
grande é-  
produites  
parcourir.  
re, qu'on  
é des eaux  
é que par  
partie de  
22. tonnes  
y a. un si  
qui se dé-  
tte Mer-là,  
ours pres-  
, que sui-  
de ces Ri-  
a Mer Cas-  
*pienne*,

où le terrain  
estois jusques

tems du commencement de la chute de la pierre, & du retour du liege sur l'eau, dans quelque endroit qu'il le fut trouvé. Par ce moyen il auroit pû juger passablement bien de la profondeur de cette Mer, en cas qu'il n'eut point eu assez de corde, & il auroit pû s'éclaircir sur le passage souterrain que quelques-uns y supposent. Mais malheureusement ce Monsieur n'est jamais revenu pour faire part de ses découvertes. Comme il visitoit l'entrée d'une Riviere, dans une Baye au Sud de cette Mer, il fut pris par les Sujets du Roi de *Perse*, qui, après l'avoir dépouillé & lui avoir enlevé ses Instrumens, le menerent dans une petite ville sur cette Riviere, où ils le mirent en prison. Une grosse fièvre le prit, & l'emporta en peu de jours. Dès qu'il fut pris on en donna avis à la Cour de *Perse*, qui dépêcha un exprès & lui envoya des habits & ce qui lui étoit nécessaire, avec ordre de le mener à *Ispahan*: mais cet Exprès arriva trop tard. Un domestique *Moscovite* qui étoit avec lui, fut conduit à *Ispahan*, où il fut très bien reçu, & après y avoir été examiné sur le voyage de son Maître, dont il ne savoit guères le véritable sujet, il fut renvoyé, avec un Guide jusqu'à l'endroit, où il devoit s'embarquer pour la *Russie*, & tous ses fraix furent payez. A son retour, qui fut l'année suivante, il vint me rapporter tout cela.

Sans la perte de ce Monsieur, j'aurois pû donner une plus exacte description de cette Mer. Plusieurs personnes m'ont assuré

sur  
la  
ba  
qu  
mi  
qu  
d'a  
l'ea  
les  
con  
Nor  
de p  
lors  
tre  
l'éga  
plus  
se pe  
drai  
filam  
de pa  
avec  
point  
tion  
Mer  
l'éva  
les ve  
ty fa  
qui se  
ce qu  
par d  
exa  
ration  
ce qu  
losoph  
aia.

furé que l'eau n'y demeure pas toujours à la même hauteur, mais qu'elle hausse & baisse suivant que les saisons different, & que l'Eté est chaud & sec, où froid & humide. Il y a des terrains bas, qui dans quelques années sont inondez, & qui dans d'autres ne le sont pas. On remarque que l'eau y est ordinairement plus basse dans les mois d'Août & de Septembre, & qu'au contraire en Hiver lorsque les Rivières du Nord sont gelées, & qu'il ne tombe point de pluye pendant 5. ou 6. mois, c'est pour lors que l'eau s'enfle plus qu'en aucun autre tems. J'ai observé la même chose à l'égard de plusieurs autres Lacs beaucoup plus petits, où diverses Rivieres venoient se perdre; mais c'est surquoi je ne m'étendrai pas. Ce que j'ai rapporté prouve suffisamment, que la Mer Caspienne n'a point de passage souterrain, ni de communication avec l'Océan; d'où je conclus qu'il n'y a point d'autre moyen d'expliquer la dissipation des eaux qui se déchargent dans cette Mer, qu'en supposant quelle se fait par l'évaporation causée par le Soleil & par les vents. Le célèbre Professeur M. Halley fait la même hypotheise touchant les eaux qui se déchargent dans la Mer Méditerranée: ce qu'il a démontré dans la Société Royale par des expériences très-curieuses & très-exactes par rapport à la continuelle évaporation des eaux. Je renvoye le Lecteur à ce qui en est dit dans les Transactions Philosophiques de l'année 1687. N. 189. & N. 212. Qu'il me soit seulement permis de remarquer

de la  
 eau,  
 uvé.  
 able-  
 Mer,  
 orde,  
 e sou-  
 Mais  
 amais  
 vertes.  
 viere,  
 il fut  
 , après  
 les In-  
 te ville  
 en pri-  
 mpor-  
 pris on  
 qui dé-  
 s habits.  
 c ordre  
 Exprès  
 Moscovi-  
 Ispaban,  
 y avoir  
 Maître,  
 e sujet,  
 u'à l'en-  
 pour la  
 yez. A  
 e, il vint  
  
 j'aurois  
 ption de  
 n'ont al-  
 suré

marquer, qu'en faisant la supputation des eaux qui se déchargent par diverses Rivieres, entr'autres le Nil, dans la Mer Méditerranée, il suppose que la quantité en est quatre-vingt-dix fois aussi grande que celle des eaux que la Tamise jette dans la Mer Britannique, la Marée considérée à part. Mais si le Nil, peut se comparer au Wolga, & si j'en puis juger par l'étendue de pays que traversent le Don & le Nieper, autrement le Tanais & le Borysthene, dont le moindre parcourt environ 2000. milles de Russie, & qui reçoivent l'un & l'autre un grand nombre de Rivieres considerables, avant qu'ils se déchargent, l'un dans le Palus Meotide, & l'autre dans la Mer Noire; je crois que la quantité des eaux qui se déchargent par diverses Rivieres dans la Méditerranée est beaucoup plus considerable qu'il ne dit. Il est vrai pourtant que le Courant à l'entrée du Détroit, où l'on lui donne 20. milles de largeur, & où l'on dit qu'on ne peut trouver aucun fond; & où par conséquent on ne peut prendre aucunes dimensions, pourroit être une raison suffisante pour justifier la supputation qu'il a faite de la quantité d'eaux qui s'évaporent dans une année.

Mais puisqu'il y a des personnes qui soutiennent fortement que les eaux, qui se jettent dans la Méditerranée, & dans la Mer Caspienne, se déchargent toutes dans l'Océan par des passages souterrains; ils me permettront de leur objecter, sur tout par

rap-

rap  
avoit  
sout  
avec  
re d  
déch  
ré l'i  
Solei  
mond  
Terr  
que c  
sion  
surfac  
che d  
hors  
absolu  
geât p  
de cor  
Et cor  
en bas  
ou cor  
céan,  
duiroi  
Sup  
comm  
que d  
canal  
rains,  
de ces  
superfi  
l'on d  
que sa  
re que  
autres  
fourni

rapport à la Mer Méditerranée, que s'il y avoit, comme ils le prétendent, un passage souterrain, ou quelque autre communication avec l'Océan, outre celle de l'embouchure du Détroit, l'eau ne devroit jamais se décharger que par ce passage. Car excepté l'impulsion des vents, & l'attraction du Soleil & de la Lune, toutes les eaux du monde tendent également au centre de la Terre, pour égaliser leur surface de quelque côté que ce soit, soit qu'il y ait pression ou communication. D'ailleurs si la surface n'étoit pas plus basse, ou plus proche du centre de la Terre, qu'elle ne l'est hors de l'embouchure du Détroit, il seroit absolument impossible que l'eau se déchargât par cet endroit; puisqu'il n'y a point de courant là où il n'y a point de descente. Et comme les eaux coulent toujours de haut en bas, s'il y avoit quelque autre passage ou communication de cette Mer avec l'Océan, il est certain que la même cause produiroit le même effet.

Supposons, par exemple, qu'on fit une communication entre trois Étangs à quelque distance l'un de l'autre, soit par un canal sur terre, ou par des tuyaux souterrains, on trouveroit que l'eau de chacun de ces Étangs chercheroit à se conserver une superficie égale à celles des autres; & si l'on ôtoit de l'un tant soit peu d'eau, ou que sa surface décrût de quelque manière que ce fut, d'abord l'eau des deux autres auroit une égale pression, pour fournir à celui qui est le plus bas. D'où  
je

je conclus que l'opinion d'un passage souterrain, pour expliquer la dissipation des eaux qui coulent continuellement dans la Méditerranée, est directement contraire à la nature & à la raison.



# RELATION DU VOYAGE

DE

JEAN DU PLAN CARPIN,  
CORDELIER,

*Qui fut envoyé en Tartarie par le Pape  
Innocent IV. l'an 1246.*

---

## CHAPITRE I.

*Des terres des Tartares, de leur situation,  
& qualité, & de la disposition de l'air.*

**A**FIN de faire entendre plus clairement aux Lecteurs tout ce qui est des Tartares, nous divisons ce Traité en huit chapitres,

pitre  
rons  
4. de  
Emp  
pays  
on po  
re. P  
rons  
dispo  
Leu  
rient,  
tentric  
Solang  
cident  
les Na  
enviro  
Le p  
de mo  
gues,  
& peu  
ques fe  
du tou  
pour se  
des, q  
de che  
& tous  
cette te  
porter,  
quelque  
d'eaux,  
y a peu  
les ville  
être affe  
n'en fû  
née, lo

pitres, où parties. Au premier nous parlerons du pays; au 2. des hommes, au 3. & 4. de leurs mœurs & façons, au 5. de leur Empire, au 6. de leurs guerres, au 7. des pays subjugués par eux, & au 8. comment on peut leur résister, & leur faire la guerre. Pour ce qui est de la terre, nous parlerons de sa situation, de sa qualité, & de la disposition de l'air.

Leur pays est situé en cette partie d'Orient, qui selon notre avis se joint au Septentrion. A l'Orient ils ont le *Cathay* & les *Solanges*, au Midi les *Sarrasins*, entre l'Occident & le Midi les *Huzres*, à l'Occident les *Naymans*, & au Nord l'Océan, qui les environne de ce côté-là.

Le pays est en quelques endroits fort plein de montagnes, & en d'autres de campagnes, mais presque par tout sablonneux, & peu de terre grasse: en des endroits quelques forêts, & en d'autres point de bois du tout. Ils n'ont point d'autre feu, tant pour se chauffer, que pour cuire leurs viandes, que de la boue de vache, & de la fiente de chevaux: pas même leur Empereur & tous leurs Princes. La centième partie de cette terre n'est pas de rapport, & ne peut porter de fruits si elle n'est arrosée de quelques Rivières, & il s'y trouve peu d'eaux, & gueres de fleuves: de sorte qu'il y a peu de villages & d'habitations, mais nulles villes ni citez, sinon une que l'on dit être assez bonne, nous n'y avons pas été, & n'en fûmes pas plus près que de demie journée, lorsque nous étions au lieu qu'ils ap-  
pel-

assage  
ation  
ment  
ement  
n.



N

PIN,

Pape

situation,  
l'air.

irement  
des Tar-  
uit cha-  
pitres,

pellent, *Syr hords*, qui est la grande Cour de leur Empereur : Et bien que ce pays soit ainsi stérile de tout, toutefois il est assez bon pour les pâturages & pour la nourriture de leurs troupeaux.

Pour l'air, il y est merveilleusement inégal : Car en Eté lors qu'ailleurs le Soleil est le plus fort & le plus chaud, là ce ne sont que tonnerres & foudres violens, qui tuent force gens. Il y regne aussi des vents si froids, si forts, & si orageux, qu'on a bien de la peine à se tenir à cheval en voyageant. De sorte que comme nous étions en une de leurs *Hordes*, (ainsi qu'ils appellent les stations & logemens de leur Empereur & de leurs Princes) nous étions contraints par la violence du vent de nous jeter contre terre, où nous ne voyons du tout rien pour la grande poudre qu'il faisoit. L'Hiver il ne pleut jamais là, mais en Eté seulement, & encore si peu que cela ne peut qu'à peine humecter la poudre, & faire pousser l'herbe. Il y fait de grandes grêles, si bien qu'au tems qu'ils firent l'élection de leur Empereur, & qu'ils le vouloient mettre sur le thône Royal, pendant que nous étions en Cour, il y tomba une si forte grêle, que venant à se fondre, il y eût, comme nous scûmes, plus de cent quarante personnes de la Cour submergées, & plusieurs maisons, meubles, & autres choses emportées. Souvent en Eté il y fera un très-grand chaud, & tout soudain un froid extrême. L'Hiver il tombe de la neige en abondance en certains endroits, en

d'au

d'au  
lon  
& d  
fort  
plus

Quel

PO  
de  
meub  
que l  
tous l  
grande  
& leu  
sont fo  
except  
Tous  
tefois  
sous,  
sans ja  
tête il  
tres,  
ils se r  
ce qui  
Ils se  
trois d  
entre

d'autres fort peu. Enfin le pays, selon que nous avons peu voir en cinq mois & demi, que nous l'avons couru, est de fort grande étendue, mais plus pauvre & plus miserable qu'on ne sçauroit dire.

---

## CHAPITRE II.

*Quels sont les Tartares, de leurs mariages, vêtements, & habitations.*

**P**our parler des hommes, de leur forme, de leurs mariages, vêtements, habitations, meubles & biens; je dirai premièrement que leurs visages sont assez differens de tous les autres du monde. Car ils ont une grande largeur entre les yeux & les jouës, & leurs jouës s'elevent fort en dehors, ils sont fort grêles & menus de ceinture, peu exceptez: la plûpart de stature mediocre. Tous ont peu de barbe: quelques-uns toutefois ont quelques poils en la lèvre de dessous, & au menton, qu'ils laissent croître, sans jamais les couper. Au sommet de la tête ils ont des couronnes comme nos Prêtres, & depuis une oreille jusqu'à l'autre ils se rasent tous à la largeur de trois doigts, ce qui se vient joindre à cette couronne. Ils se rasent aussi sur le front à la largeur de trois doigts: & pour les cheveux, qui sont entre leur couronne & cette rasure, ils les

les laissent croître jusques sur les sourcils : de part & d'autre du front ils ont leurs cheveux à demi coupez, du reste ils les laissent croître aussi longs que les femmes, & de cela ils en font deux cordons qu'ils lient & nouent au derrière de l'oreille. Ils ont les pieds assez petits. Au reste, chacun peut avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir, les uns en ont cent, d'autres cinquante, vingt, dix, plus ou moins. Ils épousent indifferemment leurs proches parentes, excepté leurs meres, filles, & sœurs de pere ou de mere : & mêmes ils peuvent épouser leurs belles meres après la mort de leurs peres. Les jeunes freres sont tenus aussi d'épouser la femme de leur frere aîné mort, ou quelque'autre de la parenté.

Pour les autres femmes, ils les peuvent prendre comme il leur plaît, & sans en faire aucune difference. Ils les achètent fort cher de leurs peres & meres. Les femmes, après la mort de leurs maris, ne convolent pas aisément en secondes noces, si ce n'est que quelqu'un veuille épouser la belle mere.

Les habillemens des hommes & des femmes sont faits de même sorte : ils n'usent point de manteaux, ni de capes, ni de capuchons, ni de peaux. Ils portent des tuniques de bougran, de pourpre, ou d'écarlate, faites en cette forme. Elles sont fendues & ouvertes depuis le haut jusqu'en bas ; ils les rendoublent dessus l'estomac, & les lient d'un ruban au côté gauche, & de

de tro  
gauch  
toute  
toute  
hors ;  
il va u  
arrêts.  
tunique  
terre, d  
elles p  
d'osier  
d'une  
en car  
va touj  
petite  
gent, c  
cela est  
jusques  
fure est  
pre & d  
les ne s  
mes : c'es  
les autre  
mes mar  
cerner &  
mes, p  
même d  
qu'ils p  
que ceu  
même tr  
sur cet a  
décrire.  
forme de  
& bâton  
au millie

de trois au droit. Elles sont fenduës au côté gauche jusqu'au bras. Leurs fourrures de toutes sortes sont faites de la même façon; toutefois celle de dessus a le poil par dehors; mais par derrière cela est ouvert, & il y a une petite queue qui leur va jusqu'aux arrets. Les femmes mariées portent une tunique fort large, qui leur traîne jusqu'à terre, & qui est fenduë par devant. Sur la tête elles portent je ne sçai quoi de rond, fait d'osier, ou d'écorce, qui s'étend plus d'une aune de long, & se termine au haut en carré, & depuis le bas jusqu'au haut va toujours en élargissant; au bout y a une petite verge longue & menuë d'or ou d'argent, ou de bois, ou bien une plume, & cela est attaché sur un bonnet, qui s'étend jusques sur les épaules. Cette sorte de coiffure est couverte de bougran, ou de pourpre & d'écarlate; & sans cet ornement, elles ne se montrent jamais devant les hommes: c'est par cela qu'on les reconnoît d'avec les autres femmes. Les filles & jeunes femmes mariées se peuvent difficilement discerner & reconnoître par leurs maris mêmes, parce qu'elles sont vêtues tout de même que les hommes. Les bonnets qu'ils portent sont de toute autre sorte que ceux des autres nations, & il est même très mal aisé de se faire entendre sur cet article à qui les voudroient bien décrire. Leurs logemens sont ronds, en forme de tentes, & faits avec des verges & bâtons fort deliez; au dessus, droit au milieu, y a une fenêtre ronde, par où

la

la lumière entre, & la fumée sort; car ils font toujours leur feu au milieu. Les parois & les toits de ces logis sont couverts de feutres, & les portes sont aussi faites de la même étoffe. Ces maisons sont grandes, ou petites, selon la qualité & la dignité de ceux qui les habitent. Quelques-unes sont fort aisées à defaire & à refaire, & à être chargées sur des bêtes de somme. Il y en a d'autres qu'on ne peut defaire de la sorte; mais il faut les porter toutes brandies sur des chariots: les plus petites sont tirées par un bœuf seulement; les autres plus grandes par trois & quatre, ou même plus, s'il est besoin. En quelque part qu'ils marchent, soit à la guerre, ou ailleurs, ils traînent toujours cela avec eux. Ils sont fort riches en troupeaux de bêtes, comme chameaux, bœufs, brebis, chevres, & chevaux. Je croi qu'ils ont plus de bêtes eux seuls, que tout le reste du monde ensemble: ils n'ont point de porceaux, ni d'autres animaux.

CHA-

De leur  
qu'il  
ssions

Pour  
un l  
visible q  
fes & les  
rites.  
prieres &  
ceremon  
d'avoir d  
blance de  
d'autre d  
il y a je  
de mame  
de leurs t  
& des pet  
de soye,  
Quelques  
Chariots  
gemens,  
quelque c  
mort, fan  
mille & d  
ces Idoles  
trent le pr  
& lors qu  
ils leur o  
égorgent  
dans un p  
if: : :  
Tome V

## CHAPITRE III.

*De leur Religion & de leurs Ceremonies: de ce qu'ils pensent être peché: de leurs divinations, funerailles & purgations des pechez.*

**P**our ce qui est de leur Religion, ils croyent un Dieu Créateur de toutes choses, tant visible qu'invisible, & qui donne les recompenses & les peines aux hommes selon leurs mérites. Touterois ils ne l'honorent pas par prieres & louanges, ni par aucun service ni ceremonies: & cependant ils ne laissent pas d'avoir des idoles de feutre faites à la ressemblance des hommes: ils les posent de part & d'autre des portes de leurs logis; & au dessus il y a je ne sai quoi de même étoffe, en forme de mamelles. Ils croyent que c'est ce qui garde leurs troupeaux, & qui leur donne du lait & des petits. Ils font d'autres idoles d'étoffe de soye, & leur rendent de grands honneurs. Quelques-uns même les posent sur de beaux Chariots couverts devant la porte de leurs logemens, & quiconque se trouve avoir dérobé quelque chose de ces Chariots-là, est mis à mort, sans aucune remission. Les Chefs de mille & de cent hommes ont toujours une de ces Idoles au milieu de leur logis: ils leur offrent le premier lait de leurs Brebis, & Juments: & lors qu'ils commencent à boire & à manger, ils leur offrent de leurs viandes; quand ils égorgent quelque bête, ils en offrent le cœur dans un plat à l'Idole, qui est sur le chariot, ainsi jusqu'au lendemain ma-

tin, qu'ils l'ôtent de là, le font cuire & le mangent. Ils mettent une de ces Idoles fort honorablement devant le logement de leur Empereur, comme nous en avons vû devant le Palais de celui qui regne maintenant; puis ils lui font force présens. Ils lui offrent aussi des Chevaux, que personne après cela n'ose plus monter. Ils lui présentent encore d'autres animaux, & de ceux qu'ils tuent pour manger ils n'en rompent jamais les os, mais ils les brûlent au feu. Ils adorent le côté du Midi comme si c'étoit une Divinité, & contraignent tous les Grands qui se rendent à eux d'en faire de même. De sorte qu'il n'y a pas long-tems qu'un certain Duc de Russie, nommé *Michel*, s'étant venu rendre à l'obéissance de *Baati*, ils le firent premièrement passer entre deux feux, puis lui commanderent de faire l'adoration vers le Midi à *Cingischam*. Il répondit qu'il s'inclinerait volontiers devant *Baati*, & les siens, mais jamais devant l'image d'un homme mort, cela n'étant pas permis aux Chrétiens, & comme ils le pressoient toujours à cette adoration, & qu'il n'en vouloit rien faire, *Baati* envoya dire par le fils de *Jeroslaus*, qu'il fut aussi-tôt mis à mort, s'il ne vouloit adorer. *Michel* le refusa encore, disant qu'il mourroit plutôt; mais *Baati* lui envoya un de ses Gardes, qui lui donna tant de coups de pieds dans l'estomac & au ventre, qu'il en mourut bientôt après: alors un des siens qui se trouva présent à cela, le consolait, en lui disant, qu'il eut bon courage, que ce martyre ne durerait pas long-tems, & que cela lui apporteroit une éternelle joye: après cela on coupa

la

la tête  
donc  
aussi l  
de leur  
matin  
cune  
& ne  
ligion.

Il an  
ce pais  
en Ruf  
des che  
leurs,  
contre  
qu'ente  
veuve d  
ne leur  
mais l'a  
frere pri  
commar  
dre pour  
Tartare  
mourir  
toutefoi  
qu'il pu  
coucher  
qui pleu  
de se m  
Bien  
est de la  
ils ont to  
qu'ils tie  
mes & le  
me de n  
toucher

la tête au maître & au serviteur. Ils adorent donc le Soleil, la lumière & le feu, comme aussi l'eau & la terre, leur offrant les prémices de leur manger & boire, & principalement le matin avant que de rien manger. Ils n'ont aucune cérémonie pour le service du vrai Dieu, & ne contraignent personne à changer de Religion.

Il arriva toutefois, comme nous étions en ce pais-là, qu'un certain *André Duc de Sarvogrod* en Russie, étant accusé devant *Baati* de tirer des chevaux de Tartarie, pour les vendre ailleurs, bien qu'on ne pût prouver rien de cela contre lui ne laissa pas d'être mis à mort. Ce qu'entendant son jeune frere, il vint avec la veuve du mort vers ce *Baati* pour le supplier de ne leur point oter leurs terres & Seigneuries; mais l'autre dit, qu'il étoit raisonnable que ce frere prit en mariage la femme de son frere: & commanda en même tems à la veuve de le prendre pour son mari, suivant la coutume des Tartares. Le frere protesta qu'il aimoit mieux mourir que de faire rien contre sa loi: & toutefois on la lui fit prendre par force, quoi qu'il put faire pour s'en empêcher: on les fit coucher tous deux en un lit, avec un enfant qui pleuroit & crioit, & on les força tous deux de se mêler ensemble.

Bien qu'ils n'ayent aucune loi pour ce qui est de la justice, ou pour se garder du péché; ils ont toutefois quelques traditions des choses qu'ils tiennent pour péché, selon qu'eux-mêmes & leurs ancêtres se le sont imaginez: comme de mettre un couteau dans le feu, ou d'en toucher le feu si peu que ce soit; ou de tirer la

chair du pot bouillant, avec le couteau, & de fendre du bois près du feu avec une coignée: car ils croyent qu'on doit faire au feu un sacrifice de telles gens: de s'appuyer contre un foïet, dont on fait aller les chevaux; car ils n'usent point d'éperons: de toucher des flèches avec ces fouets-là: Prendre ou tuer de jeunes oiseaux, & de leurs petits: Batre un cheval avec sa bride: Rompre un os avec un autre: Epancher du lait ou autre boisson & jeter de la viande à terre: Faire son eau dans l'enclos de son logement: Siceat cela se fait de propos deliberé, on est mis à mort: si sans y penser, on est condamné à payer quelque argent au devin, qui les purifie, & fait passer leur logement, & tout ce qui est dedans entre deux feux. Avant qu'il soit ainsi purifié, personne n'ose y entrer, ou en emporter quoi que ce soit. Si quelqu'un voulant avaler quelque morceau, ne le peut, & est contraint de le rejeter, ils font un trou en son logement, le tirent par là, & le tuent sans merci: Si aussi quelqu'un marche sur le seuil de la porte du Palais Imperial, ou de quelqu'autre des Chefs, il est incontinent mis à mort: Ils ont plusieurs autres semblables superstitions, qui seroient trop longues à raconter.

Maïs de tuer les hommes, d'envahir les pays d'autrui, de faire injure & tort aux autres, bref de contrevenir aux Commandemens de Dieu, ils n'en font aucune conscience, & ne tiennent point cela à peché. Ils ne savent ce que c'est de la vie ou de la damnation éternelle. Ils ont toutefois quelque craance qu'après  
la

la mor  
ront de  
seront  
celle-c  
augures  
crainter  
quelque  
Dieu in  
mans C  
verent  
sant plu  
ces de l  
quent ja  
qu'ils en  
de nouv  
la nouv  
pellent-i  
la prient  
Pour l  
feu purifi  
quelques  
viennent  
preiens e  
le tonne  
sur les h  
vent, ou  
vient, de  
prophane  
leurs dev  
& félicité  
Quand  
de, on m  
ronnée d  
ne d'étra  
lors qu'i

la mort ils jouiront d'une autre vie, où ils auront des troupeaux, boiront, mangeront, & feront toutes les autres actions, qu'ils font en celle-ci. Ils s'adonnent fort aux divinations; augures; vol des oyseaux, forcelleries, & enchantemens. Lors que le diable leur fait quelque réponse, ils croyent que cela vient de Dieu même, ils le nomment *Itoga*, & les Comans *Chan* c'est à dire, Empereur, & le reverent & craignent merveilleusement, lui faisant plusieurs offrandes, lui donnant des prémices de leur boire & de leur manger & ne manquent jamais de faire tout selon les réponses qu'ils en reçoivent. Tout ce qu'ils ont à faire de nouveau, ils le commencent toujours à la nouvelle Lune, ou à la pleine: aussi l'appellent-ils grande Reyne, & Imperatrice, & la prient & adorent les genoux en terre.

Pour le dire en un mot, ils croyent que le feu purifie toutes choses; de sorte que quand quelques Ambassadeurs, Princes, ou autres viennent vers eux, ils les font passer avec leur prétens entre deux feux, pour les purger. Si le tonnerre tombe sur leurs troupeaux, ou sur les hommes, comme il arrive fort souvent, ou si autre semblable accident leur survient, de quoi ils se pensent être pollus & prophanez, il faut qu'ils se fassent purifier par leurs devins, & mettent toute leur esperance & félicité en ces choses-là.

Quand quelqu'un d'entr'eux devient malade, on met en son logement une lance, l'environnée d'un feutre noir: à ce signal personne d'étranger n'ose plus entrer là dedans, & lors qu'il commence à agoniser, & qu'il

est aux traits de la mort, tous les autres le quittent; d'autant qu'aucun de ceux qui ont été presens à la mort de quelqu'un ne peut entrer à la horde ou logement du Capitaine, ou de l'Empereur avant la nouvelle Lune.

Quand celui-là est mort, s'il est des principaux, on l'enterre secrètement en la campagne, avec sa loge, où il est assis au milieu avec une table devant lui, un bassin plein de chair, & une tasse de lait de jument. On enterre aussi avec lui une jument, son poulain, & un cheval sellé & bridé: ils mangent un autre cheval, dont ils remplissent la peau de paille, puis l'essevent en haut sur quatre bâtons; afin que le mort aie en l'autre monde où loger, une jument dont il puisse tirer du lait, & de quoi multiplier des chevaux, pour s'en servir. Ils enterrent encore de même avec lui son or & son argent. Ils rompent le chariot qui le portoit, & sa maison est abbatue. Personne n'ose proferer son nom jusqu'à la troisième generation. Ils ont une autre façon d'enterrer les Grands, c'est qu'ils vont secrètement en la campagne, & y otent toutes les herbes jusqu'aux racines, puis font une grande fosse, à côté ils en font une autre, comme une cave sous terre; puis le serviteur qui aura été le plus cheri du mort est mis sous le corps, où ils le laissent gisant tant qu'il n'en peuve quasi plus. Ensuite ils le retirent pour le faire respirer un peu, & font ainsi par trois fois; que s'il en échape, il devient libre, fait tout ce qu'il lui plait, & est tenu pour un des principaux de la horde, & du logement.

Pour

Pou  
se qui  
que ne  
plissent  
là; &  
elle et  
ou ne  
est.

Ils o  
re; Pu  
Princes  
seuleme  
à mon  
sible; &  
L'autre  
qui son  
beaucou  
n'ose ap  
ceux qu  
pour de  
che, il  
font ma  
sichaut  
ser dans  
mencere  
d'autant  
gers, q  
ils nous  
mal. Or  
me tous  
ment, se  
en certe  
tent deux  
les joint  
pieces de

Pour le mort, ils le mettent dans cette fosse qui est à côté, avec toutes les autres choses que nous avons dites ci-dessus ; puis ils remplissent cette autre fosse, qui est devant celle-là, & mettent de l'herbe par dessus, comme elle étoit auparavant, afin que de là en avant on ne puisse reconnoître l'endroit où elle est.

Ils ont deux lieux distinguez de sépulture ; l'un auquel ils enterrent les Empereurs, Princes, Capitaines, & autres de la Noblesse seulement : en quelque lieu qu'ils viennent à mourir, on les porte là tant qu'il est possible ; & on enterre avec eux force or & argent, L'autre lieu est pour l'enterrement de ceux qui sont morts en Hongrie, car il y en eut là beaucoup des leurs qui furent tuez. Personne n'ose approcher de ces cimetières là, sinon ceux qui en ont la charge, & qui sont établis pour les garder ; si quelqu'autre en approche, il est aussi tôt pris, battu, soüetté, & fort mal traité. De sorte que nous autres ne sachant pas cela, nous entrâmes sans y penser dans les bornes de ce lieu-là : ils commencerent à nous tirer des flèches, mais d'autant que nous étions Ambassadeurs étrangers, qui ne savions pas la coutume du pais, ils nous laisserent aller sans nous faire autre mal. Or il faut que les parens du mort, & même tous ceux qui demeurent en leurs logement, soient purifiez par le feu ; ce qui se fait en cette sorte. Ils allument deux feux, mettent deux lances auprès, & une corde, qui les joint par le haut, où ils attachent quelques pieces de bougran, & sous cette corde entre

ees feux, & ces lances, ils font passer hommes, animaux, & logemens qu'il faut purifier; Il y a deux femmes, l'une deçà, l'autre delà, qui leur jettent de l'eau, & recitent quelques paroles. Que si quelques chariots viennent à se rompre en passant, ou que quelque chose en tombe, les devins prennent aussi tôt cela pour eux.

Si quelqu'un a été tué par la foudre, il faut que tous ceux qui demeurent en ce logement-là passent aussi par le feu: maison, lit, feutres, chariots, vêtements, & tout ce qui aura appartenu à tels morts ainsi, ne sera plus touché de personne: on rejettera cela comme choses immondes, & polluës.

#### CHAPITRE. IV.

*De leurs coutumes bonnes & mauvaises, & des viandes dont ils usent.*

**L**Es Tartares sont les plus obéissans du monde à leurs Seigneurs, plus que parmi nous quelques peup'es que ce soit à Superieurs. Ils les reverent infiniment, & ne leur disent jamais une menterie. Ils n'ont gueres ou point du tout de contentions de paroles, & toujours n'en viennent-ils jamais aux effets. Il n'y a point d'injures, de batteries, ni de meurtres parmi eux. Pour le larcin, il ne s'y en cominet pas de chose d'importance: de sorte que les loges où ils serrent leurs tresor, ne son point fermées avec serrures & verrous. Si on a perdu quelques bêtes, quiconque les trouve,

ve, on  
mene à  
à qui e  
der, o  
Ils s'ho  
des fan  
bien qu  
muniqu  
sont fo  
ils jeu  
durant,  
impatie  
chanten  
s'ils avo  
à cheva  
chaud &  
licats en  
d'envie  
ni diffé  
l'autre, n  
tant qu'i  
chaites,  
gouverne  
ieuses &  
feditions  
jamais,  
vrer, tou  
tentions  
celà.

Mais  
fort mau  
& orguei  
tous les a  
quelques  
Car nous

ve, on les laisse-là sans les prendre, où les ramene à ceux qui sont destinez pour cela; & ceux à qui elles appartiennent les allant redemander, on les leur rend aussi-tot sans difficulté. Ils s'honorent fort entr'eux, & usent de grandes familiaritez les uns envers les autres: Et bien qu'ils ayent peu de vivres, ils se les communiquent toutefois fort liberalement. Ils sont fort patiens en tout: de sorte que quand ils jeüent, ne mangeant rien un & deux jours durant, on ne les voit pas supporter cela avec impatience, mais au contraire ils jouent, chantent & passent le tems aussi gayement que s'ils avoient fait bonne chere. Quand ils sont à cheval, il supportent merveilleusement bien le chaud & le froid excessif, & ne sont point delicats en aucune sorte. Ils ne se portent point d'envie les uns aux autres. Ils n'ont ni procès ni differens entr'eux, ne se meprisent pas l'un l'autre, mais plutot aident & avancent les autres tant qu'ils peuvent. Leurs femmes sont fort chastes, & il ne se parle point qu'aucune se gouverne mal, n'y use d'aucunes paroles honteuses & impudiques, ni même par jeu. De seditions & mutineries entr'eux il ne s'en parle jamais, & bien qu'ils soient fort sujets à s'enivrer, toutefois ils n'en viennent jamais à contentions & debats de fait ou de paroles pour cela.

Mais aussi d'autre coté ils ont des choses fort mauvaises, comme d'être les plus superbes & orgueilleuses gens du monde, de mepriser tous les autres, & ils les estiment moins que rien, quelques Grands & Nobles qu'ils puissent être. Car nous avons vû en la Cour de l'Empereur

un *Jeroslaus*, grand Duc de Russie, le fils du Roi de *Georgie*, & autres Chefs & Seigneurs de qualité être tous fort peu honorez. Les Tartares qu'on leur bailloit pour les conduire, quelques petits qu'ils fussent, les précédoient en tout, & prenoient toujours la première & la plus honorable place, faisant seoir le plus souvent les autres bien au dessous d'eux. Ils sont fort sujets à colere & indignation, grands menteurs envers tous les autres hommes, & il ne se trouve jamais presque un mot de verité en leur bouche pour les étrangers. Ils semblent fort doux & affables au commencement, mais à la fin ils piquent comme le scorpion; ils sont cauteleux & rusez, & tâchent de tromper & de surprendre les autres tant qu'ils le peuvent. Ils sont fort sales & vilains en leur boire & manger, & en tout le reste de leurs actions.

Quand ils veulent faire mal à quelqu'un, ils y procedent avec tant d'astuce & de subtilité, qu'il est bien mal aisé de s'en douter, de le prévoir, & d'y donner ordre.

L'ivrognerie est honorable parmi eux: quand à force de boire ils sont contrains de rejeter & vomir tout, ils ne laissent pour cela de reboire mieux que devant. Ils sont fort avares & fort convoiteux, grands demandeurs & exacteurs, qui retiennent opiniatement tout, & ne donnent quasi jamais rien. Ils ne font point cas de tuer les autres hommes: bref ils ont tant de mauvaises mœurs & façons de faire, qu'il seroit difficile de rédiger tout par écrit.

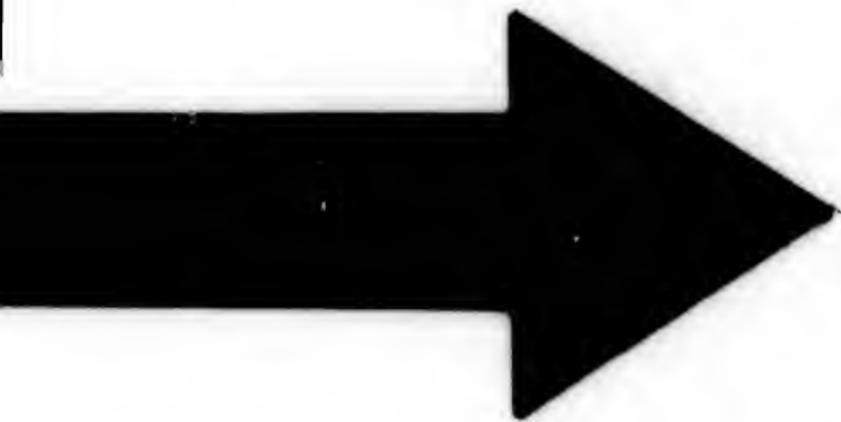
Leurs viandes sont tout ce qui se peut manger: comme chiens, loups, renards, & che-  
vaux,

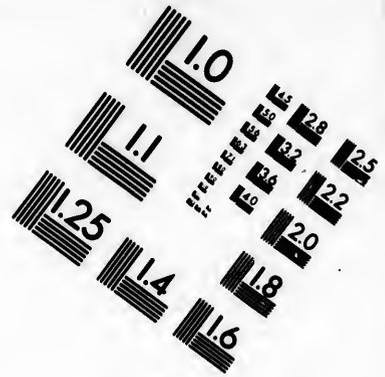
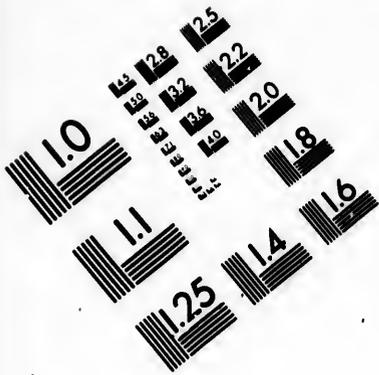
vaux  
dificu  
torte  
le des  
ils con  
querer  
n'ayan  
decime  
mange  
mens j  
les avo  
rats, &  
Ils m  
victes e  
herbes,  
ble, m  
si petite  
en pour  
jours le  
ils ont a  
leurs bo  
chose qu  
ont sent  
où ils fr  
de la cha  
& l'autre  
morceau  
autres,  
lent hon  
les, &  
même, p  
mite avec  
tes, & c  
même fa  
de laisser.

vaux, & même en cas de nécessité ils ne font pas de difficulté de manger de la chair humaine. De sorte que quand ils assiègent une certaine ville des *Kitaiens*, où étoit enfermé le Prince, ils continuent le siège tant que les vivres manquent aux assiégés mêmes; si bien que n'ayant plus que manger, ils vinrent à se decimer eux-mêmes pour se repaître. Ils mangent aussi de toutes les ordures que leurs juments jettent dehors, avec leurs poulains: nous les avons vu même manger des poux, des rats, & des souris.

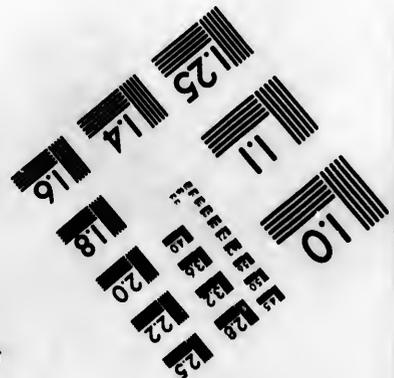
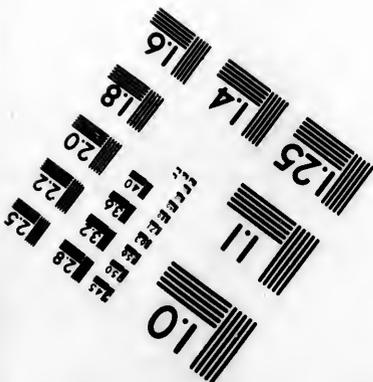
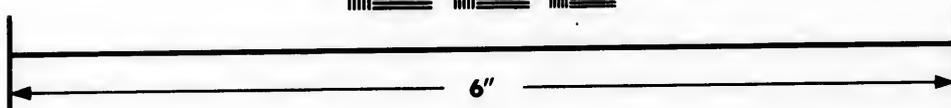
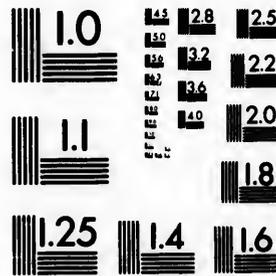
Ils ne se servent point de napés, ni de serviettes en leur manger, & n'ont ni pain, ni herbes, ni légumes, ni autres choses semblable; mais des chairs seulement, & encore en si petite quantité, qu'à peine les autres nations en pourroient-elles se substantier. Ils ont toujours leurs mains pleines de graisse; & quand ils ont achevé de manger, ils les frottent ou à leurs botes, ou à de l'herbe, ou à la première chose qu'ils ont en main. Les plus honnêtes ont seulement comme de petits mouchoirs, où ils frottent leurs mains après avoir mangé de la chair. L'un d'eux tranche les viandes, & l'autre prend avec la pointe du couteau les morceaux, dont il en donne aux uns & aux autres, plus ou moins, selon qu'ils les veulent honorer. Ils ne lavent jamais les escuelles, & s'ils les lavent, c'est avec le potage même, puis renversent tout cela dans la marmite avec la chair. Pour leurs pots, marmittes, & chaudières, s'ils les lavent, c'est de la même façon. C'est un grand péché entr'eux de laisser perdre en mangeant aucun morceau







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20

de chair, ou quelque goutte de la boisson : de forte qu'ils ne donnent jamais les os à ronger aux chiens qu'après qu'ils en ont tiré la moëlle.

Pour leurs habillemens, ils ne les lavent & nettoient jamais, ni ne permettent que l'on le fasse, principalement quand il tonne. Ils boivent force lait de jument quand ils en ont, & aussi de celui de brebis, de chevre, de vache, & de chameau. Ils n'ont point de vin, de cervoise, ni de medon, si l'on ne leur en apporte d'autres païs.

L'Hyver ils ne peuvent avoir de ce lait de jument, excepté les riches & les aisez. Ils font cuire du miel avec de l'eau, & en font un manger si delié, qu'il semble plutôt qu'on boive cela que l'on ne le mange, chacun en boit un verre ou deux le matin, & ne mange rien plus de tout le jour. Le soir on leur donne un peu de chair, avec du potage ou du bouillon qu'ils hument, mais l'Eté ils ont abondance de lait de jument, ils mangent peu de chair, si ce n'est qu'on leur en fasse present, ou qu'ils prennent quelque bête ou quelques oiseaux à la chasse. Leurs Loix leur permettent de tuer tous les hommes & femmes qu'ils auront surpris en adulteres manifestes, & ils en font de même d'un homme & d'une fille trouvez en fornication.

Si parmi eux il se trouve quelque voleur découvert en son larcin, ils le mettent à mort, sans mercj; & si quelqu'un découvre leurs entreprises, & principalement quand ils veulent aller à la guerre, ils lui font donner des coups de bâton sur le dos, par un homme robuste.

Quand

Quand  
granc  
ne fo  
ne co  
gitim  
ou à  
de qu  
le fils  
comm  
sieurs  
sa san  
avec  
mais  
une pl  
quelle  
qu'elle  
toute  
mept

Les  
vail,  
garde  
nent g  
car to  
tit jusq  
& ils ad  
deux o  
font m  
leur do  
âge, &  
fort ad  
filles sa  
font co  
homme  
& des c  
femmes

Quand un petit fait une offense à un plus grand que soi, il est grièvement battu. Ils ne font point de difference entre le fils d'une concubine d'avec celui d'une femme légitime, mais le Pere peut donner à l'un ou à l'autre ce qu'il lui plait. S'il s'agit de quelques Princes ou Ducs d'entr'eux, le fils de la concubine sera aussi bien Duc comme l'autre. Quand un Tartare a plusieurs femmes, chacune a son logement & sa famille à part: le mari couche un jour avec l'une, & un autre jour avec l'autre, mais entre ces femmes il y en a toujours une plus grande & la principale, avec laquelle il demeure plus souvent. Et quoiqu'elles soient en tel nombre, elles vivent toutefois fort doucement & fort paisiblement ensemble.

Les hommes ne s'adonnent à aucun travail, sinon à faire des flèches, & à prendre garde à leurs Troupeaux: ils ne s'adonnent guere qu'à la Chasse, & à tirer de l'arc: car tous tant qu'ils sont, depuis le plus petit jusqu'au plus grand sont bons archers, & ils accoutument leurs enfans dès l'âge de deux ou trois ans à aller à Cheval. Ils leur font mener leurs chevaux & leurs chariots, leur donnent des arcs proportionnez à leur âge, & leur apprennent à en tirer. Ils sont fort adroits & hardis: les femmes & les filles savent aussi aller à cheval, elles les font courir & galoper aussi vite que les hommes. Nous en avons vû avec des arcs & des carquois: tant les hommes que les femmes, ils restent tous long-tems à

cheval. Leurs étriers sont forts courts; ils ont un grand soin de leurs chevaux comme aussi de toutes choses qui sont à eux. Leurs femmes font tout le travail & les ouvrages du logis, comme les fourrures, habillemens, souliers, botes & toutes autres choses faites de cuir. Elles meinent aussi les chariots, & les racourrent, chargent les chameaux, & sont fort diligentes & fort habiles à tout ce qu'elles font. Elles portent toutes des calçons; & il y en a qui tirent aussi bien de l'arc que les hommes.

## CHAPITRE V.

*De l'Empire & des Seigneurs des Tartares.*

**V**Ers l'Orient il y a, comme nous l'avons remarqué, un país appelé *Mongal*, qui avoit autrefois quatre sortes de peuples; l'un dit, *Jeka Mongal*, c'est à dire les grands *Mongales*. L'autre, *Sumoigal*, ou *Mongales aquatiques*, qui furent aussi appeliez *Tartares*, à cause d'un fleuve nommé *Tartar* qui passe par leur terre. Le troisieme s'appelle *Markat* & le dernier *Metrit*. Ces quatre peuples étoient tous de même forme, mœurs & langue; quoiqu'entr'eux ils fussent distingués par Princes ou Chefs, & par Provinces. Or en la terre de *Jeka Mongal*, il y eut un certain homme nommé *Cingis*, qui devint un grand chasseur. Il aprit à ceux de sa nation à dérober, piller,

&

& br  
& tar  
il les  
les sq  
comm  
comm  
de Su  
fit si b  
avoit,  
juga c  
ensem  
kat vo  
aussi :  
Metrit.

Or le  
s'elevo  
car ils :  
fort be  
payoien  
les enfa  
encore,  
pas gou  
divilez  
quelque  
ils tuoie  
tout. O  
à l'enco  
Eitays,  
part, au  
te entre  
ames en  
tars. L  
où les M  
cus par  
grande p

& brigander. Il alla dans les autres-pais, & tant qu'il pouvoit attirer d'hommes à loi, il les emmenoit : pour ceux de la nation, il les scût si bien gagner, qu'ils le suivirent comme leur Chef à tout mal faire. Son commencement fut de faire la guerre à ceux de *Sumongal* qui sont les vrais Tartares ; & fit si bien, qu'avec ce peu d'hommes qu'il avoit, il tua le Chef des ennemis, & subjuga ces Tartares. Avec tout ces peuples ensemble, il marcha contre ceux de *Merkat* voisins des Tartares, & les assujettit aussi : ensuite il en fit autant de ceux de *Metrit*.

Or les *Naymans* entendant comment *Cingis* s'élevoit de la sorte, ils en furent indignez : car ils avoient eu un Roi fort vaillant & fort belliqueux, auquel tous ces Peuples payoient tribut. Ce Roi étant mort, ses enfans lui avoient succédé, fort jeunes encore, & de petit sens, qui ne savoient pas gouverner leurs peuples. Ils étoient divizez entr'eux. Ces *Naymans* faisoient quelques courses en ces-pais Tartares, où ils tuoient, ravageoient & emmenoit tout. *Cingis* voyant cela assembla les siens à l'encontre. Les *Naymans* & les *Karakitays*, ou Cathaiens Noirs vinrent d'autre part, avec une armée en une vallée étroite entre deux montagnes, par où nous passames en allant vers l'Empereur des Tartares. Là se donna une sanglante bataille, où les *Naymans* & *Karakitays* furent vaincus par les *Mongales*, qui en tuerent la plus grande partie, les autres s'enfuirent & le

reste

reste, qui ne se put sauver, fut réduit en servitude.

Depuis en cette même terre de *Karak'tay*, *Occaday-Cham* fils de *Cingis*, après qu'il fut élu Empereur, bâtit une ville qu'il appella *Omil*, après laquelle, en tirant au Midi, est un desert, où l'on dit qu'il y a des hommes sauvages, qui ne parlent point, & n'ont point de jointures aux jambes, & que quand ils viennent à tomber, ils ne se peuvent relever sans l'aide des autres. On dit qu'ils ont quelque peu d'usage de raison.

Les *Mongales* victorieux se préparèrent contre les *Kitayens*, dont l'Empereur avoit ramassé de grandes forces contre eux. Le combat s'étant donné, les *Mongales* furent vaincus, & les principaux d'entr'eux tuez, excepté sept; *Cingis*, & le reste s'enfuit en son pais. Mais quelque tems après s'étant remis sur pied, il alla attaquer les *Huies*, qui étoient Chrétiens Nestoriens, qu'il vainquit. Les Tartares prirent leurs lettres & leurs caractères, car avant cela ils ne savôient ce que c'étoit que d'écrire, & aujourd'hui on appelle ces lettres-là, lettres des *Mongales*. De là il marcha contre ceux de *Sarvian*, les *Caranites*, ceux de *Votrat*, & contre les *Comans*, & subjuga tous leurs pais: puis retourna en sa terre, où s'étant reposé quelque tems, il assembla tous les Peuples, alla contre les *Kataiens*, les défait, gagna une partie de leurs terres, & assiegea leur ville capitale, où étoit enfermé leur Empereur. Ce siege dura si long-tems

que

que l  
sorte  
décin  
de la  
mes d  
ils se  
ter, &  
cette  
mais l  
voient  
du sieg  
qui les  
lieu de  
maîtres  
L'Emp  
siens.  
des rich  
nisons d  
pays, &  
partie d  
la Mer,  
demenre  
té. Ces  
ont des l  
le Vieux  
Vie des  
lieux fait  
Dieu à c  
lent avoi  
Ils ado  
sus-Christ  
vie étern  
tème: ils  
& rever  
plulieurs

que les vivres faillirent aux Tartares, en sorte que *Cingis* fut contraint de les faire décimer pour vivre de leur chair. Ceux de la ville se défendoient fort bien : les armes & les pierres mêmes leurs manquant, ils se servirent de lingots d'argent pour jeter, & principalement d'argent fondu ; car cette ville étoit pleine de grandes richesses : mais les Tartares voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout par la force & la longueur du siege, ils s'yviserent de faire une mine, qui les conduisit sous terre jusqu'au milieu de la ville, dont ils se rendirent ainsi maîtres après un grand & long combat. L'Empereur y fut tué avec la plupart des siens. Les Tartares y gagnèrent de grandes richesses, & ayant établi de bonnes garnisons des leurs s'en retournerent en leur pays, & *Cingis* fut élu Empereur. Une partie de ce pays de *Kitay*, qui étoit vers la Mer, ne put être subjugué par eux, & demenre encore aujourd'hui dans sa liberté. Ces *Kitayens* sont demi idolatres, & ont des lettres particulieres. Ils ont aussi le Vieux & le Nouveau Testament, avec la Vie des Peres, & des Hermites, & des lieux faits comme des Eglises, où ils prient Dieu à certains tems & heures. Ils se disent avoir quelques Saints particuliers.

Ils adorent un seul Dieu, honorent Jesus-Christ nôtre Seigneur, & croient la vie éternelle ; mais ils n'ont point de baptême : ils tiennent nos Ecritures en honneur & reverence ; aiment les Chrétiens, ont plusieurs Eglises ; & semblent être gens assez

sez doux & humains. Ils ne portent point de barbe & ressemblent assez de visage aux *Mongales* : mais ils n'ont pas le visage tout à fait si large. Ils ont une langue particulière, & dans le reste du monde il ne se trouveroit pas de meilleurs artisans en toutes sortes d'ouvrages. Leur pais est abondant en blé, vin, or, argent & loyes, bref en tout ce qui se peut desirer pour la vie.

Or les *Tartares* s'étant un peu reposez, ils remirent en Campagne leurs Armées, qu'ils separerent en divers endroits. *Cingis* envoya un de ses fils nommé *Tosuch*, & surnommé *Chan*, c'est à dire Empereur, avec une Armée contre les *Gomans*, qu'après plusieurs combats il subjuga, puis retourna au pais. Il envoya un autre de ses fils contre les *Indiens*, avec une Armée qui se rendit maître de la petite *Inde*, où sont les *Sarabins* noirs, que l'on appelle *Ethiopiens*. Cette Armée marcha aussi contre les Chrétiens de l'*Inde Majeure*. Le Roi de ce pays-là, qu'on appelle le *Patrie Jean*, en ayant été averti leur vint à l'encontre avec ses forces, & ayant fait faire des figures d'hommes de bronze, les fit attacher sur les selles des chevaux, y fit mettre du feu par dedans, avec un homme en croupe sur le cheval derriere la figure, avec un soufflet. Il en fit faire quantité de cette sorte, puis étant venu à la bataille contre les *Tartares*, il fit marcher ces Chevaux ainsi accommodez les premiers, & les hommes qui étoient derriere jetterent je ne sai quoi dans le feu qui étoit dans chaque figure, & sou-

souff  
fumé  
verts  
de fle  
coup  
en fu  
soient  
retiro  
qu'on  
verent  
de fer  
derent  
les ho  
dirent  
en ce  
les hon  
res s'ét  
pais-là  
un lieu  
après, se  
change  
mêlée a  
étoient  
rent air  
sur les  
tiroient  
comme  
arriere  
uns à co  
chassere  
reste de  
pais de  
ci étoie  
leuse, o  
manger

soufflant bien fort, cela fit élever une telle fumée que les Tartares en furent tous couverts. Alors' ils les attaquèrent à coups de flèches; de sorte qu'il y en eut beaucoup de tuez, le reste fut chassé & mis en fuite; je n'ai point su que depuis ils soient revenus. Or comme les Tartares se retiroient par les déserts, ils vinrent, à ce qu'on dit, en un certain pais, où ils trouverent des Monstres ayant la ressemblance de femmes, & comme ils leurs demanderent par divers Interpretes, où étoient les hommes de cette terre-là, elles répondirent que toutes les femmes qui naissoient en ce pays-là avoient forme humaine, mais les hommes figures de chien. Les Tartares s'étant donc arrêtez quelque tems en ce pais-là, tous les chiens s'assemblerent en un lieu, & durant l'Hiver, qui étoit fort àpre, se jetterent tous dans l'eau: puis ils se changeoient en poudre, & cette poudre mêlée avec l'eau devenoit une glace, dont ils étoient tous couverts: de sorte qu'ils vinrent ainsi avec grande impetuosité se jeter sur les Tartares, qui se defendoient, & les tiroient à coups de flèches, mais ils frapoint comme sur des pierres, & retournoient en arriere: ainsi ces chiens en blessèrent les uns à coups de dents, tuerent les autres, & chasserent le reste hors de leur terres. Le reste de l'armée se retirant de là, vint au pais de *Burutabeth*, qu'ils gagnerent. Ceux-ci étoient Paiens; & avoient une merveilleuse, ou plutot malheureuse coutume de manger leurs peres & meres: car quand quel-

quelqu'un y étoit mort, ils assembloient toute la parenté, & en faisoient un bon repas entr'eux. Ces gens-là n'ont point de poils à la barbe, & portent toujours un fer en la main, dont ils s'arrachent tous les poils qui y croissent de nouveau. Ils sont aussi fort laids & difformes. De là cette armée Tartaresque retourna en son pais.

Or *Cingischam*, au même tems qu'il départoit ainsi ses Armées çà & là, en envoya entr'autres une vers Orient, en la Contrée de *Kergis*, qu'elle ne put subjuguier; & de là alla jusqu'au mont *Caspies*. que l'on disoit être de pierres & tochers d'aimant, de sorte qu'ils attiroient le fer de leurs flèches, & leurs armes de fer. Ils virent dans l'enclos de ces montagnes certains peuples enfermez là. Ils rompirent bien ces barrières pour passer, mais une nuee se mettoit devant eux, qui les empêchoit d'approcher plus près, & ceux qui le vouloient essayer mouroient aussi tôt. Avant qu'arriver à ces montagnes, ils furent plus d'un mois à passer de grands deserts: de là retournant contre l'Orient, ils emploierent encore plus d'un autre mois dans le desert, tant qu'enfin ils parvinrent à certains chemins frayez, mais sans trouver personne, qu'un homme & une femme, qu'ils amenèrent à leur Prince *Cingis*. Comme on leur eut demandé où étoient tous les hommes de ce pais-là, ils repondirent qu'ils s'étoient retirez aux creux des montagnes, où étoit leur habitation. Alors *Cingis* ayant retenu la femme, envoya l'hom-

l'hon  
signifi  
nir tr  
ils fin  
point  
voir l  
s'asser  
sous r  
sur les  
plusier  
emmen  
sa fem  
Tartar  
quoi co  
re; ils  
certain  
leil, il  
son si v  
cela en  
ils étoie  
& autre  
n'enten  
Or c  
pais là,  
quer, &  
ils trou  
tes fraic  
de leurs  
les app  
mangea  
lors il fi  
jetteroit  
autre ch  
ger, apr  
vint en

l'homme avec quelques-uns des siens, pour signifier à ces gens-là qu'ils eussent à le venir trouver aussi tôt; ce qu'ayant entendu, ils firent réponse qu'ils ne manqueroient point de venir à un tel jour, pour recevoir ses commandemens: en attendant ils s'assemblerent, & par des chemins secrets sous terre, vinrent se jeter tout d'un coup sur les gens de *Cingis*, dont ils en tuèrent plusieurs, & le reste se sauva à la fuite, emmenant l'homme quant & eux, qui avec sa femme ne bougea depuis du pays des Tartares. Comme on leur demandoit pourquoi ces peuples-là habitoient ainsi sous terre, ils disoient que c'étoit pour ce qu'en un certain temps de l'année, au lever du Soleil, il se faisoit un bruit si grand, & un son si violent, qu'ils ne pouvoient supporter cela en aucune maniere; si bien qu'alors ils étoient contrains de battre des tambours, & autres instrumens de grand bruit, pour n'entendre point cet autre son.

Or comme *Cingis* s'en retournoit de ce pays là, les vivres commencerent à lui manquer, & les gens mourroient de faim, quand ils trouverent par hazard les entrailles toutes fraiches d'une bête. Les ayant nettoiyées de leurs ordures ils les firent cuire, & les apporterent au *Cham Cingis*, qui en mangea de bon appetit avec les siens. Alors il fit une loi, que de là en avant on ne jetteroit plus le sang, ni les entrailles, ni autre chose de la beste qui se pourroit manger, après en avoir oté l'ordure. De là il revint en son pays, où il fit plusieurs bonnes loix

loix & ordonnances, que les Tartares gardent encore aujourd'hui inviolablement : deux entr'autres sont à remarquer, l'une, que quiconque par vanité & ambition voudroit se faire Empereur de sa propre autorité, & non par élection des Princes & Seigneurs, fut mis à mort sans remission : car devant l'élection de *Cingis*, un sien neveu qui avoit voulu attenter cela, fut aussi tôt puni de mort. L'autre, qu'ils devoient subjuguier tous les peuples du monde, & ne faire jamais de paix avec aucun qui ne se fut soumis à eux, jusqu'à ce que le temps fut venu de les exterminer. Car il leur avoit été prophétisé qu'ils devoient tuer tout, & que ceux qui en pourroient échaper, devoient, comme ils disent, observer la loi que tiennent ceux qui les ont vaincus.

De plus, il ordonna que leurs armées fussent divisées par milliers, centaines, & dizaines : cela achevé, il fut tué d'un coup de foudre, & laissa quatre fils, savoir *Tossuch Cham*, *Thaday*, & un autre dont je ne sai pas le nom. Ces enfans, avec les autres principaux Seigneurs de l'Etat assemblez, élurent pour Empereur le fils aîné *Occoday*, qui a eu trois fils, *Cuyné*, qui est maintenant Empereur, *Coëhen*, & *Cyrenen*. Les fils de *Tossuch Cham* sont *Baati*, le plus puissant & le plus riche de tous après l'Empereur ; *Ordu*, le plus ancien de tous les Princes ; *Sebam*, *Bora*, *Bercuthanth*, & autres.

Ceux de *Thiaday* sont *Burin*, *Chaadau*, & autres :

autres  
dont j  
le me  
le  
res ap  
gu est  
Baati  
ne sai  
Les  
du, qu  
ti, Ca  
aussi e  
re de l  
Ceux d  
Mangu  
mon, S  
den, c  
tr'eux ;  
sa, qui  
encore  
noms.  
Or  
merveil  
n'oseroi  
lieu, s  
ordonne  
Ducs qu  
niers, c  
sent san  
qu'il le  
& lieu q  
guerre,  
la fille d  
est baill  
quefois  
\* or

autres. Les fils de cet autre fils de *Cingis*, dont je ne sai pas le nom, sont *Mangu*, dont la mere s'appelle *Seroffen*, qui est la principale & la plus honorée entre les Tartares après la Mere de l'Empereur: ce *Mangu* est aussi le plus puissant Prince après *Baati*; puis il y a *Becas*, & autres, dont je ne sai point les noms.

Les Chefs & Ducs des Tartares sont *Ordu*, qui a été en Pologne & en Hongrie, *Baciti*, *Cathan*, *Siban*, & *Burebt*, qui ont été aussi en Hongrie. *Cyrpodan*, qui est encore de là la mer contre le *Soudan de Damas*. Ceux qui sont demeurez dans le païs sont *Mangu*, *Cuthen*, *Cyreenen*, *Hybilay* \*, *Seremon*, *Sinocnr*, *Thuatanur*, *Cyrabay*, *Sibeden*, qui est des vieux gend'armes d'entr'eux; puis *Bora*, *Berca*, *Manci*, *Cboranfa*, qui est le moindre de tous. Il y en a encore plusieurs autres, dont je ne sai pas les noms.

Or l'Empereur de ces Tartares a un merveilleux pouvoir sur tous; & personne n'oseroit arrêter son habitation en quelque lieu; s'il ne lui assigne lui même: car il ordonne les lieux où ils ont à se placer, tant Ducs que millenaires, centeniers, & dizeniens, chacun en son ordre. Ils lui obeissent sans aucune contradiction en tout ce qu'il leur commande, en quelque temps & lieu que ce soit, soit pour la paix, la guerre, la mort, ou la vie. S'il demande la fille ou la sœur de quelqu'un, elle lui est baillée sans delai. Tous les ans, & quelquefois de deux en deux, ou de trois en

\* ou *Cublay*.

trois ans, il fait assembler toutes les filles du pais, & de la Seigneurie des Tartares, pour en choisir celles qu'il lui plait, & les autres il les donne à ceux de sa Cour, selon qu'il juge à propos. Il envoie des Ambassadeurs par tout, quels & autant qu'il lui plait. On lui fournit des chevaux, & autres choses dont il a besoin; & de quelque endroit que l'on lui apporte des tributs, ou que lui viennent des Ambassadeurs, ils sont tenus aussi de leur donner des chevaux, des chariots, & des vivres.

Les Ambassadeurs qui viennent de dehors sont là en grande misere & en disette de vivres, & de vêtements, parce que ce que l'on leur doit fournir est fort peu de chose & bien chetif; principalement quand ces Ambassadeurs viennent vers les autres Princes & Chefs, & qu'ils sont contrains d'y séjourner long temps: car en ce cas là on donne à dix personnes ce qui à peine ne suffiroit pas à en nourrir deux comme il faut. Dans les Cours des Seigneurs, & par les chemins même, on ne leur donne à manger qu'une fois le jour, & bien peu. Si on leur fait quelque tort ou quelque injure, ils n'ont pas le plus souvent moyen de s'en plaindre, & il faut qu'ils souffrent cela en patience.

De plus, soit les Princes, soit les autres, jusqu'aux moindres, exigent d'eux le plus qu'ils peuvent; & si on ne leur donne pas ils ne tiennent aucun conte d'eux. Que s'ils sont employez par de grands Princes, ils n'en veulent pas de petits presents, mais

veu-

veuler  
qui les  
moind  
bien fa  
ner de  
suivant  
de leu  
avons  
tiens.

Il est  
tient te  
a person  
ou cela  
reur, bi  
& depu  
bliée un  
autres P  
sance &  
Cour &  
divisez  
Princes  
ques Am  
gà & là  
eux, &  
& autres  
que ceux  
tous autr  
me de tri  
des jume  
un, deux  
& les au  
de même  
sonne de l  
mot, l'Em  
ce qu'il le  
Tome

veulent en avoir de proportionnez à celui qui les envoie, ne daignant prendre les moindres. Et si les Ambassadeurs veulent bien faire leurs affaires, il leur en faut donner de plus grands encore. De sorte que suivant cela nous fumes souvent contraints de leur donner la plûpart de ce que nous avions eu en don des gens de bien Chrétiens.

Il est à remarquer aussi, que tout appartient tellement à cet Empereur, qu'il n'y a personne qui puisse ou ose dire que ceci ou cela est à soi: mais tout est à l'Empereur, biens, meubles troupeaux & hommes, & depuis peu même en a été faite & publiée une ordonnance bien expresse. Les autres Princes & Ducs ont la même puissance & autorité sur tous ceux de leur Cour & Seigneurie; car les Tartares sont divisez sous certaines Seigneuries de Princes & de Chefs principaux; & quelques Ambassadeurs & autres qu'ils envoient çà & là, on est obligé de les fournir eux, & leur suite, de chevaux, vivres, & autres choses necessaires, aussi bien que ceux de l'Empereur. Ces Ducs & tous autres, sont tenus de fournir par forme de tribut & de redevance à l'Empereur, des jumens, pour lui rendre du lait pour un, deux & trois ans, selon qu'il lui plait; & les autres sujets sont obligez d'en faire de même à leurs Seigneurs. Il n'y a personne de libre entr'eux, & pour le dire en un mot, l'Empereur & les Princes prennent tout ce qu'il leur plait sur eux, & tant qu'ils en

veulent, disposant à leur plaisir d'eux, & de leurs biens.

Quand donc l'Empereur *Cingis* mourut, les Ducs & Princes s'assemblerent, & élurent son fils *Occoday* Empereur, qui incontinent, après son élection envoya des armées avec leurs Chef en divers endroits; comme *Baati*, qui étoit le premier après lui, qu'il envoya contre le *grand Soudan*, & contre les *Bisermins*, qui étoient *Sarafins*, & parloient le langage *Coman*. Ces peuples furent vaincus & subjugués par lui. Il y eut une ville nommée *Bartbra*, qui lui résista long tems, car ils avoient fait de grandes fosses à l'entour, puis recouvert cela de terre, & les Tartares y tomboient: mais enfin se donnant garde de cela, & remplissant ces fosses, ils prirent cette ville.

Ceux de la ville de *Iakint* entendant cela, vinrent au devant des Tartares se rendre à eux, si bien que leur ville ne fut point détruite: mais ils mirent à mort les uns, & transportèrent les autres ailleurs, & ayant pillé toute cette Cité, ils y mirent d'autres hommes pour l'habiter. Après cela ils vinrent devant la Cité d'*Orna*, qui étoit fort peuplée, & là il y avoit plusieurs Chrétiens *Gatares*, *Russes*, *Alans*, & autres, & quelques *Sarrafins*; car la ville étoit de leur Seigneurie. Elle étoit fort remplie de richesses & de biens, & située sur la rivière du *Don*, qui près de là s'embouche en mer: de sorte que c'étoit un port célèbre, & un grand abord de commerce de *Sarrafins*, & d'autres. Les Tartares voyant

qu'il

qu'il  
s'avif  
par c  
avec  
entre  
de gr  
reaux  
Ils aff  
tropa  
la prin  
De  
où ils  
les H  
leur r  
tourne  
sur le  
peur ;  
pée, &  
rêter,  
ner vil  
mains,  
que s'il  
que ce  
yant re  
grois, &  
retourn  
des Mo  
vainqui  
*Bileres*,  
rent tou  
Septent  
qui est  
rent,  
*rossites*,  
ou

qu'il étoit difficile de la prendre de force, s'aviserent d'arrêter la riviere qui passe par cette ville, & ainsi la submergerent avec tout ce qui étoit dedans. De là ils entrèrent dans le país de *Russie*, où ils firent de grands ravages, détruisant villes & châteaux, & mettant à mort tous les hommes. Ils assiegerent aussi *Kiovie*, qui étoit la metropole de la *Russie*, & après un long siège la prirent, & ils y tuerent tout.

De là ils passerent en *Hongrie* & en *Pologne*, où ils perdirent plusieurs des leurs; & si les *Hongrois* eussent eu plus de courage à leur résister, les Tartares s'en fussent retournés sans rien faire. Ils étoient même sur le point de s'enfuir, tant ils avoient de peur; mais *Bati* voyant cela tira son épée, & se mit au devant d'eux pour les arrêter, leur disant que s'ils vouloient tourner visage, personne n'échaperoit de leurs mains, comme l'avoit prédit *Cingis*, mais que s'ils avoient à y mourir, il valoit mieux que ce fut courageusement: si bien qu'ayant repris courage, ils desfirent les *Hongrois*, & détruisirent tout le país. Puis s'en retournant de là, ils passerent par le país des *Morduans*, qui sont Payens, & qu'ils vainquirent aussi: de là ils allerent contre les *Bileres*, qui est la grande *Bulgarie*, qu'ils mirent tous à feu & à sang. Puis tournant au Septentrion, ils vinrent contre *Baschart*\*, qui est la grande *Hongrie*, qu'ils subjuguèrent, & de là plus au Nord vers les *Parossites*, qui ont, dit-on, la bouche & l'estomac

Q 2

\* fort

\* ou *Pascatir*.

\* fort petit, & ne mangent point de chair, mais la font cuire seulement, puis en prennent la fumée, ne vivant que de cela. Que s'ils en mangent, c'est fort peu. Plus avant ils vinrent au pays des *Samogedes*, qui ne vivent que de chasse, & n'ont pour tous habits que des peaux de bêtes, & des fourrures. De là ils parvinrent jufqu'à la mer Oceane, où l'on raconte qu'ils trouverent des monstres, qui en tout le reste avoient forme d'hommes, mais ils avoient des pieds de bœuf, & le vilage fait comme un chien. Ils proféroient peu de paroles comme des hommes, du reste ce n'étoit que comme un japer de chien, entremêlant ainsi l'un & l'autre pour se faire entendre. De là ils retournerent par la *Comanie*, où quelques-uns d'entr'eux s'arrêterent, & y font encore aujourd'hui.

En même temps *Occoday* Cham envoya *Cyrpodan* avec une armée vers les païs du *Midi*, contre ceux de *Kergis*, qu'il surmon-  
ta. Ces gens là sont Payens, & n'ont point de barbe. Ils ont une assez étrange façon de témoigner leur dueil, quand leurs peres meurent, car ils se tirent une courroye de la peau du vilage, entre l'une & l'autre oreille. De là il passa au *Midi* vers l'*Armenie*, & comme il traversoit les deserts, ils y trouverent aussi quelques monstres en forme humaine. Car ils n'avoient qu'un bras au milieu de l'estomac, & un pied seulement. Ils étoient deux à tirer de l'arc, & cou-  
roient si legerement, que le plus vîte che-  
val

\* Fables touchant quelques peuples sauvages.

val ne  
en sa  
las,  
pied  
de l'u  
las. L  
& de  
l'Arme  
de la C  
rendit  
les ans  
font en  
en la t  
puissan  
vainqu  
battant  
qu'au p  
encore  
puis ce  
Une  
Calife d  
prenant  
tre cens  
late, &  
les ans  
pour le  
le tribu  
de l'ex  
tare ne  
& de lu

val ne les pouvoit atteindre. Ils couroient en sautant sur ce pied, & quand ils étoient las, ils alloient sur une main & sur un pied en façon de roué, rechangeant ainsi de l'un à l'autre, selon qu'ils se trouvoient las. Les Tartares en tuerent quelques-uns, & de là passant plus avant, arriverent en l'*Armenie*, qu'ils subjuguèrent, avec partie de la *Georgie*, car l'autre de son bon gré se rendit à eux, & leur paya de tribut tous les ans quarante mille *yperperes*, comme ils font encore maintenant. De là ils entrèrent en la terre du *Soudan d'Eurum*, qui étoit un puissant Prince; mais ils le combattirent & vainquirent; & passant outre toujours combattant & surmontant tout, ils vinrent jusqu'au pays du *Soudan de Halape*, où ils sont encore en guerre, sans être retournez depuis ce temps-là chez eux.

Une autre armée fut envoyée contre le *Calife de Baldach*, qu'ils ont aussi assujetti, prenant de lui chaque jour pour tribut quatre cens besans, quelques pièces d'écarlate, & autres presens. Ils envoient tous les ans des Ambassadeurs vers ce *Calife* pour le faire venir à eux, & lui leur envoye le tribut, avec force presens, & les prie de l'excuser: toutefois l'Empereur Tartare ne laisse pas de prendre les presens, & de lui mander toujours qu'il vienne.

## CHAPITRE. VI.

*Comment les Tartares se gouvernent en leurs guerres.*

**N**ous parlerons en ce chapitre de leurs guerres, armes, ruses, stratagemes, cruantez envers les prisonniers, sieges, & prises de villes, & de camps, & perfidies en l'endroit de ceux qui se rendent à eux. Pour ce qui est de l'ordre de leurs batailles, *Cingischam* ordonna qu'un dizienier commanderait dix hommes, que dix dizieniers obéiroient à un centenier, & dix centeniers à un Colonel de mille hommes, & ces dix Colonels à un Chef, ou General, & Maître de Camp. Ce nombre est appelé par eux *Tenebis*. Sur toute l'armée il y a deux ou trois Ducs, ou Generaux; de telle sorte toutesfois qu'ils obéissent à un seul. Or quand il arrive que de ces dix, un ou deux, ou trois viennent à fuir, on les met à mort aussi tôt, & si ce n'est que toute l'armée soit mise en déroute, tous ceux qui s'enfuyent ou tournent le dos sont tuez. Si aussi un, deux, ou plusieurs se portent hardiment au combat, & que le reste de la dizaine ne les suive pas, on les met à mort. Si de même quelques-uns sont pris, & que leurs compagnons ne les secourent, on ne les delivrent pas, ils sont sujets à la même peine. Chaque homme de guerre doit avoir toujours deux ou trois arcs, ou au moins un, qui soit bon & fort, avec trois grands

grand  
hache  
chines  
pées fo  
côté,  
menen  
uns or  
cuir e  
taines  
larges  
ou qua  
ils lien  
royes,  
ils atta  
celle d  
font air  
quand  
d'embas  
se rend  
Du har  
d'un cō  
autre,  
qu'à la  
puis au  
en met  
où les  
joindre  
trou, p  
vant le  
& toute  
jambes.  
me de  
de l'un  
tes par  
aussi qu

grands carquois pleins de flèches , & une hache , & des cordages pour tirer les machines de guerre. Les riches portent des épées fort pointuës , qui ne tranchent que d'un côté , & qui sont aucunement courbées , ils mènent un cheval armé & bardé. Quelques-uns ont des casques , & des halecrets de cuir en cette forme ; c'est qu'il y a certaines courroyes ou bandes de cuir de bœuf , larges comme la main , dont ils collent trois ou quatre les unes contre les autres : puis ils lient bien cela avec de plus petites courroyes , ou des cordes. En la bandes d'enhaut ils attachent des cordes par le bout , en celle d'enbas ils les attachent au milieu , & font ainsi de toutes les autres. De sorte que quand ils viennent à se baisser vers celles d'enbas , celles d'enhaut se haussent , & se rendoubtent ou triplent ainsi sur le corps. Du harnois du cheval ils font cinq parties ; d'un côté ils en font une & d'un autre une autre , qu'ils font aller depuis la queue jusqu'à la tête , & attachent cela à la selle , puis au dos & au col même du cheval. Ils en mettent une autre partie sur la croupe , où les cordes des deux parties se viennent joindre ; & en cette piece-là ils font un trou , par où ils font passer la queue : devant le poitrail ils en mettent une autre , & toutes s'étendent jusqu'aux jointures des jambes. Sur le front ils lui mettent une lame de fer , ou chanfrain , qui est attaché de l'un & de l'autre côté du col aux susdites parties du harnois. Leur halecrets ont aussi quatre parties , l'une étenduë depuis les

cuisses jusqu'au col, mais faite selon la forme & disposition du corps: car cela est étroit sur l'estomac, & va en rond à l'entour du corps, depuis les bras en bas: Ils en ont une autre piece sur les espaules, qui leur descend jusques sur les reins, & se joint depuis le col jusqu'à l'autre, qui environne le corps; de sorte que ces deux de devant & de derriere sont attachées avec des agraphes, ou crochets. Sur l'un & sur l'autre bras ils ont encore une autre piece, qui les couvre depuis l'espaule jusqu'à la main, & de même sur l'une & l'autre grève, & toutes ces diverses pieces sont attachées avec des agraphes. Le casque qu'ils portent en tête est de fer par dessus, mais le gorgérin est de cuir. Toutes ces pieces sont de cuir, accommodé en la sorte que nous avons dit ci-dessus. Il y en a toutefois qui ont tout cela de fer; car ils ont une lame de fer, large d'un doigt, & d'une paume de long, & en ont plusieurs de cette sorte, avec huit trous en chacune, mettant les unes sur les autres, comme par degrez en montant: ils les attachent avec des courroyes ou esguillettes qu'ils font passer par ces trous, & au haut ils attachent une courroye, afin que cela tienne bien fort ensemble. Ils accommodent cela par pieces par tout le corps, comme nous l'avons dit; ils font de ces armures-là, tant pour les chevaux, que pour les hommes, & les rendent si claires & si luisantes, qu'on s'y pourroit mirer. Quelques-uns portent des lances, dont le fer est crochu par le bout,

pour

pour  
peuve  
une p  
s'ente  
douze  
traver  
de leu  
chans  
pée:  
carqu  
ces fer  
gueur  
bois:  
clisse.  
tirer: a  
mes de  
doigs:  
sortes p  
Quant  
ils envo  
ne porte  
à cheva  
brulent  
les anim  
les homr  
mettent  
tuent pl  
mée suit  
contre  
re, quel  
sent ains  
& léger,  
sieurs a t  
y passent  
cuir devi

pour titer à eux un homme de la selle, s'ils peuvent: leurs flèches sont de deux pieds, une paume, & deux doigts de long. Cela s'entend selon les mesures Geometriques, douze grains d'orge faisant le pouce en travers, & seize pouces le pied. Les fers de leurs flèches sont fort pointus, & treuchans de part & d'autre, comme une épée: ils portent toujours une lime en leur carquois, pour les limer & les aiguïser. Tous ces fers ont une pointe ou queue de la longueur d'un doigt, qu'ils appliquent sur un bois: leurs pavois sont faits d'osier & de clisse. Ils se servent d'autres flèches pour tirer aux oiseaux, aux bêtes, & aux hommes desarmez, & le fer en est large de trois doigts: mais il y en a de beaucoup d'autres sortes pour la chasse seulement.

Quand ils veulent marcher à la guerre, ils envoient devant eux leurs coureurs, qui ne portent que leurs cabans & leurs armes à cheval. Ces gens là ne pillent rien, ne brûlent point les maisons, & ne tuent point les animaux; mais ils blessent & estropient les hommes; & s'ils ne peuvent mieux, les mettent en fuite: quand ils peuvent ils les tuent plus volontiers. Après ceux là l'armée suit, qui ravage & tuë tout ce qui se rencontre. Quand ils arrivent à quelque rivière, quelque grande qu'elle soit, ils la passent ainsi: les plus grands ont un cuir rond, & léger, à l'entour duquel ils mettent plusieurs attaches, & avec des cordes qu'ils y passent serrent cela de telle sorte que ce cuir devient comme une valise, qu'ils rem-

plissent d'habillemens, & autres bagages. Au milieu ils y mettent leurs selles, & ce qu'ils ont de plus dur, puis ils s'afficient au milieu de cela, & attachent cette sorte de vaisseau à la queue d'un cheval, qui est conduit par un homme qui nage devant. Quelquefois ils ont deux avirons avec quoi ils rament, & passent ainsi: ils chassent leurs chevaux dans l'eau, & il ya un homme qui nageant devant en conduit un, & tous les autres chevaux le suivent. Les plus pauvres, qui n'ont pas le moyen d'avoir de ces grands cuirs, sont obligez chacun d'avoir une bourse de cuir bien cousue, où ils mettent leur petit bagage, lient cela comme un sac à la queue de leur cheval, & passent comme nous avons dit.

Si tot qu'ils découvrent l'ennemi, ils vont à la charge, & chacun décoche trois ou quatre flèches; s'ils voyent qu'ils ne le puissent rompre, ils se retirent vers leurs: mais c'est pour se faire suivre, & pour attirer ainsi l'ennemi dans l'embuscade qu'ils ont préparée. S'ils reconnoissent que l'armée ennemie soit plus grande & plus forte que la leur, ils s'en éloignent d'une journée ou deux, & se jettent en d'autres endroits, qu'ils ravagent & détruisent: quand cela ne leur succede pas, ils se retirent à dix ou douze journées loin; quelquefois ils se campent en un lieu fort, & attendent que l'armée des ennemis commence à se débander, alors ils viennent à l'improvise, & ravagent tout le país.

En toutes leurs guerres ils usent de tres-gran-

grand  
rante  
tres n  
ner b  
pes e  
princi  
bat,  
pour  
ont pr  
mes &  
des fig  
des ch  
en plu  
premie  
un fron  
qui son  
des Tar  
gros de  
cent à c  
nemis n  
sent air  
les com  
nombre  
mis qu'i  
tout qu  
Chefs,  
valets,  
mes fein  
les met  
voient d  
bien, il  
sage à s'e  
en cet ét  
& en tue  
Mais i

grande adresse & ruses ; car il y a bien quarante ans & plus qu'ils combattent les autres nations. Quand ils sont prêts à donner bataille, ils rangent toutes leurs troupes en bonne ordonnance ; les Chefs & principaux de l'armée n'entrent pas au combat, mais se tiennent un peu éloignés, pour observer l'armée des ennemis, & ont près d'eux leurs serviteurs, leurs femmes & leurs chevaux. Ils font quelquefois des figures d'hommes, qu'ils attachent sur des chevaux, afin qu'on les croye de loin en plus grand nombre qu'ils ne sont. Au premier choc de la cavalerie ils opposent un front de prisonniers, & autres étrangers, qui sont parmi eux ; & il y a quelquefois des Tartares qui s'y mêlent : mais les autres gros de leurs plus vaillans hommes s'y placent à droite & à gauche, afin que les ennemis ne les voyent pas, & qu'ils les puissent ainsi environner de tous côtes pour les combattre : si bien que quelque petit nombre qu'ils soient, il semble aux ennemis qu'il y en ait bien davantage, & surtout quand ils apperçoivent la suite des Chefs, & Generaux de l'armée, avec leurs valets, femmes & chevaux, & ces hommes feints, que nous avons dit ; ce qui les met en frayeur & confusion. Que s'ils voyent que leurs adversaires se defendent bien, ils s'ouvrent pour leur donner passage à s'enfuir, & comme ils les aperçoivent en cet état, ils les poursuivent vivement, & en tuent tant qu'ils peuvent.

Mais il faut savoir qu'ils ne viennent à

la meslée que le moins qu'ils peuvent, mais tachent seulement de blesser, & de tuer hommes & chevaux. Pour les forteresses qu'ils ont à attaquer, ils les investissent de telle sorte, s'il est possible, que personne n'en puisse plus sortir, ni y entrer. Ils les battent aussi furieusement, avec des machines & des flèches, & ne cessent jour & nuit de les harasser, afin que ceux qui sont dedans ne puissent avoir de repos. Mais pour eux ils prennent temps & lieu de se reposer: car ils separent leurs troupes, qui se succedent les unes aux autres, pour l'attaque & le combat. Ils ont aussi coutume de se servir de la graisse des hommes qu'ils ont tuez, pour en faire des compositions de feux Gregeois, dont ils embrasent les maisons, & il n'y a aucun moyen d'éteindre ce feu.

Que si tout cela ne leur succede pas, & qu'il y ait une riviere qui passe par cette forteresse qu'ils attaquent; ils arrêtent le cours de l'eau pour ensuite la faire déborder, & en submerger la place s'ils peuvent. Quand cela leur manque, ils usent de la sape, & des mines; & quand ils sont dedans, une partie y met le feu, & l'autre combat.

Que s'ils n'en peuvent venir à bout par toutes ces manieres, ils se campent là avec des retranchemens, pour n'être ni attaquez ni incommodés des ennemis, si ce n'est qu'il leur vienne un si puissant secours, qu'il les contraigne d'en déloger.

Pendant qu'ils sont en ces longs sieges, ils parlementent avec les ennemis, & leur disent les plus belles & les plus douces paroles qu'il est

est po  
les in  
rent ai  
leur fa  
ils ga  
artilan  
tres es  
palem  
bles,  
les ex  
quelqu  
re escl  
Ils tue  
re, fin  
clavage  
veulen  
fomme  
font le  
plaît à

*Des Paiz*

**I**L est  
ils ne  
se soit  
dement  
juger to  
tout ce  
aillent a  
tes lorte

est possible, leur promettant tout, afin de les induire à se donner à eux; ils les attirent ainsi, s'ils peuvent, sous couleurs de leur faire des presens; & les ayant attrapez, ils gardent entr'eux ceux qui sont bons artisans & bons ouvriers; rendent les autres esclaves, & tuent tout le reste; principalement ils ne pardonnent jamais aux Nobles, & aux honnêtes gens, de sorte qu'ils les exterminent tous. Que si d'avanture quelqu'un d'eux échape la mort, il demeure esclave, sans jamais se pouvoir racheter. Ils tuent tous ceux qu'ils prennent en guerre, sinon ceux qu'ils réservent pour l'esclavage, partagent par centaines ceux qu'ils veulent tuer, puis avec une hache les affomment tous l'un après l'autre; après ils font le partage des prisonniers, selon qu'il plaît à leurs Chefs.

---

CHAPITRE VII.

*Des Païs & Nations qu'ils ont assujettis à leur Seigneurie.*

**I**L est à savoir premierement, que jamais ils ne font de paix avec personne, qu'il ne se soit soumis à eux, suivant le commandement que *Cingis Chan* leur a laissé de subjurer toutes les nations du monde; & c'est tout ce qu'ils requierent des autres, qu'ils aillent avec eux en leurs armées contre toutes sortes de gens, ainsi qu'il leur plait, &

qu'ils leur donnent la dixme de tout, tant des hommes que des choses. Car ils prennent la dixième de tout, & des filles mêmes, qu'ils tiennent pour servantes. Mais ils ne gardent jamais la promesse à ceux qu'ils ont ainsi entierement assujettis, & cherchent toutes les occasions qu'ils peuvent de les enfreindre, & de leur faire du mal. Car comme nous étions en Russie, il fut envoyé un homme de la part de *Cüin Can*, & de *Bati*, à ce qu'il donnoit à entendre : celui-là avoit charge de prendre un de trois enfans qu'un homme avoit : d'emmener les hommes qui n'avoient point de femmes, & les femmes qui n'avoient point de maris, & de même des pauvres gens qui n'avoient pas de quoi vivre.

Puis il faisoit un dénombrement exact de tout le reste, à ce qu'un chacun, soit petit ou grand, pauvre ou riche, jeune ou vieux, eut à payer tant de tribut, à savoir une peau d'ours blanc, un castor, une martre, une peau noire d'un certain animal qui se cache dans la terre, lequel les Allemans appellent *Illic*, & les Polonois & Russes *Dochon*; & outre cela encore une peau de renard noir. Quiconque ne peut donner cela, ils le font esclave. Ils envoient aussi dénoncer aux Princes & Seigneurs des autres païs qu'ils viennent sans délai; quand ils viennent, on ne leur fait aucun honneur, mais ils les tiennent comme gens vils & chétifs: il faut qu'ils apportent de riches presens, pour donner aux Princes Tartares, & à leur femmes,

Offi-

Officie  
Tartar  
teurs &  
aussi le  
Ambat  
mécha  
presses  
rent en  
autres.  
à qui il  
font m  
Breuvag  
d'être le  
te qu'ils  
pour ex  
tions.  
s'en rat  
voyer la  
ne laisse  
ont fait  
des Alan  
que le p  
de ceux  
mourir f  
ne leur  
la succe  
maîtres  
tage, co  
envers u  
Ils e  
neurs en  
qu'on ob  
principa  
quand q  
veulent

Officiers, Colonels, Centeniers: tous les Tartares en general, jusqu'à leurs serviteurs & valets sont importuns à demander aussi leur presens, ainsi qu'ils font à leurs Ambassadeurs. Quelquefois ils sont si méchans qu'ils cherchent les occasions expresses pour les tuer, comme ils en userent envers un *Michel Duc de Russie*, & autres. Ils en amadouent quelques autres, à qui ils permettent de s'en retourner; en font mourir d'autres par poisons & par breuvages. Car leur dessein n'est autre que d'être les seuls dominans sur la terre, de sorte qu'ils cherchent toutes sortes de voyes pour exterminer la Noblesse des autres nations. Pour ceux à qui ils permettent de s'en retourner, ils les obligent à leur envoyer leurs enfans, ou leur freres, qu'ils ne laissent jamais après retourner, ainsi qu'ils ont fait au fils de *Ferostaus*, à un Prince des *Alans*, & à plusieurs autres. Et bien que le pere, frere, ou autre proche parent de ceux qui sont auprès d'eux viennent à mourir sans autres héritiers, cependant ils ne leur permettent jamais d'aller recevoir la succession, ainsi eux-mêmes ils se font maîtres autant qu'ils peuvent de tout l'héritage, comme nous leur avons vû pratiquer envers un du pais des *Solangues*.

Ils envoient des *Bajchas* ou Gouverneurs en ces terres-là, auxquels il faut qu'on obéisse au doigt & à l'œil, tant les principaux que tout le reste du Peuple; & quand quelques-uns ne font pas ce qu'ils veulent, ils leur font accroire aussi-tôt qu'ils

qu'ils sont infideles & traitres aux Tartares: ainsi ils détruisent la ville & le païs, & mettent tous les hommes à mort; avec l'assistance du Lieutenant General de la Province, qui vient les surprendre lors qu'ils n'y pensent pas; c'est ce qui arriva pendant que nous étions là, en une certaine ville de ces contrées là; ils ont fait de même aux *Russes* en la terre des *Comans*: si bien que non seulement les Princes & les Chefs, mais le moindre Tartare même, quand il passe par une ville s'y fait obéir, comme s'il en étoit le maître & le Seigneur. Quand on va à la Cour de l'Empereur pour prendre loi & règlement sur quelques différens, il leur faut porter tout l'or, l'argent, & autres choses qu'ils demandent, comme il est arrivé depuis peu aux deux fils du Roi de Georgie, dont l'un nommé *Michel* étoit légitime, & l'autre appelé *David* bâtard. Le Pere en mourant avoit laissé au bâtard une partie de sa terre, mais l'autre plus jeune vint avec sa mere vers le Cham, où l'autre étoit aussi arrivé: cette mere du légitime, qui avoit succédé au Royaume de *Georgie*, & de laquelle le pere le tenoit, d'autant que les femmes y succèdent, étant morte par les chemins, ces deux freres firent de grands presens, & sur tout le légitime, qui demandoit la restitution de ce que le Pere avoit laissé au bâtard; comme ne lui appartenant pas pour être né en adultere. L'autre n'alleguoit autre raison, sinon qu'on lui fit justice, selon la loi des Tartares, qui ne font nulle distinc-

disti  
bien  
étoit  
L'au  
presè  
Po  
font  
qui n  
tente  
d'ent  
cer de  
rouch  
dre à e  
aux G  
quante  
toutef  
font su  
des paï  
Les Kyt  
ou Noir  
Caranite  
tes, Bar  
Turcom  
Bas-cha  
Thorati  
cobites,  
giens, D  
mans Br  
Torces,  
Russes,  
dont j'ig  
chez eux  
plupart d  
Mais le  
résisté &

distinction entre bâtards & legitimes. Si bien qu'il fut jugé au profit du bâtard, qui étoit l'aîné, & il fut confirmé en sa possession. L'autre perdit sa cause, & tous les beaux presens qu'il avoit faits.

Pour les Nations un peu éloignées, qui sont voisines de celles qu'ils redoutent, & qui ne les reconnoissent en rien, ils se contentent de les traiter plus doucement, & d'en tirer seulement le tribut, sans les menacer de leur faire la guerre, pour ne pas éfaroucher les autres & les empêcher de se rendre à eux, ainsi qu'ils en ont fait aux *Obeses* & aux *Georgiens*, dont ils tirent quarante ou cinquante mille *Yperperes*, ou besans de tribut: & toutefois nous avons depuis ouï dire, qu'ils sont sur le point de se revolter. Les noms des païs qu'ils ont subjugez sont ceux-ci. *Les Kytayes, Naymans, Solangues, Carakitay, ou Noirs Cathayens, Comans, Timat, Voirat, Caranites, Huires, Soboul, Merkites, Menites, Baribrgur, Gosmit, Sarrasins, Bisermis, Turcomans, Bileres, la grande Bulgarie, les Bas-chares, grande Hongrie, Kergis, Colono, Thorati, Buritabeth, Parossites, Sasses, Jacobites, Alans, ou Asses, Obeses ou Georgiens, Nestoriens, Armeniens, Congites, Comans Brutaches*, qui sont Juifs, *Morduins, Torces, Cazares, Samogedes, Ruthenes, ou Russes, Baldach, Ssrthi* & plusieurs autres, dont j'ignore les noms. Nous avons vû chez eux des hommes & des femmes de la plûpart de ces païs-là.

Mais les Nations qui leur ont vaillamment résisté & leur résistent encore, sans avoir pu

pû être assujetties par eux sont, *la grande Indie, la Mangie, partie des Alans, & des Cathayens & les Sayes*; car ils assiègerent une ville de ces *Sayes*, & tacherent de la subjurer, mais les autres se défendirent si bien, opposant la force à la force, & les machines aux machines, qu'ils démonterent & rompirent toutes celles des Tartares; si bien que les Tartares voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout par voye ouverte, se mirent à la sape, & par une mine entrèrent dans la ville, où les uns se mirent à embraser les maisons, & les autres à combattre, & là il y eut un rude & sanglant conflict, où plusieurs furent tuez de part & d'autre. Enfin ceux de la ville se défendirent si courageusement, que les autres, après grande perte, furent contraint de se retirer sans rien gagner. Dans le país des *Sarrasins*, où ils sont les maîtres, ils prennent & enlèvent tous les meilleurs artisans, dont ils se servent en tous leurs ouvrages; les autres qu'ils laissent leur payent tribut de leur métier. Ils serrent tous les bleds en des greniers, & en donnent tous les jours à chacun une bien petite mesure, avec un peu de chair trois jours de la semaine seulement, & encore n'est-ce qu'aux artisans qui demeurent dans les villes.

Quand il leur plaît ils prennent aussi tous les jeunes gens, dont ils se servent & qui sont plutôt au rang des esclaves, que des libres, encore qu'ils les content entre les Tartares; mais ils se servent d'eux à tout, & les exposent à tous les dangers, comme ils font

les

les au  
s'en se  
& s'il  
re, c'  
tenter  
faire.

Que  
se, ils  
donner  
billent  
gner q  
font le  
Mais i  
les em  
laisser  
pour e  
te cho  
leur do  
qui son  
loger e  
meuren  
rables.  
seuleme  
grand e  
vu d'au  
mains d  
estropie  
froid e

les autres prisonniers. En la guerre ils s'en servent comme d'enfans perdus, & & s'il faut passer un marais, ou une riviere, c'est à eux à qui ils font les premiers tenter le guai: bref, ils font à tout faire.

Que s'ils manquent en la moindre chose, ils sont battus cruellement. Ils leur donnent peu à manger & à boire, & les habillent mal; si ce n'est qu'ils puissent épargner quelque chose de leur travail, comme font les Orsevres, & autres bons ouvriers. Mais il y a de si mauvais maîtres, qu'ils les employent continuellement, sans leur laisser aucun tems & moyen de travailler pour eux mêmes, & gagner quelque petite chose, s'ils ne derobent ce tems-là sur leur dormir: encore n'est-ce qu'à ceux qui sont mariez, à qui ils permettent de loger en maison à part; mais ceux qui demeurent en la maison même sont très misérables. Souvent je les ai vu aller en calsons seulement, & presque tous nus, au plus grand chaud & au plus grand froid; & j'en ai vu d'autres perdre les doigts des pieds & des mains de froid; d'autres sont morts, ou restez estropiez de tous leurs membres pour le froid excessif.

Si tous  
qui sont  
libres,  
Tarta-  
, & les  
ils font  
les

## C H A P I T R E. VIII.

*Comment on leur peut resister, & leur faire la guerre.*

**L**E grand dessein de tous les Tartares est de subjuguier tout le monde, s'ils peuvent, comme le *Cingis Can* leur en a laissé le commandement & charge expresse. Aussi leur Empereur ou *Cham* s'intitule r'il en ses lettres, *La force de Dieu, l'Empereur du monde, &c.* Et en la suscription de ses lettres, il met ordinairement ces mots, *Un Dieu au Ciel, & Cuyne Chan sur la terre, la force de Dieu, & le seau de l'Empereur de tous les hommes.* A cause de cela, ils ne font jamais de paix avec personne qui ne se rende à eux; & d'autant qu'excepté la Chrétienté, ils ne craignent aucune personne au reste du monde; ils font toutes sortes de préparatifs pour nous venir faire la guerre. Pour cela, il est à savoir que comme nous étions en leur país en Cour solennelle & pleine, qui avoit été denoncée par tout plusieurs années auparavant, ils firent élection en nôtre présence & en grande cérémonie, de *Cuyne* pour leur Empereur, qu'ils appellent *Cham* en leur langue. Ce *Cham* dès lors avec tous les Princes & Seigneurs, leva l'étendard contre l'Eglise de Dieu, contre l'Empire Romain, & contre tous les Royaumes Chrétiens & les peuples Occident, si ce n'est qu'ils se resolvent de faire ce qu'il a mandé au saint Pere, & à tous les peuples  
Chré-

Chrétien  
garde  
tant p  
de en  
nos m  
qui se  
qu'en  
sonne  
& pro  
rien qu  
tromp  
intenti  
te la M  
autres  
ment,  
Ouvr  
teuse &  
soumiss  
nations  
bolir to  
& acca  
fiction  
Ils se  
doux &  
comme  
Il faut  
tit nom  
tous les  
né ren  
Princes  
homme  
prenne  
vent en  
grie,  
en dess

Chrétiens ; ce que toutefois il se faut bien garder faire en quelque sorte que ce soit , tant pour la cruelle & intolérable servitude en laquelle , comme nous avons veu de nos propres yeux , ils reduisent tous ceux qui se soumettent à eux ; qu'aussi parce qu'en eux il n'y a aucune foi : & que personne ne se doit assurer en leurs paroles & promesses , dont ils n'observent jamais rien quand ils voyent leur avantage. Ils sont trompeurs en tout , & par tout , & leur intention n'est autre que d'exterminer toute la Noblesse , & les gens de guerre des autres nations : en quoi ils procedent finement , & avec grand artifice.

Outre cela ce seroit une chose trop honteuse & trop indigne que les Chrétiens se soumissent à un peuple si plein d'abominations comme ils le sont , qui tâchent d'abolir tout service de Dieu , perdre les ames , & accabler les corps de toutes sortes d'afflictions insupportables.

Ils se montrent bien au commencement doux & gracieux , mais à la fin ils piquent comme de cruels & de venimeux scorpions. Il faut considerer aussi qu'ils sont en plus petit nombre , & de corps plus foibles que tous les peuples Chrétiens. Ils ont donné rendez vous en cette Cour à tous leurs Princes , Chefs , & gens de guerre. De dix hommes de toute leur Seigneurie ils en prennent trois , avec leurs familles , & doivent envoyer une de leurs armées en Hongrie , l'autre en Pologne , & viennent en dessein de guerroyer dix-huit ans durant.

Il s

## 382 · RELATION DU VOYAGE

& ont assigné leur partement au mois de Mars de l'an 1247. & ils demeureront trois ou quatre ans à venir jusqu'en *Comanie*; de là ils doivent attaquer les pays susdits. Tout cela a été fermement résolu entr'eux, si Dieu par sa grace n'y fait survenir quelque obstacle, comme il lui a plu déjà de faire, lorsqu'ils vinrent en *Hongrie* & en *Pologne*; car ils devoient alors, selon leur dessein, aller toujours en avant guerroyer trente ans durant. Mais il arriva que leur Empereur fut empoisonné, & cela les arrêta tout court: ils sont demeurez en repos jusqu'à maintenant, qu'ayant un nouvel Empereur, ils commencent à se préparer pour de nouvelles entreprises. De plus leur Empereur ou *Chan* a dit lui-même, qu'il vouloit envoyer une armée en *Livonie* & en *Prusse*. Puis donc que leur dessein est de détruire toute la terre, ou de la réduire à leur servitude, qui seroit chose tout à fait insupportable à ceux de nos contrées, il est nécessaire de les prévenir, & d'aller au devant d'eux par une bonne & forte guerre.

Mais si quelque peuple des nôtres ne veut donner secours à l'autre, celui qui sera attaqué par eux sera infailliblement perdu & détruit, ils se serviront de ceux qu'ils prendront en guerre contre les autres nations, & les feront aller des premiers au combat, afin que s'ils font mal, ils y meurent: s'ils font bien, ils leur donneront de belles paroles, & des promesses de les rendre tous riches & grands, afin de les engager à eux: & puis quand ils en  
feront

feront  
rable  
femme  
plait p  
ainsi q  
truire

Cr  
leur pu  
titude  
côtez  
lent se  
faut qu  
& Bar  
& avis  
les con  
& se re  
puis qu  
que lie  
tout, c  
se puiss  
gent les  
homme  
tuant &

Ceux  
vent être  
d'arbale  
quantité  
de fer f  
vois, ay  
des flèc  
être, c  
pées to  
du sel,  
mes. Les  
croc po

seront alleurez, ils les reduiront en une miserable & dure servitude. Ils en font autant des femmes, dont ils prennent celles qu'il leur plait pour concubines, ou servantes. C'est ainsi qu'ils se servent d'une nation pour détruire l'autre.

Car il n'y a point de pais qui tout seul leur puisse résister, à cause de la grande multitude qu'ils sont étant assemblez de tous côtez : de sorte que si les Chrétiens veulent se conserver, eux & leur religion, il faut que tous les Rois, Princes, Seigneurs & Barons, par un mutuel consentement & avis, envoient de bonnes armées pour les combattre avant qu'ils puissent entrer, & se repandre dans nos Provinces. Car depuis qu'une fois ils mettent le pied en quelque lieu, ils font queste des hommes par tout, & les mettent à mort, avant qu'ils se puissent secourir l'un l'autre. Ils assiègent les places avec trois ou quatre mille hommes, le reste s'épand par la campagne, tuant & massacrant tout.

Ceux qui ont à combattre contr'eux doivent être armez de bons & de forts arcs, & d'arbalestes, qu'ils redoutent fort, avec quantité de flèches, & de fortes haches de fer fin, ou d'acier, d'écus & de pavois, avec de longues courroyes. Les fers des flèches d'arcs ou d'arbalestes doivent être, comme celles des Tartares, trempées toutes chaudes dans l'eau meslée avec du sel, afin qu'elles penetrent mieux les armes. Les glaives & les lances doivent avoir un **croc** pour les pouvoir tirer de dessus la  
sel-

elle de leurs chevaux , dont ils sont bien aisez à faire tomber : puis des poignards & des cuirasses doubles , ou plastrons , afin que leurs flèches ne les puissent percer. Avec cela un casque , & le reste de l'armure assez bon pour se couvrir le corps & celui du cheval contre leurs flèches. Que si d'avanture quelques uns des nôtres ne le trouvent si bien armez , comme j'ai dit , il faut qu'ils suivent les autres , comme font les Tartares , & les endommagent tant qu'ils pourront avec leurs flèches , & autres armes. On ne doit en cela épargner ni or ni argent pour acheter des armes , afin de pouvoir defendre & maintenir la liberté du corps & de l'ame , & conserver aussi tout le reste.

Il faut ordonner comme eux les armées par Generaux , Colonels , Centeniers , & Dizeniers ; les Generaux ne doivent jamais se trouver dans la mêlée , ainsi que les Tartares observent très-bien , mais seulement ils doivent voir & pourvoir à tout , ordonner les batailles , & faire que tout marche en bon ordre , avec de bonnes loix & ordonnances. Que si quelqu'un abandonne son compagnon au combat , ou s'enfuit , si ce n'est que la déroute soit generale , qu'il soit grièvement puni , car alors les uns suivent l'exemple des fuyars , & sont tuez des flèches des ennemis , & les autres combattent encore , tout va en confusion , & tant les uns que les autres y perissent. On doit aussi punir grandement ceux qui se jettent au pillage , avant que les ennemis  
soient

soient  
res n  
gens.  
Pot  
choisi  
verte  
côtez  
bois à  
il faut  
mis ne  
tes les  
semble  
lons &  
Il faut  
qui sui  
préven  
semble  
pas for  
convien  
pour ne  
sont gr  
y ait u  
courir  
ait des  
vrir qu  
droit o  
poser e  
d'eux ;  
d'enfer  
bien pr  
dre , c  
bout de  
se bien  
de peul  
d'autant

soient entierement deffaits. Car les Tartares ne pardonnent jamais à cette sorte de gens.

Pour le champ de bataille, il le faut choisir, si faire le peut, en campagne ouverte, afin de pouvoir découvrir de tous côtez; & s'il y a moyen d'avoir un grand bois à dos ou à côté, ce sera le meilleur, mais il faut faire en sorte toutefois que les ennemis ne puissent se mettre entre deux. Toutes les troupes ne doivent pas être ensemble en un gros, mais en divers bataillons & escadrons separez les uns des autres. Il faut envoyer un bataillon contre ceux qui suivent l'armée ennemie, afin de les prévenir, & si l'on voit que les Tartares semblent fuir ou se retirer, ne se hater pas fort d'aller après en les chassant. Il convient avoir pour cela bon pied, bon œil, pour ne tomber en leurs embusches, dont ils sont grands maîtres. Ensuite, il faut qu'il y ait un autre bataillon tout pret pour secourir celui-là, s'il est besoin: & qu'il y ait des espions de tous côtez pour découvrir quelles troupes de Tartares suivent à droit ou à gauche; car il faut toujours opposer escadron à escadron, & aller au devant d'eux; d'autant qu'ils tâchent toujours d'enfermer leurs ennemis; à quoi il faut bien prendre garde de ne se laisser surprendre, car ils viennent ainsi bien aisément à bout des plus grandes armées. Il faut aussi se bien donner garde de les suivre trop, de peur de tomber en leurs embusches, d'autant qu'ils usent plus de fraude & de

finesse au combat, que de force & de valeur. Les Generaux d'armée doivent être toujours préparez à envoyer du secours où il est besoin; & il ne faut pas courir trop après eux, pour ne pas fatiguer les chevaux, car les Tartares en ont en plus grand nombre, & de plus frais, parce que de celui qu'ils auront monté un jour, ils ne s'en serviront de trois ou quatre jours après, & ainsi ils les ont toujours frais. Que si l'on les voit reculer, il faut demeurer ferme & sans se separer; car ils feignent quelquefois de fuir pour separer les autres, & ravager ensuite le pays tout à leur aise. Sur tout il faut être avisé à ne faire de trop grandes dépenses de vivres, & autres munitions, de peur d'en avoir besoin après, & d'être contraints de se retirer, & donner ainsi moyen aux Tartares de ruiner & détruire tout. Il faut aussi faire bonne garde nuit & jour, à cause que les Tartares font des attaques subites, & à l'improviste, & sont de vrais demons incarnez à inventer des ruses & des stratagemes pour endommager leurs adversaires. Il faut être pour cela toujours prêt à combattre, & ne se laisser surprendre par eux, car ils sont toujours aux aguets, & ne dorment gueres. Ceux du pays que les Tartares doivent attaquer, & où l'on a crainte de leur venue, doivent faire de grandes fosses secretes dans la terre, & là y ferrer des armes de toutes sortes, tant pour ôter aux Tartares le moyen de les avoir, que pour s'en servir à propos contre eux au besoin. Il faut fourrager & faire

le

le deg  
 rage c  
 ne trou  
 fortere  
 fortifie  
 par art  
 ter bea  
 disette  
 trée & l  
 fin il fau  
 avec bo  
 temps,  
 gez; c  
 une pla  
 comme  
 gne en  
 alliegée  
 dedans c  
 defenden  
 Les au  
 tion si av  
 fiées, re  
 comme d  
 frondes;  
 les Tarta  
 ter leurs  
 battre, le  
 faire se po  
 des, d'an  
 gins pour  
 tr'autres  
 donner o  
 les eaux p  
 ce assiegé  
 Tartares

le degast de paille, de foin, & autre fourrage devant eux, afin que leurs chevaux ne trouvent pas de quoi manger. Les villes & forteresses, & les camps mêmes doivent être fortifiez en sorte par situation naturelle, ou par art, que leurs machines n'y puissent porter beaucoup de dommage; se garder d'avoir disette de ces machines, & avoir toujours l'entrée & la sortie la plus libre qu'on pourra; enfin il faut faire bon guet contre les surprises, avec bonnes provisions de vivres pour long-temps, & qui soient sagement ménagés; car lors que ces gens-là attaquent une place ils s'y opiniâtrent long-temps: comme j'ai oui dire d'une certaine montagne en la terre des *Alans*, qu'ils tiennent assiegée depuis plus de douze ans: ceux de dedans en ont déjà tué beaucoup, & se defendent vaillamment.

Les autres places qui n'ont pas la situation si avantageuse doivent être bien fortifiées, retranchées, & munies d'armes, comme d'arcs & flèches, de pierres & de frondes; & sur tout il faut empêcher que les Tartares ne puissent appliquer & pointer leurs machines contre, ou bien les abattre, les démonter, & les rompre tant que faire se pourra, & user contr'eux de frondes, d'arbalestes, & de toutes sortes d'engins pour les empêcher d'approcher; entr'autres és lieux où il y a des rivières, donner ordre qu'ils ne puissent détourner les eaux pour inonder & submerger la place assiegée. Il faut savoir aussi que les Tartares aiment bien mieux que leurs en-

nemis se renferment dans les places , que de les attendre en pleine campagne pour les combattre; car alors ils ont coûtume de dire , que ce sont leurs cochons qu'ils tiennent renfermez dans l'étable, dont ils les garderont bien de sortir. Quand on a fait tomber les Tartares de dessus leurs chevaux en combatant , il se faut aussi tot saisir de leurs personnes , car étant à terre , ils sont fort experts à blesser & tuer hommes & chevaux à coups de flèches , & quand on les a pris , il peut arriver que de là on peut avoir paix avec eux , ou de tres-bonnes rançons , car ils se rachètent bientôt. Ils sont assez aisez à connoître , suivant la description que nous en avons faite au commencement de ce traité. Car parmi eux se trouvent plusieurs autres sortes de nations qui sont faciles à distinguer d'avec eux : & il est à remarquer , qu'il y en a plusieurs parmi eux , qui , s'ils étoient asseurez qu'on leur fit bonne guerre , & qu'ils vissent leur tems , comme l'ouvent plusieurs me l'ont dit , ne manqueroient pas de se tourner contr'eux , & leur porteroient ainsi plus de dommage que leurs ennemis descouverts.

[ Pour plus claire intelligence de tout ce voyage , il faut savoir que le Pape Innocent IV. touché des grands ravages que les Tartares faisoient dans les pais Chrétiens , resolut d'envoyer deux sortes de Religieux vers eux pour les exhorter , à cesser leurs ravages , & à vouloir recevoir la foi Chrétienne.

Les

fu  
Fr  
At  
de  
re  
lon  
Fr  
viv  
&  
qui  
ce  
de  
C  
Car  
tori  
par  
son  
L'ex  
qu'a  
stan  
trait  
com  
pin  
feré  
la B  
& l'a  
gina

Les premiers qu'il y envoya en 1246. furent des Freres Preicheurs, à savoir, *Frere Ascelin*, *Fr. Simon de S. Quentin*, *Alexandre* & *Albert*. Les autres furent de l'Ordre de S. François, à savoir, *Frere Jean du Plan Carpin*, & *Frere Benoist Polonois*, qui firent le traité susdit, que *Frere Vincent de Beauvais* Jacobin, qui vivoit en ce tems là, avoit veu, extrait & inseré dans son Miroir historial; ce qui manquoit au reste, il le suplea de ce qu'il apprit de bouche de *Frere Simon de S. Quentin*.

Cet extrait du livre de Jean du Plan Carpin se voit au 32. livre du Miroir Historial de *Frere Vincent*; & en a été tiré par *Reinerius Reinesius*, qui l'a inseré en son grand Recueil de l'Histoire Orientale. L'extrait de *Vincent* en son 32. livre jusqu'au chap. 19. est la même chose en substance & sommaire que ce qui est en ce traité precedent. Au chapitre 19. il commence la narration du voyage de *Carpin* jusqu'au chap. 33, Nous avons conferé le tout avec un manuscrit entier de la Bibliotheque de feu Monsieur Petau, & l'avons trouvé assez conforme à l'original.]

## CHAPITRE IX.

*Comment Frere Jean du PlanCarpin & ses compagnons partirent d'Italie, & arrivèrent en Russie, au premier lieu des Tartares.*

**N**OUS partimes donc par le commandement du Pape, en l'année 1246. pour aller vers les Tartares, afin de pouvoir détourner l'orage prêt à tomber sur l'Eglise de Dieu. Nous arrivâmes premierement en Boheme, dont le Roi nous conseilla de prendre notre chemin par la Pologne & la Russie, d'autant qu'il avoit des parens assez proches en Pologne, qui nous donneroient moyen d'entrer en Russie. Pour cela il nous donna des lettres & du monde pour nous conduire & défrayer par toutes ses terres, jusques à ce que nous arrivâmes auprès du Duc de Silesie *Boleslaus* son Neveu, que nous connoissions, & qui étoit de nos amis. Il nous fit la même reception que son Oncle nous avoit faite par tout son pais: de là nous fumes vers *Conrad*, Duc de *Lantiscie* en *Massovie*, où par bonheur pour nous nous rencontrames le Seigneur *Vasilic* (*Basilie*) Duc de Russie, qui nous apprit des nouvelles des Tartares, vers lesquels il avoit envoyé des Ambassadeurs qui n'étoient pas encore de retour.

Ayant donc sçu là qu'il nous falloit porter des presens à ces Tartares pour en être bien.

bien  
peau  
les au  
nôtre  
Duc  
l'Evê  
gneur  
frent  
Le D  
covie  
nous  
quelq  
que  
le pria  
quels  
Sa Sai  
à l'un  
& nou  
& leur  
Duc D  
& étoit  
faire a  
Apr  
un de  
Russie  
cause d  
re des  
lement  
passer  
nous  
guide d  
ayant  
tars.  
tomban  
tant q

bien reçus, nous fîmes acheter quelques peaux de Castor, & autres animaux, sur les aumônes qui nous avoient été faites pour nôtre voyage; ce qui étant sçu de *Conrad* Duc de Cracovie & de sa femme, de l'Evêque du lieu, & quelques autres Seigneurs & Gentilshommes du País, ils nous firent donner quelques autres pelleteries, Le Duc *Basile*, à la priere du Duc de Cracovie, de l'Evêque & des Barons du pays, nous mena chez lui, où il nous fit reposer quelques jours, nous défrayant de tout ce que nous pourrions avoir besoin. Nous le priâmes de faire venir les Evêques, auxquels nous fîmes la lecture des Lettres de Sa Sainteté, qui les exhortoit de retourner à l'union de la Sainte Eglise Catholique, & nous nous employames à les y convier, & leur Duc aussi. Mais d'autant que le Duc *Daniel*, frere de *Basile*, n'étoit pas là, & étoit allé vers *Baati*, ils ne purent nous faire aucune réponse là-dessus.

Après cela *Basile* nous fit conduire par un de ses gens jusques à *Kiovis*, metropole de Russie, mais c'étoit au peril de la vie, à cause des *Litvaniens*, qui faisoient d'ordinaire des courses dans la Russie, & principalement aux endroits par où nous avions à passer; car pour les *Rutheniens*, ou *Russes*, nous n'avions à craindre qu'à cause du guide que nous avions, la plupart d'eux ayant été tuez ou emmenez par les Tartares. Etant arrivez à *Danilon*, nous y tombames malades à l'extremité, nonobstant quoi étant un peu mieux, nous ne

ne laissâmes pas de nous mettre en chariot, par des neiges & froidures très grandes : enfin nous arrivâmes à *Kiovie*. Là nous eumes avis que si nous nous servions des chevaux que nous avions amenez pour le voyage de Tartarie, ils pourroient bien mourir tous de faim dans les neiges, à cause qu'ils n'auroient pas l'adresse d'y chercher l'herbe, comme font les chevaux Tartares, & que là il ne s'y trouvoit ni foin, ni paille, ni autre fourrage. Surquoi nous résolumes de laisser là nos chevaux, avec deux garçons pour en avoir soin, & les penser; & nous primes des chevaux de louage avec des Guides. Le second jour après la Chandeleur nous partimes en cet équipage, & arrivâmes au premier village de Tartarie, nommé *Canove*, dont le Gouverneur nous fit donner d'autres chevaux & guides, jusqu'à un autre village, où nous trouvâmes un Capitaine nommé *Micheus*, homme très méchant, & grand trompeur, mais nous l'adoucimes tellement à force de presens, qu'il nous fit conduire jusqu'au premier logement des Tartares.

---

## CHAPITRE X.

*Comment ils furent reçus par les Tartares.*

**E**Tant arrivez là le premier Vendredi de Carême sur le soir, les Tartares se vinrent jeter avec fureur en notre logement, demandant quelles gens nous étions, & leur  
 ayant

ayan  
 leur  
 visite  
 tis le  
 ruren  
 nous  
 nous :  
 „ nou  
 „ est  
 „ tien  
 „ Tar  
 „ paix  
 „ & l  
 „ rece  
 „ moy  
 „ des g  
 „ tiens  
 „ aux  
 „ ne le  
 ; ce le  
 „ res-e  
 „ re pé  
 „ luffen  
 „ & en  
 „ faire  
 „ Ayan  
 nous dir  
 des chev  
 ner vers  
 quelques  
 Ayant de  
 nous mi  
 plus vite  
 devant p  
 nue, &

ayant répondu que nous étions Ambassadeurs du Pape; après avoir reçu quelques visites de nous ils se retirèrent. Etant partis le matin, les principaux d'entr'eux coururent après nous, demandant pourquoi nous venions vers eux, & quelle affaire nous avions: nous leur répondimes: „ Que  
 „ nous venions de la part du Pape, qui  
 „ est le Pere & le Seigneur de tous les Chré-  
 „ tiens, qui nous avoit envoyez vers les  
 „ Tartares, & leurs Princes, pour faire  
 „ paix & amitié entr'eux & les Chrétiens,  
 „ & les prioit par les Lettres de vouloir  
 „ recevoir *Jesus-Christ*, qui étoit le seul  
 „ moyen de se sauver, qu'il s'étonnoit fort  
 „ des grands maux qu'ils faisoient aux Chré-  
 „ tiens, & principalement aux Hongrois &  
 „ aux Polonois, qui lui sont sujets, vu qu'ils  
 „ ne les avoient offensés en rien; & pour  
 „ ce les prioit & exhortoit de s'abstenir dor-  
 „ res-en avant de ces cruels excès, & de fai-  
 „ re pénitence du passé: aussi qu'ils vou-  
 „ lussent l'avertir de leur intention en cela,  
 „ & en toute autre chose qu'ils voudroient  
 „ faire

Ayant entendus tout cela de nous, ils nous dirent qu'ils nous vouloient donner des chevaux & des guides pour nous mener vers *Corrensa*; puis nous demanderent quelques présents que nous leur donnâmes. Ayant donc monté sur leurs chevaux, nous nous mîmes en chemin; mais eux allant plus vite que nous, envoyèrent un des leurs devant pour avertir leur Chef de notre venue, & de ce que nous leur avions dit.

Ce Chef ou Due commande à tous ceux qui sont établis en garde contre tous les peuples d'Occident, pour empêcher qu'ils ne viennent les surprendre à l'improviste: on dit qu'il a bien soixante mille hommes de guerre sous sa charge.

Etant arrivez en cette Cour, *Corrensa* nous fit donner logement un peu loin de lui, puis nous envoya quelques uns des siens pour savoir avec quels présens nous voulions faire la réverence. Nous leur répondimes que la Sainteté n'en envoyoit aucuns, parce qu'il ne s'étoit pas assuré que nous pussions arriver jusques à lui; que de plus nous avions passé par des lieux fort perilleux; que toutefois de ce peu que nous avions pour vivre, par la grace de Dieu, & du Pape notre Maître, nous lui en fériens volontiers un présent d'honneur. Ce qu'ayant reçu, ils nous conduisirent en la horde ou tente de *Corrensa*: nous fumes avertis de nous incliner par trois fois sur le genouil gauche devant la porte de la tente, & de nous garder bien de toucher du pied le seuil de la porte en entrant.

Etant entrez, il nous salut, les genoux en terre, dire en la présence de *Corrensa*, & des principaux de la Cour, les mêmes choses que nous avons déjà dites auparavant. Nous lui presentames aussi les lettres de la Sainteté, mais notre truchement, que nous avons amené de Kiovie, n'étoit pas capable d'interpréter tout, & il n'y en avoit point là d'autre qui le sut faire. Après cela, on nous fit donner des che-

voux,

voux  
duire  
puilla  
quel  
No  
rême  
de jo  
nous  
fois le  
*Barbi*  
mes  
plaine  
vieres  
laquel  
*Corren*  
grand,  
gne. L  
Prince  
sœur d  
re fort  
me *laec*  
tres Co  
Hiver  
ces riv  
Cette n  
de *saun*  
ple. Q  
tes fort  
le *Vo'ga*  
la mer  
Nous c  
*Niepe*,  
des riva  
assez de  
bords p

vaux , avec trois Tartares , pour nous conduire vers le Prince *Bathi* , qui est le plus puissant entr'eux après l'Empereur , & auquel tous les autres obeïssent.

Nous partimes le premier Lundi de Carême , & allames à grandes journées , tant de jour que de nuit , au grand trot , car nous changions de chevaux trois & quatre fois le jour , tant que nous arrivames vers *Bathi* le Mercredy saint. Nous travertames tout le pais des Comans , qui est une plaine , par où passent quatre grandes rivières. La premiere est le *Nieper* , le long de laquelle , du coté de Russie marchoient *Corrensja. Monty* , qui est une autre Chef plus grand , marchoit de l'autre coté par la campagne. La seconde , le *Don* , où étoit un autre Prince nommé *Tirbon* , qui avoit épousé une sœur de *Bathy*. La troisieme , le *Volga* , Riviere fort grande , où campe *Bathy*. La quatrieme *Iacc* , où de part & d'autre sont deux autres Colonels. Tous ces Chefs descendent en Hiver vers la marine , & en Eté le long de ces rivières , retournent aux montagnes. Cette mer est la grande mer , d'où sort le bras de *saint George* , qui est vers Constantinople. Quant à ces rivières , elles sont toutes fort poissonneuses , & principalement le *Volga* : les trois premieres entrent en la mer de *Grece* , dite la grande mer. Nous cheminames plusieurs jours sur le *Nieper* , qui étoit glacé ; & de même le long des rivages glacez de la mer de *Grece* , avec assez de danger. Car elle gele le long des bords plus de trois lieues avant ; mais avant

que nous arrivassions vers *Bathi*, il avoit eu déjà avis par deux Tartares nos guides, de tout ce que nous avions dit à *Corrensa*.

## CHAPITRE XI.

*Comment ils furent recus par le Prince Bathi.*

**E**Tans venus vers *Bathy* sur la frontiere du pays des *Comans*, nous fumes logez bien une lieuë loin de ses tentes & de sa Cour; & comme on nous menoit devers lui, on nous avertit qu'il nous falloit passer entre deux feux, ce que nous ne voulions faire en aucune façon: mais ils nous dirent que nous ne devions faire aucune difficulté de cela, car ce n'étoit qu'afin que si par hazard nous avions quelque mauvais dessein contre leur Maître & Seigneur, ou si nous portions quelque venin, le feu pût emporter tout cela, Nous le leur accordames pour ce sujet-là; & pour ôter tout soupçon de nous. Etans arrivez à la horde ou tente, un de ses Officiers & Intendans, nommé *Eldegay*, nous demanda avec quels presens nous le voulions saluër; nous lui répondimes de même qu'à *Corrensa*. Ayant receu nos presens, & entendu les causes de notre voyage, ils nous firent entrer dans la tente du Prince, avec la reverence accoutumée, & l'avis de ne point toucher le seuil de la porte; puis nous proposames  
ce

ce q  
mes  
terp  
tend  
ceve  
fure  
Arab  
Bath  
tenti  
à no  
nerer  
cuelé  
fut q  
mes.

Le  
gnifiq  
que l'  
élevé  
femm  
grand  
deux.  
les ho  
Ses te  
grand  
*Hongr*  
en sa t  
pellé,  
ce n'e  
allant  
me for  
nous r  
pereur  
On n  
de, la t  
boire d

ce que nous avions à dire , & lui présentâmes nos lettres , le priant que quelque Interpreté nous fut donné pour les faire entendre : ce qui fut fait le jour de la *Parascève* , ou du Vendredy saint. Nos lettres furent translâtées en langue *Eslavonne* , *Arabique* , & *Tartaresque* , & présentées à *Bathy* , qui leut & remarqua tout fort attentivement. Ensuite nous fumes ramenez à notre logement , mais ils ne nous donnerent pour tout manger qu'une petite écuelée de mil pour une fois , & cela ne fut que la premiere nuit que nous arrivâmes.

Le Prince *Bath* tient une grande & magnifique Cour , & a tous ses officiers , ainsi que l'Empereur même. Il est assis en un lieu élevé comme un trône , avec une de ses femmes ; tous les freres , enfans , & autres grands Seigneurs sont assis sur un banc entredoux. Le reste est assis en terre derriere eux , les hommes à droite , & les femmes à gauche. Ses tentes sont de fine toile de lin , & fort grandes , elles avoient été autrefois au *Roi de Hongrie*. Personne n'ala hardiesse d'entrer en la tente , excepté sa famille , s'il n'y est appelé , quelque grand & puissant qu'il soit , si ce n'est qu'on sache que *Bath* le vueille. En allant nous fumes assis au côté gauche , comme sont tous les Ambassadeurs , mais quand nous retournâmes de la Cour de leur Empereur , on nous mit toujours à droite.

On met au milieu une table proche la porte de la tente , & sur cette table on pose le boire dans des coupes d'or & d'argent. Et  
jamais

jamais le *Batby*, ou autre Seigneur Tartare ne boit, principalement en public, qu'il n'y ait quelqu'un qui chante & joue de quelque instrument, & quand il va à cheval, on lui porte toujours un parasol sur la tête au bout d'une lance. La même chose se fait à tous les autres grands Princes & Seigneurs Tartares, & à leurs femmes aussi. Ce Prince *Batbi* est assez affable aux siens, qui ne laissent pas pour cela de le craindre fort. Il est cruel en les guerres, & plein de ruses & de stratagemmes; car ayant fait la guerre depuis long temps, il y est assez expérimenté.

---

## C H A P I T R E. XII.

*Comment partant d'auprès de Bathi ils passerent par le pays des Comans & des Can-gites.*

**L**E Samedi saint nous fumes appellez à la Cour, où l'Intendant des affaires de *Batbi* nous fit entendre de sa part qu'il falloit que nous allassions vers l'Empereur *Cyné*, mais que quelques-uns des nôtres demeurassent là, disant que c'étoit pour les renvoyer vers le Pape, auquel nous écrivîmes par eux, pour lui rendre raison particulière de tout notre voyage. Mais comme ils retournoient par les terres de *Monty*, ils y furent arrestez jusqu'à notre retour.

Le jour de Pâques ayant dit notre Office, & mangé tellement qu'ellement, nous parti-

parti  
rensa  
Cet  
pas  
tre  
issu  
re,  
Cep  
ne p  
tout  
de m  
me  
Nôtr  
fendu  
la Co  
que  
fix fo  
traver  
donno  
sent d  
depuis  
qu'à h  
Ce  
Nord  
lèves  
Bastar  
les Pa  
avoir  
vages  
Alans  
Consta  
des Ca  
être Ju  
ensuite  
niens;

partimes avec les deux Tartares que *Corrensa* nous avoit fait donner pour guides ; Cette separation d'avec les autres ne fut pas sans beaucoup de larmes de part & d'autre ne sachant quelle bonne ou mauvaise issue auroit ce voyage que nous allions faire , & si nous allions à la vie ou à la mort. Cependant nous étions si foibles , que nous ne pouvions quasi nous tenir à cheval ; car tout ce *Caresme*-là nous n'avions vécu que de mil , avec de l'eau & du sel ; & de même en tous les autres jours de jeuné. Notre boillon n'avoit été que de la neige fondue au feu. Nous passions donc par la *Comanie* fort viste à cheval , d'autant que nous avions des chevaux frais cinq à six fois le jour , si ce n'est lors que nous traversons les deserts : car alors on nous donnoit des chevaux plus forts , qui peussent durer au travail continuel , & cela , depuis le commencement du *Caresme* , jusqu'à huit jours après *Paques* .

Ce pays de *Comanie* a immédiatement au Nord après la *Rullie* , les *Morduins* , & les *Bilères* ; c'est à dire , la grande *Bulgarie* , les *Bastarques* , qui est la grande *Hongrie* , puis les *Parostès* , & les *Samogedes* , qu'on dit avoir la face de chien ; qui sont sur les rivages deserts de l'Océan. Au Midi il a les *Alans* , les *Circasses* , les *Gezars* , la *Grece* , *Constantinople* , & les terres des *Iberiens* , des *Cathes* , & des *Brutaques* , qu'on tient être *Juifs* , & qui portent la tête toute rase : ensuite le pays des *Bytbes* , des *Georgiens* , *Arméniens* , & *Turcs* . A l'Occident est la *Hongrie* ,

*grie*, & la *Russie*. Mais ce pays de *Comanie* est grand, & de longue étendue, dont les peuples ont été la pluspart exterminés par les Tartares, les autres s'en sont fuïs, & le reste est demeuré en servitude sous eux; & mêmes plusieurs qui étoient eschappés se sont depuis venus remettre sous leur joug. De là nous passâmes au pays des *Cangites*, qui a disette d'eau en beaucoup d'endroits, ce qui est cause qu'il y a peu d'habitans. De sorte que les gens de *Jeroslaus*, Duc de *Russie*, passant par là pour aller en *Tartarie*, moururent la plus-part de soif dans ces deserts. En ce pays, & en celui de *Comanie*, nous trouvâmes encore plusieurs têtes & ossemens de morts gisans çà & là comme des ordures.

Nous fûmes environ depuis l'Octave de *Pâques* jusques à l'Ascension à traverser ce pais. Tous les habitans étoient campagnars, & non plus que les *Comans*, ne s'adonnent point au labourage des terres, mais vivent de leurs bestiaux seulement. Ils n'ont point de maisons bâties, & n'habitent que sous des tentes: car les Tartares y ont tout détruit & ruiné, & tiennent tout le pays, & ainsi ceux qui y sont restés vivent sous leur servitude.

CHA-

Com

D  
 suivre  
 mes g  
 ruine  
 Seign  
 (le gr  
 te sa r  
 grande  
 villes

terre c  
 confin  
*Cadan*  
*Cham*  
*Cathai*  
 frere d

Nou  
 censior  
 entram  
 a bâti u  
 re; &  
 pereur  
 avec le  
 nous tr  
 lac, sur  
 tagne,  
 où en H  
 ges de v  
 alors.

## CHAPITRE XIII.

*Comment ils arriverent à la Cour de celui qui  
devoit être élu Empereur.*

**D**ES *Cangites* nous entrames en la terre des *Bisermins*, qui parlent *Coman*, mais suivent la loi des *Sarasins*. Nous y trouvames grand nombre de villes & de châteaux tous ruinez, & beaucoup de villages desertez. Le Seigneur de ce pais étoit appellé l'*Altifoldan*, (le grand Soudan) il fut exterminé avec toute sa race par les Tartares. Ce pays a de très-grandes montagnes; du côté du Midy les villes de *Jerusalem*, *Baldach*, & toute la terre des *Sarasins*. Non loin de là sur les confins habitent deux Princes Tartares, *Buri* & *Cadan*, fils de *Thiaday*, qui fut fils de *Gingis Cham*. Du côté du Nord est le pays des *Noirs Cathaiens*, & l'Océan: là demeure *Siban* frere de *Bathi*.

Nous cheminames par ce pays depuis l'Ascension jusqu'à l'Octave de S. Jean; puis nous entrames dans le *Cathay* noir, où l'Empereur a bâti un Palais: là nous fumes conviez à boire; & celui qui y commandoit pour l'Empereur fit danser devant nous deux de ses fils, avec les principaux du lieu. Au sortir de là nous trouvames une petite mer, ou un grand lac, sur le bord duquel il y avoit une petite montagne, où l'on dit qu'est un certain trou par où en Hiver sortent de telles tempestes & orages de vents, qu'il y a grand danger d'y passer alors. L'Esté même on y entend un grand bruit

bruit de vents, mais cependant il en sort bien peu dehors. Nous cheminames plusieurs jours le long de cette mer, qui, bien que petite, a toutes-fois bon nombre d'Isles : nous la laissames à main droite.

En ce pays-là habite *Ordu*, que nous avons dit être le plus ancien Capitaine & Duc des Tartares. Il y tient la Cour où horde que son pere avoit, & son Palais est celui de l'un de ses femmes. Car la coutume des Tartares est que les Cours des Princes & Seigneurs ne se detruisent jamais, & l'ordre, entr'eux que quelqu'une de leurs femmes les gouverne : & on leur fait des presens, comme aux Seigneurs mêmes. Nous arrivames donc à cette premiere Cour de l'Empereur, où il y avoit une de ses femmes.

### CHAPITRE. XIII.

*Comme ils arriverent à la Cour de Cuyne,  
designé Empereur.*

**E**Tant arrivez là, nous ne fumes point appellez en Cour, parce que nous n'avions pas encore veu l'Empereur ; mais ils nous laisserent en notre tente, selon leur coutume, où nous fumes bien servis de tout, & nous y firent reposer un jour tout entier, sans sortir. De là passant outre la veille de saint Pierre & de saint Paul, nous entrames en la terre des *Naymans*, qui sont Payens : le jour de la Fête il y tomba si grande abondance de neige, qu'il faisoit un tres-grand froid : car le pays est monta-

tagn  
res  
ne l  
mais  
des t  
tués  
verlé  
mes  
Tart  
entie  
ville  
vinim  
igné  
gence  
ment  
que  
plušie  
de l'E  
nous  
arrest  
quelq  
ne ma  
pour  
tin : n  
nous  
relach

Ca

E T  
fit  
me ils

tagneux, & excessivement froid; Il n'y a gueres de campagnes. Les deux susdites nations ne labourent, ni ne cultivent point la terre, mais à la mode des Tartares habitent sous des tentes, qu'eux-mêmes avoient alors abbatuës. Nous fumes plusieurs journées à traverser ce pais-là, jusqu'à-ce que nous entrâmes en celui des *Mongales*, qui sont les vrais Tartares. Nous employâmes trois semaines entières & plus à le passer, allant bien vilte, & le jour de la *Magdeleine* nous parvinmes au lieu où étoit *Cuiné* Empereur designé. Nous fimes ce chemin en grande diligence, car nos guides avoient eu commandement de nous y faire arriver bien tôt, à cause que la Cour solemnelle y avoit été publiée plusieurs années auparavant, pour l'élection de l'Empereur. Si bien que chaque jour nous nous levons de grand matin, & allions sans nous arrester & sans rien manger jusqu'à la nuit, quelquesfois nous arrivions si tard, que nous ne mangions rien le soir, & ce qui devoit être pour notre souper, on nous le donnoit le matin: nous changions souvent de chevaux, que nous faisons aller au grand trot, sans aucune relache.

---

## CHAPITRE. XV.

### *Comment Cuiné reçut les Religieux.*

**E**Tant arrivez en la Cour de *Cuiné*, il nous fit donner une tente, & deffrayer, comme ils font les Tartares mêmes, mais beaucoup mieux.

mieux qu'à tous les autres Ambassadeurs. Nous ne fumes point appellez devant lui, à cause qu'il n'avoit pas encore été élu Empereur, & qu'il ne se mêloit de rien. Toutefois *Batbi* n'avoit pas laissé de lui envoyer par écrit tout ce que nous lui avions dit, & tout ce que nos lettres contenoient. Comme nous eumes donc demeuré là cinq ou six jours, il nous envoya vers sa mere, où se faisoit l'assemblée generale & solemnelle. Nous trouvames-là une tente de pourpre blanc très grande, telle à notre avis, qu'elle étoit capable de tenir plus de deux mille personnes. A l'entour on avoit fait élever un échaffaut ou pallissade de bois, rempli de diverses figures & peintures.

Etant donc là avec les Tartares, qui nous conduisoient, nous vîmes une grande assemblée des Ducs & Princes qui y étoient venus de tous cotez, avec leurs gens, & chacun étoit à cheval aux environs par les campagnes & collines. Le premier jour ils se vêtirent tous de pourpre blanc, au second de rouge, & ce fut lors que *Cuiné* vint en cette tente: le troisième jour ils s'habillerent de pourpre violet, & le quatrième de très fine écarlate, ou cramois. A la pallissade proche de la tente il y avoit deux grandes portes, par l'une desquelles devoit entrer l'Empereur seul, & il n'y avoit aucune garde, encore qu'elle demeurât toute ouverte, d'autant que personne entrant ou sortant n'osoit passer par là; mais tous les autres entroient par l'autre, où il y avoit des gardes portant épées, arcs & fleches. De sorte que si quelqu'un s'approchoit de la tente au

de-

de-là  
le po  
tiroi  
Seig  
porte  
d'arg  
A  
de la  
toien  
reste  
atten  
rent  
jusqu  
men  
rent  
cerv  
de ce  
coup  
à boi  
être  
enter  
& fac  
fer.  
de S  
Kitay  
de C  
Bald  
dans  
nous  
ces  
ceux  
que  
qui  
Tart  
maît

de-là des bornes qui avoient été posées, si on le pouvoit attraper, il étoit battu, sinon on le tiroit à coups de fleches. Il y avoit là plusieurs Seigneurs, qui au harnois de leurs chevaux portoient à notre jugement plus de vingt marcs d'argent.

Ainsi les Chefs & Ducs étoient au dessous de la tente, où ils parloient ensemble, & traitoient de l'élection de l'Empereur. Tout le reste du peuple étoit au dehors de la palissade, attendant ce qui seroit resolu. Après ils se mirent à boire du lait de jument, ce qui dura jusqu'au soir, & nous étions étonnez comment ils pouvoient tant boire. Puis ils nous firent entrer dedans, & nous donnerent de la cervoise, parce que nous ne pouvions boire de ce lait. Ils pensoient nous faire ainsi beaucoup d'honneur, & nous convioient fortement à boire, ce que nous ne pouvions, pour n'y être pas accoutumé. Nous leur donnâmes à entendre que cela nous étoit incommode & facheux, surquoi ils cessèrent de nous presser. Au dehors étoient le Duc *Jerosiaus de Susdal* en Russie, plusieurs Seigneurs Kitayens, & Solangues; puis deux fils du Roi de Georgie, un Ambassadeur du *Caliphe de Baldac*, qui étoit Soudan, plusieurs autres Soudans & Amiraux des Sarasins. Selon qu'on nous le disoit, il y avoit plus de quatre mille de ces sortes d'Ambassadeurs & Députez, tant de ceux qui portoient des tributs & des presens, que des Soudans. Ducs, & autres Seigneurs, qui venoient, ou se rendre eux-mêmes aux Tartares, ou leur prêter obeissance pour leurs maîtres. Ils étoient tous au dehors de la pal-

pallif-

liffade, & on leur y donnoit auffi à boire. Tous tant qu'ils étoient nous donnoient toujours le haut bout, & au Duc *Jeroslaus*, quand nous étions tous ensemble en ce même lieu.

## CHAPITRE XVI.

*Comment Cuiné fut élu solennellement  
Empereur.*

**N**ous demeurames là environ un mois, & nous pensons bien que durant ce tems là l'élection Imperiale se fit en cette assemblée, mais qu'elle ne fut pas publiée; & il y avoit apparence de cela, sur ce que *Cuiné* sortant de sa tente on chantoit devant lui, & on lui faisoit la reverence, avec de belles baguettes, ayant au bout un flocon de laine d'écarlate, ce qui ne se faisoit à aucun Chan ou Prince quel qu'il fut, quand il tortoit. Cette Cour solennelle est appelée par eux *Syra Orda*. En partant de ce lieu nous allâmes tous à cheval à trois ou quatre lieues de là, en un autre lieu, ou en une belle plaine le long d'un ruisseau courant entre des montagnes, où il y avoit une autre tente préparée, qu'ils appelloient la *Horde dorée*. C'est-là que *Cuiné* devoit être établi sur son trône, le jour de l'Assomption, mais à cause de la grele & de la neige qui tomba ce jour-là, la ceremonie fut différée. Cette tente étoit fort riche, & appuyée sur des colonnes couvertes de lames d'or, attachées avec des cloux d'or. Le haut étoit couvert & tapissé d'écarlate

late p  
étouffes

No  
Barthe  
assemb  
noit la  
uns d'  
pierre  
prieres  
jours  
qui ne  
faisoien  
à quelq  
nous a  
eurent  
nies, il  
querent  
*Chans*  
suite to  
non no  
pas ses

Ces deu

De la

[E n l  
à d  
Tous le  
mirent  
lequel

late par dedans; mais par le-dehors d'autres étoffes.

Nous fumes en ce lieu-là jusqu'à la saint Barthelemy, auquel tems il y eut une grande assemblée de toutes parts, & chacun se tenoit la face tournée vers le Midy. Quelques-uns d'eux demeuroient éloignez à un jet de pierre des autres, & faisoient incessamment des prières & des agenouillemens vers le Midi, toujours en s'éloignant davantage. Mais nous, qui ne savions si c'étoient des charmes qu'ils faisoient, ou si c'étoit reverence à Dieu; où à quelqu'autre chose, nous ne voulumes pas nous agenouiller comme eux. Après qu'ils eurent été assez long temps à faire ces ceremonies, ils retournerent vers les tentes, & colloquerent *Cuyné* sur son siege Imperial, & les *Chans* fléchirent les genoux devant lui; ensuite tout le reste du peuple en fit autant, sinon nous qui ne lui devions rien, & n'étions pas ses sujets.

---

Ces deux chapitres sont tirez de Simon de saint Quentin.

CHAPITRE XVII.

*De la solemnité observée en son sacre & à son couronnement.*

[E n l'an 1246. *Cuyné*, dit *Gogcham*, c'est à dire Roi ou Empereur, fut ainsi sacré. Tous les Seigneurs assemblez en ce lieu-là, mirent un siege doré au milieu d'eux, sur lequel „ ils le firent seoir, disant, *Nous*

„ voulons, nous vous prions, & vous com-  
 „ mandons que vous ayez puissance & domina-  
 „ tion sur nous tous : il leur répondit ; Si  
 „ vous voulez que je sois votre Roi, n'êtes-vous  
 „ pas résolu & disposez un chacun de vous à fai-  
 „ re tout ce que je vous commanderay, de venir  
 „ quand je vous appelleray, & manderay, d'al-  
 „ ler où je vous voudray envoyer, & de mettre  
 „ à mort tous ceux que je vous diray ? Ils répon-  
 „ dirent tous ouy : Donc, ce leur dit-il,  
 „ il, d'ici en avant ma simple parole me servira  
 „ de glaive : à quoi ils consentirent tous.

Cela fait, ils posèrent en terre un feutre,  
 sur lequel ils le firent asseoir, lui „ disant,  
 „ Regarde en haut, & reconnois Dieu, & con-  
 „ sidere le siege de feutre où tu es assis ; Si tu  
 „ gouvernes bien ton Etat ; si tu es liberal, &  
 „ bien faisant, si tu fais regner la Justice, si  
 „ tu honores les Seigneurs, le chacun selon sa  
 „ dignité & son rang, tu domineras avec  
 „ magnificence & splendeur, toute la terre sera  
 „ soumise à ta Seigneurie : Dieu te donnera  
 „ tout ce que ton cœur désirera ; mais si tu fais le  
 „ contraire de tout cela, tu seras miserable, vil  
 „ & contemptible, & si pauvre, que tu n'auras  
 „ pas même en ta puissance le feutre sur lequel tu  
 „ es assis.

Après cela, ces Barons firent asseoir la fem-  
 mes de Gogchan sur le même feutre auprès de  
 lui, puis ils les éleverent tous deux en l'air, & les  
 proclamèrent hautement, & à grands cris,  
 Empereur & Imperatrice de tous les Tartares.  
 Ensuite de cela, ils firent apporter devant  
 le nouvel Empereur un nombre infini d'or &  
 d'argent, & de pierreries, & autres richesses que

*Cha-*

Chag  
 donu  
 cela.  
 diver  
 qui e  
 der p  
 leur  
 qu'a  
 cuite  
 distri  
 eau  
 donn  
 & ce

D

L  
 les T  
 qu'à  
 prend  
 d'être  
 Cuy  
 langu  
 Mang  
 dit pa  
 & Ma  
 solati  
 pellen  
 est tou  
 blable

*Chagadacan* avoit laissées après sa mort, & lui donnerent plein pouvoir & Seigneurie sur tout cela. Aussi tot il en fit, comme il lui pleut, divers presens à tous les Princes & Seigneurs qui étoient là, & pour le reste il le fit garder pour lui. Puis ils se mirent à boire, selon leur coutume, & continuerent la beuverie jusqu'au soir. Après furent apportées des chairs cuites sans sel en des chariots, & tout cela fut distribué par les officiers, à chacun son morceau. Au dessous du la tente du *Cham* on fit donner de la chair & du potage, avec du sel; & cela dura tout le temps de la feste.

---

## C H A P I T R E . X V I I I .

### *Des divers noms du Cham, & de ses Princes & Armées.*

**L**E nom de *Cham* est appellatif, & veut dire Roi, ou Empereur, ou Magnifique: les Tartares ne donnent ce nom particulier qu'à leur Prince, taisant son nom propre. Il prend aussi à gloire de se dire fils de Dieu, & d'être ainsi nommé par les hommes. Son nom *Cuyné* & *Gog* ou *Gug* est la même chose en leur langue; *Gog* est son nom propre, & *Magog* ou *Mangu* celui de son frere. Le Seigneur a prédit par son Prophete à Ezechiel la venue de *Gog* & *Magog*, & nous a menacé de ruine & de desolation parmi eux. Aussi les Tartares s'appellent ils *Mongles*, où *Mongols*. Ce *Gog-Cham* est tout animé à la ruine des hommes, & semblable à un four ardemment échauffé, pour

S

con-

consommer. Il a toujours cinq armées prêtes à subjuguier ceux qui ne lui voudront point obéir de leur bon gré. Sur les limites de la Perse il a le Prince *Baiothnoy*, qui a conquis toutes les terres des Chrétiens & des Sarasins, jusques à la mer Méditerranée, & à Antioche, & mêmes deux journées par delà. De sorte que depuis la Perse jusques là il lui a gagné quatorze Royaumes. *Baioth* est son nom propre, & *Noy* est un nom de dignité. Il y a un autre Duc, nommé *Corrensa*, du côté des Chrétiens Occidentaux, qui a une armée de soixante mille hommes, toujours en garde, de peur que les Chrétiens & autres ne les viennent prendre au dépourveu.

*Bathy* est le plus grand Prince des Tartares, il est assez doux & benin aux siens, qui ne laissent pas de le craindre fort. Mais il est aussi très-cruel aux autres. Son armée est de six cens mille hommes, à savoir cent soixante mille Tartares, & quatre cens cinquante mille, tant Chrétiens, qu'autres, qui sont Infideles. On dit qu'il a sept fois plus de gens de guerre que n'en a *Baiothnoy*. Le *Cham* tient donc toujours cinq armées, dont le nombre ne se peut conter. *Baioth*, ce dit-on, a dix-huit freres, non pas tous de mêmes pere & mere: chacun d'eux a au moins dix mille hommes sous soi. Il n'y en a eu que deux qui soient entrez dans la Hongrie: & l'on dit qu'ils devoient aller trente ans durant toujours en avant en combattant. Mais depuis que leur dernier Empereur fut empoisonné, il sont demeurez en repos; maintenant qu'ils en ont un autre, ils se preparent derechef à la guerre, comme auparavant.]

CHA-

De  
L  
au plu  
sage,  
ses m  
le voy  
de ga  
Chrét  
en sa  
suite,  
qu'il a  
Ils se  
qu'ils  
Prêtre  
appoin  
Chape  
re, où  
bliquer  
res, co  
là mên  
Tartar  
tres D  
toient  
La  
ne par  
ger, q  
être: i  
répond  
fois qu

## CHAPITRE. XIX.

*Dé l'age & mœurs de Cuyné, & de son  
Jean Imperial.*

**L'**Empereur *Cuyné*, quand il fut élu & couronné, avoit environ 40 ou 45. ans au plus, il étoit d'une stature moyenne, fort sage, avisé, sérieux, & plein de gravité en ses mœurs & façons de faire. Personne ne le voyoit gueres rire, ou faire autre action de gayeté, ainsi que nous le disoient les Chrétiens, qui demeuroient d'ordinaire en la Cour; & mêmes les Chrétiens de la suite, & ses domestiques, nous asseuroient qu'il avoit la volonté de se faire Chrétien. Ils se fondoient en cette creance, sur ce qu'ils lui voyoient tenir auprès de soi des Prêtres Chrétiens; auxquels il donnoit des appointements. Il avoit toujours aussi une Chapelle ou Oratoire devant sa grande tente, où des gens d'Eglise psalmodioient publiquement, & faisoient le Service aux heures, comme les Chrétiens Grecs, bien que là même il y eut une multitude infinie de Tartares, & autres nations. Mais les autres Ducs & Princes Tartares n'en permettoient pas autant.

La coutume de cet Empereur est de ne parler jamais lui-même à aucun étranger, quelque grand & qualifié qu'il puisse être: il les écoute seulement, & leur répond par ses truchemens: toutes les fois qu'on lui propose quelque affaire,

ou qu'on recoit la réponse, il faut toujours être à genoux; & quand'une fois il a disposé d'une affaire, il n'est permis à qui que ce soit de lui en parler davantage. Cet Empereur a un Procureur, ou Intendant, & des Secretaires & Officiers pour les affaires, tant publiques que particulieres; mais point de gens de plaidoierie & de chicane; car tout se fait là selon la volonté de l'Empereur, sans plaidoyés, ni procès, ou autres formalitez. Les autres Princes Tartares en font de même en leurs Cours & en toutes leurs affaires.

Etant en cette Cour solennelle publiée long temps auparavant, nous avons reconnu que depuis son éléction, cet Empereur a avec tous les Princes levé sa banniere contre l'Eglise de Dieu, & contre l'Empire Romain, bref contre tous les Rois & Princes Chrétiens, & tous les peuples de l'Occident, si ce n'est que, ce qu'a à Dieu ne plaise, l'on veuille faire tout ce qu'il mande au S. Pere & à tous les Rois & nations de la Chrétienté, à sçavoir de lui rendre obeissance & sujétion; d'autant qu'excepté la Chrétienté il n'y a point de pais au monde qu'ils ne tiennent soumis à eux. C'est pourquoy ils se préparent puissamment à la guerre contre nous. *Occoduy*, pere de cet Empereur, qui avoit été empoisonné, étoit resté quelque tems en repos, sans faire la guerre. Enfin ils n'ont d'autre dessein, comme j'ay déjà dit, que de s'affujettir tout le monde, suivant le commandement que leur en a laissé leur premier Empereur *Cingis*.

De

le  
de  
ou  
ce  
les

Co

E  
pel  
mie  
les  
voy  
d'a  
rec  
per  
fait  
le g  
ne p  
aya  
nou  
trou  
te p  
la p  
l'Er  
en fo  
moi  
N

De sorte que cet Empereur en toutes les lettres s'intitule toujours, *La force de Dieu, & l'Empereur de tout le monde.* Autour de son seau sont gravez ces mots, *Un Dieu au Ciel, & Cuyne Cham sur la terre, la force de Dieu, & le seau de l'Empereur de tous les hommes.*

CHAPITRE XX.

*Comment les Religieux Ambassadeurs eurent accez vers l'Empereur.*

EN ce lieu même où l'Empereur *Cuyne* fut mis sur le trone, nous fumes appellez vers lui; & après que *Chingay* son premier Secretaire eut pris nos noms par écrit, les noms de ceux par qui nous étions envoyez, avec celui du Duc des *Solangues*, & d'autres encore, il les cria à haute voix, les recitant tous l'un après l'autre devant l'Empereur, ses Princes & ses Seigneurs. Cela fait, chacun de nous fléchit par quatre fois le genouil gauche, & nous fumes avertis de ne pas toucher le seuil de la porte: puis nous ayant soigneusement fouillez pour voir si nous ne portions point de couteaux, n'en trouvant point, nous entrames dans la tente par la porte du côté d'Orient: car par la porte d'Occident nul n'ose entrer que l'Empereur. Tous les autres grands Ducs en font de même en leurs tentes: Mais les moindres n'y regardent pas de si près.

Nous eumes ainsi accez vers l'Empereur

## 414. RELATION DU VOYAGE

la première fois depuis son intronisation : tous les autres Ambassadeurs furent aussi reçus de même par lui, mais il y en eut peu qui entrèrent en sa tente. Ces Ambassadeurs lui firent une infinité de présents, comme de pièces de samit, de pourpre, d'écarlates, de cramoisi, avec des ceintures & des baudriers de soye, des tissus d'or, des fourrures très-riches, & choses semblables. On lui présenta aussi un parasol pour porter sur la tête, lequel étoit tout semé de pierreries. Un Gouverneur de Province lui amena des chameaux caparassonnez d'écarlate; d'autres lui présenterent des selles de chevaux faites avec certains ressorts, par le moyen desquels on pouvoit fort aisément s'y asseoir: outre cela beaucoup de chevaux & de mulets richement enharnachés, & armés, les uns de cuir, les autres de fer. On nous demanda si nous n'avions aussi rien à lui donner, mais il n'y avoit pas moyen, car nous avions déjà employé & dépensé tout ce que nous avions apporté. Là même, un peu loin des tentes, on avoit mis sur une colline plus de cinq cens chariots, pleins d'or, d'argent, & d'habits de soye. Tout cela fut partagé entre l'Empereur, & ses Princes & Seigneurs: après quoi ils en firent des présents aux leurs, comme il leur plut.

CHA.

Com  
r

A  
rent  
don  
nou  
que  
la ce  
aussi  
lions  
bien  
pere  
enric  
mou  
Tou  
dame  
droit  
étoie  
la (all  
riere  
de m  
que n  
ses,  
d'aut  
de fe  
Là  
qui s  
en u  
on a v

## CHAPITRE. XXI.

*Comment l'Empereur & sa mere se separeront en divers lieux, & de la mort de Ieroslaus Duc de Russie.*

**A**près cela, nous fumes en un autre endroit, où il y avoit une tres riche tente toute de pourpre, ou couleur de Roi, dont les *Kitaiens* avoient fait present. On nous fit entrer là dedans & à chaque fois que nous entrâmes, on nous faisoit boire de la cervoise, ou du vin, & on nous donnoit aussi de la chair cuitte à manger, si nous voulions. Là dedans il y avoit un lieu élevé & bien accomodé, où étoit le trone de l'Empereur, tout d'yvoire, à diverses figures, enrichi d'or, & de pierres precieuses. On y montoit par degrez; il étoit rond par enhaut. Tout à l'entrée il y avoit des bancs, où les dames s'asseoient du coté gauche: au côté droit personne n'étoit assis; mais les Ducs étoient sur des bancs plus bas, au milieu de la salle; puis il y en avoit d'autres assis derriere eux; & chaque jour il y arrivoit grande multitude de dames. Ces trois tentes que nous avons dites, étoient fort spacieuses, & les femmes de l'Empereur en avoient d'autres assez belles & assez grandes, faites de feutre blanc.

Là l'Empereur se separa d'avec sa mere, qui s'en alla en un quartier du país, & lui en un autre, pour exercer la Justice. Car on a voit país une de ses favorites, quel'on

accusoit d'avoir empoisonné le feu Empereur son pere, au temps qu'il avoit envoyé son armée dans la Hongrie, ce qui fut cause qu'ils ne firent rien, & qu'ils s'en retournerent. On fit le procès à cette femme, & à quelques autres des complices, qui furent tous executez à mort.

En ce même tems mourut *Jeroslaus*, le grand Duc de *Soldal*, ou *Susdal* en Russie. Il avoit été appellé vers la mere de l'Empereur, où par honneur on le fit manger & boire de sa main même: mais si tôt qu'il fut retourné en son logement, il tomba malade, & mourut au septième jour. Son corps devint tout livide & taché, & l'on disoit tout haut qu'il avoit été empoisonné, afin d'avoir plus facilement toute la Seigneurie.

## CHAPITRE. XXII.

*Comment les Religieux presenterent leurs Lettres à l'Empereur., & en eurent reponse*

**N**ous fumes donc menez devant l'Empereur, qui ayant sceu par nos conducteurs que nous avions été envoyez vers lui, nous renvoya à la mere: Car deux jours après son couronnement il avoit intention, comme nous l'avons dit, de deployer sa banniere contre toutes les nations de l'Occident, & il ne vouloit pas que nous le sceussions. Etant donc revenus en notre logis, nous demeurames quelques jours ainsi

ainsi  
où  
trais  
& id  
fer  
asse  
trou  
étoi  
nou  
sien  
pere  
de c  
nous  
avoi  
qué.  
fit d  
nous  
avio  
que n  
Pl  
devar  
pe il  
gue R  
répon  
ques  
étoie  
que t  
pos q  
qu'ils  
& qu'  
nous  
que n  
Pape  
retira  
S. Ma

ainsi : puis nous retournames à la Cour , où nous fumes bien un mois entier si mal traitez , que nous étions demi morts de faim & de soif. Ce qu'on nous donnoit à despenser pour quatre jours , à peine eut-il été assez pour un , & qui pis est , nous ne trouvions rien à acheter , car le marché étoit trop loin. Mais Dieu eut pitié de nous : il nous fit connoitre un certain Rus sien , nommé *Cosme* , Orfevre , que l'Empereur aimoit fort ; celui-là nous assista de ce qu'il put en tout ce temps-là. Il nous fit voir aussi le throne Imperial qu'il avoit fait , & son seau , qu'il avoit fabriqué. Après tout cela , l'Empereur nous fit dire par son Secrétaire *Chingay* , que nous eussions à mettre par écrit ce que nous avions à lui dire , & à le lui envoyer ; ce que nous fimes.

Plusieurs jours après il nous fit appeller devant lui , & nous demanda si auprès du Pape il y avoit quelqu'un qui entendit la langue *Russienne* , le *Sarasin* , ou le *Tartare*. Nous répondimes que non ; qu'il y avoit bien quelques *Sarasins* vers l'Occident , mais qu'ils étoient assez loin du lieu où étoit le Pape : que toutefois nous trouvions bien à propos qu'ils prissent la peine de nous écrire ce qu'ils voudroient en langue *Tartaresque* , & qu'ils nous le fissent interpreter , afin que nous le missions par écrit en la notre , & que nous presenterions l'un & l'autre au Pape notre Maitre. Après cela , nous nous retirames , & demeurames ainsi jusqu'à la S. Martin , qu'on nous fit derechef appeller ;

ler. Alors vinrent vers nous *Kadac*, Intendant de tout l'Etat, *Chingay*, *Bala*, & plusieurs autres Secretaires, qui nous interpreterent de mot à mot ce qu'ils vouloient nous faire entendre; ce qu'en même tems nous écrivions en langue & en caracteres Latins, & eux se faisoient interpreter chaque mot que nous écrivions, de peur que nous ne faillissions en quelque chose. Quand les deux Ecritures furent achevées, ils nous les firent lire une & deux fois, afin qu'il n'y eut rien de plus ou de moins: nous demandant si nous entendions bien tout, comme il étoit nécessaire. Ils nous donnerent aussi des lettres en langue Sarasine.

---

### C H A P I T R E . XXIII.

*Comment ces Religieux furent congédiez.*

**N**ous fumes avertis par nos Tartares que l'Empereur avoit dessein d'envoyer les Ambassadeurs avec nous, mais nous jugeames bien qu'il vouloit que nous mêmes en fissions instance; & de fait, un de nos Tartares, le plus ancien, nous le conseilloit: cependant nous ne trouvâmes pas cela à propos; & pour cet effet nous lui fimes dire, que ce n'étoit pas à nous à demander cela, mais que si la volonté de l'Empereur étoit d'envoyer des Ambassadeurs, nous les recevriens tres-volontiers & les conduirions, Dieu aidant, en toute assurance.

Nous

Nous trouvions par plusieurs raisons, qu'il n'étoit pas expedient qu'il en envoyat avec nous: parce que nous craignons que venant à voir les guerres & les dissentions qui étoient parmi nous, cela ne les excitât davantage à nous venir attaquer; que ce seroient autant d'espions entre nous, & qu'enfin nous craignons qu'on ne leur fit déplaisir, ou qu'on ne les tuât, à cause que les notres étoient un peu fiers & arrogans. Il arriva mêmes, que quelques uns de nos serviteurs, ayant été à la priere du Cardinal, Legat d'Allemagne, envoyez vers lui en habit Tartaresque, Ils furent en danger d'être assommés des Allemans par le chemin, & contraints pour se garantir de quitter ces habillemens là. Or la coutume des Tartares est, de ne faire jamais paix ni trêve avec ceux qui ont tué ou mal traité leurs Ambassadeurs, & ils n'ont point de cesse qu'ils ne s'en soient vangez. Outre cela nous apprehendions qu'on ne nous les enlevât par force: & enfin nous ne pensions pas que leur venuë fut de grand fruit, puis qu'ils n'avoient autre charge & pouvoir que de porter des lettres au Pape, & aux autres Princes, lesquelles lettres n'étoient pas d'autre substance que celles que nous portions; quand il n'en arriveroit point pis, comme nous craignons. Trois jours après, à savoir la fête de *S. Brice*, il nous donnerent congé, avec des lettres de l'Emperer, cachetées de son seau & de là nous fumes en-

envoyez vers sa mere, qui nous fit presen-  
à chacun d'un vestement de peau de re-  
nard, qui avoit le poil en dehors, & d'un au-  
tre d'escarlate. Mais nos Tartares en des-  
roberent quelques pieces de chacun ; &  
en prirent plus de la moitié de celui qui  
avoit été donné à nôtre gargon ; ce que  
nous sçeumes bien, mais nous n'en voulu-  
mes point faire semblant.

---

## C H A P I T R E. XXIV.

*Comment les Religieux s'en retournerent.*

**E**Tant sur nôtre départ, nous chemi-  
names tout le long de l'Hyver, cou-  
chant dans les deserts, souvent sur la nei-  
ge, sinon que nous nous fissions une pla-  
ce & un giste sur la terre avec le pied.  
Il n'y avoit là que campagnes rases, sans  
aucuns arbres, & souvent le matin nous  
nous trouvions tout couverts de la neige  
que le vent avoit chassé. Tout notre che-  
min fut comme cela jusqu'à feste de l'As-  
cension, que nous arrivames à la Cour  
de *Birby*. Là nous lui demandames quelle  
response il vouloit faire au Pape; mais il  
nous dit, qu'il ne vouloit mander autre  
chose que ce que leur Empereur avoit écrit  
par ses lettres, & nous ayant donné des  
lettres de recommandation & de passage,  
nous partimes de là. Le Samedi d'après  
l'Octave de la Pentecoste, nous vin-  
mes jusqu'au logement de *Monty*, où é-  
toient

toie  
avo  
dre  
Ja,  
mai  
pou  
con  
fois  
abat  
sé la  
res.  
né n  
Kiou  
la sa  
Ce  
vinr  
rent  
suscit  
de n  
Polop  
& Ba  
te, &  
prés  
s'éta  
vêqu  
sur  
porté  
avion  
man  
conne  
gneur  
ne po  
& rat  
par un  
affair

toient nos campagnons, & serviteurs, qu'ils avoient retenus là: & nous les ayans fait rendre, nous primes tous le chemin vers *Corrensa*, qui nous demanda encore des présents; mais nous n'avions rien à lui donner. Il nous pourvût de deux Comans ses sujets pour nous conduire jusqu'en *Kiovie* de Russie. Toutefois nôtre Tartare ne voulut jamais nous abandonner, jusqu'à ce que nous eussions passé la dernière garde & le logement des Tartares. Mais ceux que *Corrensa* nous avoit donné nous menerent en six jours de là jusqu'à *Kiovie*, où nous arrivames quinze jours avant la *saint Jean*.

Ceux de *Kiovie* sçachant notre retour, vinrent au devant de nous, & nous reçurent avec grande joye, comme des gens resuscitez de mort à vie. On nous en fit de même par tout le reste de la Russie, Pologne & Bohême, où les Princes *Daniel*, & *Basilique* son frere, nous firent grand feste, & nous retinrent près de huit jours auprès d'eux contre nôtre volonté. Cependant s'étant assemblez en Conseil avec leurs Evêques, Prélats, & autres gens de bien, sur les choses que nous leur avions rapportées des Tartares, & de ce que nous y avions dit & fait, ils nous dirent d'un commun avis, que leur resolution étoit de reconnoître le Pape pour leur particulier Seigneur & Maître, & la sainte Eglise Romaine pour leur Mere & Dame; confirmant & ratifiant ce qu'ils en avoient déjà mandé par un Abbé qu'ils avoient envoyé sur cette affaire. De plus, ils envoyèrent avec nous  
leurs

leurs Ambassadeurs avec des lettres à sa Sainteté.

---

CHAPITRE. XXV.

*Tesmoignages de Carpin , pour la verité de son voyage.*

**F**Rere Jean Carpin sur la fin de son voyage ajoute , ( selon qu'il est inseré au manuscrit. ) Qu'à ce que personne n'ait à douter de tout ce qu'il écrit avoir veu , & lui être arrivé en ce voyage de Tartarie , il fait mention des noms de tous ceux qu'il a trouvez ou rencontrez là , ou par les chemins. — Comme par exemple du Roi *Daniel* de Russie , avec toute sa suite chez *Batbi* ; de *Carbon* qui avoit épousé une sœur de *Batbi* ; de *Mongrot* Capitaine de *Kiovie* , avec tous les siens chez *Corrensa* ; & qui les avoit conduits une partie du chemin jusqu'à *Batbi*. Il déclare que vers *Batbi* ils avoient trouvé le fils du Duc *Jeroslaus* , avec un Seigneur Coman , nommé *Sangor* , qui n'étoit pas Chrétien ; & un autre *Ruffien* de *Susdal* , qui étoit leur Interprete ; que chez le *Grand Cham* ils trouverent le Duc *Fonellus* , qui mourut là , & un sien Gentilhomme , nommé *Temer* , qui fut leur Interprete auprès de l'Empereur *Cuyné* , tant pour la traduction des lettres du *Cham* au Pape , que pour tout ce qu'il leur falloit dire & répondre ; que là étoit aussi un *Dubarlans* Clerc , ou Aumônier de ce Duc , & plusieurs autres siens serviteurs

do-

don  
Bis  
Lem  
Bat  
me  
étoi  
E  
rent  
rez l  
dre.  
cont  
Tart  
Aloua  
vie ,  
accor  
par la  
Carp  
ce qu  
toute  
né des  
miere  
avoit  
person  
sé en  
envoy  
leur fa  
dont il  
manqu  
mort.  
March  
triche,  
étoient  
de Co  
Tartar  
de plu

domestiques. Qu'au retour par le pays des *Bisermis*, ils avoient trouvé en la ville de *Lemfuc*, des gens qui par la permission de *Barbi*, avoient été envoyez là par la femme de *Feroflaus* vers son mari, lesquels étoient tous retournez en Russie.

Etant arrivez vers *Monty*, ils y retrouvèrent leurs compagnons, qui étoient demeurez là, avec plusieurs autres pour les attendre. Au sortir des Comans, ils avoient rencontré le Duc *Romain*, qui alloit vers les Tartares, avec grande suite; puis le Duc *Aloua*, & l'Ambassadeur du Duc de *Glogovie*, qui partit de Comanie avec eux, & les accompagna un assez long espace de chemin par la Russie. Tous ces Ducs étoient Russes. Carpin prend tous ces gens là à témoin de ce qu'il dit en son traité; comme aussi toute la ville de *Kiovie*, qui lui avoit donné des guides & des chevaux jusqu'à la première garde des Tartares, & au retour les avoit bien receus encore: plus, plusieurs personnes de Russie par où ils avoient passé en retournant, & auxquels *Barby* avoit envoyé lettres scellées de son seau, pour leur faire fournir des chevaux, & tout ce dont ils auroient besoin pour vivre, & s'ils y manquoient, qu'il les feroit tous mettre à mort. Il prend encore à témoins plusieurs Marchands de *Bereffau*, de Pologne, & d'Autriche, qui sachant leur voyage en Tartarie, étoient allez avec eux: d'autres marchands de Constantinople, qui étoient venus de Tartarie par la Russie; & dont il dit les noms de plusieurs, tant Genevois, que Véniciens,

ciens, de Pile, d'Acre, & d'ailleurs.

Qu'il peut recevoir temoignage & approbation de tous ces gens-là.

Puis à la fin il donne un avertissement en forme de priere & de supplication à tous ceux qui liront son écrit, de n'y rien oter, ny ajouter. Il proteste de n'avoir rien écrit que ce qu'il a veu lui-même, ou appris de gens qu'il a crus dignes de foi. Mais que plusieurs personnes de Pologne, Boheme, Allemagne, Liege, Champagne, & autres lieux par où il avoit passé, avoient pris plaisir à lire son voyage, & à l'avoir par écrit avant qu'il fut tout achevé & corrigé, & qu'il y eut apporté la dernière main, comme il avoit fait depuis qu'il s'étoit trouvé en repos, & de loisir: pour cet effet il les prioit tous de ne trouver pas estrange s'il y avoit plusieurs choses en ce dernier écrit plus corrigées & autrement qu'au premier, qui n'en étoit qu'une simple ébauche.

F I N.

A  
A  
At  
Al  
Bib  
Cen  
t  
P  
P  
Cle  
n  
De

# CATALOGUE DES LIVRES

Imprimez chez.

**J. FREDERIC BERNARD,**  
Libraire à Amsterdam.

*Ou dont il a nombre.*

**A** Pologetique de *Tertullien* traduite en  
François par *Giry* avec le Latin à  
côté. 8.

Annales de la Cour & de Paris. 12.

Amours de *Theagene* & de *Chariclée* 12.

--- de *Catulle* & de *Tibulle* par *M. de  
la Chapelle* 5 vol. 12.

*Attila* Roi des Huns avec quelques autres  
pieces par *Madem: de la Rocheguillen.*

Alcoran de *Mahomet* trad. de l'Arabe par  
du *Rier*. 8.

**B.**

Bibliothèque Françoise ou histoire Litterai-  
re de la France. 8.

**C.**

Ceremonies & Coutumes Religieuses de  
tous les Peuples du Monde, dessinées  
par *B. Picart* 3. vol. fol. grand & petit  
papier.

--- La suite sous presse.

Clef du Cabinet des Princes avec les suple-  
mens. 8.

**D.**

De l'existence & des attributs de Dieu, de  
**T** l'évi-

## C A T A L O G E

l'évidence de la Religion &c. traduit de  
l'Anglois du Docteur Clarck. 2. vol. 8.

E.

*Eufaleni* observationes Medicæ de Morbo  
scorbuto &c. 8.

Etat de l'Homme dans le peché originel. 8.

Education des Enfans traduit del'Anglois  
de *Lock*. 8.

F.

Fables de la Fontaine. 8. sans figures.

De la Fausseté des Vertus humaines par  
*M. Esprit*. 2. voll. 12.

H.

*Harris* de morbis infantum. 8.

Histoire de l'Academie Franç. par *Peliffon*.

---- des Ceremonies & des Superstitions  
qui se sont introduites dans l'Eglise avec  
quelques autres Traités. 12. en 3 parties

Histoire du Concile de Trente par *Fra-Paolo*  
trad. par *Amelot de la Houssaie*. 4.

Histoire du Concile de Constance. 4.

Histoire des Traités de Paix , & autres  
Negotiations du dix-septième Siécle , de-  
puis la Paix de Vervins , jusqu'à la Paix  
de Nimégue : Où l'on donne l'origine  
des prétentions anciennes & modernes  
de toutes les Puissances de l'Europe , &  
une Analyse exacte de leurs Negotia-  
tions , tant publiques que particulieres.  
Ouvrage nécessaire aux Ministres publics  
& aux autres Negociateurs , & qui sert  
d'Introduction au Corps Diplomatique  
ou Recueil de Traités de Paix , &c. fol.  
2. vol. 1725.

L.

# CATALOGUE

L.

*Lomii* observationes medicinales. 8.

M.

Memoires historiques & Critiques 2 vol. 8.  
contenant un Recueil de pieces curieuses  
& anecdotes, critiques, du tems & au-  
tres, 2. vol. 8.

Memoires du Comte de Brienne contenant  
ce qui s'est passé de remarquable sous le  
Regne de Louis XIII. & de Louis XIV.  
avec des remarques. 3 vol. 8.

----- de Joly & de Mad. de Nemours. 3.  
Tom. 8.

*Menander* Gr. Lat. cum notis *Clerici*, *Grotii*  
&c. 8.

Memoires historiques & Politiques de la  
paix de Ryswick par du Mont. 4. vol. 12.  
--- Politiques de la Suede par Robinson. 8.

N.

*Naudé* Apologie pour les grans hommes  
accusés de Magie. 8.

O.

Oeuvres de *Rabelais*. 5. vol. 8. grand & pe-  
tit papier.

----- de *Racine*. 2. vol. 12. Nouv. Edit.  
augmentée de remarques & de quelques  
autres pieces. 1722.

P.

Pratique du Theatre par d'*Aubignac*. 3. vol. 8.

*Parrhasiana* par M. le Clerc. 2. vol. 8.

Poesies d'*Anacreon* & de *Sapho* trad. du  
Grec par Mad. *Dacier*. 8.

R.

Regrets de l'Ame Fidelle sur l'abus qu'elle  
a fait de l'Oraison Dominicale par un  
Pré-

L.

## C A T A L O G U E

- Prêtre de l'Oratoire 12.
- Recueil de Voiages au Nord contenant divers Memoires concernant le Commerce & la Navigation. 7. vol. 12. avec fig.
- Idem Tom. 4. separé.
- Tom. 5. & 6. separés.
- 7. separé.
- - - de Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Hollandois aux Indes Orientales. 15 tomes. 12 1725. avec fig. & plusieurs pieces nouvelles.
- Recueil de Recettes, d'experiences & de secrets &c. tirez des meilleurs Auteurs. 3 vol. 12. 1723.
- Reflexions sur la Rhetorique & sur la Poétique par *Fenelon*. Dialogues sur l'Eloquence. Reflexions sur la Poësie Françoise par le P. *du Cerceau*. 12.
- S.
- Sermons de *Tillotson* 5. vol. 8.
- Satire di *Salvator Rosa* dicata a *Settano*. 8. 3
- Traité Historique & Politique du pouvoir des Rois. 8.
- - de la Grammaire Françoise par *Regnier Desmarests*. 11.
- - d'*Origene* contre *Celse* traduit du Grec. 4
- - de la Divination par *Cicéron* traduit par *Regnier Desmarests*.
- Vie du Vicomte de Turenne. 12.
- Voyages de *De Graaf* aux Indes Orientales avec une Relation curieuse de *Batavia* & de son Commerce. 8. fig.
- - - aux Indes Occidentales traduits de l'Espagnol & de l'Anglois. 3 vol. 12. avec fig. 1722.

nt di-  
merce  
fig.

blisse-  
is aux  
avec

& de  
urs. 3

Poe-  
Elo-  
Fran-

o. 8. 1  
uvoir

egnir

rec. 4  
it par

tales  
via &

its de  
avec

